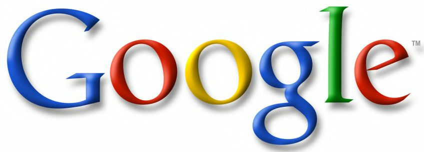
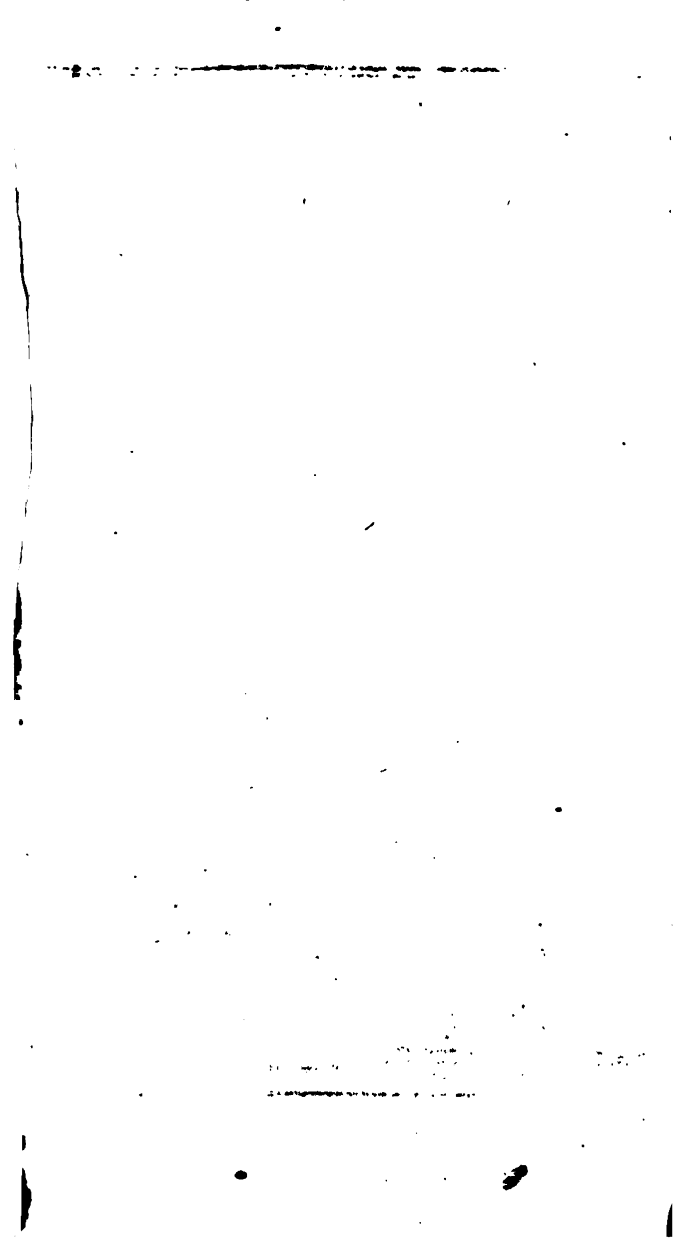






2720





Satyre, tu ne le connois pas. Voy. note pa

LES AVANTAGES
ET LES
DÉSAVANTAGES
DES SCIENCES
ET DES ARTS,

Considerés par rapport aux Mœurs; en plusieurs DISCOURS, LETTRES, &c., où le Pour & le Contre sur cette importante Matiére est débattu à fonds:

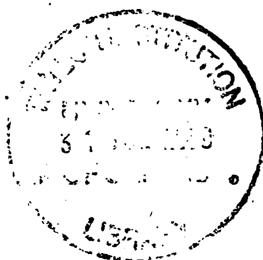
PAR MR. J. J. ROUSSEAU,
& autres Savants Hommes.

NOUVELLE EDITION.

TOME PREMIER.



A LONDRES,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
M D C C L V I.



PRÉFACE.



On a cru faire plaisir au public en lui donnant ce recueil, qui paroit de l'aveu de Mr. Rousseau. Il renferme toutes les piéces, qui ont été imprimées a l'occasion de la question proposée par l'Académie de Dijon en 1750. Pour ne point grossir inutilement

le Volume, on a négligé tout ce qui se trouve de repandu dans les journaux a cet égard. L'on n'a choisi que ce qui appartient immediatement ou à l'eclaircissement ou a l'histoire d'une dispute si importante pour la République des lettres. La dignité du sujet & le merite des Auteurs qui ont écrit pour ou contre ne peuvent que rendre cette lecture intéressante & agréable.





Table des Pieces

Contenues dans ce Recueil du Tome I.

Table des Pieces
Contenues dans ce Recueil du Tome II.

DIS-

DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX
A L'ACADEMIE
DE DIJON,

En l'année 1750.

Sur cette Queſtion propoſée par la même Académie :

Si le rétabliſſement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs.

PAR UN CITOYEN DE GENEVE.

Barbarus hic ego ſum quia non intelligor illis. Ovid.

PREFACE.

Voici une des grandes & des plus belles questions qui ayent jamais été agitées. Il ne s'agit point dans ce Discours de ces subtilités métaphysiques qui ont gagné toutes les parties de la Littérature, & dont les Programmes d'Académie ne sont pas toujours exempts; mais il s'agit d'une de ces vérités qui tiennent au bonheur du genre humain.

Je prévois qu'on me pardonnera difficilement le parti que j'ai osé prendre. Heurtant de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, je ne puis m'attendre qu'à un blâme universel; & ce n'est pas pour avoir été honoré de l'approbation de quelques Sages, que je dois compter sur celle du Public; Aussi mon parti est-il pris; je ne me soucie de plaire ni aux Beaux-Esprits, ni aux Gens à la mode. Il y aura dans tous les tems des hommes faits

pour être subjugués par les opinions de leur siécle, de leur Pays, de leur Société : Tel fait aujourd'hui l'Esprit fort & le Philosophe, qui, par la même raison n'eût été qu'un fanatique du tems de la Ligue. Il ne faut point écrire pour de tels Lecteurs, quand on veut vivre au delà de son siécle.

Un mot encore, & je finis. Comptant peu sur l'honneur que j'ai reçu, j'avois, depuis l'envoi, refondu & augmenté ce Discours, au point d'en faire, en quelque maniére, un autre Ouvrage ; aujourd'hui, je me suis cru obligé de le rétablir dans l'état où il a été couronné. J'y ai seulement jetté quelques notes & laissé deux additions faciles à reconnoître, & que l'Académie n'auroit peut-être pas approuvées. J'ai pensé que l'équité, le respect & la reconnoissance exigeoient de moi cet avertissement.



DIS-



DISCOURS.

Decipimur specie recti.



Le rétabliſſement des Sciences & des Arts a-t'il contribué à épurer ou à corrompre les Mœurs? Voilà ce qu'il s'agit d'examiner. Quel parti dois-je prendre dans cette queſtion? Celui, Meſſieurs, qui convient à un honnête homme qui ne ſait rien, & qui ne s'en eſtime pas moins.

Il ſera difficile, je le ſens, d'approprier ce que j'ai à dire au Tribunal où je comparois. Comment oſer blâmer les Sciences devant une des plus ſavantes Compagnies de l'Europe, loüer l'ignorance dans une

 céle-

célébre Académie, & concilier le mépris pour l'etude avec le respect pour les vrais Savans? J'ai vu ces contrariétés, & elles ne m'ont point rebuté. Ce n'est point la Science que je maltraite, me suis-je dit; c'est la Vertu que je défends devant des hommes vertueux. La probité est encore plus chére aux Gens de bien, que l'érudition aux Doctes. Qu'ai-je donc à redouter? Les lumieres de l'Assemblée qui m'écoute? Je l'avoüe; mais c'est pour la constitution du discours, & non pour le sentiment de l'Orateur. Les Souverains équitables n'ont jamais balancé à se condanner eux-mêmes dans des discussions douteuses; & la position la plus avantageuse au bon droit, est d'avoir à se défendre contre une Partie intégre & éclairée, juge en sa propre cause.

A ce motif qui m'encourage, il s'en joint un autre qui me détermine: c'est qu'après avoir soutenu, selon ma lumiere naturelle, le parti de la vérité; quel que soit mon succès, il est un Prix qui ne peut me manquer: Je le trouverai dans le fond de mon cœur.

PRE-

PREMIERE PARTIE.

C'est un grand & beau spectacle de voir l'homme sortir en quelque maniere du néant par ses propres efforts; dissiper, par les lumieres de sa raison, les ténébres dans lesquelles la nature l'avoit enveloppé; s'élever au-dessus de soi-même; s'élancer par l'esprit jusques dans les régions célestes; parcourir à pas de Géant ainsi que le Soleil, la vaste étendue de l'Univers; &, ce qui est encore plus grand & plus difficile, rentrer en soi pour y étudier l'homme & connoître sa nature, ses devoirs & sa fin. Toutes ces merveilles se sont renouvellées depuis peu de Générations.

L'Europe étoit retombée dans la Barbarie des premiers âges. Les Peuples de cette Partie du Monde aujourd'hui si éclairée vivoient, il y a quelques siecles, dans un état pire que l'ignorance. Je ne sais quel jargon scientifique, encore plus méprisable que l'ignorance avoit usurpé le nom du savoir, & opposoit à son retour un obstacle presque invincible. Il falloit une revolution pour ramener les hommes au sens commun; elle vint enfin du côté d'où on l'auroit les moins attenduë. Ce fut le stupide Musulman, ce fut l'éternel fleau des Lettres qui le fit renaître parmi nous. La

chute du Trône de Constantin porta dans l'Italie les débris de l'ancienne Grece. La France s'enrichit à son tour de ces précieuses dépouilles. Bientôt les sciences suivirent les Lettres; à l'Art d'écrire se joignit l'Art de penser; gradation qui paroît étrange & qui n'est peut-être que trop naturelle; & l'on commença à sentir le principal avantage du commerce des muses, celui de rendre les hommes plus sociables en leur inspirant le desir de se plaire les uns aux autres par des ouvrages dignes de leur approbation mutuelle.

L'esprit a ses besoins, ainsi que le corps. Ceux-ci sont les fondemens de la société, les autres en sont l'agrément. Tandis que le Gouvernement & les Loix pourvoient à la sûreté & au bien-être des hommes assemblés; les Sciences, les Lettres & les Arts, moins despotiques & plus puissans peut-être, étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont ils sont chargés, étouffent en eux le sentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils sembloient être nés, leur font aimer leur esclavage & en forment ce qu'on appelle des Peuples policés. Le besoin éleva les Trônes; les Sciences & les Arts les ont affermis. Puissances de la Terre, aimez les

les talens, & protégez ceux qui les cultivent *. Peuples policés, cultivez-les: Heureux esclaves, vous leur devez ce goût délicat & fin dont vous vous piquez; cette douceur de caractere & cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce si liant & si facile; en un mot, les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune.

C'est par cette sorte de politesse, d'autant plus aimable qu'elle affecte moins de se montrer, que se distinguerent autrefois Athénes & Rome dans les jours si vantés

* Les Princes voyent toujours avec plaisir le gout des Arts agréables & des superfluités dont l'exportation de l'argent ne resulte pas, s'étendre parmi leurs sujets. Car outre qu'ils les nourrissent ainsi dans cette petitesse d'âme si propre à la servitude, ils savent très-bien que tous les besoins que le Peuple se donne, sont autant de chaînes dont il se charge. Alexandre, voulant maintenir les Ichtyophages dans sa dépendance, les contraignit de renoncer à la pêche & de se nourrir des alimens communs aux autres Peuples; & les Sauvages de l'Amérique qui vont tout nuds & qui ne vivent que du produit de leur chasse, n'ont jamais pû être domptés. En effet, quel joug imposeroit-on à des hommes qui n'ont besoin de rien?

de leur magnificence & de leur éclat: c'est par elle, sans doute, que notre siécle & notre Nation l'emporteront sur tous les tems & sur tous les Peuples. Un ton philosophe sans pédanterie, des manieres naturelles & pourtant prévenantes, également éloignées de la rusticité Tudesque & de la Pantomime ultramontaine: Voilà les fruits du goût acquis par de bonnes études & perfectionné dans le commerce du Monde.

Qu'il seroit doux de vivre parmi nous, si la contenance extérieure étoit toujours l'image des dispositions du cœur; si la décence étoit la vertu; si nos maximes nous servoient de régles; si la véritable Philosophie étoit inséparable du titre de Philosophe! Mais tant de qualités vont trop rarement ensemble, & la vertu ne marche guéres en si grande pompe. La richesse de la parure peut annoncer un homme opulent, & son élegance un homme de goût; l'homme sain & robuste se reconnoit à d'autres marques: c'est sous l'habit rustique d'un Laboureur, & non sous la dorure d'un Courtisan, qu'on trouvera la force & la vigueur du corps. La parure n'est pas moins étrangére à la vertu qui est la force & la vigueur de l'âme. L'homme

de

de bien est un Athléte qui se plaît à combattre nud : Il méprise tout ces vils ornemens qui gêneroient l'usage de ses forces, & dont la plus part n'ont été inventês que pour cacher quelque difformité.

Avant que l'Art eut façonné nos maniéres & appris à nos passions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient rustiques, mais naturelles ; & la différence des procédés annonçoit au premier coup d'œil celle des caractéres. La nature humaine, au fond, n'étoit pas meilleure ; mais les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer reciproquement, & cet avantage, dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices. Aujourd'hui que des recherches plus subtiles & un goût plus fin ont réduit l'Art de plaire en principes, il régne dans nos mœurs une vile & trompeuse uniformité, & tous les esprits semblent avoir été jettés dans un même moule : sans cesse la politesse exige, la bienséance ordonne : sans cesse on suit des usages, jamais son propre génie. On n'ose plus paroître ce qu'on est ; & dans cette contrainte perpétuelle, les hommes qui forment ce troupeau qu'on appelle société, placés dans les mêmes circonstances, feront tous les mêmes choses si des

si des motifs plus puissans ne les en détournent. On ne saura donc jamais bien à qui l'on a affaire : il faudra donc, pour connoitre son ami, attendre les grandes occasions, c'est-à-dire, attendre qu'il n'en soit plus tems, puisque c'est pour ces occasions mêmes qu'il eut été essentiel de le connoître.

Quel cortége de vices n'accompagnera point cette incertitude ? Plus d'amitiés sinceres ; plus d'estime réelle ; plus de confiance fondée. Les soupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la reserve, la haine, la trahison se cacheront sans cesse sous ce voile uniforme & perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumieres de notre siécle. On ne profanera plus par des juremens le nom du Maître de l'Univers ; mais on l'insultera par des blasphêmes, sans que nos oreilles scrupuleuses en soient offensées. On ne vantera pas son propre mérite, mais on rabaissera celui d'autrui. On n'outragera point grossiérement son ennemi, mais on le calomniera avec adresse. Les haines nationnales s'éteindront, mais ce sera avec l'amour de la Patrie. A l'ignorance méprisée, on substituera un dangereux Pyrrhonisme. Il y aura des excès proscrits,

des

des vices deshonorés, mais d'autres seront décorés du nom de vertus; il faudra ou les avoir ou les affecter. Vantera qui voudra la sobrieté des Sages du tems, je n'y vois, pour moi, qu'un rafinement d'intemperance autant indigne de mon éloge que leur artificieuse simplicité *.

Telle est la pureté que nos mœurs ont acquise. C'est ainsi que nous sommes devenus Gens de bien. C'est aux Lettres, aux Sciences & aux Arts à revendiquer ce qui leur appartient dans un si salutaire ouvrage. J'ajoûterai seulement une réflexion; c'est qu'un Habitant de quelques contrées éloignées qui chercheroit à se former une idée des mœurs Européennes sur l'état des Sciences parmi nous, sur la perfection de nos Arts, sur la bienséance de nos Spectacles, sur la politesse de nos manieres, sur l'affabilité de nos discours, sur nos démonstrations perpétuelles de bienveillance, & sur ce concours tumultueux d'hom-

* *J'aime*, dit Montagne, *à contester & discourir, mais c'est avec peu d'hommes & pour moi. Car de servir de Spectacle aux Grands & faire à l'envi parade de son esprit & de son caquet, je trouve que c'est un métier très messéant à un homme d'honneur*. C'est celui de tous nos beaux-esprits, hors un.

d'hommes de tout âge & de tout état qui semblent empressés depuis le lever de l'Aurore jusqu'au coucher du Soleil à s'obliger réciproquement ; c'est que cet Etranger, dis-je, devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont.

Où il n'y a nul effet, il n'y a point de cause à chercher : mais ici l'effet est certain, la dépravation réelle, & nos ames se sont corrompuës à mesure que nos Sciences & nos Arts se sont avancés à la perfection. Dira-t-on que c'est un malheur particulier à nôtre âge ? Non, Messieurs ; les maux causés par nôtre vaine curiosité sont aussi vieux que le monde. L'élévation & l'abbaissement journalier des eaux de l'Ocean n'ont pas été plus réguliérement assujetis au cours de l'Astre qui nous éclaire durant la nuit, que le sort des mœurs & de la probité au progrès des Sciences & des Arts. On a vu la vertu s'enfuir à mesure que leur lumiere s'élevoit sur notre horizon, & le même phénoméne s'est observé dans tous les tems & dans tous les lieux.

Voyez l'Egypte, cette premiere école de l'Univers, ce climat si fertile sous un ciel d'airain, cette contrée célébre, d'où

Sesostris partit autrefois pour conquerir le Monde. Elle devient la mere de la Philosophie & des beaux Arts, & bien-tôt après; la conquête de Cambise, puis celle des Grecs, des Romains, des Arabes, & enfin des Turcs.

Voyez la Grece, jadis peuplée de Heros qui vainquirent deux fois l'Asie, l'une devant Troye & l'autre dans leurs propres foyers. Les Lettres naissantes n'avoient point porté encore la corruption dans les cœurs de ses Habitans; mais le progrès des Arts, la dissolution des mœurs & le joug du Macedonien se suivirent de près; & la Gréce, toujours savante, toujours voluptueuse, & toujours esclave n'éprouva plus dans ses révolutions que des changemens de maîtres. Toute l'éloquence de Démosthéne ne put jamais ranimer un corps que le luxe & les Arts avoient enervé.

C'est au tems des Ennius & des Térences que Rome, fondée par un Pâtre, & illustrée par des Laboureurs, commence à dégénérer. Mais après les Ovides, les Catulles, les Martials, & cette foule d'Auteurs obscénes, dont les noms seuls allarment la pudeur, Rome, jadis le Temple de la Vertu, devient le Théâtre du crime, l'op-

l'opprobre des Nations & le jouet des barbares. Cette Capitale du Monde tombe enfin sous le joug qu'elle avoit imposé à tant de Peuples, & le jour de sa chute fut la veille de celui où l'on donna à l'un de ses Citoyens le titre d'Arbitre du bon goût.

Que dirai-je de cette Métropole de l'Empire d'Orient, qui par sa position, sembloit devoir l'être du Monde entier, de cet azile des Sciences & des Arts proscrits du reste de l'Europe, plus peut-être par sagesse que par barbarie. Tout ce que la débauche & la corruption ont de plus honteux; les trahisons, les assassinats & les poisons de plus noir; le concours de tous les crimes de plus atroce; voilà ce qui forme le tissu de l'Histoire de Constantinople; voilà la source pure d'où nous sont émanées les Lumieres dont notre siécle se glorifie.

Mais pourquoi chercher dans des tems reculés des preuves d'une vérité dont nous avons sous nos yeux des témoignages subsistans. Il est en Asie une contrée immense où les Lettres honorées conduisent aux premiéres dignités de l'Etat. Si les Sciences épuroient les mœurs, si elles apprenoient aux hommes à verser leur sang pour

la

la Patrie, si elles animoient le courage; les Peuples de la Chine devroient être sages, libres & invincibles. Mais s'il n'y a point de vice qui ne les domine, point de crime qui ne leur soit familier; si les lumieres des Ministres, ni la prétendue sagesse des Loix, ni la multitude des Habitans de ce vaste Empire n'ont pu le garantir du joug du Tartare ignorant & grossier, dequoi lui ont servi tous ses Savans? Quel fruit a-t-il retiré des honneurs dont ils sont comblés? séroit-ce d'être peuplé d'esclaves & de méchans.

Opposons à ces tableaux celui des mœurs du petit nombre de Peuples qui, préservés de cette contagion des vaines connoissances ont par leurs vertus fait leur propre bonheur & l'exemple des autres Nations. Tels furent les premiers Perses, Nation singuliere chez laquelle on apprenoit la vertu comme chez nous on apprend la Science; qui subjugua l'Asie avec tant de facilité, & qui seule a eu cette gloire que l'histoire de ses institutions ait passé pour un Roman de Philosophie: Tels furent les Scithes, dont on nous a laissé de si magnifiques éloges: Tels les Germains, dont une plume, lasse de tracer les crimes & les noirceurs d'un Peuple instruit, opulent & volu-

voluptueux, se soulageoit à peindre la simplicité, l'innocence & les vertus. Telle avoit été Rome même dans les tems de sa pauvreté & de son ignorance. Telle enfin s'est montrée jusqu'à nos jours cette nation rustique si vantée pour son courage que l'adversité n'a pu abbatre, & pour sa fidelité que l'exemple n'a pu corrompre *.

Ce n'est point par stupidité que ceux-ci ont préféré d'autres exercices à ceux de l'esprit. Ils n'ignoroient pas que dans d'autres contrées des hommes oisifs passoient leur vie à disputer sur le souverain bien, sur le vice & sur la vertu, & que d'orgueilleux raisonneurs, se donnant à eux-mêmes les plus grands éloges, confondoient les autres Peuples sous le nom meprisant de barbares; mais ils ont considéré

* Je n'ose parler de ces Nations heureuses qui ne connoissent pas même de nom les vices que nous avons tant de peine à réprimer, de ces sauvages de l'amerique dont Montagne ne balance point à préférer la simple & naturelle police, non-seulement aux Loix de Platon, mais même à tout ce que la Philosophie pourra jamais imaginer de plus parfait pour le gouvernement des Peuples. Il en cite quantité d'exemples frappans pour qui les sauroit admirer: Mais quoi! dit-il, ils ne portent point de chausses!

ſidéré leurs mœurs & appris à dédaigner leur doctrine *.

Oublierois-je que ce fut dans le ſein même de la Grèce qu'on vit s'élever cette Cité auſſi célebre par ſon heureuſe ignorance que par la ſageſſe de ſes Loix, cette République de demi-Dieux plutôt que d'hommes? tant leurs vertus ſembloient ſupérieures à l'humanité. O Sparte! opprobre éternel d'une vaine doctrine! Tandis que les vices conduits par les beaux Arts s'introduiſoient enſemble dans Athénes, tandis qu'un Tyran y raſſembloit avec tant de ſoin les ouvrages du Prince des Poëtes, tu chaſſois de tes murs les Arts & les Artiſtes, les Sciences & les Savans.

* De bonne foi, qu'on me diſe quelle opinion les Athéniens mêmes devoient avoir de l'éloquence, quand ils l'écarterent avec tant de ſoin de ce Tribunal intégre des Jugemens duquel les Dieux mêmes n'appelloient pas? Que penſoient les Romains de la médecine, quand ils la bannirent de leur République? Et quand un reſte d'humanité porta les Eſpagnols à interdire à leurs Gens de-Loi l'entrée de l'Amerique, quelle idée falloit-il qu'ils euſſent de la Juriſprudence? Ne diroit-on pas qu'ils ont cru réparer par ce ſeul Acte tous les maux qu'ils avoient faits à ces malheureux Indiens.

L'événement marqua cette différence. Athénes devint le séjour de la politesse & du bon goût, le païs des Orateurs & des Philosophes. L'élégance des Bâtimens y répondoit à celle du langage. On y voyoit de toutes parts le marbre & la toile animés par les mains des Maîtres les plus habiles. C'est d'Athénes que sont sortis ces ouvrages surprenans qui serviront de modéles dans tous les âges corrompus. Le Tableau de Lacedemone est moins brillant. *Là*, disoient les autres Peuples, *les hommes naissent vertueux, & l'air même du Pays semble inspirer la vertu.* Il ne nous reste de ses Habitans que la mémoire de leurs actions héroïques. De tels monumens vaudroient-ils moins pour nous que les marbres curieux qu'Athénes nous a laissés?

Quelques sages, il est vrai, ont resisté au torrent général & se sont garantis du vice dans le séjour des Muses. Mais qu'on écoute le jugement que le prémier & le plus malheureux d'entre eux portoit des Savans & des Artistes de son tems.

„J'ai examiné, dit-il, les Poëtes, & je les „regarde comme des gens dont le talent en „impose à eux-même & aux autres, qui „se donnent pour sages, qu'on prend pour „tels & qui ne sont rien moins.

„Des

„Des Poëtes, continue Socrate, j'ai „passé aux Artistes. Personne n'ignoroit „plus les Arts que moi; personne n'étoit „plus convaincu que les Artistes possédoient „de fort beaux secrets. Cependant, je me „suis apperçu que leur condition n'est pas „meilleure que celle des Poëtes & qu'ils „sont, les uns & les autres, dans le même „préjugé. Parce que les plus habiles „d'entre eux excellent dans leur Partie, ils „se regardent comme les plus sages des „*hommes*. Cette présomption a terni „tout-a-fait leur savoir à mes yeux: De „sorte que me mettant à la place de l'Ora-„cle & me demandant ce que j'aimerois le „mieux être, ce que je suis ou ce qu'ils sont, „savoir ce qu'ils ont appris ou savoir que „je ne sais rien; j'ai répondu à moi-même „& au Dieu: Je veux rester ce que je suis.

„Nous ne savons, ni les Sophistes, ni „les Poëtes, ni les Orateurs, ni les Arti-„stes ni moi, ce que c'est que le vrai, le „bon & le beau: Mais il y a entre nous „cette différence, que, quoique ces gens „ne sachent rien, tous croyent savoir quel-„que chose: Au lieu que moi, si je ne sais „rien, au moins je n'en suis pas en doute. „De sorte que toute cette superiorité de „sagesse qui m'est accordée par l'Oracle, se

„reduit ſeulement à être bien convaincu „que j'ignore ce que je ne ſais pas.„

Voilà donc le plus Sage des hommes au Jugement des Dieux, & le plus ſavant des Athéniens au ſentiment de la Gréce entiére, Socrate faiſant l'Eloge de l'ignorance! Croit-on que s'il reſſuſcitoit parmi nous, nos Savans & nos Artiſtes lui feroient changer d'avis? Non, Meſſieurs, cet homme juſte continueroit de mépriſer nos vaines Sciences; il n'aideroit point à groſſir cette foule de livres dont on nous inonde de toutes parts, & ne laiſſeroit, comme il a fait, pour tout precepte à ſes diſciples & à nos Neveux, que l'exemple & la mémoire de ſa vertu. C'eſt ainſi qu'il eſt beau d'inſtruire les hommes!

Socrate avoit commencé dans Athénes, le vieux Caton continua dans Rome de ſe déchaîner contre ces Grecs artificieux & ſubtils qui ſéduiſoient la vertu & amoliſſoient le courage de ſes concitoyens: Mais les Sciences, les Arts & la dialectique prévalurent encore: Rome ſe remplit de Philoſophes & d'Orateurs; on négligea la diſcipline militaire, on mépriſa l'agriculture, on embraſſa des Sectes & l'on oublia la Patrie. Aux noms ſacrés de liberté, de deſin-

ſintéreſſement, d'obéiſſance aux Loix, ſuccederent les noms d'Epicure, de Zenon, d'Arceſilas. *Depuis que les Sçavans ont commencé à paroître parmi nous*, diſoient leurs propres Philoſophes, *les Gens de bien ſe ſont éclipſés.* Juſqu'alors les Romains s'étoient contentés de pratiquer la vertu; tout fut perdu quand ils commencerent à l'étudier.

O Fabricius! qu'eut penſé votre grande âme, ſi pour votre malheur rappellé à la vie, vous euſſiez vu la face pompeuſe de cette Rome ſauvée par votre bras & que votre nom reſpectable avoit plus illuſtrée que toutes ſes conquêtes? „Dieux! euſ-„ſiez-vous dit, que ſont devenus ces toîts „de chaume & ces foyers ruſtiques qu'ha-„bitoient jadis la modération & la vertu? „Quelle ſplendeur funeſte a ſuccedé à la „ſimplicité Romaine? Quel eſt ce langage „étranger? Quelles ſont ces mœurs effé-„minées? Que ſignifient ces ſtatues, ces „Tableaux, ces édifices? Inſenſés, qu'a-„vez-vous fait? Vous les Maîtres des Na-„tions, vous vous êtes rendus les eſclaves „des hommes frivoles que vous avez vain-„cus? Ce ſont des Rhéteurs qui vous gou-„vernent? C'eſt pour enrichir des Archi-„tectes, des Peintres, des Statuaires &

„des Histrions, que vous avez arrosé de „votre sang la Gréce & l'Asie? Les dé„pouilles de Carthage sont la proie d'un „joüeur de flûte? Romains, hâtez-vous de „renverser ces Amphithéâtres; brisez ces „marbres; brûlez ces tableaux; chassez „ces esclaves qui vous subjuguent, & dont „les funestes arts vous corrompent. Que „d'autres mains s'illustrent par de vains ta„lens; le seul talent digne de Rome, est „celui de conquérir le monde & d'y faire „régner la vertu. Quand Cyneas prit „notre Sénat pour une Assemblée de Rois, „il ne fut éblouï ni par une pompe vaine, „ni par une élégance recherchée. Il n'y „entendit point cette éloquence frivole, „l'étude & le charme des hommes futiles. „Que vit donc Cyneas de si majestueux? „O Citoyens! Il vit un spectacle que ne „donneront jamais vos richesses ni tous vos „Arts; le plus beau spectacle qui ait ja„mais paru sous le ciel, l'Assemblée de „deux cens hommes vertueux, dignes de „commander à Rome & de gouverner „la terre.„

Mais franchissons la distance des lieux & des tems, & voyons ce qui s'est passé dans nos contrées & sous nos yeux; ou plutôt, écartons des peintures odieuses qui blesse-

blesseroient notre délicatesse, & épargnons-nous la peine de répéter les mêmes choses sous d'autres noms. Ce n'est point en vain que j'évoquois les mânes de Fabricius ; & qu'ai-je fait dire à ce grand homme, que je n'eusse pu mettre dans la bouche de Louïs XII. ou de Henri IV. ? Parmi nous, il est vrai, Socrate n'eût point bû la cigue ; mais il eût bû dans une coupe encore plus amere, la raillerie insultante, & le mépris pire cent fois que *la mort.*

Voilà comment le luxe, la dissolution & l'esclavage ont été de tout tems le châtiment des efforts orgueilleux que nous avons faits pour sortir de l'heureuse ignorance où la sagesse éternelle nous avoit placés. Le voile épais dont elle a couvert toûtes ses opérations, sembloit nous avertir assez qu'elle ne nous a point destinés à de vaines recherches. Mais est-il quelqu'une de ses leçons dont nous ayons sû profiter, ou que nous ayons négligée impunément ? Peuples, sachez donc une fois que la nature a voulu vous préserver de la science, comme une mere arrache une arme dangereuse des mains de son enfant ; que tous les secrets qu'elle vous cache sont autant de maux dont elle vous garantit, &

que la peine que vous trouvez à vous instruire n'est pas le moindre de ses bienfaits. Les hommes sont pervers; ils seroient pires encore, s'ils avoient eu le malheur de naître savans.

Que ces réflexions sont humiliantes pour l'humanité! que notre orgueil en doit être mortifié! Quoi! la probité seroit fille de l'ignorance? La science & la vertu seroient incompatibles? Quelles conséquences ne tireroit-on point de ces préjugés? Mais pour concilier ces contrariétés apparentes, il ne faut qu'examiner de près la vanité & le néant de ces titres orgueilleux qui nous éblouïssent, & que nous donnons si gratuitement aux connoissances humaines. Considérons donc les Sciences & les Arts en eux-mêmes. Voyons ce qui doit résulter de leur progrès; & ne balançons plus à convenir de tous les points où nos raisonnemens se trouveront d'accord avec les inductions historiques.

SECONDE PARTIE.

C'etoit une ancienne tradition passée de l'Egypte en Gréce, qu'un Dieu ennemi du repos des hommes, étoit l'inven-

venteur des ſciences *. Quelle opinion falloit-il donc qu'euſſent d'elles les Egyptiens mêmes, chez qui elles étoient nées? C'eſt qu'ils voyoient de près les ſources qui les avoient produites. En effet, ſoit qu'on feuillette les annales du monde, ſoit qu'on ſupplée à des chroniques incertaines par des recherches philoſophiques, on ne trouvera pas aux connoiſſances humaines une origine qui réponde à l'idée qu'on aime à s'en former. L'Aſtronomie eſt née de la ſuperſtition; l'Eloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du menſonge; la Géométrie, de l'avarice; la Phyſique, d'une vaine curioſité; toutes, & la Morale même, de l'orgueil humain. Les Sciences & les Arts doivent donc leur naiſſance à nos vices: nous ſerions moins en doute ſur leurs avantages, s'ils la devoient à nos vertus.

Le

* On voit aiſément l'allégorie de la fable de Prométhée; & il ne paroît pas que les Grecs qui l'ont cloüé ſur le Caucaſe, en penſaſſent gueres plus favorablement que les Egyptiens de leur Dieu Tenthus. „Le ſatyre, dit une „ancienne fable, voulut baiſer & embraſſer „le feu, la premiere fois qu'il le vit; mais „Prometheus lui cria: Satyre, tu pleureras „la barbe de ton menton, car il brûle quand „on y touche.„ C'eſt le ſujet de frontiſpice.

Le défaut de leur origine ne nous est que trop retracé dans leurs objets. Que ferions-nous des Arts, sans le luxe qui les nourrit? Sans les injustices des hommes, à quoi serviroit la Jurisprudence? Que deviendroit l'Histoire, s'il n'y avoit ni Tyrans, ni Guerres, ni Conspirateurs? Qui voudroit en un mot passer sa vie à de stériles contemplations, si chacun ne consultant que les devoirs de l'homme & les besoins de la nature, n'avoit de tems que pour la Patrie, pour les malheureux & pour ses amis? Sommes-nous donc faits pour mourir attachés sur les bords du puits où la vérité s'est retirée? Cette seule réflexion devroit rebuter dès les premiers pas tout homme qui chercheroit sérieusement à s'instruire par l'étude de la Philosophie.

Que de dangers! que de fausses routes dans l'investigation des Sciences? Par combien d'erreurs, mille fois plus dangereuses que la vérité n'est utile, ne faut-il point passer pour arriver à elle? Le désavantage est visible; car le faux est susceptible d'une infinité de combinaisons; mais la vérité n'a qu'une maniére d'être. Qui est-ce d'ailleurs qui la cherche bien sincérement? même avec la meilleure

volon-

volonté, à quelles marques eſt-on ſûr de la reconnoître ? Dans cette foule de ſentimens différens, quel ſera notre *Criterium* pour en bien juger * ? Et ce qui eſt le plus difficile, ſi par bonheur nous la trouvons à la fin, qui de nous en ſaura faire un bon uſage ?

Si nos ſciences ſont vaines dans l'objet qu'elles ſe propoſent, elles ſont encore plus dangereuſes par les effets qu'elles produiſent. Nées dans l'oiſiveté, elles la nourriſſent à leur tour ; & la perte irréparable du tems, eſt le premier préjudice qu'elles cauſent néceſſairement à la ſociété. En politique, comme en morale, c'eſt un grand mal que de ne point faire de bien ; & tout citoyen inutile peut être regardé comme un homme pernicieux. Répondez-moi donc, Philoſophes illuſtres ; vous par qui nous ſavons en quelles raiſons les corps s'attirent dans le

* Moins on ſait, plus on croit ſavoir. Les Péripatéticiens doutoient-ils de rien ? Deſcartes n'a-t'il pas conſtruit l'Univers avec des cubes & des tourbillons ? Et y a-t-il aujourd'hui même, en Europe ſi mince Phiſicien, qui n'explique hardiment ce profond myſtére de l'électricité, qui ſera peut-être à jamais le déſeſpoir des vrais Philoſophes ?

le vuide ; quels sont, dans les révolutions des planettes, les rapports des aires parcourues en tems égaux ; quel courbes ont des points conjugués, des points d'infléxion & de rebroussement ; comment l'homme voit tout en Dieu ; comment l'ame & le corps se correspondent sans communication, ainsi que feroient deux horloges ; quels astres peuvent être habités ; quels insectes se reproduisent d'un maniere extraordinaire ? Répondez-moi, dis-je, vous de qui nous avons reçu tant de sublimes connoissances ; quand vous ne nous auriez jamais rien appris de ces choses, en serions-nous moins nombreux, moins bien gouvernés, moins redoutables, moins florissans ou plus pervers ? Revenez donc sur l'importance de vos productions ; & si les travaux des plus éclairés de nos savans & de nos meilleurs Citoyens nous procurent si peu d'utilité, dites-nous ce que nous devons penser de cette foule d'Ecrivains obscurs & de Lettrés oisifs, qui dévorent en pure perte la substance de l'Etat.

Que dis-je ; oisifs ? & plût-à-Dieu qu'ils le fussent en effet ! Les mœurs en seroient plus saines & la société plus paisible. Mais ces vains & futiles déclamateurs vont de tous côtés, armés de leurs

fune-

funestes paradoxes ; sapant les fondemens de la foi, & anéantissant la vertu. Ils sourient dédaigneusement à ces vieux mots de Patrie & de Religion, & consacrent leurs talens & leur Philosophie à détruire & avilir tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes. Non qu'au fond ils haïssent ni la vertu ni nos dogmes ; c'est de l'opinion publique qu'ils sont ennemis ; & pour les ramener aux pieds des autels, il suffiroit de les releguer parmi les Athées. O *fureur* de se distinguer, que ne pouvez-vous point ?

C'est un grand mal que l'abus du tems. D'autres maux pires encore suivent les Lettres & les Arts. Tel est le luxe, né comme eux de l'oisiveté & de la vanité des hommes. Le luxe va rarement sans les sciences & les arts, & jamais ils ne vont sans lui. Je sai que notre Philosophie, toujours féconde en maximes singulieres, prétend, contre l'expérience de tous les siécles, que le luxe fait la splendeur des Etats ; mais après avoir oublié la nécessité des loix somptuaires, osera-t-elle nier encore que les bonnes mœurs ne soient essentielles à la durée des Empires, & que le luxe ne soit diamétralement opposé aux bonnes mœurs ? Que le

le luxe ſoit un ſigne certain des richeſſes ; qu'il ſerve même ſi l'on veut à les multiplier: Que faudra-t-il conclure de ce paradoxe ſi digne d'être né de nos jours ; & que deviendra la vertu, quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce ſoit? Les anciens Politiques parloient ſans ceſſe de mœurs & de vertu ; les nôtres ne parlent que de commerce & d'argent. L'un vous dira qu'un homme vaut en telle contrée la ſomme qu'on le vendroit à Alger ; un autre en ſuivant ce calcul trouvera des pays où un homme ne vaut rien, & d'autres où il vaut moins que rien. Ils évaluent les hommes comme des troupeaux de bétail. Selon eux, un homme ne vaut à l'Etat que la conſommation qu'il y fait. Ainſi un Sybarite auroit bien valu trente Lacédémoniens. Qu'on devine donc laquelle de ces deux Républiques, de Sparte ou de Sybaris, fut ſubjuguée par une poignée de payſans, & laquelle fit trembler l'Aſie.

La Monarchie de Cyrus a été conquiſe avec trente mille hommes par un Prince plus pauvre que le moindre des Satrapes de Perſe ; & les Scithes, le plus miſérable de tous les Peuples, a réſiſté aux plus puiſſans Monarques de l'Univers. Deux

fameu-

fameuses Républiques se disputérent l'Empire du Monde ; l'une étoit très-riche, l'autre n'avoit rien ; & ce fut celle-ci qui détruisit l'autre. L'Empire Romain à son tour, après avoir englouti toutes les richesses de l'Univers fut la proye de gens qui ne savoient pas même ce que c'étoit que richesse. Les Francs conquirent les Gaules, les Saxons l'Angleterre sans autres tresors que leur bravoure & leur pauvreté. Une troupe de pauvres Montagnards dont toute l'avidité se bornoit à quelques peaux de moutons, après avoir dompté la fierté Autrichienne, écrasa cette opulente & redoutable Maison de Bourgogne qui faisoit trembler les Potentats de l'Europe. Enfin toute la puissance & toute la sagesse de l'héritier de Charles-quint, soutenuës de tous les trésors des Indes, vinrent se briser contre une poignée de pêcheurs de harang. Que nos politiques daignent suspendre leurs calculs pour réfléchir à ces exemples ; & qu'ils apprennent une fois qu'on a de tout avec de l'argent, hormis des mœurs & des Citoyens.

Dequoi s'agit-il donc précisément dans cette question du luxe. De savoir lequel importe le plus aux Empires d'être brillans & momentanés, ou vertueux & dura-

 bles,

bles. Je dis brillans, mais de quel éclat ? Le goût du faste ne s'associe guéres dans les mêmes ames avec celui de l'honnête. Non, il n'est pas possible que des Esprits dégradés par une multitude de soins futiles s'élévent jamais à rien de grand ; & quand ils en auroient la force, le courage leur manqueroit.

Tout Artiste veut être applaudi. Les éloges de ses contemporains sont la partie la plus précieuse de sa récompense. Que fera-t-il donc pour les obtenir, s'il a le malheur d'etre né chez un Peuple & dans des tems où les Savans devenus à la mode ont mis une jeunesse frivole en état de donner le ton ; où les hommes ont sacrifié leur goût aux Tyrans de leur liberté* ; où l'un des séxes n'osant approu-

* Je suis bien éloigné de penser que cet ascendant des femmes soit un mal en soi. C'est un présent que leur a fait la nature pour le bonheur du Genre-humain : mieux dirigé, il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne sent point assés quels avantages naitroient dans la societé d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du Genre-humain qui gouverne l'autre. Les hommes seront toûjours ce qu'il plaira aux femmes : si vous voulez donc qu'ils deviennent grands & vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur d'âme & vertu. Les réfléxions que ce sujet fournit, & que Platon a fai-

prouver que ce qui eſt proportionné à la puſillanimité de l'autre, on laiſſe tomber des chefs d'œuvres de Poëſie dramatique, & des prodiges d'harmonie ſont rebutés ? Ce qu'il fera, Meſſieurs ? Il rabaiſſera ſon genie au niveau de ſon ſiécle, & aimera mieux compoſer des ouvrages communs qu'on admire pendant ſa vie, que des merveilles qu'on n'admireroit que longtems après ſa mort. Dites-nous, célébre Aroüet, combien vous avez ſacrifié de beautés males & fortes à nôtre fauſſe délicateſſe, & combien l'eſprit de la galânterie ſi fertile en petites choſes vous en a coûté de grandes.

C'eſt ainſi que la diſſolution des mœurs, ſuite neceſſaire du luxe, entraîne à ſon tour la corruption du goût. Que ſi par hazard entre les hommes extraordinaires par leurs talents, il s'en trouve quelqu'un qui ait de la fermeté dans l'âme & qui refuſe de ſe prêter au genie de ſon ſiécle & de s'avilir par des productions pueriles, malheur à lui ! Il mourra dans l'indigence & dans l'oubli. Que n'eſt-ce ici un prognoſtic que je fais & non une expérience que je rapporte ! Carle, Pierre ; le moment eſt venu où ce pin-

a faites autrefois, mériteroient fort d'être mieux developpées par une plume digne d'écrire d'après un tel maître & de défendre une ſi grande cauſe.

ceau destiné à augmenter la majesté de nos Temples par des images sublimes & saintes, tombera de vos mains, ou sera prostitué à orner de peintures lascives les paneaux d'un vis-à-vis. Et toi, rival des Praxiteles & des Phidias; toi dont les anciens auroient employé le ciseau à leur faire des Dieux capables d'excuser à nos yeux leur idolatrie; inimitable Pigal, ta main se resoudra à travailler le ventre d'un magot, ou il faudra qu'elle demeure oisive.

On ne peut réfléchir sur les mœurs, qu'on ne se plaise à se rappeller l'image de la simplicité des premiers tems. C'est un beau rivage, paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux, & dont on se sent éloigner à regret. Quand les hommes innocens & vertueux aimoient à avoir les Dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient ensemble sous les mêmes cabanes; mais bien-tôt devenus méchans, ils se lasserent de ces incommodes spectateurs & les releguerent dans des Temples magnifiques. Ils les en chasserent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les Temples des Dieux ne se distinguérent plus des maisons des citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation; & les vices ne furent jamais poussés plus loin que quand on les vit, pour ainsi dire, soutenus

à l'en-

à l'entrée des Palais des Grands sur des colonnes de marbres, & gravés sur des chapiteaux Corinthiens.

Tandis que les commodités de la vie se multiplient, que les arts se perfectionnent & que le luxe s'étend ; le vrai courage s'énerve, les vertus militaires s'évanouissent, & c'est encore l'ouvrage des sciences & de tous ces arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Quand les Gots ravagerent la Gréce, toutes les Bibliothéques ne furent sauvées du feu que par cette opinion semée par l'un d'entre eux, qu'il falloit laisser aux ennemis des meubles si propres à les détourner de l'exercice militaire & à les amuser à des occupations oisives & sédentaires. Charles VIII. se vit maître de la Toscane & du Royaume de Naples sans avoir presque tiré l'épée ; & toute sa Cour attribua cette facilité inespérée à ce que les Princes & la Noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingénieux & savans, qu'ils ne s'exerçoient à devenir vigoureux & guerriers. En effet, dit l'homme de sens qui rapporte ces deux traits, tous les exemples nous apprennent qu'en cette martiale police & en toutes celles qui lui sont semblables, l'étude des sciences est bien plus propre à amollir & efféminer les courages, qu'à les affermir & les animer.

Les Romains ont avoué que la vertu militaire s'étoit éteinte parmi eux, à mesure qu'ils avoient commencé à se connoître en Tableaux, en Gravures, en vases d'Orphéverie, & à cultiver les beaux arts; & comme si cette contrée fameuse étoit destinée à servir sans cesse d'exemple aux autres peuples, l'élévation des Médicis & le rétablissement des Lettres ont fait tomber derechef & peut être pour toûjours cette réputation guerriére que l'Italie sembloit avoir recouvrée il y a quelques siécles.

Les anciennes Républiques de la Gréce avec cette sagesse qui brilloit dans la plûpart de leurs institutions avoient interdit à leurs Citoyens tous ces métiers tranquilles & sédentaires qui en affaissant & corrompant le corps, énervent si-tôt la vigueur de l'âme. De quel œil, en effet, pense-t-on que puissent envisager la faim, la soif, les fatigues, les dangers & la mort, des hommes que le moindre besoin accable, & que la moindre peine rebutte. Avec quel courage les soldats supporteront-ils des travaux excessifs dont ils n'ont aucune habitude? Avec quelle ardeur feront-ils des marches forcées sous des Officiers qui n'ont pas même la force de voyager à cheval? Qu'on ne m'objecte point la valeur renommée de tous ces modernes guerriers si savamment disciplinés.

On

On me vante bien leur bravoure en un jour de bataille, mais on ne me dit point comment ils supportent l'excès du travail, comment ils résistent à la rigueur des saisons & aux intempéries de l'air. Il ne faut qu'un peu de soleil ou de neige, il ne faut que la privation de quelques superfluités pour fondre & détruire en peu de jours la meilleure de nos armées. Guerriers intrépides, souffrez une fois la vérité qu'il vous est si rare d'entendre; vous êtes braves, je le sais; vous eussiez triomphé avec Annibal à Cannes & à Trasiméne; César avec vous eut passé le Rubicon & asservi son païs; mais ce n'est point avec vous que le premier eût traversé les Alpes, & que l'autre eût vaincu vos ayeux.

Les combats ne font pas toujours le succès de la guerre, & il est pour les Généraux un art supérieur à celui de gagner des batailles. Tel court au feu avec intrépidité, qui ne laisse pas d'être un très-mauvais officier: dans le soldat même, un peu plus de force & de vigueur seroit peut-être plus nécessaire que tant de bravoure qui ne le garantit pas de la mort; & qu'importe à l'Etat que ses troupes périssent par la fiévre & le froid, ou par le fer de l'ennemi.

Si la culture des sciences est nuisible aux qualités guerriéres, elle l'est encore

plus aux qualités morales. C'est dès nos premieres années qu'une éducation insensée orne notre esprit & corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établissemens immenses, où l'on éleve à grands frais la jeunesse pour lui apprendre toutes choses, excepté ses devoirs. Vos enfans ignoreront leur propre langue, mais ils en parleront d'autres qui ne sont en usage nulle part : ils sauront composer des Vers qu'à peine ils pourront comprendre : sans savoir démêler l'erreur de la vérité, ils posséderont l'art de les rendre méconnoissables aux autres par des argumens spécieux : mais ces mots de magnanimité, d'équité, de tempérance, d'humanité, de courage, ils ne sauront ce que c'est ; ce doux nom de Patrie ne frapera jamais leur oreille ; & s'ils entendent parler de Dieu, ce sera moins pour le craindre que pour en avoir peur *. J'aimerois autant, disoit un Sage, que mon écolier eût passé le tems dans un Jeu de Paume, au moins le corps en seroit plus dispos. Je sais qu'il faut occuper les enfans, & que l'oisiveté est pour eux le danger le plus à craindre. Que faut-il donc qu'ils apprennent ? Voilà certes une belle question ! Qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant

* Pensées Philosoph.

tant hommes *; & non ce qu'ils doivent oublier.

* Telle étoit l'éducation des Spartiates, au rapport du plus grand de leurs Rois. C'est, dit Montagne, chose digne de très-grande considération, qu'en cette excellente police de Lycurgus, & à la vérité monstrueuse par sa perfection, si soigneuse pourtant de la nourriture des enfans, comme de sa principale charge, & au gîte même des Muses, il s'y fasse si peu mention de la doctrine: comme si cette généreuse jeunesse dédaignant tout autre joug, on ait dû lui fournir, au lieu de nos Maitres de science, seulement des Maîtres de vaillance, prudence, & justice.

Voyons maintenant comment le même Auteur parle des anciens Perses. Platon, dit-il, raconte que le fils aîné de leur succession Royale étoit ainsi nourri. Après sa naissance, on le donnoit, non à des femmes, mais à des Eunuques de la premiére autorité près du Roi, à cause de leur vertu. Ceux-ci prenoient charge de lui rendre le corps beau & sain, & après sept ans le duisoient à monter à cheval & aller à la chasse. Quand il étoit arrivé au quatorsiéme, ils le déposoient entre les mains de quatre: le plus sage, le plus juste, le plus tempérant, le plus vaillant de la Nation. Le premier lui apprenoit la Religion: le second à être toûjours véritable, le tiers à vaincre ses cupidités, le quart à ne rien craindre. Tous, ajoûterai-je, à le rendre bon, aucun à le rendre savant.

Astyage,

Nos jardins sont ornés de statuës & nos Galeries de tableaux. Que penseriez-vous que représentent ces chefs-d'œuvres de l'art exposés à l'admiration publique? Les défenseurs de la Patrie? ou ces hommes plus grands encore qui l'ont enrichie par leurs vertus? Non. Ce sont des images de tous les égaremens du cœur & de la raison, tirées soigneusement de l'ancienne Mythologie, & présentées de bonne heure à la curiosité de nos enfans; sans doûte afin qu'ils ayent sous leurs yeux des modéles de mauvaises

Astyage, en Xenophon, demande à Cyrus compte de sa derniére Leçon: C'est, dit-il, qu'en notre école un grand garçon ayant un petit saye le donna à l'un de ses compagnons de plus petite taille, & lui ôta son saye qui étoit plus grand. Notre Précepteur m'ayant fait juge de ce différent, je jugeai qu'il falloit laisser les choses en cet état, & que l'un & l'autre sembloit être mieux accommodé en ce point. Surquoi il me remontra que j'avois mal fait: car je m'étois arrêté à considérer la bienséance; & il falloit premierement avoir pourvû à la justice, qui vouloit que nul ne fut forcé en ce qui lui appartenoit. Et dit qu'il en fut puni, comme on nous punit en nos villages pour avoir oublié le premier aoriste de τύπτω. Mon Régent me feroit une belle harangue, *in genere demonstrativo*, avant qu'il me persuadât que son école vaut celle-là.

rises actions, avant même que de ſavoir lire.

D'où naiſſent tous ces abus, ſi ce n'eſt de l'inégalité funeſte introduite entre les hommes par la diſtinction des talens & par l'aviliſſement des vertus? Voilà l'effet le plus évident de toutes nos études, & la plus dangereuſe de toutes leurs conſéquences. On ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens; ni d'un Livre s'il eſt utile, mais s'il eſt bien écrit. Les récompenſes ſont prodiguées au bel eſprit, & la vertu reſte ſans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux diſcours, aucun pour les belles actions. Qu'on me diſe, cependant, ſi la gloire attachée au meilleur des diſcours qui ſeront couronnés dans cette Académie, eſt comparable au mérite d'en avoir fondé le prix?

Le ſage ne court point après la fortune; mais il n'eſt pas inſenſible à la gloire; & quand il la voit ſi mal diſtribuée, ſa vertu, qu'un peu d'émulation auroit animée & rendu avantageuſe à la ſociété, tombe en langueur, & s'éteint dans la miſére & dans l'oubli. Voilà ce qu'à la longue doit produire partout la préférence des talens agréables ſur les talens utiles, & ce que l'expérience n'a que trop confirmé depuis le renouvellement des ſciences & des arts. Nous avons

des Phyſiciens, des Géometres, des Chymiſtes, des Aſtronomes, des Poëtes, des Muſiciens, des Peintres ; nous n'avons plus de citoyens ; ou s'il nous en reſte encore, diſperſés dans nos campagnes abandonnées, ils y periſſent indigens & mépriſés. Tel eſt l'état où ſont réduits, tels ſont les ſentimens qu'obtiennent de nous ceux qui nous donnent du pain, & qui donnent du lait à nos enfans.

Je l'avoue, cependant ; le mal n'eſt pas auſſi grand qu'il auroit pû le devenir. La prévoyance éternelle, en plaçant à côté de diverſes plantes nuiſibles des ſimples ſalutaires, & dans la ſubſtance de pluſieurs animaux malfaiſans le remede à leurs bleſſures, a enſeigné aux Souverains, qui ſont ſes miniſtres à imiter ſa ſageſſe. C'eſt à ſon exemple que du ſein même des ſciences & des arts, ſources de mille déréglemens, ce grand Monarque dont la gloire ne fera qu'acquérir d'âge en âge un nouvel éclat, tira ces ſociétés célébres chargées à la fois du dangereux dépôt des connoiſſances humaines, & du dépôt ſacré des mœurs, par l'attention qu'elles ont d'en maintenir chez elles toute la pureté, & de l'exiger dans les membres qu'elles reçoivent.

Ces ſages inſtitutions affermies par ſon auguſte ſucceſſeur, & imitées par tous les Rois de l'Europe, ſerviront du moins de frein

frein aux gens de lettres, qui tous aspirant à l'honneur d'être admis dans les Académies, veilleront sur eux-mêmes, & tâcheront de s'en rendre dignes par des ouvrages utiles & des mœurs irreprochables. Celles de ces Compagnies, qui pour les prix dont elles honorent le mérite litteraire feront un choix de sujets propres à ranimer l'amour de la vertu dans les cœurs des Citoyens, montreront que cet amour régne parmi elles, & donneront aux Peuples ce plaisir si rare & si doux de voir des sociétés savantes se dévoüer à verser sur le Genre-humain, non-seulement des lumiéres agréables, mais aussi des instructions salutaires.

Qu'on ne m'oppose donc point une objection qui n'est pour moi qu'une noûvelle preuve. Tant de soins ne montrent que trop la necessité de les prendre, & l'on ne cherche point des remédes à des maux qui n'existent pas. Pourquoi faut-il que ceux-ci portent encore par leur insuffisance le caractere des remédes ordinaires? Tant d'établissemens faits à l'avantage des savans n'en sont que plus capables d'en imposer sur les objets des sciences & de tourner les esprits à leur culture. Il semble, aux précautions qu'on prend, qu'on ait trop de Laboureurs & qu'on craigne de manquer de

de Philosophes. Je ne veux point hazarder ici une comparaison de l'agriculture & de la philosophie : on ne la supporteroit pas. Je demanderai seulement, qu'est ce que la Philosophie ? Que contiennent les écrits des Philosophes les plus connus ? Quelles sont les Leçons de ces amis de la sagesse ? A les entendre, ne les prendroit-on pas pour une troupe de charlatans criant, chacun de son côté sur une place publique ; Venez-à-moi, c'est moi seul qui ne trompe point ? L'un prétend qu'il n'y a point de corps & que tout est en représentation. L'autre, qu'il n'y a d'autre substance que la matiere ni d'autre Dieu que le monde. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vertus ni vices, & que le bien & le mal moral sont des chiméres. Celui-là, que les hommes sont des loups & peuvent se devorer en sureté de conscience. O grands Philosophes ! que ne reservez-vous pour vos amis & pour vos enfans ces Leçons profitables ; vous en recevriez bien-tôt le prix, & nous ne craindrions pas de trouver dans les nôtres quelqu'un de vos sectateurs.

Voilà donc les hommes merveilleux à qui l'estime de leurs contemporains a été prodiguée pendant leur vie, & l'immortalité reservée après leur trépas ! Voila les sages

ſages maximes que nous avons reçeuës d'eux & que nous transmettrons d'age en âge à nos deſcendans. Le Paganiſme, livré à tous les égaremens de la raiſon humaine a-t-il laiſſé à la poſtérité rien qu'on puiſſe comparer aux monumens honteux que lui a préparé l'Imprimerie, ſous le régne de l'Evangile? Les écrits impies des Leucippes & des Diagoras ſont péris avec eux. On n'avoit point encore inventé l'art d'éterniſer les extravagances de l'eſprit humain. Mais, grace aux caractéres Typographiques * & à l'uſage que nous

* A conſiderer les deſordres affreux que l'Imprimerie a deja cauſés en Europe, à juger de l'avenir par le progrès que le mal fait d'un jour à l'autre, on peut prévoir aiſement que les ſouverains ne tarderont pas à ſe donner autant de ſoins pour bannir cet art terrible de leurs Etats, qu'ils en ont pris pour l'y établir. Le ſultan Achmet cédant aux importunités de quelques prétendus gens de goût avoit conſenti d'établir une Imprimerie à Conſtantinople. Mais à peine la preſſe fut-elle en train qu'on fut contraint de la détruire & d'en jetter les inſtrumens dans un puits. On dit que le Califе Omar, conſulté ſur ce qu'il falloit faire de la bibliothéque d'Alexandrie, répondit en ces termes. Si les Livres de cette bibliothéque contiennent des choſes oppoſées à l'Alcoran, ils ſont mauvais & il faut les bruler. S'ils ne contien-

nous en faisons; les dangereuses reveries des Hobbes & des Spinosas resteront à jamais. Allez, écrits célèbres dont l'ignorance & la rusticité de nos Péres n'auroient point été capables ? accompagnez chez nos descendans ces ouvrages plus dangereux encore d'où s'exhâle la corruption des mœurs de nôtre siécle, & portez ensemble aux siécles à venir une histoire fidelle du progrès & des avantages de nos sciences & de nos arts. S'ils vous lisent, vous ne leur laisserez aucune perplexité sur la question que nous agitons aujourd'hui: & à moins qu'ils ne soient plus insensés que nous, ils léveront leurs mains au Ciel, & diront dans l'amertume de leur cœur; „Dieu tout-„puissant, toi qui tiens dans tes mains les „Esprits, delivre-nous des Lumiéres & „des funestes arts de nos Péres, & rends-„nous l'ignorance, l'innocence & la pau-„vreté, les seuls biens qui puissent faire notre

tiennent que la doctrine de l'Alcoran, brulez-les encore: ils sont superflus. Nos savans ont cité ce raisonnement comme le comble de l'absurdité. Cependant, supposez Grégoire le Grand à la place d'Omar, & l'Evangile à la place de l'Alcoran, la Bibliotheque auroit encore été brulée, & ce seroit peut-être le plus beau trait de la vie de cet illustre Pontife.

„notre bonheur & qui ſoient précieux „devant toi.„

Mais ſi le progrès des ſciences & des arts n'a rien ajoûté à nôtre véritable félicité ; s'il a corrompu nos mœurs, & ſi la corruption des mœurs a porté atteinte à la pureté du goût, que penſerons-nous de cette foule d'Auteurs élémentaires qui ont écarté du Temple des Muſes les difficultés qui défendoient ſon abord, & que la nature y avoit répandües comme une épreuve des forces de ceux qui ſeroient tentés de ſavoir ? Que penſerons-nous de ces Compilateurs d'ouvrages qui ont indiſcrettement briſé la porte des Sciences & introduit dans leur Sanctuaire une populace indigne d'en approcher ; tandis qu'il ſeroit à ſouhaiter que tous ceux qui ne pouvoient avancer loin dans la carriére des Lettres, euſſent été rebuttés dès l'entrée, & ſe fuſſent jettés dans des Arts utiles à la ſociété. Tel qui ſera toute ſa vie un mauvais verſificateur, un Geométre ſubalterne, ſeroit peut-être devenu un grand fabricateur d'étoffes. Il n'a point fallu de maîtres à ceux que la nature deſtinoit à faire des diſciples. Les Verulams, les Deſcartes & les Newtons, ces Précepteurs du Genre-humain n'en ont point eu eux-mêmes, & quels guides les euſſent conduits juſqu'où leur vaſte génie

les a portés ? Des Maîtres ordinaires n'auroient pu que rétrecir leur entendement en le resserrant dans l'étroite capacité du leur : C'est par les premiers obstacles qu'ils ont appris à faire des efforts, & qu'ils se sont exercés à franchir l'espace immense qu'ils ont parcouru. S'il faut permettre à quelques hommes de se livrer à l'étude des Sciences & des Arts, ce n'est qu'à ceux qui se sentiront la force de marcher seuls sur leurs traces, & de les devancer : C'est à ce petit nombre qu'il appartient d'élever des monumens à la gloire de l'esprit humain. Mais si l'on veut que rien ne soit au-dessus de leur genie, il faut que rien ne soit au-dessus de leurs esperances. Voilà l'unique encouragement dont ils ont besoin. L'ame se proportionne insensiblement aux objets qui l'occupent, & ce sont les grandes occasions qui font les grands hommes. Le Prince de l'Eloquence fut Consul de Rome, & le plus grand, peut-être, des Philosophes, Chancelier d'Angleterre. Croit-on que si l'un n'eut occupé qu'une chaire dans quelque Université, & que l'autre n'eut obtenu qu'une modique pension d'Académie ; croit-on, dis-je, que leurs ouvrages ne se sentiroient pas de leur état ? Que les Rois ne dédaignent donc pas d'admettre dans leurs conseils les gens les plus

plus capables de les bien conſeiller : qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des Grands, que l'art de conduire les Peuples eſt plus difficile que celui de les éclairer : comme s'il étoit plus aiſé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré, que de les y contraindre par la force. Que les ſavans du premier ordre trouvent dans leurs cours d'honorables aziles. Qu'ils y obtiennent la ſeule récompenſe digne d'eux ; celle de contribuer par leur crédit au bonheur des Peuples à qui ils auront enſeigné la ſageſſe. C'eſt alors ſeulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la ſcience & l'autorité animées d'une noble émulation & travaillant de concert à la félicité du Genre-humain. Mais tant que la puiſſance ſera ſeule d'un côté ; les lumiéres & la ſageſſe ſeules d'un autre ; les ſavans penſeront rarement de grandes choſes, les Princes en feront plus rarement de belles, & les Peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux.

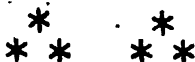
Pour nous, hommes vulgaires, à qui le Ciel n'a point départi de ſi grands talens & qu'il ne deſtine pas à tant de gloire, reſtons dans nôtre obſcurité. Ne courons point après une réputation qui nous échaperoit, & qui, dans l'état préſent des choſes ne nous rendroit jamais ce qu'elle nous auroit

coûté, quand nous aurions tous les titres pour l'obtenir. A quoi bon chercher nôtre bonheur dans l'opinion d'autrui si nous pouvons le trouver en nous-mêmes? Laissons à d'autres le soin d'instruire les Peuples de leurs devoirs, & bornons-nous à bien remplir les nôtres, nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage.

O vertu! Science sublime des ames simples, faut-il donc tant de peines & d'appareil, pour te connoître? Tes principes ne sont-ils pas gravés dans tous les cœurs, & ne suffit-il pas pour apprendre tes Loix de rentrer en soi-même & d'écouter la voix de sa conscience dans le silence des passions? Voila la véritable Philosophie, sachons nous en contenter; & sans envier la gloire de ces hommes célébres qui s'immortalisent dans la Republique des Lettres, tâchons de mettre entre eux & nous cette distinction glorieuse qu'on remarquoit jadis entre deux grands Peuples; que l'un savoit bien dire, & l'autre, bien faire.



OB-



OBSERVATIONS

Sur le Discours qui a été couronné à Dijon.

L'Auteur du Discours Académique qui a remporté le Prix à l'Académie de Dijon, est invité par des personnes qui prennent intérêt au bon & au vrai qui y régnent, à publier ce Traité plus ample, qu'il avoit projetté & depuis suprimé.

On espére que le Lecteur y trouveroit des éclaircissemens & des modifications à plusieurs propositions générales, susceptibles d'exceptions & de restrictions. Tout cela ne pouvoit entrer dans un Discours Académique, limité à un court espace. Cette sorte de style non plus n'admet peut-être pas de pareils détails, & ce seroit d'ailleurs paroître se défier trop des lumiéres & de l'équité de ses Juges.

C'est ce que des personnes bien intentionées ont voulu faire entendre à certains Lecteurs hérissés de difficultés & peut-être de mauvaise humeur de voir le luxe

trop vivement attaqué. Ils se sont récriés sur ce que l'Auteur semble, disent-ils, préférer la situation où étoit l'Europe avant le renouvellement des sciences, état pire que l'ignorance par le faux sçavoir ou le jargon scholastique qui étoit en régne.

Ils ajoutent que l'Auteur préfére la rusticité à la politesse, & qu'il fait main basse sur tous les Sçavans & les Artistes. Il auroit du, disent-ils, encore marquer le point d'où il part pour désigner l'époque de la décadence, & en remontant à cette premiere époque, faire comparaison des mœurs de ce tems là avec les nôtres. Sans cela nous ne voyons point jusqu'où il faudroit remonter, à moins que ce ne soit au tems des Apôtres.

Ils disent de plus, par rapport au luxe, qu'en bonne politique on sçait qu'il doit être interdit dans les petits Etats, mais que le cas d'un Royaume tel que la France, par exemple, est tout different. Les raisons en sont connues.

Enfin voici ce qu'on objecte. Quelle conclusion pratique peut-on tirer de la Thése que l'Auteur soutient ? Quand on lui accorderoit tout ce qu'il avance sur

le

le préjudice du trop grand nombre de Sçavans, & principalement de Poëtes, Peintres & Musiciens, comme au contraire sur le trop petit nombre de Laboureurs. C'est, dis-je, ce qu'on lui accordera sans peine. Mais quel usage en tirera-t'on? Comment remédier à ce désordre, tant du côté des Princes que de celui des Particuliers? Ceux là peuvent-ils gêner la liberté de leurs sujets par rapport aux Professions ausquelles ils se destinent? Et quant aux luxe, les loix somptuaires qu'ils peuvent faire n'y remédient jamais à fonds; l'Auteur n'ignore pas tout ce qu'il y auroit à dire là dessus.

Mais ce qui touche de plus près la généralité des Lecteurs, c'est de sçavoir quel parti ils en peuvent tirer eux-mêmes en qualité de simples Particuliers, & c'est en effet le point important, puisque si l'on pouvoit venir à bout de faire concourir volontairement chaque individu particulier à ce qu'éxige le bien public, ce concours unanime feroit un total plus complet, & sans comparaison plus solide, que tous les réglemens imaginables que pourroient faire les Puissances.

Voila une vaste carriére ouverte au talent de l'Auteur, & puisque la presse roule & roulera vraisemblablement (quoi qu'il en puisse dire) & toujours plus au service

du frivole & de pis encore qu'à celui de la vérité, n'eſt-il pas juſte que chacun qui a de meilleures vûes & le talent requis, concoure de ſa part à y mettre tout le contrepoids dont il eſt capable ?

Il eſt d'ailleurs des cas où l'on eſt plus comptable au Public d'un ſecond écrit qu'on ne l'étoit du premier. Il n'y a pas beaucoup de Lecteurs à qui l'on puiſſe appliquer ce Proverbe. *A bon entendeur demi mot.* On ne ſçauroit mettre dans un trop grand jour des vérités qui heurtent autant de front le goût général, & il importe d'ôter toute priſe à la chicane.

Il eſt auſſi bien des Lecteurs qui les goûteront mieux dans un ſtyle tout uni, que ſous cet habit de cérémonie qu'exigent des Diſcours Académiques, & l'Auteur, qui paroît dédaigner toute vaine parure, le préférera ſans doute, libéré qu'il ſera par là d'une forme toujours gênante.

P. S. On apprend qu'un Académicien d'une des bonnes Villes de France, prépare un Diſcours en réfutation de celui de l'Auteur. Il y fera ſans doute entrer un Article contre la ſuppreſſion totale de l'Imprimerie, que bien des gens ont trouvé extrémement outré.

RE-

REPONSE

Aux Observations précédentes.

Je dois, Monsieur, des remercîmens à ceux qui vous ont fait passer les observations que vous avez la bonté de me communiquer, & je tâcherai d'en faire mon profit; je vous avouerai pourtant que je trouve mes Censeurs un peu sévéres sur ma Logique, & je soupçonne qu'ils se seroient montrés moins scrupuleux, si j'avois été de leur avis. Il me semble au moins que s'ils avoient eux-mêmes un peu de cette exactitude rigoureuse qu'ils éxigent de moi, je n'aurois aucun besoin des éclaircissemens que je leur vais demander.

L'Auteur semble, disent-ils, *préférer la situation où étoit l'Europe avant le renouvellement des sciences. Etat pire que l'ignorance par le faux sçavoir, ou le jargon qui étoit en régne.* L'Auteur de cette observation semble me faire dire que le faux sçavoir, ou le jargon scholastique soit préférable à la Science, & c'est moi-même qui ai dit qu'il étoit pire que l'ignorance; mais qu'entend-il par ce mot de *situation?* L'applique-t-il aux lumiéres ou aux mœurs, ou s'il confond ces choses que j'ai tant pris de peine à distinguer? Au reste, comme

c'eſt ici le fond de la queſtion, j'avoüe qu'il eſt très-mal adroit à moi de n'avoir fait que ſembler prendre parti là-deſſus.

Ils ajoûtent que l'Auteur préfére la ruſticité à la politeſſe. Il eſt vrai que l'Auteur préfére la ruſticité à l'orgueilleuſe & fauſſe politeſſe de notre ſiécle, & il en a dit la raiſon. *Et qu'il fait main baſſe ſur tous les Sçavans & les Artiſtes.* Soit, puiſqu'on le veut ainſi, je conſens de ſupprimer toutes les diſtinctions que j'y avois miſes.

Il auroit dû, diſent-ils encore, *marquer le point d'où il part, pour déſigner l'époque de la décadence.* J'ai fait plus; j'ai rendu ma propoſition générale: J'ai aſſigné ce premier dégré de la décadence des mœurs au premier moment de la culture des Lettres dans tous les pays du monde, & j'ai trouvé le progrès de ces deux choſes toujours en proportion. *Et en remontant à cette premiere époque, faire comparaiſon des mœurs de ce tems-là avec les nôtres.* C'eſt ce que j'aurois fait encore plus au long dans un volume in quarto.

Sans cela, nous ne voyons point juſqu'où il faudroit remonter, à moins que ce ne ſoit au tems des Apôtres. Je ne vois pas, moi, l'inconvénient qu'il y auroit à cela, ſi le fait étoit vrai. Mais je demande juſtice

a Censeur : Voudroit-il que j'eusse dit que le tems de la plus profonde ignorance étoit celui des Apôtres ?

Ils disent de plus, par rapport au luxe, qu'en bonne politique on sçait qu'il doit être interdit dans les petits Etats, mais que le cas d'un Royaume, tel que la France par exemple, est tout different. Les raisons en sont connues. N'ai-je pas ici encore quelque sujet de me plaindre ? Ces raisons sont celles ausquelles j'ai tâché de répondre. Bien ou mal, j'ai répondu. Or on ne sçauroit guéres donner à un Auteur une plus grande marque de mépris qu'en ne lui répliquant que par les mêmes argumens qu'il a réfutés. Mais faut-il leur indiquer la difficulté qu'ils ont à résoudre ? La voici. *Que deviendra la vertu, quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce soit ?* Voila ce que je leur ai demandé, & ce que je leur demande encore.

Quant aux deux observations suivantes, dont la premiere commence par ces mots : *Enfin voici ce qu'on objecte*, & l'autre par ceux-ci, *mais ce qui touche de plus près ;* je supplie le Lecteur de m'épargner la peine de les transcrire. L'Académie m'avoit demandé si le rétablissement des Sciences & des Arts avoit contribué à épurer les mœurs.

mœurs. Telle étoit la question que j'avois à résoudre : cependant voici qu'on me fait un crime de n'en avoir pas résolu une autre. Certainement cette critique est tout au moins fort singuliere. Cependant j'ai presque à demander pardon au Lecteur de l'avoir prévûe, car c'est ce qu'il pourroit croire en lisant les cinq ou six derniéres pages de mon discours.

Au reste, si mes Censeurs s'obstinent à desirer encore des conclusions pratiques, je leur en promets de très clairement énoncées dans ma premiere réponse.

Sur l'inutilité des Loix somptuaires pour déraciner le luxe une fois établi, on dit que *l'Auteur n'ignore pas ce qu'il y a à dire là-dessus*. Vraiment non. Je n'ignore pas que quand un homme est mort, il ne faut point appeller de Médecins.

On ne sauroit mettre dans un trop grand jour des vérités qui heurtent autant de front le goût général, & il importe d'ôter toute prise à la chicane. Je ne suis pas tout à fait de cet avis, & je crois qu'il faut laisser des osselets aux enfans.

Il est aussi bien des Lecteurs qui les goûteront mieux dans un style tout uni, que sous cet habit de cérémonie qu'exigent les Discours Académiques. Je suis fort du goût de ces Lecteurs-là. Voici donc un point dans lequel

quel je puis me conformer au sentiment de mes Censeurs, comme je fait dès aujourd'hui.

J'ignore quel est l'adversaire dont on me menace dans le *Postscriptum*. Tel qu'il puisse être, je ne sçaurois me résoudre à répondre à un ouvrage, avant que de l'avoir lû, ni à me tenir pour battu, avant que d'avoir été attaqué.

Au surplus, soit que je réponde aux critiques qui me sont annoncées, soit que je me contente de publier l'ouvrage augmenté qu'on me demande, j'avertis mes Censeurs qu'ils pourroient bien n'y pas trouver les modifications qu'ils espèrent. Je prévois que quand il sera question de me défendre, je suivrai sans scrupule toutes les conséquences de mes principes.

Je sçais d'avance avec quels grands mots on m'attaquera. Lumieres, connoissances, loix, morale, raison, bienseance, égards, douceur, aménité, politesse, éducation, &c. A tout cela je ne répondrai que par deux autres mots, qui sonnent encore plus fort à mon oreille. Vertu, vérité! m'écrirai-je sans cesse ; vérité, vertu! si quelqu'un n'apperçoit là que des mots, je n'ai plus rien à lui dire.

RE-



REPONSE

Au Discours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon. Sur cette Question: Si le Rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les Mœurs.

Par un Citoyen de Genêve.

Le Discours du Citoyen de Genêve a de quoi surprendre; & l'on sera peut-être également surpris de le voir couronné par une Académie célébre.

Est-ce son sentiment particulier que l'Auteur a voulu établir? N'est-ce qu'un Paradoxe dont il a voulu amuser le Public? Quoiqu'il en soit, pour réfuter son opinion, il ne faut qu'en examiner les preuves, remettre l'Anonyme vis-à-vis des vérités qu'il a adoptées, & l'opposer lui-même à lui-même: Puissai-je, en le combattant par ses principes, le vaincre par ses armes & le faire triompher par sa propre défaite!

Sa façon de penser annonce un cœur vertueux: Sa maniere d'écrire décéle un esprit cultivé: Mais s'il réünit effectivement

ment la Science à la Vertu, & que l'une (comme il s'efforce de le prouver) soit incompatible avec l'autre; comment sa doctrine n'a-t'elle pas corrompu sa sagesse? ou comment sa sagesse ne l'a-t'elle pas déterminé à rester dans l'ignorance? A-t'il donné à la vertu la préférence sur la Science? pourquoi donc nous étaler avec tant d'affectation une érudition si vaste & si recherchée? A-t'il préféré, au contraire, la Science à la Vertu? pourquoi donc nous prêcher avec tant d'éloquence celle-ci au préjudice de celle-là? Qu'il commence par concilier des contradictions si singuliéres, avant que de combattre les notions communes; avant que d'attaquer les autres, qu'il s'accorde avec lui-même.

N'auroit-il prétendu qu'exercer son esprit & faire briller son imagination? Ne lui envions pas le frivole avantage d'y avoir réussi: Mais que conclure en ce cas de son Discours? ce qu'on conclut après la lecture d'un Roman ingénieux; en vain un Auteur prete à des fables les couleurs de la vérité, on voit fort bien qu'il ne croit pas ce qu'il feint de vouloir persuader.

Pour moi, qui ne me flate, ni d'avoir assez de capacité pour en appréhender quelque chose au préjudice de mes mœurs, ni d'avoir assez de vertu pour pouvoir en faire beau-

beaucoup d'honneur à mon ignorance, en m'élevant contre une opinion si peu soutenable, je n'ai d'autre intérêt que de soutenir celui de la vérité. L'Auteur trouvera en moi un Adversaire impartial; je cherche même à me faire un mérite auprès de lui en l'attaquant; tous mes efforts, dans ce combat, n'ayant d'autre but que de réconcilier son esprit avec son cœur, & de me procurer la satisfaction de voir réünies dans son ame, les Sciences que j'admire avec les Vertus que j'aime.

PREMIERE PARTIE.

Les Sciences servent à faire connoître le vrai, le bon, l'utile en tout genre: Connoissance précieuse qui, en éclairant les esprits, doit naturellement contribuer à épurer les mœurs.

La vérité de cette proposition, n'a besoin que d'être présentée pour être cruë: Aussi ne m'arrêterai-je pas à la prouver; je m'attache seulement à réfuter les sophismes ingénieux de celui qui ose la combattre.

Dès l'entrée de son Discours, l'Auteur offre à nos yeux le plus beau spectacle; il nous représente l'Homme aux prises, pour ainsi dire, avec lui-même, sortant en quel-

que

que maniére du néant de ſon ignorance; diſſipant par les efforts de ſa raiſon les ténébres dans leſquels la nature l'avoit enveloppé; s'élevant par l'eſprit juſques dans les plus hautes ſphéres des régions céleſtes; aſſerviſſant à ſon calcul les mouvemens des Aſtres, & meſurant de ſon compas la vaſte étenduë de l'Univers; rentrant enſuite dans le fonds de ſon cœur & ſe rendant compte à lui-même de la nature de ſon ame, de ſon excellence, de ſa haute deſtination.

Qu'un pareil aveu, arraché à la vérité, eſt honorable aux Sciences! Qu'il en montre bien la néceſſité & les avantages! Qu'il en a dû coûter à l'Auteur d'être forcé à le faire, & encore plus à le rétracter!

La Nature, dit-il, eſt aſſez belle par elle-même, elle ne peut que perdre à être ornée: Heureux les hommes, ajoûte-t'il, qui ſçavent profiter de ces dons ſans les connoître! C'eſt à la ſimplicité de leur eſprit qu'ils doivent l'innocence de leurs mœurs. La belle morale que nous débite ici le Cenſeur des Sciences & l'Apologiſte des mœurs! Qui ſe feroit attendu que de pareilles réflexions dûſſent être la ſuite des principes qu'il vient d'établir!

La Nature d'elle-même eſt belle, ſans doute; mais n'eſt-ce pas à en découvir les

E beau-

beautés, à en pénétrer les secrets, à en dévoiler les opérations, que les Sçavans employeint leurs recherches? Pourquoi un si vaste champ est-il offert à nos regards? L'esprit fait pour le parcourir, & qui acquiert dans cet exercice, si digne de son activité, plus de force & d'étenduë, doit-il se réduire à quelques perceptions passagéres, ou à une stupide admiration? Les mœurs seront-elles moins pures, parce que la raison sera plus éclairée? Et à mesure que le flambeau qui nous est donné pour nous conduire, augmentera de lumiéres, notre route deviendra-t'elle moins aisée à trouver, & plus difficile à tenir? A quoi aboutiroient tous les dons que le Créateur a faits à l'homme, si, borné aux fonctions organiques de ses sens, il ne pouvoit seulement examiner ce qu'il voit, réfléchir sur ce qu'il entend, discerner par l'odorat les rapports qu'ont avec lui les objets, supléer par le tact au défaut de la vuë, & juger par le goût de ce qui lui est avantageux ou nuisible? Sans la raison qui nous éclaire & nous dirige, confondus avec les Bêtes, gouvernés par l'instinct, ne deviendrions-nous pas bientôt aussi semblables à elles par nos actions, que nous le sommes déja par nos besoins? Ce n'est que par le secours de la réfle-

réflexion & de l'étude, que nous pouvons parvenir à régler l'usage des choses sensibles qui sont à notre portée, à corriger les erreurs de nos sens, à soumettre le corps à l'empire de l'esprit, à conduire l'ame, cette substance spirituelle & immortelle, à la connoissance de ses devoirs & de sa fin.

Comme c'est principalement par leurs effets sur les mœurs, que l'Auteur s'attache à décrier les Sciences ; pour les vanger d'une si fausse imputation, je n'aurois qu'à rapporter ici les avantages que leur doit la Société ; mais qui pourroit détailler les biens sans nombre qu'elles y apportent, & les agrémens infinis qu'elles y répandent ? Plus elles sont cultivées dans un Etat, plus l'Etat est florissant ; tout y languiroit sans elles.

Que ne leur doit pas l'Artisan, pour tout ce qui contribue à la beauté, à la solidité, à la proportion, à la perfection de ses ouvrages ? le Laboureur, pour les différentes façons de forcer la terre à payer à ses travaux les tributs qu'il en attend ? le Médecin, pour découvrir la nature des maladies, & la propriété des remédes ? le Jurisconsulte, pour discerner l'esprit des Loix & la diversité des devoirs ? le Juge, pour démêler les artifices de la cu-

pidité d'avec la simplicité de l'innocence, & décider avec équité des biens & de la vie des hommes. Tout Citoyen, de quelque profession, de quelque condition qu'il soit, a des devoirs à remplir; & comment les remplir sans les connoître? Sans la connoissance de l'Histoire, de la Politique, de la Religion, comment ceux qui sont préposés au gouvernement des Etats, sçauroient-ils y maintenir l'ordre, la subordination, la sûreté, l'abondance?

La curiosité naturelle à l'homme, lui inspire l'envie d'apprendre; ses besoins lui en font sentir la nécessité; ses emplois lui en imposent l'obligation; ses progrès lui en font goûter le plaisir. Ses premiéres découvertes augmentent l'avidité qu'il a de sçavoir; plus il connoît, plus il sent qu'il a de connoissances à acquérir; & plus il a de connoissances acquises, plus il a de facilité à bien faire.

Le Citoyen de Genêve ne l'auroit-il pas éprouvé? Gardons-nous d'en croire à sa modestie. Il prétend qu'on seroit plus vertueux, si l'on étoit moins sçavant: Ce sont les Sciences, dit-il, qui nous font connoître le mal. Que de crimes, s'écrie-t'il, nous ignorerions sans elles! Mais l'ignorance du vice est-elle donc une vertu? est ce faire le bien que d'ignorer le mal?

Et

Et si, s'en abstenir parce qu'on ne le connoît pas, c'est là ce qu'il appelle être vertueux; qu'il convienne du moins que ce n'est pas l'être avec beaucoup de mérite: c'est s'exposer à ne pas l'être long-tems; c'est ne l'être que jusqu'à ce que quelque objet vienne solliciter les penchans naturels, ou quelque occasion vienne réveiller des passions endormies. Il me semble voir un faux brave, qui ne fait montre de sa valeur que quand il ne se présente point d'ennemis: un ennemi vient-il à paroître, faut-il se mettre en défense; le courage manque, & la vertu s'évanoüit. Si les Sciences nous font connoître le mal, elles nous en font connoître aussi le reméde. Un Botaniste habile sçait démêler les plantes salutaires d'avec les herbes venimeuses; tandis que le vulgaire, qui ignore également la vertu des unes & le poison des autres, les foule aux pieds sans distinction, ou les cueille sans choix. Un homme éclairé par les Sciences, distingue dans le grand nombre d'objets qui s'offrent à ses connoissances, ceux qui méritent son aversion, ou ses recherches: il trouve dans la difformité du vice & dans le trouble qui le suit, dans les charmes de la vertu & dans la paix qui l'accompagne, de quoi fixer son estime & son

goût pour l'une, son horreur & ses mépris pour l'autre; il est sage par choix, il est solidement vertueux.

Mais, dit-on, il y a des Pays, où sans science, sans étude, sans connoître en détail les principes de la Morale, on la pratique mieux que dans d'autres où elle est plus connuë, plus louée, plus hautement enseignée. Sans examiner ici, à la rigueur, ces parallèles qu'on fait si souvent de nos mœurs avec celles des anciens, ou des étrangers, parallèles odieux, où il entre moins de zéle & d'équité, que d'envie contre ses Compatriotes & d'humeur contre ses Contemporains: n'est-ce point au climat, au tempérament, au manque d'occasion, au défaut d'objet, à l'œconomie du Gouvernement, aux Coutumes, aux Loix, à toute autre cause qu'aux Sciences, qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs, en différens pays & en différens tems? Rappeller sans cesse cette simplicité primitive dont on fait tant d'éloges, se la représenter toujours comme la compagne inséparable de l'innocence, n'est-ce point tracer un portrait en idée pour se faire illusion? Où vit-on jamais des hommes sans défauts, sans désirs, sans passions? Ne portons-nous pas

en nous-mêmes le germe de tous les vices ? Et s'il fut des tems, s'il est encore des climats où certains crimes soient ignorés, n'y vit-on pas d'autres désordres ? N'en voit-on pas encore de plus monstrueux chez ces Peuples dont on vante la stupidité ? Parce que l'Or ne tente pas leur cupidité, parce que les honneurs n'excitent pas leur ambition, en connoissent-ils moins l'orgueïl & l'injuste ? Y sont-ils moins livrés aux bassesses de l'envie, moins emportés par la fureur de la vengeance ; leur sens grossiers sont-ils inaccessibles à l'attrait des plaisirs ? Et à quels excès ne se porte pas une volupté qui n'a point de régles & qui ne connoît point de freins ? Mais quand même, dans ces Contrées sauvages, il y auroit moins de crimes que dans certaines Nations policées ; y a-t'il autant de vertus ? Y voit-on sur-tout ces vertus sublimes, cette pureté de mœurs, ce désintéressement magnanime, ces actions surnaturelles qu'enfante la Religion ?

Tant de grands Hommes qui l'ont défenduë par leurs ouvrages, qui l'ont fait admirer par leurs mœurs, n'avoient ils pas puisé dans l'étude ces lumiéres supérieures qui ont triomphé des erreurs & des vices ? C'est le faux bel-esprit, c'est l'ignorance présomptueuse qui font éclore les

doutes & les préjugés ; c'est l'orguëil, c'est l'obstination qui produisent les schismes & les hérésies ; c'est le Pyrrhonisme, c'est l'incrédulité qui favorisent l'indépendance, la révolte, les passions, tous les forfaits. De tels adversaires font honneur à la religion : Pour les vaincre, elle n'a qu'à paroître ; seule, elle a de quoi les confondre tous ; elle ne craint que de n'être pas assez connuë, elle n'a besoin que d'être approfondie pour se faire respecter ; on l'aime dès qu'on la connoît ; à mesure qu'on l'approfondit davantage, on trouve de nouveaux motifs pour la croire, & de nouveaux moyens pour la pratiquer : Plus le Chrétien examine l'autenticité de ses Titres, plus il se rassure dans la possession de sa croyance ; plus il étudie la révélation, plus il se fortifie dans la foi : C'est dans les Divines Ecritures qu'il en découvre l'origine & l'excellence ; c'est dans les doctes Ecrits des Peres de l'Eglise qu'il en suit de siécle en siécle le développement ; c'est dans les livres de Morale & les Annales saintes qu'il en voit les exemples, & qu'il s'en fait l'application.

Quoi ! l'ignorance enlevera à la Religion & à la vertu des lumiéres si pures, des appuis si puissans ; & ce sera à elle qu'un Docteur de Genêve enseignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs ! On

s'eton-

l'étonneroit davantage d'entendre un si étrange paradoxe, si on ne sçavoit que la singularité d'un systême, quelque dangereux qu'il soit, n'est qu'une raison de plus pour qui n'a pour régle que l'esprit particulier. La Religion étudiée est pour tous les hommes la régle infaillible des bonnes mœurs. Je dis plus: l'étude même de la nature contribuë à élever les sentimens, à régler la conduite; elle ramène naturellement à l'admiration, à l'amour, à la reconnoissance, à la soumission que toute ame raisonnable sent être duës au Tout-Puissant. Dans le cours régulier de ces globes immenses qui roulent sur nos têtes, l'Astronome découvre une Puissance infinie. Dans la proportion exacte de toutes les parties qui composent l'Univers, le Géométre apperçoit l'effet d'une intelligence sans bornes. Dans la succession des tems, l'enchaînement des causes aux effets, la végétation des plantes, l'organisation des animaux, la constante uniformité & la variété étonnante des différens phénoménes de la nature, le Physicien n'en peut méconnoître l'Auteur, le Conservateur, l'Arbitre & le Maître.

De ces réflexions le vrai Philosophe descendant à des conséquences pratiques, & rentrant en lui-même, après avoir vainement

ment cherché dans tous les objets qui l'environnent, ce bonheur parfait après lequel il soupire sans cesse, & ne trouvant rien ici bas qui réponde à l'immensité de ses desirs; il sent qu'il est fait pour quelque chose de plus grand que tout ce qui est créé; il se retourne naturellement vers son premier principe & sa dernière fin: Heureux si docile à la Grace, il apprend à ne chercher la félicité de son cœur que dans la possession de son Dieu!

SECONDE PARTIE.

Ici l'Auteur anonyme donne lui-même l'exemple de l'abus qu'on peut faire de l'érudition, & de l'ascendant qu'ont sur l'esprit les préjugés. Il va foüiller dans les siécles les plus reculés. Il remonte à la plus haute antiquité. Il s'épuise en raisonnemens & en recherches pour trouver des suffrages qui accréditent son opinion. Il cite des témoins qui attribuent à la culture des Sciences & des Arts, la décadence des Royaumes & des Empires: Il impute aux Sçavans & aux Artistes le luxe & la mollesse, sources ordinaires des plus étranges révolutions.

Mais l'Egypte, la Gréce, la République de Rome, l'Empire de la Chine, qu'il

ose appeller en témoignage en faveur de l'ignorance, au mépris des Sciences & au préjudice des mœurs, auroit dû rappeller à son souvenir ces Législateurs fameux, qui ont éclairé par l'étenduë de leurs lumiéres, & réglé par la sagesse de leurs Loix, ces grands Etats dont ils avoient posé les premiers fondemens: ces Orateurs célébres qui les ont soutenus sur le penchant de leur ruine, par la force victorieuse de leur sublime éloquence: ces Philosophes, ces Sages, qui par leurs doctes écrits, & leurs vertus morales, ont illustré leur Patrie, & immortalisé leur nom.

Quelle foule d'exemples éclatans ne pourrois-je pas opposer au petit nombre d'Auteurs hardis qu'il a cité! Je n'aurois qu'à ouvrir les Annales du monde. Par combien de témoignages incontestables, d'augustes monumens, d'ouvrages immortels, l'Histoire n'atteste-t'elle pas que les Sciences ont contribué partout au bonheur des hommes, à la gloire des Empires, au triomphe de la Vertu!

Non, ce n'est pas les Sciences, c'est du sein des richesses que sont nés de tout tems la mollesse & le luxe; & dans aucun tems les richesses n'ont été l'appanage ordinaire des Sçavans. Pour un Platon dans l'opu-

l'opulence, un Ariſtipe accrédité à la Cour, combien de Philoſophes réduits au manteau & à la beſace, enveloppés dans leur propre vertu & ignorés dans leur ſolitude! combien d'Homeres & de Diogenes, d'Epictetes & d'Eſopes dans l'indigence! Les Sçavans n'ont ni le goût ni le loiſir d'amaſſer de grands biens. Ils aiment l'étude; ils vivent dans la médiocrité; & une vie laborieuſe & modérée, paſſée dans le ſilence de la retraite, occupée de la lecture & du travail, n'eſt pas aſſurément une vie voluptueuſe & criminelle. Les commodités de la vie, pour être ſouvent le fruit des Arts, n'en ſont pas davantage le partage des Artiſtes; ils ne travaillent que pour les riches, & ce ſont les riches oiſifs qui profitent & abuſent des fruits de leur induſtrie.

L'effet le plus vanté des Sciences & des Arts, c'eſt, continuë l'Auteur, cette politeſſe introduite parmi les hommes, qu'il lui plaît de confondre avec l'artifice & l'hypocriſie : Politeſſe, ſelon lui, qui ne ſert qu'à cacher les défauts & à maſquer les vices. Voudroit-il donc que le vice parût à découvert; que l'indécence fût jointe au déſordre, & le ſcandale au crime? Quand, effectivement, cette politeſſe dans les maniéres ne ſeroit qu'un raffine-

frement de l'amour-propre pour voiler les foiblesses, ne seroit-ce pas encore un avantage pour la Société, que le vicieux n'osât s'y montrer tel qu'il est, & qu'il fût forcé d'emprunter les livrées de la bienséance & de la modestie ? On l'a dit, & il est vrai ; l'hypocrisie, toute odieuse qu'elle est en elle-même, est pourtant un hommage que le vice rend à la vertu ; elle garentit du moins les ames foibles de la contagion du mauvais exemple.

Mais c'est mal connoître les Sçavans que de s'en prendre à eux du crédit qu'a dans le monde cette prétenduë politesse qu'on taxe de dissimulation : on peut être poli sans être dissimulé ; on peut assurément être l'un & l'autre sans être bien sçavant ; & plus communément encore on peut être bien sçavant sans être fort poli.

L'Amour de la solitude, le goût des livres, le peu d'envie de paroître dans ce qu'on appelle le Beau Monde, le peu de disposition à s'y présenter avec grace, le peu d'espoir d'y plaire, d'y briller, l'ennui inséparable des conversations frivoles & presque insupportables pour des esprits accoutumés à penser ; tout concourt à rendre les belles compagnies aussi

étran-

étrangeres pour le Sçavant, qu'il est lui-même étranger pour elles. Quelle figure feroit-il dans les Cercles? Voyez-le avec son air rêveur, ses fréquentes distractions, son esprit occupé, ses expressions étudiées, ses discours sententieux, son ignorance profonde des modes les plus reçües & des usages les plus communs; bientôt par le ridicule qu'il y porte & qu'il y trouve, par la contrainte qu'il y éprouve & qu'il y cause, il ennuyé, il est ennuyé. Il sort peu satisfait, on est fort content de le voir sortir. Il censure intérieurement tous ceux qu'il quitte; on raille hautement celui qui part; & tandis que celui-ci gémit sur leurs vices, ceux-là rient de ses défauts: Mais tous ces défauts, après tout, sont assez indifférens pour les moeurs; & c'est à ces défauts que plus d'un Sçavant, peut-être, a l'obligation de n'être pas aussi vicieux que ceux qui le critiquent.

Mais avant le régne des Sciences & des Arts, on voyoit, ajoûte l'Auteur, des Empires plus étendus, des Conquêtes plus rapides, des Guerriers plus fameux. S'il avoit parlé moins en Orateur & plus en Philosophe, il auroit dit qu'on voyoit plus alors de ces hommes audacieux, qui, transportés par des passions violentes & traînant à leur suite une foule d'esclaves, allo-

ient attaquer des Nations tranquiles, subjuguoient des Peuples qui ignoroient le métier de la guerre, assujettissoient des Pays où les Arts n'avoient élévé aucune barriére à leurs subites excursions; leur valeur n'étoit que férocité, leur courage que cruauté, leurs conquêtes qu'inhumanité; c'étoient des torrens impétueux qui faisoient d'autant plus de ravages, qu'ils rencontroient moins d'obstacles: Aussi à peine étoient-ils passés, qu'il ne restoit sur leurs traces que celles de leur fureur; nulle forme de gouvernement, nulle loi, nulle police, nul lien ne retenoit & n'unissoit à eux les peuples vaincus.

Que l'on compare à ces tems d'ignorance & de barbarie, ces siécles heureux, où les Sciences ont répandu par-tout l'esprit d'ordre & de justice. On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus justes; des actions moins étonnantes, mais plus héroïques; des victoires moins sanglantes, mais plus glorieuses; des conquêtes moins rapides, mais plus assurées; des Guerriers moins violens, mais plus redoutés, sçachant vaincre avec modération, traitant les vaincus avec humanité; l'honneur est leur guide, la gloire leur récompense. Cependant, dit l'Auteur, on remarque dans les combats une gran-

grande différence entre les Nations pauvres, & qu'on appelle Barbares, & les Peuples riches, qu'on appelle policés. Il paroît bien que le Citoyen de Genêve ne s'est jamais trouvé à portée de remarquer de près ce qui se passe ordinairement dans les combats. Est-il surprenant que des Barbares se ménagent moins & s'exposent davantage? Qu'ils vainquent ou qu'ils soient vaincus, ils ne peuvent que gagner s'ils survivent à leurs défaites. Mais ce que l'espérance d'un vil intérêt, ou plutôt ce qu'un désespoir brutal inspire à ces hommes sanguinaires, les sentimens, le devoir l'excitent dans ces ames généreuses qui se dévoüent à la Patrie, avec cette différence que n'a pu observer l'Auteur, que la valeur de ceux-ci, plus froide, plus réfléchie, plus modérée, plus sçavamment conduite, est par là même toûjours plus sûre du succès.

Mais enfin Socrate, le fameux Socrate s'est lui-même récrié contre les Sciences de son tems; faut-il s'en étonner? L'orgueil indomptable des Stoïciens, la mollesse efféminée des Epicuriens, les raisonnemens absurdes des Pyrrhoniens, le goût de la dispute, de vaines subtilités, des erreurs sans nombre, des vices monstrueux infectoint pour lors la Philosophie, & déshonoro-

roient les Philosophes: C'étoit l'abus des Sciences, non les Sciences elles-mêmes, que condamnoit ce grand homme; & nous le condamnons après lui. Mais l'abus qu'on fait d'une chose suppose le bon usage qu'on en peut faire. De quoi n'abuse-t'on pas? Et parce qu'un Auteur anonyme, par exemple, pour défendre une mauvaise cause, aura abusé une fois de la fécondité de son esprit & de la légéreté de sa plume, faudra-t'il lui en interdire l'usage en d'autres occasions, & pour d'autres sujets plus dignes de son génie? Pour corriger quelques excès d'intempérance, faut-il arracher toutes les Vignes? L'yvresse de l'esprit a précipité quelques Sçavans dans d'étranges égaremens: J'en conviens, j'en gémis. Par les discours de quelques-uns, dans les écrits de quelques autres, la Religion a dégénéré en hypocrisie, la Piété en superstition, la Théologie en erreur, la Jurisprudence en chicanne, l'Astronomie en Astrologie judiciaire, la Physique en Athéisme: Joüet des préjugés les plus bisarres, attaché aux opinions les plus absurdes, entêté des systêmes les plus insensés, dans quels écarts ne donne pas l'esprit humain, quand, livré à une curiosité présomptueuse, il veut franchir les limites que lui a marquée la même main qui a donné des bornes à la Mer?

Mais en vain ſes flots mugiſſent, ſe ſoulevent, s'élancent avec fureur ſur les côtes oppoſées; contraints de ſe replier bientôt ſur eux-mêmes, ils rentrent dans le ſein de l'Océan, & ne laiſſent ſur les bords qu'une écume légére qui s'évapore à l'inſtant, ou qu'un ſable mouvant qui fuit ſous nos pas.

Image naturelle des vains efforts de l'eſprit, quand échauffé par les ſaillies d'une imagination dominante, ſe laiſſant emporter à tout vent de doctrine, d'un vol audacieux il veut s'élever au-delà de ſa ſphere, & s'efforce de pénétrer ce qu'il ne lui eſt pas donné de comprendre.

Mais les Sciences, bien loin d'autoriſer de pareils excès, ſont pleines de maximes qui les réprouvent: & le vrai Sçavant, qui ne perd jamais de vûë le flambeau de la révélation, qui ſuit toûjours le guide infaillible de l'autorité légitime, procéde avec ſûreté, marche avec confiance, avance à grands pas dans la carriére des Sciences, ſe rend utile à la Société, honore ſa Patrie, fournit ſa courſe dans l'innocence, & la termine avec gloire.



OB-



OBSERVATIONS

De Jean-Jacques Rousseau, de Genêve. *Sur la Réponse qui a été faite à son Discours.*

Je devrois plutôt un remercîment qu'une réplique à l'Auteur Anonyme, qui vient d'honorer mon Discours d'une Réponse. Mais ce que je dois à la reconnoissance ne me fera point oublier ce que je dois à la vérité ; & je n'oublierai pas, non plus, que toutes les fois qu'il est question de raison, les hommes rentrent dans le droit de la Nature, & reprennent leur premiére égalité.

Le Discours auquel j'ai à répliquer est plein de choses très-vraies & très-bien prouvées, ausquelles je ne vois aucune Réponse: car quoique j'y sois qualifié de Docteur, je serois bien faché d'être au nombre de ceux qui sçavent répondre à tout.

Ma défense n'en sera pas moins facile. Elle se bornera à comparer avec mon sentiment les vérités qu'on m'objecte ; car si je

je prouve qu'elles ne l'attaquent point, ce sera, je crois, l'avoir assez bien défendu.

Je puis réduire à deux points principaux, toutes les Propositions établies par mon Adversaire; l'un renferme l'éloge des Sciences; l'autre traite de leur abus. Je les examinerai séparément.

Il semble au ton de la Réponse, qu'on seroit bien aise que j'eusse dit des Sciences beaucoup plus de mal que je n'en ait dit en effet. On y suppose que leur éloge qui se trouve à la tête de mon Discours, a dû me coûter beaucoup; c'est, selon l'Auteur, un aveu arraché à la vérité & que je n'ai pas tardé à rétracter.

Si cet aveu est un éloge arraché par la vérité, il faut donc croire que je pensois des Sciences le bien que j'en ai dit; le bien que l'Auteur en dit lui-même n'est donc point contraire à mon sentiment. Cet aveu, dit-on, est arraché par force: tant mieux pour ma cause; car cela montre que la vérité est chez moi plus forte que le penchant. Mais sur quoi peut-on juger que cet éloge est forcé? Seroit-ce pour être mal fait? ce seroit intenter un procès bien terrible à la sincérité des Auteurs, que d'en juger sur ce nouveau principe. Seroit-ce pour être trop court? Il me semble que j'aurois pû facilement dire moins

de

de choses en plus de pages. C'est, dit-on, que je me suis rétracté; j'ignore en quel endroit j'ai fait cette faute; & tout ce que je puis répondre, c'est que ce n'a pas été mon intention.

La Science est très-bonne en soi, cela est évident; & il faudroit avoir renoncé au bon sens, pour dire le contraire. L'Auteur de toutes choses est la source de la vérité; tout connoître est un de ses divins attributs. C'est donc participer en quelque sorte à la suprême intelligence, que d'acquérir des connoissances & d'étendre ses lumiéres. En ce sens j'ai loüé le sçavoir, & c'est en ce sens que le loue mon Adversaire. Il s'étend encore sur les divers genres d'utilité que l'Homme peut retirer des Arts & des Sciences; & j'en aurois volontiers dit autant, si cela eût été de mon sujet. Ainsi nous sommes parfaitement d'accord en ce point.

Mais comment se peut-il faire, que les Sciences dont la source est si pure & la fin si loüable, engendrent tant d'impiétés, tant d'hérésies, tant d'erreurs, tant de systêmes absurdes, tant de contrariétés, tant d'inepties, tant de Satyres ameres, tant de misérables Romans, tant de Vers licentieux, tant de Livres obscènes; & dans ceux qui les cultivent, tant d'orgueil, tant d'avarice,

tant de malignité, tant de cabales, tant de jaloufies, tant de menfonges, tant de noirceurs, tant de calomnies, tant de lâches & honteufes flatteries? Je difois que c'eft parce que la Science toute belle, toute fublime quelle eft n'eft point faite pour l'homme; qu'il a l'efprit trop borné pour y faire de grands progrès, & trop de paffions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais ufage; que c'eft affez pour lui de bien étudier fes devoirs, & que chacun a reçu toutes les lumiéres dont il a befoin pour cette étude. Mon Adverfaire avoue de fon coté que les Sciences deviennent nuifibles quand on en abufe, & que plufieurs en abufent en effet. En cela, nous ne difons pas, je crois, des chofes fort différentes; j'ajoûte, il eft vrai, qu'on en abufe beaucoup, & qu'on en abufe toûjours, & il ne me femble pas que dans la Réponfe on ait foutenu le contraire.

Je peux donc affurer que nos principes, & par conféquent, toutes les propofitions qu'on en peut déduire n'ont rien d'oppofé, & c'eft ce que j'avois à prouver. Cependant, quand nous venons à conclurre, nos deux conclufions fe trouvent contraires. La mienne étoit que, puifque les Sciences font plus de mal aux mœurs que de bien à la fociété, il eut été à défirer que les hom-

hommes s'y fussent livrés avec moins d'ardeur. Celle de mon Adversaire est que, quoique les Sciences fassent beaucoup de mal, il ne faut pas laisser de les cultiver à cause du bien qu'elles font. Je m'en rapporte, non au Public, mais au petit nombre des vrais Philosophes, sur celle qu'il faut préférer de ces deux conclusions.

Il me reste de legéres Observations à faire, sur quelques endroits de cette Réponse, qui m'ont paru manquer un peu de la *justesse* que j'admire volontiers dans les autres, & qui ont pû contribuer par-là à l'erreur de la conséquence que l'Auteur en tire.

L'ouvrage commence par quelques personnalités que je ne releverai qu'autant qu'elles feront à la question. L'Auteur m'honore de plusieurs éloges, & c'est assurément m'ouvrir une belle carriére. Mais il y a trop peu de proportion entre ces choses: un silence respectueux sur les objets de notre admiration, est souvent plus convenable, que des loüanges indiscrettes. *

* Tous les Princes, bons & mauvais, seront toûjours bassement & indifféremment loüés, tant qu'il y aura des Courtisans & des Gens de Lettres. Quant aux Princes qui sont de

Mon discours, dit-on, a de quoi surprendre; (a) il me semble que ceci demanderoit quelque éclaircissement. * On est encore surpris de le voir couronné; ce n'est

grands Hommes, il leur faut des éloges plus modérés & mieux choisis. La flaterie offense leur vertu, & la loüange même peut faire tort à leur gloire. Je sçais bien, du moins, que Trajan seroit beaucoup plus grand à mes yeux, si Pline n'eût jamais écrit. Si Alexandre eût été en effet ce qu'il affectoit de paroître, il n'eût point songé à son portrait ni à sa Statuë; mais pour son Panégyrique, il n'eût permis qu'à un Lacédémonien de le faire, au risque de n'en point avoir. Le seul éloge digne d'un Roy, est celui qui se fait entendre, non par la bouche mércénaire d'un Orateur, mais par la voix d'un Peuple libre.

(a) C'est de la question même qu'on pourroit être surpris: grande & belle question s'il en fût jamais, & qui pourra bien n'être pas sitôt renouvellée. L'Académie Françoise vient de proposer pour le prix d'éloquence de l'année 1752. un sujet fort semblable à celui-là. Il s'agit de soûtenir que *l'Amour des Lettres inspire l'amour de la vertu*. L'Académie n'a pas jugé à propos de laisser un tel sujet en problême; & cette sage Compagnie a doublé dans cette occasion le tems quelle accordoit ci-devant aux Auteurs, même pour les sujets les plus difficiles.

n'est pourtant pas un prodige de voir couronner de médiocres écrits. Dans tout autre sens cette surprise seroit aussi honorable à l'Académie de Dijon, qu'injurieuse à l'intégrité des Académies en général ; & il est aisé de sentir combien j'en ferois le profit de ma cause.

On me taxe par des Phrases fort agréablement arrangées de contradiction entre ma conduite & ma doctrine ; on me reproche d'avoir cultivé moi-même les études que je condamne ; (b) puisque la Science & la Vertu sont incompatibles, comme on prétend que je m'efforce de le prouver, on me demande d'un ton assez pressant comment j'ose employer l'une en me déclarant pour l'autre.

Il y a beaucoup d'adresse à m'impliquer ainsi

(b) Je ne sçaurois me justifier, comme bien d'autres, sur ce que notre éducation ne dépend point de nous, & qu'on ne nous consulte pas pour nous empoisonner : c'est de très-bon gré que je me suis jetté dans l'étude; & c'est de meilleur cœur encore que je l'ai abandonnée, en m'appercevant du trouble qu'elle jettoit dans mon ame sans aucun profit pour ma raison. Je ne veux plus d'un métier trompeur, où l'on croit beaucoup faire pour la sagesse, en faisant tout pour la vanité.

ainsi moi-même dans la question ; cette personnalité ne peut manquer de jetter de l'embarras dans ma Réponse, ou plutôt dans mes Réponses ; car malheureusement j'en ai plus d'une à faire. Tâchons du moins que la justesse y supplée à l'agrément.

1. Que la culture des Sciences corrompe les mœurs d'une nation, c'est ce que j'ai osé soutenir, c'est ce que j'ose croire avoir prouvé. Mais comment aurois-je pû dire que dans chaque Homme en particulier la Science & la Vertu sont incompatibles, moi qui ai exhorté les Princes à appeller les vrais Sçavans à leur Cour, & à leur donner leur confiance, afin qu'on voye une fois ce que peuvent la Science & la Vertu réunies pour le bonheur du genre humain ? Ces vrais Sçavans sont en petit nombre, je l'avoue ; car pour bien user de la Science, il faut réunir de grands talens & de grandes Vertus ; or c'est ce qu'on peut espérer de quelques ames privilégiées, mais qu'on ne doit point attendre de tout un peuple. On ne sçauroit donc conclure de mes principes qu'un homme ne puisse être sçavant & vertueux tout à la fois.

2. On pourroit encore moins me presser personnellement par cette prétenduë contradiction, quand même elle existeroit réellement. J'adore la Vertu, mon cœur

me

me rend ce témoignage; il me dit trop aussi, combien il y a loin de cet amour à la pratique qui fait l'homme vertueux; d'ailleurs, je suis fort éloigné d'avoir de la Science; & plus encore d'en affecter. J'aurois crû que l'aveu ingénu, que j'ai fait au commencement de mon Discours me garantiroit de cette imputation, je craignois bien plutôt qu'on ne m'accusât de juger des choses que je ne connoissois pas. On sent assez combien il m'étoit impossible d'éviter à la fois ces deux reproches. Que sçais-je même, si l'on n'en viendroit point à les réunir, si je ne me hâtois de passer condamnation sur celui-ci; quelque peu mérité qu'il puisse être?

3. Je pourrois rapporter à ce sujet, ce que disoient les Peres de l'Eglise des Sciences mondaines qu'ils méprisoient, & dont pourtant ils se servoient pour combattre les Philosophes Payens. Je pourrois citer la comparaison qu'ils en faisoient avec les vases des Egyptiens volés par les Israélites: mais je me contenterai pour derniere Réponse, de proposer cette question: Si quelqu'un venoit pour me tuer & que j'eusse le bonheur de me saisir de son arme, me seroit-il défendu, avant que de la jetter, de m'en servir pour le chasser de chez moi?

Si la

Si la contradiction qu'on me reproche n'éxiste pas; il n'est donc pas nécessaire de supposer que je n'ai voulu que m'égaier sur un frivole paradoxe; & cela me paroît d'autant moins nécessaire, que le ton que j'ai pris, quelque mauvais qu'il puisse être, n'est pas du moins celui qu'on employe dans les jeux d'esprit.

Il est tems de finir sur ce qui me regarde : on ne gagne jamais rien à parler de soi; & c'est une indiscrétion que le Public pardonne difficilement, même quand on y est forcé. La vérité est si indépendante de ceux qui l'attaquent & de ceux qui la défendent, que les Auteurs qui en disputent devroient bien s'oublier réciproquement; cela épargneroit beaucoup de papier & d'encre. Mais cette régle si aisée à pratiquer avec moi, ne l'est point du tout vis-à-vis de mon Adversaire; & c'est une différence qui n'est pas à l'avantage de ma réplique.

L'Auteur observant que j'attaque les Sciences & les Arts, par leurs effets sur les mœurs, employe pour me répondre le dénombrement des utilités qu'on en retire dans tous les états; c'est comme si, pour justifier un accusé, on se contentoit de prouver qu'il se porte fort bien, qu'il a beaucoup d'habileté, ou qu'il est fort riche.

de. Pourvû qu'on m'accorde que les Arts & les Sciences nous rendent malhonnêtes gens, je ne disconviendrai pas qu'ils ne nous soient d'ailleurs très-commodes; c'est une conformité de plus qu'ils auront avec la plûpart des vices.

L'Auteur va plus loin, & prétend encore que l'étude nous est nécessaire pour admirer les beautés de l'univers, & que le spectacle de la nature, exposé, ce semble, aux yeux de tous pour l'instruction des simples, éxige lui-même beaucoup d'instruction dans les Observateurs pour en etre apperçu. J'avouë que cette proposition me surprend : seroit-ce qu'il est ordonné à tous les hommes d'être Philosophes, ou qu'il n'est ordonné qu'aux seuls Philosophes de croire en Dieu ? L'Ecriture nous exhorte en mille endroits d'adorer la grandeur & la bonté de Dieu dans les merveilles de ses œuvres; je ne pense pas qu'elle nous ait prescrit nulle part d'étudier la Physique, ni que l'Auteur de la Nature soit moins bien adoré par moi qui ne sçais rien, que par celui qui connoît & le cédre, & l'hysope, & la trompe de la mouche, & celle de l'Eléphant.

On croit toûjours avoir dit ce que font les Sciences, quand on a dit ce qu'elles devroient faire. Cela me paroît pourtant fort

fort différent: l'étude de l'Univers devroit élever l'homme à son Créateur, je le sçais; mais elle n'éleve que la vanité humaine. Le Philosophe, qui se flate de pénetrer dans les secrets de Dieu, ose associer sa prétendue sagesse à la sagesse éternelle: il approuve, il blâme, il corrige, il prescrit des loix à la nature, & des bornes à la Divinité; & tandis qu'occupé de ses vains systêmes, il se donne mille peines pour arranger la machine du monde, le Laboureur qui voit la pluye & le soleil tour à tour fertiliser son champ, admire loue & bénit la main dont il reçoit ces graces, sans se mêler de la maniére dont elles lui parviennent. Il ne cherche point à justifier son ignorance ou ses vices par son incrédulité. Il ne censure point les œuvres de Dieu, & ne s'attaque point à son maître pour faire briller sa suffisance. Jamais le mot impie d'Alphonse X. ne tombera dans l'esprit d'un homme vulgaire: c'est à une bouche sçavante que ce blasphême étoit reservé.

La curiosité naturelle à l'homme, continuë-t'on, *lui inspire l'envie d'apprendre.* Il devroit donc travailler à la contenir, comme tous ses penchans naturels. *Ses besoins lui en font sentir la nécessité.* A bien des égards les connoissances sont utiles; cependant les sauvages sont des hommes, & ne

ne sentent point cette nécessité là, *ses emplois lui en imposent l'obligation.* Ils lui imposent bien plus souvent celle de renoncer à l'étude pour vacquer à ses devoirs. (c) *Ses progrès lui en font goûter le plaisir.* C'est pour cela même qu'il devroit s'en défier. *Ses premieres découvertes augmentent l'avidité qu'il a de sçavoir.* Cela arrive en effet, à ceux qui ont du talent. *Plus il connoît, plus il sent qu'il a de connoissances à acquerir;* c'est-à-dire, que l'usage de tout le tems qu'il perd, est de l'exciter à en perdre encore davantage: mais il n'y a guères qu'un petit nombre d'hommes de génie en qui la vuë de leur ignorance se développe en apprenant, & c'est pour eux seulement que l'étude peut-être bonne: à peine les petits esprits ont-ils appris quelque chose qu'ils croient tout sçavoir, & il n'y a sorte de sotise que cette persuasion ne leur fasse dire & faire. *Plus il a de connoissances acquises, plus il a de facilité à bien faire.* On voit qu'en parlant ainsi, l'Au-

(c) C'est une mauvaise marque pour une société, qu'il faille tant de Science dans ceux qui la conduisent, si les hommes étoient ce qu'ils doivent être, ils n'auroient guéres besoin d'étudier pour apprendre les choses qu'ils ont à faire.

l'Auteur a bien plus consulté son cœur qu'il n'a observé les hommes.

Il avance encore, qu'il est bon de connoître le mal pour apprendre à le fuir ; & il fait entendre qu'on ne peut s'assurer de sa vertu qu'après l'avoir mise à l'épreuve. Ces maximes sont au moins douteuses & sujetes à bien des discussions. Il n'est pas certain que pour apprendre à bien faire, on soit obligé de sçavoir en combien de maniéres on peut faire le mal. Nous avons un guide intérieur, bien plus infaillible que tous les livres, & qui ne nous abandonne jamais dans le besoin. C'en seroit assez pour nous conduire innocemment, si nous voulions l'écouter toûjours ; & comment seroit-on obligé d'éprouver ses forces pour s'assurer de sa vertu, si c'est un des exercices de la vertu de fuir les occasions du vice?

L'homme sage est continuellement sur ses gardes, & se défie toûjours de ses propres forces : il reserve tout son courage pour le besoin, & ne s'expose jamais mal-à-propos. Le fanfaron est celui qui se vante sans cesse de plus qu'il ne peut faire, & qui, après avoir bravé & insulté tout le monde, se laisse battre à la premiere rencontre. Je demande lequel de ces deux portraits ressemble le mieux à

un

un Philoſophe aux priſes avec ſes paſſions.

On me reproche d'avoir affecté de prendre chez les anciens, mes exemples de vertu. Il y a bien de l'apparence que j'en aurois trouvé encore davantage, ſi j'avois pû remonter plus haut : j'ai cité auſſi un peuple moderne, & ce n'eſt pas ma faute, ſi je n'en ai trouvé qu'un. On me reproche encore dans une maxime générale des paralleles odieux, où il entre, dit-on, moins de zéle & d'équité que d'envie contre mes compatriotes & d'humeur contre mes contemporains. Cependant, perſonne, peut-être, n'aime autant que moi ſon pays & ſes compatriotes. Au ſurplus, je n'ai qu'un mot à répondre. J'ai dit mes raiſons & ce ſont elles qu'il faut peſer. Quant à mes intentions, il en faut laiſſer le jugement à celui-là ſeul auquel il appartient.

Je ne dois point paſſer ici ſous ſilence une objection conſidérable qui m'a déja été faite par un Philoſophe : * *N'eſt-ce point*, me dit-on ici, *au climat, au tempéramment, au manque d'occaſion, au défaut d'objet, à l'œconomie du gouvernement, aux Coûtumes, aux Loix, à tou-*

(*) Préf. de l'Encycl.

à toute autre cause qu'aux Sciences qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs en différens pays & en différens tems?

Cette question renferme de grandes vuës & demanderoit des éclaircissemens trop étendus pour convenir à cet écrit. D'ailleurs, il s'agiroit d'examiner les relations très-cachées, mais très-réelles qui se trouvent entre la nature du gouvernement, & le génie, les mœurs & les connoissances des citoyens; & ceci me jetteroit dans des discussions délicates, qui me pourroient mener trop loin. De plus, il me seroit bien difficile de parler de gouvernement, sans donner trop beau jeu à mon Adversaire; & tout bien pesé, ce sont des recherches bonnes à faire à Genêve, & dans d'autres circonstances.

Je passe à une accusation bien plus grave que l'objection précédente. Je la transcrirai dans ses propres termes; car il est important de la mettre fidélement sous les yeux du Lecteur.

Plus le Chrétien examine l'autenticité de ses Titres, plus il se rassure dans la possession de sa croyance; plus il étudie la revélation, plus il se fortifie dans la

la foi : C'est dans les divines Ecritures qu'il en découvre l'origine & l'excellence ; c'est dans les doctes écrits des Peres de l'Eglise, qu'il en suit de siécle en siécle le developpement ; c'est dans les Livres de morale & les annales saintes, qu'il en voit les exemples & qu'il s'en fait l'application.

Quoi ! l'ignorance enlevera à la Religion & à la vertu des appuis si puissans ! & ce sera à elle qu'un Docteur de Genêve enseignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs ! On s'étonneroit davantage d'entendre un si étrange paradoxe, si on ne sçavoit que la singularité d'un systême, quelque dangereux qu'il soit, n'est qu'une raison de plus pour qui n'a pour régle que l'esprit particulier.

J'ose le demander à l'Auteur ; comment a-t'il pû jamais donner une pareille interprétation aux principes que j'ai établis ? Comment a-t'il pû m'accuser de blâmer l'étude de la Religion, moi qui blâme sur-tout l'étude de nos vaines Sciences, parce qu'elle nous détourne de celle de nos devoirs ? & qu'est-ce que l'étude des

devoirs du Chrétien, sinon celle de sa Religion même ?

Sans doute j'aurois dû blâmer expressément toutes ces puériles subtilités de la Scholastique, avec lesquelles, sous prétexte d'éclaircir les principes de la Religion, on en anéantit l'esprit en substituant l'orgueil scientifique à l'humilité chrétienne. J'aurois dû m'élever avec plus de force contre ces Ministres indiscrets, qui les premiers ont osé porter les mains à l'Arche, pour étayer avec leur foible sçavoir un édifice soûtenu par la main de Dieu. J'aurois dû m'indigner contre ces hommes frivoles, qui par leurs misérables pointilleries, ont avili la sublime simplicité de l'Evangile, & réduit en syllogismes la doctrine de JEsus-Christ. Mais il s'agit aujourd'hui de me défendre, & non d'attaquer.

Je vois que c'est par l'histoire & les faits qu'il faudroit terminer cette dispute. Si je sçavois exposer en peu de mots ce que les Sciences & la Religion ont eu de commun dès le commencement, peut-être cela serviroit-il à décider la question sur ce point.

Le Peuple que Dieu s'étoit choisi, n'a jamais cultivé les Sciences, & on ne lui en a jamais conseillé l'étude ; cependant, si cette étude étoit bonne à quelque chose, il en auroit eu plus besoin qu'un autre. Au con-

contraire, ses Chefs firent toûjours leurs efforts pour le tenir séparé autant qu'il étoit possible des Nations idolâtres & sçavantes qui l'environnoient. Précaution moins nécessaire pour lui d'un côté que de l'autre; car ce Peuple foible & grossier, étoit bien plus aisé à séduire par les fourberies des Prêtres de Bahal, que par les Sophismes des Philosophes.

Après des dispersions fréquentes parmi les Egyptiens & les Grecs, la Science eut encore mille peines à germer dans les têtes des Hébreux. Joseph & Philon, qui par tout ailleurs n'auroient été que deux hommes médiocres, furent des prodiges parmi eux. Les Saducéens, reconnoissables à leur irréligion, furent les Philosophes de Jérusalem; les Pharisiens, grands hipocrites, en furent les Docteurs. (*d*) Ceux-ci, quoi

(*d*) On voyoit regner entre ces deux partis, cette haine & ce mépris réciproque qui regnerent de tous tems entre les Docteurs & les Philosophes; c'est-à-dire, entre ceux qui font de leur tête un répertoire de la Science d'autrui, & ceux qui se piquent d'en avoir une à eux. Mettez aux prises le maître de musique & le maître à danser du Bourgeois Gentilhomme, vous aurez l'antiquaire & le bel esprit; le Chymiste & l'homme de Lettres; le Jurisconsulte & le Médecin; le

qu'ils bornassent à peu près leur Science à l'étude de la Loi, faisoient cette étude avec tout le faste & toute la suffisance dogmatique ; ils observoient aussi avec un très-grand soin toutes les pratiques de la Religion ; mais l'Evangile nous apprend l'esprit de cette exactitude, & le cas qu'il en faloit faire : au surplus, ils avoient tous très-peu de Science & beaucoup d'orgüeil ; & ce n'est pas en cela qu'ils differoient le plus de nos Docteurs d'aujourd'hui.

Dans l'établissement de la nouvelle Loi, ce ne fut point à des Sçavans que JEsus-Christ voulut confier sa doctrine & son ministere. Il suivit dans son choix la prédilection qu'il a montrée en toute occasion pour les petits & les simples. Et dans les instructions qu'il donnoit à ses disciples, on ne voit pas un mot d'étude ni de Science, si ce n'est pour marquer le mépris qu'il faisoit de tout cela.

Après la mort de JEsus-Christ, douze pauvres pêcheurs & artisans entreprirent d'instruire & de convertir le monde. Leur méthode

Géometre & le Versificateur ; le Théologien & le Philosophe ; pour bien juger de tous ces Gens-là, il suffit de s'en rapporter à eux-mêmes, & d'écouter ce que chacun vous dit, non de soi, mais des autres.

méthode étoit simple ; ils prêchoient sans Art, mais avec un cœur pénetré, & de tous les miracles dont Dieu honoroit leur foi ; le plus frappant étoit la sainteté de leur vie ; leurs disciples suivirent cet exemple, & le succès fut prodigieux. Les Prêtres Payens allarmés firent entendre aux Princes que l'état étoit perdu parce que les offrandes diminuoient. Les persécutions s'éleverent, & les persécuteurs ne firent qu'accélerer les progrès de cette Religion qu'ils vouloient étouffer. Tous les Chrétiens couroient au martyre, tous les Peuples couroient au Baptême : l'histoire de ces premiers tems est un prodige continuel.

Cependant les Prêtres des idoles, non contens de persécuter les Chrétiens, se mirent à les calomnier ; les Philosophes, qui ne trouvoient pas leur compte dans une Religion qui prêche l'humilité, se joignirent à leurs Prêtres. Les railleries & les injures pleuvoient de toutes parts sur la nouvelle Secte. Il falut prendre la plume pour se défendre. Saint Justin Martyr (e) écri-

(e) Ces premiers écrivains qui scelloient de leur sang le témoignage de leur plume, seroient aujourd'hui des Auteurs bien scandaleux ; car ils soûtenoient précisément le même sentiment que moi. Saint Justin dans

écrivit le premier l'Apologie de sa foi. On

auta-

son entretien avec Triphon, passe en revuë les diverses Sectes de Philosophie dont il avoit autrefois essayé, & les rend si ridicules qu'on croiroit lire un Dialogue de Lucien : aussi voit-on dans l'Apologie de Tertullien, combien les premiers Chrétiens se tenoient offensés d'être pris pour des Philosophes.

Ce seroit, en effet, un détail bien flétrissant pour la Philosophie, que l'exposition des maximes pernicieuses, & des dogmes impies de ses diverses Sectes. Les Epicuriens nioient toute providence, les Académiciens doutoient de l'existence de la Divinité, & les Stoïciens de l'immortalité de l'ame. Les Sectes moins célebres n'avoient pas de meilleurs sentimens, en voici un échantillon dans ceux de Théodore, chef d'une des deux branches des Cyrenaïques, rapporté par Diogéne Laerce. *Sustulit amicitiam, quòd ea neque insipientibus neque sapientibus adsit... Probabile dicebat prudentem virum non seipsum pro patria periculis exponere, neque enim pro insipientium commodis amittendam esse prudentiam. Furto quoque & adulterio & sacrilegio cum tempestivum erit daturum operam sapientem. Nihil quippe horum turpe naturâ esse. Sed auferatur de hisce vulgaris opinio, quæ è stultorum imperitorumque plebeculâ conflata est .... sapientem publicè absque ullo pudore, ac suspicione scortis congressurum.*

attaqua les Payens à leur tour; les attaquer

Ces opinions sont particuliers, je le sçais; mais y a-t'il une seule de toutes les Sectes qui ne soit tombée dans quelque erreur dangereuse; & que dirons-nous de la distinction des deux doctrines si avidement reçue de tous les Philosophes, & par laquelle ils professoient en secret des sentimens contraires à ceux qu'ils enseignoient publiquement? Pythagore fut le premier qui fit usage de la doctrine intérieure; il ne la découvroit à ses disciples qu'après de longues épreuves & avec le plus grand mystere; il leur donnoit en secret des leçons d'Athéïsme, & offroit solemnellement des Hécatombes à Jupiter. Les Philosophes se trouverent si bien de cette méthode, qu'elle se répandit rapidement dans la Grece, & de-là dans Rome; comme on le voit par les ouvrages de Ciceron, qui se moquoit avec ses amis des Dieux immortels, qu'il attestoit avec tant d'emphase sur la Tribune aux harangues.

La doctrine intérieure n'a point été portée d'Europe à la Chine; mais elle y est née aussi avec la Philosophie; & c'est à elle que les Chinois sont redevables de cette foule d'Athées ou de Philosophes qu'ils ont parmi eux. L'Histoire de cette fatale doctrine, faite par un homme instruit & sincére, seroit un terrible coup porté à la Philosophie ancienne & moderne. Mais la Philosophie bravera toûjours la raison, la vérité, & le tems même; parce qu'elle a sa source dans l'orgueil humain, plus fort que toutes ces choses.

c'étoit les vaincre ; les premiers succès encouragerent d'autres écrivains : sous prétexte d'exposer la turpitude du Paganisme, on se jetta dans la mythologie & dans l'érudition ; (*f*) on voulut montrer de la Science & du bel esprit, les Livres parurent en foule, & les mœurs commencerent à se relâcher.

Bien-tôt on ne se contenta plus de la simplicité de l'Evangile & de la foi des Apôtres ; il falut toûjours avoir plus d'esprit que ses prédécesseurs. On subtilisa sur tous les dogmes ; chacun voulut soûtenir son opinion, personne ne voulut céder. L'ambition d'être Chef de Secte se fit entendre, les héréfies pullulerent de toutes parts.

L'emportement & la violence ne tarderent pas à se joindre à la dispute. Ces Chrétiens si doux, qui ne sçavoient que tendre la gorge aux coûteaux, devinrent en-tr'eux

(*f*) On a fait de justes reproches à Clément d'Alexandrie, d'avoir affecté dans ses écrits une érudition profane, peu convenable à un Chrétien. Cependant, il semble qu'on étoit excusable alors de s'instruire de la doctrine contre laquelle on avoit à se défendre. Mais qui pourroit voir sans rire toutes les peines que se donnent aujourd'hui nos Sçavans pour éclaircir les réveries de la mythologie ?

tres des persécuteurs furieux pirès que les idolâtres : tous tremperent dans les mêmes excès, & le parti de la vérité ne fut pas soûtenu avec plus de modération que celui de l'erreur.

Un autre mal encore plus dangéreux naquit de la même source. C'est l'introduction de l'ancienne Philosophie dans la doctrine Chrétienne. A force d'étudier les Philosophes Grecs, on crut y voir des rapports avec le Christianisme. On osa croire que la Religion en deviendroit plus respectable, revêtuë de l'autorité de la Philosophie; il fut un tems où il faloit être Platonicien pour être Orthodoxe; & peu s'en falut que Platon d'abord, & ensuite Aristote ne fut placé sur l'Autel à côté de JEsus-Christ.

L'Eglise s'éleva plus d'une fois contre ces abus. Ses plus illustres défenseurs les déplorerent souvent en termes pleins de force & d'énergie: souvent ils tenterent d'en bannir toute cette Science mondaine, qui en souilloit la pureté. Un des plus illustres Papes en vint même jusqu'à cet excès de zéle de soûtenir que c'étoit une chose honteuse d'asservir la parole de Dieu aux régles de la Grammaire.

Mais ils eurent beau crier; entraînés par le torrent, ils furent contraints de se con-

conformer eux-mêmes à l'usage qu'ils condamnoient; & ce fut d'une maniére très-sçavante, que la plûpart d'entre eux déclamerent contre le progrès des Sciences.

Après de longues agitations, les choses prirent enfin une assiete plus fixe. Vers le dixiéme siécle, le flambeau des Sciences cessa d'éclairer la terre; le Clergé demeura plongé dans une ignorance, que je ne veux pas justifier, puisqu'elle ne tomboit pas moins sur les choses qu'il doit sçavoir que sur celles qui lui sont inutiles, mais à laquelle l'Eglise gagna du moins un peu plus de repos qu'elle n'en avoit éprouvé jusques-là.

Après la renaissance des Lettres, les divisions ne tarderent pas à recommencer plus terribles que jamais. De sçavans Hommes émurent la querelle, de sçavans Hommes la soûtinrent, & les plus capables se montrerent toûjours les plus obstinés. C'est en vain qu'on établit des conférences entre les Docteurs des différens partis: aucun n'y portoit l'amour de la réconciliation, ni peut-être celui de la vérité; tous n'y portoient que le désir de briller aux dépens de leur Adversaire; chacun vouloit vaincre, nul ne vouloit s'instruire; le plus fort imposoit silence au plus foible; la dispute se terminoit toû-

jours

jours par des injures, & la persécution en a toûjours été le fruit. Dieu seul sçait quand tous ces maux finiront.

Les Sciences sont florissantes aujourd'hui, la Littérature & les Arts brillent parmi nous; quel profit en a tiré la Religion? Demandons-le à cette multitude de Philosophes qui se piquent de n'en point avoir. Nos Bibliothéques regorgent de Livres de Théologie: & les Casuistes fourmillent parmi nous. Autrefois nous avions des Saints & point de Casuistes. La Science s'étend & la foi s'anéantit. Tout le monde veut enseigner à bien faire, & personne ne veut l'apprendre; nous sommes tous devenus Docteurs, & nous avons cessé d'être Chrétiens.

Non, ce n'est point avec tant d'Art & d'appareil que l'Evangile s'est étendu par tout l'Univers, & que sa beauté ravissante a pénétré les cœurs. Ce divin Livre, le seul nécessaire à un Chrétien, & le plus utile de tous à quiconque même ne le seroit pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de son Auteur, & la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie & de simplicité. On n'en quitte point la lecture

re ſans ſe ſentir meilleur qu'auparavant. O vous, Miniſtres de la Loi qui m'y eſt annoncée, donnez-vous moins de peine pour m'inſtruire de tant de choſes inutiles. Laiſſez-là tous ces Livres Sçavans, qui ne ſçavent ni me convaincre, ni me toucher. Proſternez-vous au pied de ce Dieu de miſéricorde, que vous vous chargez de me faire connoître & aimer; demandez-lui pour vous cette humilité profonde que vous devez me prêcher. N'étalez point à mes yeux cette Science orgueilleuſe, ni ce faſte indécent qui vous déshonorent & qui me révoltent; ſoyez touchés vous-mêmes, ſi vous voulez que je le ſois; & ſur tout, montrez-moi dans votre conduite la pratique de cette Loi dont vous prétendez m'inſtruire. Vous n'avez pas beſoin d'en ſçavoir, ni de m'en enſeigner davantage, & votre miniſtere eſt accompli. Il n'eſt point en tout cela queſtion de belles Lettres, ni de Philoſophie. C'eſt ainſi qu'il convient de ſuivre & de prêcher l'Evangile, & c'eſt ainſi que ſes premiers défenſeurs l'ont fait triompher de toutes les Nations, *non Ariſtotelico more*, diſoient les Peres de l'Egliſe, *ſed Piſcatorio*.

Je ſens que je deviens long, mais j'ai crû ne pouvoir me diſpenſer de m'étendre un peu ſur un point de l'importance de

celui-

celui-ci. De plus, les Lecteurs impatiens doivent faire réfléxion que c'est une chose bien commode que la critique; car où l'on attaque avec un mot, il faut des pages pour se défendre.

Je passe à la deuxième partie de la Réponse, sur laquelle je tâcherai d'être plus court, quoique je n'y trouve guéres moins d'observations à faire.

Ce n'est pas des Sciences, me dit-on, *c'est du sein des richesses que sont nés de tout tems la molesse & le luxe.* Je n'avois pas dit non plus, que le luxe fut né des Sciences; mais qu'ils étoient nés ensemble & que l'un n'alloit guéres sans l'autre. Voici comment j'arrangerois cette généalogie. La premiére source du mal est l'inégalité; de l'inégalité sont venuës les richesses; car ces mots de pauvre & de riche sont relatifs, & par tout où les hommes seront égaux, il n'y aura ni riches ni pauvres. Des richesses sont nés le luxe & l'oisiveté; du luxe sont venus les beaux Arts, & de l'oisiveté les Sciences. *Dans aucun tems les richesses n'ont été l'appanage des Sçavans.* C'est en cela même que le mal est plus grand, les riches & les sçavans ne servent qu'à se corrompre mutuellement. Si les riches étoient plus sçavans, ou que les sçavans fussent plus riches; les uns seroient

de

de moins lâches flateurs; les autres aimeroient moins la basse flaterie, & tous en vaudroient mieux. C'est ce qui peut se voir par le petit nombre de ceux qui ont le bonheur d'être sçavans & riches tout à la fois. *Pour un Platon dans l'opulence, pour un Aristippe accrédité à la Cour, combien de Philosophes réduits au manteau & à la besace, enveloppés dans leur propre vertu & ignorés dans leur solitude?* Je ne disconviens pas qu'il n'y ait un grand nombre de Philosophes très-pauvres, & sûrement très-fâchés de l'être: je ne doute pas non plus que ce ne soit à leur seule pauvreté, que la plûpart d'entre eux doivent leur Philosophie: mais quand je voudrois bien les supposer vertueux, seroit-ce sur leurs mœurs que le peuple ne voit point, qu'il apprendroit à réformer les siennes? *Les Sçavans n'ont ni le goût, ni le loisir d'amasser de grands biens.* Je consens à croire qu'ils n'en ont pas le loisir. *Ils aiment l'étude.* Celui qui n'aimeroit pas son métier, seroit un homme bien fou, ou bien misérable. *Ils vivent dans la médiocrité;* il faut être extrêmement disposé en leur faveur pour leur en faire un mérite. *Une vie laborieuse & moderée, passée dans le silence de la retraite, occupée de la lecture & du travail, n'est pas assurément une vie volup-*

voluptueuse & criminelle. Non pas du moins aux yeux des hommes : tout dépend de l'intérieur. Un homme peut-être contraint à mener une telle vie, & avoir pourtant l'ame très-corrompuë ; d'ailleurs qu'importe qu'il soit lui-même vertueux & modeste, si les travaux dont il s'occupe, nourrissent l'oisiveté & gâtent l'esprit de ses concitoyens ? *Les commodités de la vie pour être souvent le fruit des Arts, n'en sont pas davantage le partage des Artistes.* Il ne me paroît guéres qu'ils soient gens à se les refuser ; sur tout ceux qui s'occupant d'Arts tout-à-fait inutiles & par conséquent très-lucratifs, sont plus en état de se procurer tout ce qu'ils desirent. *Ils ne travaillent que pour les riches.* Au train que prennent les choses, je ne serois pas étonné de voir quelque jour les riches travailler pour eux. *Et ce sont les riches oisifs qui profitent & abusent des fruits de leur industrie.* Encore une fois, je ne vois point que nos Artistes soient des gens si simples & si modestes ; le luxe ne sçauroit regner dans un ordre de Citoyens, qu'il ne se glisse bien-tôt parmi tous les autres sous différentes modifications, & par tout il fait le même ravage.

Le luxe corrompt tout ; & le riche qui en jouït, & le misérable qui le convoite.

On ne sçauroit dire que ce soit un mal en soi de porter des manchetes de point, un habit brodé, & une boëte émaillée. Mais c'en est un très-grand de faire quelque cas de ces colifichets, d'estimer heureux le peuple qui les porte, & de consacrer à se mettre en état d'en acquérir de semblables, un tems & des soins que tout homme doit à de plus nobles objets. Je n'ai pas besoin d'apprendre quel est le métier de celui qui s'occupe de telles vües, pour sçavoir le jugement que je dois porter de lui.

J'ai passé le beau portrait qu'on nous fait ici des Sçavans, & je crois pouvoir me faire un mérite de cette complaisance. Mon Adversaire est moins indulgent : non-seulement il ne m'accorde rien qu'il puisse me refuser ; mais plutôt que de passer condamnation sur le mal que je pense de notre vaine & fausse politesse, il aime mieux excuser l'hypocrisie. Il me demande si je voudrois que le vice se montrât à découvert ? Assurément je le voudrois. La confiance & l'estime renaîtroient entre les bons, on apprendroit à se défier des méchans, & la société en seroit plus sûre. J'aime mieux que mon ennemi m'attaque à force ouverte, que de venir en trahison me frapper par derriére. Quoi donc ! faudra-t'il jo-

indre

indre le scandale au crime? Je ne sçais; mais je voudrois bien qu'on n'y joignît pas la fourberie. C'est une chose très-commode pour les vicieux que toutes les maximes qu'on nous débite depuis long-tems sur le scandale: si on les vouloit suivre à la rigueur, il faudroit se laisser piller, trahir, tuer impunément & ne jamais punir personne; car c'est un objet très-scandaleux, qu'un scelerat sur la rouë. Mais l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu? Oui, comme celui des assassins de Cesar, qui se prosternoit à ses pieds pour l'égorger plus sûrement. Cette pensée à beau être brillante, elle a beau être autorisée du nom célebre de son Auteur, elle n'en est pas plus juste. Dira-t'on jamais d'un filou, qui prend la livrée d'une maison pour faire son coup plus commodément, qu'il rend hommage au maître de la maison qu'il vole? Non, couvrir sa méchanceté du dangereux manteau de l'hypocrisie, ce n'est point honorer la vertu; c'est l'outrager en profanant ses enseignes; c'est ajoûter la lâcheté & la fourberie à tous les autres vices; c'est se fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caractéres élevés qui portent jusques dans le crime je ne sçai quoi de fier & de généreux, qui laisse voir au dedans enco-

re quelque étincelle de ce feu céleste fait pour animer les belles ames. Mais l'ame vile & rempante de l'hypocrite est semblable à un cadavre, où l'on ne trouve plus ni feu, ni chaleur, ni ressource à la vie. J'en appelle à l'expérience. On a vû de grands scélerats rentrer en eux-mêmes, achever saintement leur carriére & mourir en prédestinés. Mais ce que personne n'a jamais vû, c'est un hypocrite devenir homme de bien; on auroit pû raisonnablement tenter la conversion de Cartouche, jamais un homme sage n'eut entrepris celle de Cromwel.

J'ai attribué au rétablissement des Lettres & des Arts, l'élégance & la politesse qui regnent dans nos maniéres. L'Auteur de la Réponse me le dispute, & j'en suis étonné : car puisqu'il fait tant de cas de la politesse, & qu'il fait tant de cas des Sciences, je n'apperçois pas l'avantage qui lui reviendra d'ôter à l'une de ces choses l'honneur d'avoir produit l'autre. Mais examinons ses preuves : elles se réduisent à ceci. *On ne voit point que les Sçavans soient plus polis que les autres hommes; au contraire, ils le sont souvent beaucoup moins; donc notre politesse n'est pas l'ouvrage des Sciences.*

Je

Je remarquerai d'abord qu'il s'agit moins ici de Sciences que de Littérature, de beaux Arts & d'ouvrages de goût ; & nos beaux esprits, aussi peu Sçavans qu'on voudra, mais si polis, si répandus, si brillans, si petits maîtres, se reconnoîtront difficilement à l'air maussade & pédantesque que l'Auteur de la Réponse leur veut donner. Mais passons-lui cet antécédent ; accordons, s'il le faut, que les Sçavans, les Poëtes & les beaux esprits sont tous également ridicules ; que Messieurs de l'Académie des Belles-Lettres, Messieurs de l'Académie des Sciences, Messieurs de l'Académie Françoise, sont des gens grossiers, qui ne connoissent ni le ton, ni les usages du monde, & exclus par état de la bonne compagnie ; L'Auteur gagnera peu de chose à cela, & n'en sera pas plus en droit de nier que la politesse & l'urbanité qui regnent parmi nous soient l'effet du bon goût, puisé d'abord chez les anciens & répandu parmi les peuples de l'Europe par les Livres agréables qu'on y publie de toutes parts. (*g*) Comme les meilleurs maîtres

(*g*) Quand il est question d'objets aussi généraux que les mœurs & les maniéres d'un peuple, il faut prendre garde de ne pas toujours retrécir ses vûes, sur des exemples

tres à danser, ne sont pas toûjours les gens qui se présentent le mieux, on peut donner de très-bonnes leçons de politesse, sans vouloir ou pouvoir être fort poli soi-même. Ces pesans Commentateurs qu'on nous dit qui connoissoient tout dans les anciens, hors la grace & la finesse, n'ont pas laissé, par leurs ouvrages utiles, quoique méprisés, de nous apprendre à sentir ces beautés qu'ils ne sentoient point. Il en est de même de cet agrément du commerce, & de cette élégance de mœurs qu'on

particuliers. Ce seroit le moyen de ne jamais appercevoir les sources des choses. Pour sçavoir si j'ai raison d'attribuer la politesse à la culture des Lettres, il ne faut pas chercher si un Sçavant ou un autre sont des gens polis; mais il faut examiner les rapports qui peuvent être entre la littérature & la politesse, & voir ensuite quels sont les peuples chez lesquels ces choses se sont trouvées réunies ou séparées. J'en dis autant du luxe, de la liberté, & de toutes les autres choses qui influent sur les mœurs d'une Nation, & sur lesquelles j'entens faire chaque jour tant de pitoyables raisonnemens: Examiner tout cela en petit & sur quelques individus, ce n'est pas Philosopher, c'est perdre son tems & ses réflexions; car on peut connoître à fond Pierre ou Jacques, & avoir fait très-peu de progrès dans la connoissance des hommes.

qu'on substituë à leur pureté, & qui s'est fait remarquer chez tous les peuples où les Lettres ont été en honneur; à Athénes, à Rome, à la Chine, par tout on a vû la politesse & du langage & des maniéres accompagner toûjours, non les Sçavans & les Artistes, mais les Sciences & les beaux Arts.

L'Auteur attaque en suite les loüanges que j'ai données à l'ignorance: & me taxant d'avoir parlé plus en Orateur qu'en Philosophe, il peint l'ignorance à son tour; & l'on peut bien se douter qu'il ne lui prête pas de belles couleurs.

Je ne nie point qu'il ait raison, mais je ne crois pas avoir tort. Il ne faut qu'une distinction très-juste & très-vraie pour nous concilier.

Il y a une ignorance féroce (b) & brutale, qui nait d'un mauvais cœur & d'un esprit faux;

(b) Je serai fort étonné, si quelqu'un de mes critiques ne part de l'éloge que j'ai fait de plusieurs peuples ignorans & vertueux, pour m'opposer la liste de toutes les troupes de Brigands qui ont infecté la terre, & qui pour l'ordinaire n'étoient pas de fort Sçavans hommes. Je les exhorte d'avance, à ne pas se fatiguer à cette recherche, à moins qu'ils ne l'estiment néçessaire pour montrer de l'érudition. Si j'avois dit qu'il suffit d'être igno-

faux ; une ignorance criminelle qui s'étend jusqu'aux devoirs de l'humanité ; qui multiplie les vices ; qui dégrade la raison, avilit l'ame & rend les hommes semblables aux bêtes : cette ignorance est celle que l'Auteur attaque, & dont il fait un portrait fort odieux & fort ressemblant. Il y a une autre sorte d'ignorance raisonnable, qui consiste à borner sa curiosité à l'étenduë des facultés qu'on a reçuës ; une ignorance modeste, qui naît d'un vif amour pour la vertu, & n'inspire qu'indifférence sur toutes les choses qui ne sont point dignes de remplir le cœur de l'homme, & qui ne contribuent point à le rendre meilleur ; une douce & précieuse ignorance, trésor d'une ame pure & contente de soi, qui met toute sa félicité à se replier sur elle-même, à se rendre témoignage de son innocence, & n'a pas besoin de chercher un faux & vain bonheur dans l'opinion que les autres pourroient avoir de ses lumiéres : Voilà l'ignorance que j'ai louée, & celle que je demande au Ciel en punition du

rant pour être vertueux ; ce ne seroit pas la peine de me répondre ; & par la même raison, je me croirai très-dispensé de répondre moi-même à ceux qui perdront leur tems à me soûtenir le contraire.

du scandale que j'ai causé aux doctes, par mon mépris déclaré pour les Sciences humaines.

Que l'on compare, dit l'Auteur, *à ces tems d'ignorance & de barbarie, ces siécles heureux où les Sciences ont répandu par tout l'esprit d'ordre & de justice.* Ces siécles heureux seront difficiles à trouver ; mais on en trouvera plus aisement où, grace aux Sciences, *Ordre* & *Justice* ne seront plus que de vains noms faits pour en imposer au peuple, & où l'apparence en aura été conservée avec soin, pour les détruire en effet plus impunément. *On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus justes*; en quelque tems que ce soit, comment la guerre pourra-t'elle être plus juste dans l'un des partis, sans être plus injuste dans l'autre ? Je ne sçaurois concevoir cela ! *Des actions moins étonnantes, mais plus héroiques.* Personne assûrement ne disputera à mon Adversaire le droit de juger de l'héroïsme; mais pense-t'il que ce qui n'est point étonnant pour lui, ne le soit pas pour nous ? *Des victoires moins sanglantes, mais plus glorieuses; des Conquêtes moins rapides, mais plus assurées; des guerriers moins violens, mais plus redoutés; sçachant vaincre avec mo-*

dération, traitant les vaincus avec humanité; l'honneur est leur guide, la gloire leur récompense. Je ne nie pas à l'Auteur qu'il y ait de grands hommes parmi nous, il lui seroit trop aisé d'en fournir la preuve; ce qui n'empêche point que les peuples ne soient très-corrompus. Au reste, ces choses sont si vagues qu'on pourroit presque les dire de tous les âges; & il est impossible d'y répondre, parce qu'il faudroit feuilleter des Bibliothéques & faire des infolio pour établir des preuves pour ou contre.

Quand Socrate a maltraité les Sciences, il n'a pû, ce me semble, avoir en vuë, ni l'orgueil des Stoïciens, ni la mollesse des Epicuriens, ni l'absurde jargon des Pyrrhoniens, parce qu'aucun de tous ces gens-là n'existoit de son tems. Mais ce léger anacronisme n'est point messéant à mon Adversaire: il a mieux employé sa vie qu'à vérifier des dates, & n'est pas plus obligé de sçavoir par cœur son Diogene-Laërce, que moi d'avoir vû de près ce qui se passe dans les combats.

Je conviens donc, que Socrate n'a songé qu'à relever les vices des Philosophes de son tems: mais je ne sçais qu'en conclure, sinon que dès ce tems-là les vices pul-

pulluloient avec les Philoſophes. A cela on me répond que c'eſt l'abus de la Philoſophie, & je ne penſe pas avoir dit le contraire. Quoi! faut-il donc ſupprimer toutes les choſes dont on abuſe? Oüi ſans doute, répondrai-je ſans balancer: toutes celles qui ſont inutiles; toutes celles dont l'abus fait plus de mal que leur uſage ne fait de bien.

Arrêtons-nous un inſtant ſur cette derniére conſéquence, & gardons-nous d'en conclure qu'il faille aujourd'hui brûler toutes les Bibliothéques & détruire les Univerſités & les Académies. Nous ne ferions que replonger l'Europe dans la Barbarie, & les mœurs ni gagneroient rien.* C'eſt avec douleur que je vais prononcer une grande & fatale vérité. Il n'y a qu'un pas du ſçavoir à l'ignorance; & l'alternative de l'un à l'autre eſt fréquente chez les Nations; mais on n'a jamais vû de peuple une fois corrompu, revenir à la vertu. En vain vous prétendriez détruire les ſources du mal; en vain vous ôteriez les alimens de la vanité, de l'oiſiveté & du luxe; en vain même

* *Les vices nous reſteroient*, dit le Philoſophe que j'ai déja cité, & *nous aurions l'ignorance de plus*. Dans le peu de lignes que cet Auteur a écrites ſur ce grand ſujet, on voit qu'il a tourné les yeux de ce côté, & qu'il a vû loin.

même vous rameneriez les hommes à cette première égalité, conservatrice de l'innocence & source de toute vertu: leurs cœurs une fois gâtés le seront toujours; il n'y a plus de remede, à moins de quelque grande révolution presque aussi à craindre que le mal qu'elle pourroit guérir, & qu'il est blamable de désirer & impossible de prévoir.

Laissons donc les Sciences & les Arts adoucir en quelque sorte la férocité des hommes qu'ils ont corrompus; cherchons à faire une diversion sage, & tâchons de donner le change à leurs passions. Offrons quelques alimens à ces Tygres, afin qu'ils ne devorent pas nos enfans. Les lumiéres du méchant sont encore moins à craindre que sa brutale stupidité; elles le rendent au moins plus circonspect sur le mal qu'il pourroit faire, par la connoissance de celui qu'il en recevroit lui-même.

J'ai loüé les Académies & leurs illustres fondateurs, & j'en répeterai volontiers l'éloge. Quand le mal est incurable, le Médecin applique des palliatifs, & proportionne les remédes, moins aux besoins qu'au tempéramment du malade. C'est aux sages législateurs d'imiter sa prudence; &, ne pouvant plus approprier aux Peuples malades, la plus excellente police, de leur

donner

donner du moins, comme Solon, la meilleure qu'ils puissent comporter.

Il y a en Europe un grand Prince, & ce qui est bien plus, un vertueux Citoyen, qui dans la patrie qu'il a adoptée & qu'il rend heureuse, vient de former plusieurs institutions en faveur des Lettres. Il a fait en cela une chose très-digne de sa sagesse & de sa vertu. Quand il est question d'établissement politiques, c'est le tems & le lieu qui décident de tout. Il faut pour leurs propres intérêts que les Princes favorisent toujours les Sciences & les Arts; j'en ai dit la raison: & dans l'état présent des choses, il faut encore qu'ils les favorisent aujourd'hui pour l'intérêt même des Peuples. S'il y avoit actuellement parmi nous quelque Monarque assez borné pour penser & agir différemment, ses sujets resteroient pauvres & ignorans, & n'en seroient pas moins vicieux. Mon Adversaire a négligé de tirer avantage d'un exemple si frappant & si favorable en apparence à sa cause; peut-être est-il le seul qui ignore, ou qui n'y ait pas songé. Qu'il souffre donc qu'on le lui rappelle; qu'il ne refuse point à de grandes choses les éloges qui leur sont dûs; qu'il les admire ainsi que nous, & ne s'en tienne pas plus fort contre les vérités qu'il attaque.

RE-



REFUTATION

D'un Discours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon, en l'année 1750. Sur cette Question proposée par la même Académie: Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs. *Cete Réfutation a été lûe dans une Séance de la Société Royale de Nancy, par Mr. Gautier, Professeur de Mathématique & d'Histoire.*

L'etablissement que sa Majesté a procuré pour faciliter le développement des talens & du génie, a été indirectement attaqué par un ouvrage, où l'on tâche de prouver que nos ames se sont corrompues à mesure que nos Sciences & nos Arts se sont perfectionnés, & que le même phénomene s'est observé dans tous les tems & dans tous les lieux. Ce Discours de M. Rousseau renferme plusieurs autres propositions, dont-il est très important de montrer la fausseté, puisque selon des sçavans Journalistes, il paroît capable de faire une révolution dans les idées de notre

ce siécle. Je conviens qu'il est écrit avec une chaleur peu commune, qu'il offre des tableaux d'une touche mâle & correcte: Plus la maniére de cet ouvrage est grande & hardie, plus il est propre à en imposer, à accréditer des maximes pernicieuses. Il ne s'agit pas ici de ces paradoxes littéraires, qui permettent de soutenir le pour ou le contre, de ces vains sujets d'éloquence où l'on fait parade de pensées futiles, ingénieusement contrastées. Je vais, Messieurs, plaider une cause, qui intéresse votre bonheur. J'ai prévu qu'en me bornant à montrer combien la plûpart des raisonnemens* de M. Rousseau sont défectueux, je tomberois dans la sécheresse du genre polémique. Cet inconvénient ne m'a point arrêté, persuadé que la solidité d'une réfutation de cette nature, fait son principal mérite.

Si, comme l'Auteur le prétend, les sciences dépravent les mœurs, Stanislas le bienfaisant sera donc blâmé par la postérité d'avoir fait un établissement pour les rendre

* Il y auroit de l'injustice à dire que tous les raisonnemens de M. Rousseau sont défectueux. Cette proposition doit être modifiée; il mérite beaucoup d'éloges pour s'être élevé avec force contre les abus qui se glissent dans les Arts & dans la République des Lettres.

rendre plus floriſſantes, & ſon Miniſtre d'avoir encouragé les talens & fait éclater les ſiens ; ſi les ſciences dépravent les mœurs, vous devez donc déteſter l'éducation qu'on vous a donnée, regretter amérement le tems que vous avez employé à acquérir des connoiſſances & vous repentir des efforts que vous avez faits pour vous rendre utiles à la Patrie. L'Auteur que je combats eſt l'apologiſte de l'ignorance, il paroît ſouhaiter qu'on brule les Bibliothéques ; il avoue qu'il heurte de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes & qu'il ne peut s'attendre qu'à un blâme univerſel ; mais il compte ſur les ſuffrages des ſiécles à venir ; il pourra les remporter, n'en doutons point, quand l'Europe retombera dans la barbarie, quand ſur les ruines des Beaux-Arts éplorés, triompheront inſolemment l'ignorance & la ruſticité.

Nous avons deux queſtions à diſcuter, l'une de fait, l'autre de droit. Nous examinerons dans la premiere partie de ce Diſcours, ſi les Sciences & les Arts ont contribué à corrompre les mœurs, & dans la ſeconde, ce qui peut réſulter du progrés des Sciences & des Arts conſiderés en eux-mêmes : tel eſt le plan de l'ouvrage que je critique.

PREMIERE PARTIE.

Avant, dit M. Rouſſeau, que l'Art eût façonné nos maniéres, & appris à nos paſſions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient ruſtiques, mais naturelles, & la différence des procédés marquoit au premier coup d'œil celle des caractéres. La Nature humaine au fond n'étoit pas meilleure, mais les hommes trouvoient leur ſécurité dans la facilité de ſe pénétrer réciproquement, & cet avantage dont nous ne ſentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices ; les ſoupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réſerve, la haine, la trahiſon, ſe cachent ſans ceſſe ſous ce voile uniforme & perfide de politeſſe, ſous cette urbanité ſi vantée que nous devons aux lumiéres de notre ſiécle. Nous avons les apparences de toutes les vertus ſans en avoir aucune.

Je réponds qu'en examinant la ſource de cette politeſſe, qui fait tant d'honneur à notre ſiécle, & tant de peine à M. Rouſſeau, on découvre aiſément combien elle eſt eſtimable. C'eſt le déſir de plaire dans la Société qui en a fait prendre l'eſprit. On a étudié les hommes, leurs humeurs, leurs caractéres, leurs déſirs, leurs beſoins, leur amour propre. L'expérience

a marqué ce qui déplait : On a analysé les agrémens, dévoilé leurs causes, apprécié le mérite, distingué ses divers dégrés. D'une infinité de réflexions sur le beau, l'honnête & le décent s'est formé un Art précieux, l'Art de vivre avec les hommes, de tourner nos besoins en plaisirs, de répandre des charmes dans la conversation, de gagner l'esprit par ses discours & les cœurs par ses procédés. Egards, attentions, complaisances, prévenances, respect, autant de liens qui nous attachent mutuellement. Plus la politesse s'est perfectionnée, plus la société a été utile aux hommes ; on s'est plié aux bienséances, souvent plus puissantes que les devoirs ; les inclinations sont devenues plus douces, les caractéres plus lians, les vertus sociales plus communes. Combien ne changent de dispositions que parce qu'ils sont contraints de paroître en changer ! Celui qui a des vices est obligé de les déguiser, c'est pour lui un avertissement continuel qu'il n'est pas ce qu'il doit être ; ses mœurs prennent insensiblement la teinte des mœurs reçues. La nécessité de copier sans cesse la vertu, le rend enfin vertueux ; ou du moins ses vices ne sont pas contagieux, comme ils le seroient, s'ils se présentoient de front avec cette rusticité que regrette mon adversaire.

Il

Il dit que les hommes trouvoient leur ſecurité dans la facilité de ſe pénétrer réciproquement, & que cet avantage leur épargnoît bien des vices ; il n'a pas conſidéré que la Nature humaine n'étant pas meilleure alors, comme il l'avouë, la ruſticité n'empêchoit pas le déguiſement. On en a ſous les yeux une preuve ſans réplique : On voit des Nations dont les maniéres ne ſont pas façonnées, ni le langage apprêté, uſer de détours, de diſſimulations & d'artifices, tromper adroitement ſans qu'on puiſſe en rendre comptables les Belles-Lettres, les Sciences & les Arts.

D'ailleurs ſi l'Art de ſe voiler s'eſt perfectionné, celui de pénétrer les voiles a fait les mêmes progrès. On ne juge pas des hommes ſur de ſimples apparences, on n'attend pas à les éprouver, qu'on ſoit dans l'obligation indiſpenſable de recourir à leurs bien faits. On eſt convaincu qu'en général, il ne faut pas compter ſur eux, à moins qu'on ne leur plaiſe, ou qu'on ne leur ſoit utile, qu'ils n'ayent quelqu'intérêt à nous rendre ſervice. On ſçait évaluer les offres ſpécieuſes de la politeſſe & ramener ſes expreſſions à leur ſignification reçue. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait une infinité d'ames nobles, qui en obligeant ne cherchent que le plaiſir même d'obliger. Leur politeſſe a un

ton bien ſupérieur à tout ce qui n'eſt que cérémonial, leur candeur, un langage qui lui eſt propre, leur mérite eſt leur Art de plaire.

Ajoutez que le ſeul commerce du monde ſuffit pour acquérir cette politeſſe dont ſe pique un galant homme; on n'eſt donc pas fondé à en faire honneur aux Sciences.

A quoi tendent donc les éloquentes déclamations de M. Rouſſeau? Qui ne feroit pas indigné de l'entendre aſſûrer que nous avons les apparences de toutes les vertus ſans en avoir aucune. Eh! pourquoi n'a-t-on plus de vertu? c'eſt qu'on cultive les Belles Lettres, les Sciences & les Arts; ſi l'on étoit impoli, ruſtique, ignorant, Goth, Hun ou Vandale, on ſeroit digne des éloges de M. Rouſſeau. Ne ſe laſſera-t-on jamais d'invectiver les hommes? Croira-t-on toujours les rendre plus vertueux, en leur diſant qu'il n'ont point de vertu? ſous prétexte d'épurer les mœurs, eſt-il permis d'en renverſer les appuis? O! doux nœuds de la Société, charmes des vrais Philoſophes, aimables vertus, c'eſt par vos propres attraits que vous regnez dans les cœurs, vous ne devez votre empire ni à l'âpreté ſtoïque,

ni à des clameurs barbares, ni aux conseils d'une orgueilleuse rusticité.

M. Rousseau attribue à notre siécle des défauts & des vices qu'il n'a point ou qu'il a de commun avec les Nations qui ne sont pas policées, & il en conclud que le sort des mœurs & de la probité a été réguliérement assujetti aux progrès des Sciences & des Arts. Laissons ces vagues imputations & passons au fait.

Pour montrer que les sciences ont corrompu les mœurs dans tous les tems, il dit que plusieurs peuples tomberent sous le joug, lorsqu'ils étoient les plus renommés par la culture des sciences. On sçait bien qu'elles ne rendent point invincibles, s'ensuit-il qu'elles corrompent les mœurs? Par cette façon singuliére de raisonner, on pourroit conclure aussi que l'ignorance entraîne leur dépravation, puisqu'un grand nombre de Nations barbares ont été subjuguées par des peuples amateurs des Beaux-Arts. Quand même on pourroit prouver par des faits que la dissolution des mœurs a toujours regné avec les Sciences, il ne s'ensuivroit pas que le sort de la probité dépendit de leurs progrès. Lorsqu'une Nation jouit d'une tranquille abondance, elle se porte ordinairement aux plaisirs & aux Beaux-Arts. Les richesses procurent

les moyens de satisfaire ses passions, ainsi ce seroient les richesses & non pas les Belles-Lettres, qui pourroient faire naître la corruption dans les cœurs, sans parler de plusieurs autres causes qui n'influent pas moins que l'abondance sur cette dépravation, l'extrême pauvreté est la mere de bien des crimes, & elle peut-être jointe avec une profonde ignorance. Tous les faits donc qu'allegue notre adversaire ne prouvent point que les Sciences corrompent les mœurs.

Il prétend montrer par ce qui est arrivé en Egypte, en Gréce, à Rome, à Constantinople, à la Chine que les Arts énervent les peuples qui les cultivent. Quoique cette assertion sur laquelle il insiste principalement paroisse étrangere à la question dont il s'agit, il est à propos d'en montrer la fausseté. L'Egypte, dit-il, devint la mere de la Philosophie & des Beaux-Arts & bientôt après la conquête de Cambise: mais bien des siécles avant cette époque, elle avoit été soumise par des bergers Arabes, sous le regne de Timaüs. Leur domination dura plus de cinq cens ans. Pourquoi les Egyptiens n'eurent-ils pas même alors le courage de se défendre? Etoient-ils énervés par les Beaux-Arts qu'ils ignoroient? Sont-ce les Sciences qui ont

ont efféminé les Asiatiques & rendu lâches à l'excès tant de Nations barbares de l'Afrique & de l'Amérique.

Les victoires que les Athéniens remportérent sur les Perses & sur les Lacédémoniens même, font voir que les Arts peuvent s'associer avec la vertu militaire. Leur Gouvernement devenu vénal sous Periclés, prend une nouvelle face, l'amour du plaisir étouffe leur bravoure, les fonctions les plus honorables sont avilies, l'impunité multiplie les mauvais Citoyens, les fonds destinés à la guerre, sont employés à nourrir la molesse & l'oisiveté ; toutes ces causes de corruption, quel rapport ont-elles aux sciences ?

De quelle gloire militaire les Romains ne se sont-il pas couverts dans le tems que la Littérature étoit en honneur à Rome ? Etoient-ils énervés par les Arts, lorsque Cicéron disoit à César, vous avez dompté des Nations sauvages & féroces, innombrables par leur multitude, répandues au loin en divers lieux ? Comme un seul de ces faits suffit pour détruire les raisonnemens de mon adversaire, il seroit inutile d'insister davantage sur cet article. On connoît les causes des révolutions qui arrivent dans les Etats. Les sciences ne pourroient contribuer à leur décadence

qu'au cas que ceux qui ſont deſtinés à les défendre, s'occuperoient des ſciences au point de négliger leurs fonctions militaires; dans cette ſuppoſition, toute occupation étrangere à la guerre auroit les mêmes ſuites.

M. Rouſſeau, pour montrer que l'ignorance préſerve les mœurs de la corruption, paſſe en revûe les Scithes, les premiers Perſes, les Germains & les Romains dans les premiers tems de leur République, & il dit que ces peuples ont par leur vertu, fait leur propre bonheur & l'exemple des autres Nations. On avoue que Juſtin a fait un éloge magnifique des Scithes, mais Hérodote & des Auteurs cités par Strabon, les repréſentent comme une Nation des plus féroces. Ils immoloient au Dieu Mars, la cinquiéme partie de leurs priſonniers & crevoient les yeux aux autres. A l'anniverſaire d'un Roi ils étrangloient cinquante de ſes Officiers. Ceux qui habitoient vers le Pont-Euxin ſe nourriſſoient de la chair des étrangers qui arrivoient chez eux. L'Hiſtoire des diverſes Nations Scithes, offre par tout des traits ou qui les deshonorent, ou qui font horreur à la Nature. Les femmes étoient communes entre les Maſſagetes; les perſonnes âgées étoient immolées par leur

pareus,

parens, qui se régaloient de leurs chairs. Les Agatyrsiens ne vivoient que de pillage & avoient leurs femmes en commun. Les Antropophages, au rapport d'Hérodote, étoient injustes & inhumains. Tels furent les Peuples qu'on propose pour exemple aux autres Nations.

A l'égard des anciens Perses, tout le monde convient sans doute avec M. Rolin qu'on ne sçauroit lire sans horreur jusqu'où ils avoient porté l'oubli & le mépris des Loix les plus communes de la Nature. Chez eux toutes sortes d'incestes étoient autorisés. Dans la Tribu Sacerdotale, on conféroit presque toujours les premieres dignités à ceux qui étoient nés du mariages d'un fils avec sa mere. Il falloit qu'ils fussent bien cruels pour faire mourir des enfans dans le feu qu'ils honoroient.

Les couleurs dont Pomponius-Mela peint les Germains, ne feront pas naître non plus l'envie de leur ressembler : Peuple naturellement féroce, sauvage jusqu'à manger de la chair crue, chez qui le vol n'est point une chose honteuse & qui ne reconnoît d'autre droit que sa force.

Que de reproches auroit eu raison de faire aux Romains, dans le tems qu'ils n'étoient point encore familiarisés avec les

Lettres, un Philosophe, éclairé de toutes les lumiéres de la raison. Illustres Barbares, auroit-il pu leur dire, toute votre grandeur n'est qu'un grand crime. Quelle fureur vous anime & vous porte à ravager l'univers ; tigres altérés du sang des hommes, comment osez-vous mettre votre gloire à être injustes, à vivre de pillage, à exercer la plus odieuse tyrannie? Qui vous a donné le droit de disposer de nos biens & de nos vies, de nous rendre esclaves & malheureux, de répandre par tout la terreur, la désolation & la mort? Est-ce la grandeur d'ame dont vous vous piquez? O détestable grandeur qui se repaît de misères & de calamités! n'acquerez-vous de prétendues vertus que pour punir la terre de ce qu'elles vous ont couté? Est-ce la force? Les Loix de l'humanité n'en ont donc plus? Sa voix ne se fait donc point entendre à vos cœurs? Vous méprisez la volonté des Dieux qui vous ont destiné, ainsi que nous, à passer tranquilement quelques instans sur la terre; mais la peine est toujours à côté du crime; vous avez eu le bonheur de passer sous le joug, la douleur de voir vos armées taillées en piéces, & vous aurez bientôt celle de voir la République se déchirer par ses propres forces. Qui vous empêche de

de passer une vie agréable dans le sein de la paix, des Arts, des Sciences & de la vertu? Romains, cessez d'être injustes, cessez de porter en tous lieux les horreurs de la guerre & les crimes qu'elle entraîne.

Mais je veux qu'il y ait eu des Nations vertueuses dans le sein de l'ignorance, & je demande si ce n'est pas à des loix sages maintenues avec vigueur, avec prudence, & non pas à la privation des Arts qu'elles ont été redevables de leur bonheur. En vain prétend-on que Socrate même & Caton ont décrié les Lettres, il ne furent jamais les apologistes de l'ignorance. Le plus sçavant des Athéniens avoit raison de dire que la présomption des hommes d'Etat, des Poëtes & des Artistes d'Athénes, ternissoit leur sçavoir à ses yeux, & qu'ils avoient tort de se croire les plus sages des hommes; mais en blâmant leur orgueil & en décréditant les Sophistes, il ne faisoit point l'éloge de l'ignorance, qu'il regardoit comme le plus grand mal. Il aimoit à tirer des sons harmonieux de la lyre avec la main dont il avoit fait les statues des graces, La Rhétorique, la Physique, l'Astronomie furent l'objet de ses études, & selon Diogéne de Laerce il travailla aux Tragédies d'Euripide. Il est vrai qu'il s'ap-

pliqua

pliqua principalement à faire une ſcience de la morale & qu'il ne s'imaginoit pas ſçavoir ce qu'il ne ſçavoit pas: eſt-ce là favoriſer l'ignorance? Doit-elle ſe prévaloir du déchaînement de l'ancien Caton contre ces diſcoureurs artificieux, contre ces Grecs qui apprenoient aux Romains l'Art funeſte de rendre toutes les vérités douteuſes. Un des Chefs de la troiſiéme, Académie, Carnéade montrant en préſence de Caton la néceſſité d'une loi naturelle, & renverſant le lendemain ce qu'il avoit établi le jour précédent, devoit naturellement prévenir l'eſprit de ce Cenſeur contre la Littérature des Grecs. Cette prévention à la vérité s'étendit trop loin, il en ſentit l'injuſtice & la répara en apprenant la langue Grecque, quoiqu'avancé en âge; il forma ſon ſtyle ſur celui de Thucydide & de Demoſthéne & enrichit ſes ouvrages des maximes & des faits qu'il en tira. L'Agriculture, la Médecine, l'Hiſtoire & beaucoup d'autres matiéres exercerent ſa plume. Ces traits ſont voir que ſi Socrate & Caton euſſent fait l'éloge de l'ignorance, ils ſe ſeroient cenſurés eux-mêmes, & M. Rouſſeau, qui a ſi heureuſement cultivé les Belles Lettres, montre combien elles ſont eſtimables par la maniere dont il exprime le mépris qu'il paroît en faire; je dis

qu'il

qu'il paroît, parcequ'il n'est pas vrai-semblable qu'il fasse peu de cas de ses connoissances. Dans tous les tems on a vû des Auteurs décrier leurs siécles & louer à l'excès des Nations anciennes. On met une sorte de gloire à se roidir contre les idées communes de supériorité, à blâmer ce qui est loué, de grandeur à dégrader ce que les hommes estiment le plus.

La meilleure maniére de décider la question de fait dont il s'agit, est d'examiner l'état actuel des mœurs de toutes les Nations. Or il résulte de cet examen fait impartialement, que les peuples policés & distingués par la culture des Lettres & des Sciences, ont en général moins de vices que ceux qui ne le sont pas. Dans la Barbarie & dans la plûpart des pays Orientaux regnent des vices qu'il ne conviendroit pas même de nommer. Si vous parcourez les divers Etats d'Afrique, vous êtes étonné de voir tant de peuples fainéans, lâches, fourbes, traîtres, cruels, avares, voleurs & débauchés. Là sont établis des usages inhumains, ici l'impudicité est autorisée par les Loix. Là le brigandage & le meurtres sont érigés en professions; ici on est tellement barbare qu'on se nourrit de chair humaine. Dans plusieurs Royaumes les maris vendent leurs femmes & leurs enfans;

en d'autres on ſacrifie des hommes au démon, on tue quelques perſonnes pour faire honneur au Roi, lorſqu'il paroît en public, ou qu'il vient à mourir. L'Aſie & l'Amérique offrent des tableaux ſemblables. *

L'ignorance & les mœurs corrompues des Nations qui habitent ces vaſtes Contrées font voir combien porte à faux cette réflexion de mon adverſaire : Peuples, ſçachez une fois que la Nature a voulu vous préſerver de la ſcience, comme une mere arrache une arme dangereuſe des mains de ſon enfant, que tous les ſecrets qu'elle vous cache ſont autant de maux dont elle vous garantit, & que la peine que vous trouvez à vous inſtruire n'eſt pas le moindre de ſes bienfaits. J'aimerois autant qu'il eût dit, peuples, ſçachez une fois que la Nature ne veut pas que vous vous nourriſſiez des productions de la terre. La peine qu'elle a attachée à ſa culture eſt un avertiſſement pour vous de la laiſſer en friche. Il finit la premiere partie de ſon Diſcours par cette réflexion : Que la probité eſt fille de

* Les bornes étroites que je me ſuis preſcrites, m'obligent à renvoyer à l'Hiſtoire des Voyages & à l'Hiſtoire Générale par M. l'Abbé Lambert.

de l'ignorance & que la ſcience & la vertu ſont incompatibles. Voilà un ſentiment bien contraire à celui de l'Egliſe ; elle regarda comme la plus dangéreuſe des perſécutions la défenſe que l'Empereur Julien fit aux Chrétiens d'enſeigner à leur enfans, la Rhétorique, la Poëtique & la Philoſophie.

SECONDE PARTIE.

M. Rouſſeau entreprend de prouver dans la ſeconde partie de ſon Diſcours que l'origine des ſciences eſt vicieuſe, leurs objets vains & leurs effets pernicieux. C'étoit, dit-il, une ancienne tradition paſſée de l'Egypte en Gréce, qu'un Dieu ennemi du repos des hommes étoit l'inventeur des ſciences, d'où il infére que les Egyptiens, chez qui elles étoient nées, n'en avoient pas une opinion favorable. Comment accorder ſa concluſion avec ces paroles : *Remedes pour les maladies de l'ame ;* Inſcription qu'au rapport de Diodore de Sicile on liſoit ſur le fontiſpice de la plus ancienne des Bibliothéques, de celle d'Oſymandias Roi d'Egypte.

Il aſſure que l'Aſtronomie eſt née de la ſuperſtition, l'éloquence de l'ambition, de la haine, de la flaterie, du menſonge ;

la Géométrie de l'avarice, la Physique d'une vaine curiosité; toutes & la morale même de l'orgueil humain. Il suffit de rapporter ces belles découvertes pour en faire connoître toute l'importance. Jusqu'ici on avoit cru que les Sciences & les Arts devoient leur naissance à nos besoins, on l'avoit même fait voir dans plusieurs ouvrages.

Vous dites que le défaut de l'origine des Sciences & des Arts ne nous est que trop retracé dans leurs objets. Vous demandez ce que nous ferions des Arts sans le luxe qui les nourrit. Tout le monde vous répondra que les Arts instructifs & ministériels indépendamment du luxe servent aux agrémens, ou aux commodités, ou aux besoins de la vie.

Vous demandez à quoi serviroit la Jurisprudence sans les injustices des hommes. On peut vous répondre qu'aucun corps politique ne pouroit subsister sans loix, ne fût-il composé que d'hommes justes. Vous voulez sçavoir ce que deviendroit l'Histoire s'il n'y avoit ni tyrans, ni guerres, ni conspirateurs. Vous n'ignorez cependant pas que l'Histoire Universelle contient la description des Pays, la religion, le gouvernement, les mœurs, le commerce & les coutumes des Peuples, les

digni-

dignités, les Magiſtratures, les vies des Princes pacifiques, des Philoſophes & des Artiſtes célébres; tous ces ſujets qu'on-t-ils de commun avec les tyrans, les guerres, & les Conſpirateurs?

Sommes-nous donc faits, dites-vous, pour mourir attachés ſur les bords du puits où la vérité s'eſt retirée; cette ſeule vérité devroit rebuter dès les premiers pas tout homme qui chercheroit ſérieuſement à s'inſtruire par l'étude de la Philoſophie. Vous ſçavez que les ſciences dont on occupe les jeunes Philoſophes dans les Univerſités, ſont la Logique, la Métaphyſique, la morale, la Phyſique, les Mathématiques élémentaires. Ce ſont donc là ſelon vous de ſtériles ſpéculations. Les Univerſités vous ont une grande obligation de leur avoir appris que la vérité de ces Sciences s'eſt retirée au fond d'un puits. Les grands Philoſophes qui les poſſédent dans un dégré éminent ſont ſans doute bien ſurpris d'apprendre qu'ils ne ſçavent rien. Ils ignoreroient auſſi, ſans vous, les grands dangers que l'on rencontre dans l'inveſtigation des Sciences. Vous dites que le faux eſt ſuſceptible d'une infinité de combinaiſons & que la vérité n'a qu'une maniere d'être; mais n'y a-t-il pas différentes routes, différentes méthodes pour arriver à la verité.

Qui est-ce d'ailleurs, ajoutez-vous, qui la cherche bien sincérement ? A quelle marque est-on sûr de la reconnoître ? Les Philosophes vous répondront qu'ils n'ont appris les Sciences que, pour les sçavoir & en faire usage & que l'evidence, c'est-à-dire, la perception du rapport des idées est le caractére distinctif de la vérité & qu'on s'en tient à ce qui paroît le plus probable dans des matiéres qui ne sont pas susceptibles de démonstration. Voudriez-vous voir renaître les sectes de Pyrrhon, d'Arcésilas ou de Lacyde ?

Convenez que vous auriez pu vous dispenser de parler de l'origine des Sciences & que vous n'avez point prouvé que leurs objets sont vains. Comment l'auriez vous pu faire, puisque tout ce qui nous environne nous parle en faveur des Sciences & des Arts ? habillemens, meubles, bâtimens, Bibliothéques, usuines, productions des Pays Etrangers dues à la Navigation dirigée par l'Astronomie. Là les Arts Méchaniques mettent nos biens en valeur. Les progrès de l'Anatomie assûrent ceux de la Chirurgie. La Chymie, la Botanique nous preparent des remédes, les Arts libéraux, des plaisirs instructifs. Ils s'occupent à transmettre à la postérité le souvenir des belles actions & immortalisent les

les grands hommes & notre reconnoissance pour les services qu'il nous ont rendus. Ici la Géométrie appuyée de l'Algébre préside à la plûpart des sciences; elle donne des leçons à l'Astronomie, à la Navigation, à l'Artillerie, à la Physique. Quoi ! tous ces objets sont vains! oui, & selon M. Rousseau, tous ceux qui s'en occupent sont des Citoyens inutiles, & il conclu que tout Citoyen inutile peut être régardé comme pernicieux. Que dis-je, selon lui, nous ne sommes pas même des Citoyens. Voici ses propres paroles: Nous avons des Physiciens, des Géométres, des Chymistes, des Astronomes, des Poëtes, des Musiciens, des Peintres, nous n'avons plus de Citoyens, ou s'il nous en reste encore dispersés dans nos Campagnes abandonnées, ils y périssent indigens & méprisés; ainsi, Messieurs, cessez donc de vous regarder comme des Citoyens. Quoique vous consacriez vos jours au service de la société, quoique vous remplissiez dignement les emplois où vos talens vous ont appellés, vous n'êtes pas dignes d'être nommés Citoyens. Cette qualité est le partage des Paysans, & il faudra que vous cultiviez tous la terre pour la mériter. Comment ose-t-on insulter ainsi une Nation qui produit tant

d'excellens Citoyens dans tous les Etats?

O Louis le Grand! quel seroit votre étonnement, si rendu aux vœux de la France & à ceux du Monarque qui la gouverne en marchant sur vos traces glorieuses, vous appreniez qu'une de nos Académies a couronné un ouvrage, où l'on soutient que les Sciences sont vaines dans leur objet, pernicieuses dans leurs effets, que ceux qui les cultivent ne sont pas Citoyens! Quoi! pourriez-vous dire, j'aurois imprimé une tache à ma gloire pour avoir donné un azile aux muses, établi des Académies, rendu la vie aux Beaux Arts, pour avoir envoyé des Astronomes dans les Pays les plus éloignés, recompensé les talens & les découvertes, attiré les Sçavans près du Trône! Quoi! j'aurois terni ma gloire pour avoir fait naître des Praxitéles & des Sysippes, des Appelles & des Aristides, des Amphions & des Orphées! que tardez-vous de briser ces instrumens des Arts & des Sciences, de brûler ces précieuses dépouilles des Grecs & des Romains, toutes les Archives de l'esprit & du génie? Replongez vous dans les ténébres épaisses de la barbarie, dans les préjugés qu'elle consacre sous les funestes auspices de l'ignorance & de la superstition. Renoncez aux lumiéres de votre

ſiécle ; que des abus anciens uſurpent les droits de l'équité ; rétabliſſez des loix civiles contraires à la loi naturelle ; que l'innocent, qu'accuſe l'injuſtice ſoit obligé pour ſe juſtifier, à s'expoſer à périr par l'eau ou par le feu ; que des peuples aillent encore maſſacrer d'autres peuples ſous le manteau de la religion ; qu'on faſſe les plus grands maux avec la même tranquilité de conſcience qu'on éprouve à faire les plus grands biens : telles & plus déplorables encore ſeront les ſuites de cette ignorance où vous voulez rentrer.

Non, Grand Roi, l'Académie de Dijon n'eſt point cenſée adopter tous les ſentimens de l'Auteur qu'elle a couronné. Elle ne penſe point comme lui que les travaux des plus éclairés de nos Sçavans & de nos meilleurs Citoyens ne ſont preſque d'aucune utilité. Elle ne confond point comme lui les découvertes véritablement utiles au genre humain avec celles dont on n'a pu encore tirer des ſervices, faute de connoître tous leurs rapports & l'enſemble des parties de la Nature ; mais elle penſe ainſi que toutes les Académies de l'Europe, qu'il eſt important d'étendre de toute part les branches de notre ſçavoir, d'en creuſer les Analogies, d'en ſuivre toutes les ramifications. Elle ſçait que

 telle

telle connoiſſance qui paroît ſtérile pendant un tems peut ceſſer de l'être par des applications dues au génie, à des recherches laborieuſes, peut-être même au hazard. Elle ſçait que pour élever un édifice, on raſſemble des matériaux de toutes eſpeces, ces piéces brutes, amas informe, ont leur deſtination, l'Art les dégroſſit & les arrange, il en forme des chefs-d'œuvre d'Architecture & de bon goût.

On peut dire qu'il en eſt en quelque ſorte de certaines vérités détachées du corps de celles dont l'utilité eſt reconnue, comme de ces glaçons errans au gré du hazard ſur la ſurface des fleuves ; ils ſe réuniſſent, ils ſe fortifient mutuellement & ſervent à les traverſer.

Si l'Auteur a avancé ſans fondement que cultiver les Sciences eſt abuſer du tems, il n'a pas eu moins de tort d'attribuer le luxe aux Lettres & aux Arts. Le luxe eſt une ſomptuoſité que font naître les biens partagés inégalement. La vanité à l'aide de l'abondance cherche à ſe diſtinguer & procure à quelques Arts les moyens de lui fournir le ſuperflu ; mais ce qui eſt ſuperflu par rapport à certains états eſt néceſſaire à d'autres, pour entretenir les diſtinctions qui caractériſent les rangs divers de la ſociété. La religion même ne condamne

point

point les dépenses qu'éxige la décence de chaque condition. Ce qui est luxe pour Partisan peut ne pas l'être pour l'homme de robe ou l'homme d'épée. Dira-t-on que des meubles ou des habillements d'un grand prix dégradent l'honnête homme & lui transmettent les sentimens de l'homme vicieux? Caton le grand, solliciteur des Loix somptuaires, suivant la remarque d'un politique, nous est dépeint avare & intempérant, même usurier & yvrogne; au lieu que le somptueux Lucullus, encore plus grand Capitaine & aussi juste que lui fut toujours libéral & bien-faisant. Condamnons la somptuosité de Lucullus & de ses imitateurs, mais ne concluons pas qu'il faille chasser de nos murs les Sçavans & les Artistes. Les passions peuvent abuser des Arts, ce sont elles qu'il faut réprimer. Les Arts sont le soutien des Etats; ils réparent continuellement l'inégalité des fortunes & procurent le nécessaire physique à la plûpart des Citoyens. Les terres, la guerre ne peuvent occuper qu'une partie de la Nation, comment pourront subsister les autres sujets, si les riches craignent de dépenser, si la circulation des espéces est suspendue par une économie fatale à ceux qui ne peuvent vivre que du travail de leurs mains?

Tandis, ajoute l'Auteur, que les commodités de la vie se multiplient ; que les Arts se perfectionnent & que le luxe s'étend, le vrai courage s'énerve, les vertus militaires s'évanouissent & c'est encore l'ouvrage des Sciences & de tous ces Arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Ne diroit-on pas, Messieurs, que tous nos soldats sont occupés à cultiver les Sciences & que tous leurs Officiers sont des Maupertuis & des Réaumur ? S'est-on apperçu sous les regnes de Louis XIV. & de Louis XV. que les vertus militaires se soient évanouies. Si on veut parler des Sciences qui n'ont aucun rapport à la guerre, on ne voit pas ce que les Académies ont de commun avec les troupes, & s'il s'agit de sciences militaires, peut-on les porter à une trop grande perfection ? A l'égard de l'abondance, on ne l'a jamais vu regner davantage dans les armées Françoises que durant le cours de leurs victoires. Comment peut on s'imaginer que des soldats deviendront plus vaillants, parce qu'ils seront mal vêtus & mal nourris ?

M. Rousseau est-il mieux fondé à soutenir que la culture des Sciences est nuisible aux qualités morales ? C'est, dit-il, dès nos premieres années qu'une éducation insensée, orne notre esprit & courrompt notre

tre jugement. Je vois de toutes parts des établissemens immenses, où l'on élevé à grands frais la jeunesse pour lui apprendre toutes choses, excepté ses devoirs.

Peut-on attaquer de la sorte tant de corps respectables, uniquement dévoués à l'instruction des jeunes gens, à qui ils inculquent sans cesse les principes de l'honneur, de la probité & du Christianisme ? La science, les mœurs, la Religion, voila les objets que s'est toujours proposés l'Université de Paris, conformément aux réglemens qui lui ont été donnés par les Rois de France. Dans tous les établissemens faits pour l'éducation des jeunes gens, on employe tous les moyens possibles pour leur inspirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice, pour en former d'excellens Citoyens ; on met continuellement sous leurs yeux les maximes & les exemples des grands Hommes de l'antiquité. L'Histoire sacrée & profane leur donne des leçons soutenues par les faits & l'expérience, & forme dans leur esprit une impression qu'on attendroit en vain de l'aridité des préceptes. Comment les Sciences pouroient elles nuire aux qualités morales ? Un de leurs premiers effets est de retirer de l'oisiveté & par consequent du jeu & de la débauche

qui en ſont les ſuites. Sénéque que M. Rouſſeau cite pour appuyer ſon ſentiment, convient que les Belles-Lettres préparent à la vertu (*Sénec. Epiſt. 88.*)

Que veulent dire ces traits ſatiriques lancés contre notre ſiécle: Que l'effet le plus évident de toutes nos études eſt l'aviliſſement des vertus; qu'on ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens; que la vertu reſte ſans honneur; qu'il y a mille prix pour les beaux Diſcours, aucuns pour les belles Actions. Comment peut-on ignorer qu'un homme qui paſſe pour manquer de probité eſt mépriſé univerſellement? La punition du vice n'eſt-elle pas déja la premiere récompenſe de la vertu? L'eſtime, l'amitié de ſes Concitoyens, des diſtinctions honorables, voilà des prix bien ſupérieurs à des lauriers Académiques. D'ailleurs celui qui ſert ſes amis, qui ſoulage de pauvres familles, ira-t-il publier ſes bienfaits? Ce ſeroit en anéantir le mérite: rien de plus beau que les actions vertueuſes, ſi ce n'eſt le ſoin même de les cacher.

M. Rouſſeau parle de nos Philoſophes avec mépris, il cite les dangéreuſes réveries des Hobbes & des Spinoſa, & les met ſur une même ligne avec toutes les productions de la Philoſophie. Pourquoi confondre ainſi

avec

avec les ouvrages de nos vrais Philosophes des systemes que nous abhorrons ? Doit-on rejetter sur l'étude des Belles Lettres les opinions insensées de quelques écrivains, tandis qu'un grand nombre de peuples sont infatués de systêmes absurdes, fruit de leur ignorance & de leur crédulité ? L'esprit humain n'a pas besoin d'être cultivé pour enfanter des opinions monstrueuses. C'est en s'élevant avec tout l'essor dont elle est capable que la raison se met au dessus des chiméres. La vraie Philosophie nous apprend à déchirer le voile des préjugés & de la superstition. Parce que quelques Auteurs ont abusé de leurs lumiéres, faudra-t-il proscrire la culture de la raison ? Eh de quoi ne peut-on pas abuser ? Pouvoir, loix, Religion, tout ce qu'il y a de plus utile, ne peut-il pas-être détourné à des usages nuisibles ? Tel est celui qu'a fait M. Rousseau de sa puissante éloquence pour inspirer le mépris des Sciences, des Lettres & des Philosophes. Au Tableau qu'il présente de ces hommes Sçavans, opposons celui du vrai Philosophe. Je vais le tracer, Messieurs, d'après les modéles que j'ai l'honneur de connoître parmi vous. Qu'est-ce qu'un vrai Philosophe ? C'est un homme très-raisonnable & très-éclairé. Sous quelque point de vûe qu'on le considére

re, on ne peut s'empêcher de lui accorder toute son estime, & l'on n'est content de soi même que lorsqu'on mérite la sienne. Il ne connoît ni les souplesses rampantes de la flaterie, ni les intrigues artificieuses de la jalousie, ni la bassesse d'une haine produite par la vanité, ni le malheureux talent d'obscurcir celui des autres, car l'envie qui ne pardonne ni les succès, ni ses propres injustices, est toujours le partage de l'infériorité. On ne le voit jamais avilir ses maximes en les contredisant par ses actions, jamais accessible à la licence que condamne la Religion qu'elle attaque, lex loix qu'elle élude, la vertu qu'elle foule aux pieds. On doute si son caractére a plus de noblesse que de force, plus d'élévation que de vérité. Son esprit est toujours l'organe de son cœur & son expression l'image de ses sentimens. La franchise, qui est un défaut quand elle n'est pas un mérite, donne à ses Discours cet air aimable de sincérité, qui ne vaut beaucoup, que lorsqu'il ne coûte rien. Quand il oblige, vous diriez qu'il se charge de la reconnoissance & qu'il reçoit le bienfait qu'il accorde, & il paroît toujours qu'il oblige, parce qu'il désire toujours d'obliger. Il met sa gloire à servir sa Patrie qu'il honore, à travailler au bonheur des hom-

mes

mes qu'il éclaire. Jamais il ne porta dans la société cette raison farouche qui ne sçait pas se relâcher de sa supériorité, cette inflexibilité de sentiment, qui sous le nom de fermeté brusque les égards & les condescendances, cet esprit de contradiction qui secouant le joug des bienséances se fait un jeu de heurter les opinions qu'il n'a pas adoptées, également haïssable soit qu'il défende les droits de la vérité, ou les prétentions de son orgueil. Le vrai Philosophe s'enveloppe dans sa modestie & pour faire valoir les qualités des autres, il n'hésite pas à cacher l'éclat des siennes. D'un commerce aussi sur qu'utile, il ne cherche dans les fautes que le moyen de les excuser, & dans la conversation que celui d'associer les autres à son propre mérite. Il sçait qu'un des plus solides appuis de la justice que nous nous flatons d'obtenir est celle que nous rendons au mérite d'autrui, & quand il l'ignoreroit, il ne montreroit pas sa conduite sur des principes différens de ceux que nous venons d'exposer, persuadé que le cœur fait l'homme, l'indulgence les vrais amis, la modestie des Citoyens aimables. Je sçais bien, Messieurs, que par ces traits je ne rends pas tout le mérite du Philosophe & surtout du Philosophe Chrétien; mon dessein a

été

été seulement d'en donner une légere esquisse. Pour le connoître dans toute son étendue, il faut connoître celui du Prince dont notre amour paye les bienfaits.



LETTRE

De J. J. Rousseau, de Genêve, à M. Grimm, sur la Réfutation de son Discours, *par M. Gautier, Professeur de Mathématiques & d'Histoire, & Membre de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Nancy.*

Je vous renvoye, Monsieur, le Mercure d'Octobre que vous avez eu la bonté de me prêter. J'y ai lu avec beaucoup de plaisir la réfutation que M. Gautier a pris la peine de faire de mon Discours; mais je ne crois pas être, comme vous le prétendez, dans la nécessité d'y répondre; & voici mes objections.

1. Je ne puis me persuader que pour avoir raison, on soit indispensablement obligé de parler le dernier.

2. Plus je relis la réfutation, & plus je suis convaincu que je n'ai pas besoin de donner

donner à M. Gautier d'autre réplique que le Discours même auquel il a répondu. Lisez, je vous prie, dans l'un & l'autre écrit les articles du luxe, de la guerre, des Académies, de l'éducation ; lisez la Prosopopée de Louis le Grand & celle de Fabricius ; enfin, lisez la conclusion de M. Gautier & la mienne, & vous comprendrez ce que je veux dire.

3. Je pense en tout si différemment de M. Gautier, que s'il me falloit relever tous les endroits où nous ne sommes pas de même avis, je serois obligé de le combattre, même dans les choses que j'aurois dites comme lui, & cela me donneroit un air contrariant que je voudrois bien pouvoir éviter. Par exemple en parlant de la politesse, il fait entendre très-clairement que pour devenir homme de bien, il est bon de commencer par être hypocrite, & que la fausseté est un chemin sûr pour arriver à la vertu. Il dit encore que les vices ornés par la politesse ne sont pas contagieux, comme ils le seroient, s'ils se présentoient de front avec rusticité ; que l'Art de pénétrer les hommes a fait le même progrès que celui de se déguiser ; qu'on est convaincu qu'il ne faut pas compter sur eux, à moins qu'on ne leur plaise ou qu'on ne leur soit utile ; qu'on sçait évaluer les

offres

offres spécieuses de la politesse ; c'est-à-dire, sans doute, que quand deux hommes se font des complimens, & que l'un dit à l'autre dans le fond de son cœur ; *je vous traite comme un sot, & je me mocque de vous*, l'autre lui répond dans le fond du sien ; *je sçai que vous mentez impudemment, mais je vous le rends de mon mieux.* Si j'avois voulu employer la plus amére ironie, j'en aurois pu dire à peu près autant.

4. On voit à chaque page de la réfutation, que l'Auteur n'entend point ou ne veut point entendre l'ouvrage qu'il réfute, ce qui lui est assurément fort commode ; parceque répondant sans cesse à sa pensée, & jamais à la mienne, il a la plus belle occasion du monde de dire tout ce qu'il lui plaît. D'une autre côté, si ma réplique en devient plus difficile, elle en devient aussi moins nécessaire : car on n'a jamais oui dire qu'un Peintre qui expose en public un tableau soit obligé de visiter les yeux les spectateurs, & de fournir des lunettes à tous ceux qui en ont besoin.

D'ailleurs, il n'est pas bien sûr que je me fisse entendre même en répliquant ; par exemple, je sçais, dirois-je à M. Gautier, que nos soldats ne sont point des Reaumurs & des Fontenelles, & c'est tant

tant pis pour eux, pour nous, & sur-tout pour les ennemis. Je sçais qu'ils ne sçavent rien, qu'ils sont brutaux & grossiers, & toutesfois j'ai dit, & je dis encore, qu'ils sont énervés par les Sciences qu'ils méprisent, & par les beaux Arts qu'ils ignorent. C'est un des grands inconvéniens de la culture des Lettres, que pour quelques hommes qu'elles éclairent, elles corrompent à pure perte toute une nation. Or vous voyez bien, Monsieur, que ceci ne seroit qu'un autre paradoxe inexplicable pour M. Gautier ; pour ce M. Gautier qui me demande fiérement ce que les Troupes ont de commun avec les Académies ; si les soldats en auront plus de bravoure pour être mal vêtus & mal nourris ; ce que je veux dire en avançant qu'à force d'honorer les talents on néglige les vertus ; & d'autres questions semblables, qui toutes montrent qu'il est impossible d'y répondre intelligiblement au gré de celui qui les fait. Je crois que vous conviendrez que ce n'est pas la peine de m'expliquer une seconde fois pour n'être pas mieux entendu que la premiére.

5. Si je voulois répondre à la premiére partie de la réfutation, ce seroit le moyen de ne jamais finir. M. Gautier juge à propos de me prescrire les Auteurs que je

 puis

puis citer, & ceux qu'il faut que je rejette. Son choix est tout-à-fait naturel; il récuse l'autorité de ceux qui déposent pour moi, & veut que je m'en rapporte à ceux qu'il croit m'être contraires. En vain voudrois-je lui faire entendre qu'un seul témoignage en ma faveur est décisif, tandis que cent témoignages ne prouvent rien contre mon sentiment, parceque les témoins sont parties dans le procès; en vain le prierois-je de distinguer dans les exemples qu'il allégue; en vain lui représenterois-je qu'être barbare ou criminel sont deux choses tout-à-fait différentes, & que les peuples véritablement corrompus sont moins ceux qui ont de mauvaises Loix, que ceux qui méprisent les Loix; sa réplique est aisée à prévoir: Le moyen qu'on puisse ajoûter foi à des Ecrivains scandaleux, qui osent louer des barbares qui ne sçavent ni lire ni écrire! Le moyen qu'on puisse jamais supposer de la pudeur à des gens qui vont tout nuds; & de la vertu à ceux qui mangent de la chair cruë? Il faudra donc disputer. Voilà donc Herodote, Strabon, Pomponius-Mela aux prises avec Xenophon, Justin, Quinte-Curse, Tacite; nous voilà donc dans les recherches de Critiques, dans les Antiquités, dans l'érudition. Les Brochures se transforment

forment en Volumes, les Livres se multiplient, & la question s'oublie: c'est le sort des disputes de Littérature, qu'après des in-Folio d'éclaircissemens, on finit toujours par ne sçavoir plus où l'on en est: ce n'est pas la peine de commencer.

Si je voulois répliquer à la seconde Partie, cela seroit bien-tôt fait; mais je n'apprendrois rien à personne. M. Gautier se contente, pour m'y refuter, de dire oui par-tout où j'ai dit non, & non par-tout où j'ai dit oui; je n'ai donc qu'à dire encore non par-tout où j'avois dit non, oui par-tout où j'avois dit oui, & supprimer les preuves, j'aurai très-exactement répondu. En suivant la méthode de M. Gautier, je ne puis donc répondre aux deux Parties de la réfutation sans en dire trop & trop peu, or je voudrois bien ne faire ni l'un ni l'autre.

6. Je pourrois suivre une autre méthode, & examiner séparément les raisonnemens de M. Gautier, & le stile de la réfutation.

Si j'examinois ses raisonnemens, il me seroit aisé de montrer qu'ils portent tous à faux, que l'Auteur n'a point saisi l'état de la question, & qu'il ne m'a point entendu.

Par exemple, M. Gautier prend la peine de m'apprendre qu'il y a des peuples vicieux qui ne ſont pas ſçavans, & je m'étois déja bien douté que les Kalmouques, les Bedouins, les Caffres, n'étoient pas des prodiges de vertu ni d'érudition. Si M. Gautier avoit donné les mêmes ſoins à me montrer quelque Peuple ſçavant qui ne fut pas vicieux, il m'auroit ſurpris davantage. Par tout il me fait raiſonner comme ſi j'avois dit que la Science eſt la ſeule ſource de corruption parmi les hommes; s'il a cru cela de bonne foi, j'admire la bonté qu'il a de me répondre.

Il dit que le commerce du monde ſuffit pour acquérir cette politeſſe dont ſe pique un galant homme; d'où il conclut qu'on n'eſt pas fondé à en faire honneur aux Sciences : mais à quoi donc nous permettra-t'il d'en faire honneur? Depuis que les hommes vivent en ſociété, il y a eu des Peuples polis, & d'autres qui ne l'étoient pas. M. Gautier a oublié de nous rendre raiſon de cette différence.

M. Gautier eſt par-tout en admiration de la pureté de nos mœurs actuelles. Cette bonne opinion qu'il en a fait aſſurément beaucoup d'honneur aux ſiennes; mais elle n'annonce pas une grande expérience. On diroit au ton dont il en parle qu'il a étu-

dié

dié les hommes comme les Péripatéticiens étudioient la Physique, sans sortir de son cabinet. Quant à moi, j'ai fermé mes Livres; & après avoir écouté parler les hommes, je les ai regardé agir. Ce n'est pas une merveille qu'ayant suivi des méthodes si différentes, nous nous rencontrions si peu dans nos jugemens. Je vois qu'on ne sçauroit employer un langage plus honnête que celui de notre siécle; & voilà ce qui frappe M. Gautier: mais je vois encore qu'on ne sçauroit avoir des mœurs plus corrompuës, & voilà ce qui me scandalise. Pensons-nous donc être devenus gens de bien, parce qu'à force de donner des noms décens à nos vices, nous avons appris à n'en plus rougir?

Il dit encore que quand même on pourroit prouver par des faits que la dissolution des mœurs a toujours régné avec les Sciences, il ne s'ensuivroit pas que le sort de la probité dépendît de leur progrès. Après avoir employé la premiére Partie de mon Discours à prouver que ces choses avoient toûjours marché ensemble; j'ai destiné la seconde à montrer qu'en effet l'une tenoit à l'autre. A qui donc puis-je imaginer que M. Gautier veut répondre ici?

Il me paroît ſur-tout très-ſcandaliſé de la maniére dont j'ai parlé de l'éducation des Colleges. Il m'apprend qu'on y enſeigne aux jeunes gens je ne ſçais combien de belles choſes qui peuvent être d'une bonne reſſource pour leur amuſement quand ils ſeront grands, mais dont j'avoue que je ne vois point le rapport avec les devoirs des Citoyens, dont il faut commencer par les inſtruire. „ Nous nous enquerons volontiers ſçait-il du Grec & du „ Latin? Ecrit-il en vers ou en proſe? „ Mais s'il eſt devenu meilleur ou plus „ aviſé, c'étoit le principal; & c'eſt ce „ qui demeure derriére. Criez d'un Paſſant à notre Peuple, *ô le ſçavant homme!* & d'un autre, *ô le bon-homme!* Il „ ne faudra pas à détourner ſes yeux & „ ſon reſpect vers le premier. Il y faudroit „ un tiers Crieur. *O les lourdes têtes!*

J'ai dit que la Nature a voulu nous préſerver de la Science comme une mere arrache une arme dangereuſe des mains de ſon enfant, & que la peine que nous trouvons à nous inſtruire n'eſt pas le moindre de ſes bienfaits. M. Gautier aimeroit autant que j'euſſe dit: Peuples, ſçachez donc une fois que la Nature ne veut pas que vous vous nourriſſiez des productions de la terre; la peine qu'elle

a at-

a attachée à sa culture est un avertissement pour vous de la laisser en friche. M. Gautier n'a pas songé, qu'avec un peu de travail, on est sûr de faire du pain; mais qu'avec beaucoup d'étude il est très-douteux qu'on parvienne à faire un homme raisonnable. Il n'a pas songé encore que ceci n'est précisément qu'une observation de plus en ma faveur; car pourquoi la Nature nous a-t'elle imposé des travaux nécessaires, si ce n'est pour nous détourner des occupations oiseuses? Mais au mépris qu'il montre pour l'agriculture, on voit aisément que s'il ne tenoit qu'à lui, tous les Laboureurs déserteroient bien-tôt les Campagnes pour aller argumenter dans les Ecoles, occupation, selon M. Gautier, & je crois, selon bien des Professeurs, fort importante pour le bonheur de l'Etat.

En raisonnant sur un passage de Platon, j'avois présumé que peut-être les anciens Egyptiens ne faisoient-ils pas des Sciences tout le cas qu'on auroit pû croire. L'Auteur de la refutation me demande comment on peut faire accorder cette opinion avec l'inscription qu'Osymandias avoit mise à sa Bibliothéque. Cette difficulté eût pû être bonne du vivant de ce Prince. A présent qu'il est mort, je demande à mon tour où est la nécessité de faire accorder

le sentiment du Roi Osymandias avec celui des Sages d'Egypte. S'il eût compté, & sur-tout pesé les voix, qui me répondra que le mot de *poisons* n'eut pas été substitué à celui de *remédes* ? Mais passons cette fastueuse Inscription. Ces remédes sont excellens, j'en conviens, & je l'ai déja répété bien des fois ; mais est-ce une raison pour les administrer inconsidérément, & sans égard aux temperamment des malades ? Tel aliment est très-bon en soi, qui dans un estomac infirme ne produit qu'indigestions & mauvaises humeurs. Que diroit-on d'un Médecin, qui après avoir fait l'éloge de quelques viandes succulentes, concluëroit que tous les malades s'en doivent rassassier ?

J'ai fait voir que les Sciences & les Arts énervent le courage. M. Gautier appelle cela une façon singuliére de raisonner, & il ne voit point la liaison qui se trouve entre le courage & la vertu. Ce n'est pourtant pas, ce me semble, une chose si difficile à comprendre. Celui qui s'est une fois accoutumé à préférer sa vie à son devoir, ne tardera guerès à lui préferer encore les choses qui rendent la vie facile & agréable.

J'ai dit que la Science convient à quelques grands génies ; mais qu'elle est toûjours

 jours

jours nuisible aux Peuples qui la cultivent. M. Gautier dit que Socrate & Caton, qui blâmoient les Sciences, étoient pourtant eux-mêmes de fort sçavans Hommes : & il appelle cela m'avoir réfuté.

J'ai dit que Socrate étoit le plus sçavant des Athéniens, & c'est de-là que je tire l'autorité de son témoignage : tout cela n'empeche point M. Gautier de m'apprendre que Socrate étoit sçavant.

Il me blâme d'avoir avancé que Caton méprisoit les Philosophes Grecs; & il se fonde sur ce que Carneade se faisoit un jeu d'établir & de renverser les mêmes proposition ; ce qui prévint mal à propos Caton contre la Littérature des Grecs. M. Gautier devroit bien nous dire quel étoit le pays & le métier de ce Carneade.

Sans doute que Carneade est le seul Philosophe ou le seul Sçavant qui se soit piqué de soutenir le pour & le contre ; autrement tout ce que dit ici M. Gautier ne signifieroit rien du tout. Je m'en rapporte sur ce point à son érudition.

Si la réfutation n'est pas abondante en bons raisonnemens, en revanche elle l'est fort en belles déclamations. L'Auteur substitue par tout les ornemens de l'art à la solidité des preuves qu'il promettoit en commençant ; & c'est en prodiguant la

pompe oratoire dans une réfutation, qu'il me reproche à moi de l'avoir employée dans un Discours Académique.

A quoi tendent donc, dit M. Gautier, *les éloquentes déclamations de M. Rousseau?* A abolir, s'il étoit possible, les vaines déclamations des Colléges. *Qui ne seroit pas indigné de l'entendre assurer que nous avons les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune.* J'avoue qu'il y a un peu de flaterie à dire que nous en avons les apparences; mais M. Gautier auroit dû mieux que personne me pardonner celle-là. *Eh! pourquoi n'a-t'on plus de vertu? c'est qu'on cultive les Belles Lettres, les Sciences & les Arts.* Pour cela précisément. *Si l'on étoit impolis, rustiques, ignorans, Goths, Huns, ou Vandales, on seroit digne des éloges de M. Rousseau.* Pourquoi non? Y a-t'il quelqu'un de ces noms-là qui donne l'exclusion à la vertu? *Ne se lassera-t'on point d'invectiver les hommes?* Ne se lasseront-ils point d'être méchans? *Croira-t'on toujours les rendre plus vertueux, en leur disant qu'ils n'ont point de vertu?* Croira-t'on les rendre meilleurs, en leur persuadant qu'ils sont assez bons? *Sous prétexte d'épurer les mœurs, est-il permis d'en renverser les appuis?* Sous prétexte d'éclairer les esprits, faudra-t'il pervertir les ames? *O doux nœuds*

de

de la société! charme des vrais Philosophes, aimables vertus; c'est par vos propres attraits que vous régnez dans les cœurs; vous ne devez votre empire ni à l'aprêté stoique, ni à des clameurs barbares, ni aux conseils d'une orgueilleuse rusticité.

Je remarquerai d'abord une chose assez plaisante; c'est que de toutes les Sectes des anciens Philosophes que j'ai attaquées comme inutiles à la vertu, les Stoïciens sont les seuls que M. Gautier m'abandonne, & qu'il semble même vouloir mettre de mon côté. Il a raison; je n'en serai guéres plus fier.

Mais voyons un peu si je pourrois rendre exactement en d'autres termes le sens de cette exclamation: *O aimables vertus! c'est par vos propres attraits que vous régnez dans les ames. Vous n'avez pas besoin de tout ce grand appareil d'ignorance & de rusticité. Vous sçavez aller au cœur par des routes plus simples & plus naturelles. Il suffit de savoir la Rhétorique, la Logique, la Physique, la Métaphysique & les Mathématiques, pour acquérir le droit de vous posséder.*

Autre exemple du stile de M. Gautier.

Vous savez que les Sciences dont on occupe les jeunes Philosophes dans les Universités, sont la Logique, la Métaphysique, la Morale,

le, la Physique, les Mathématiques élémentaires. Si je l'ai sçû, je l'avois oublié, comme nous faisons tous en devenant raisonnables. *Ce sont donc là, selon vous, de stériles spéculations!* stériles selon l'opinion commune; mais, selon moi, très-fertiles en mauvaises choses. *Les Universités vous ont une grande obligation de leur avoir appris que la vérité de ces sciences s'est retirée au fond d'un puits.* Je ne crois pas avoir appris cela à personne. Cette sentence n'est point de mon invention; elle est aussi ancienne que la Philosophie. Au reste, je sçais que les Universités ne me doivent aucune reconnoissance; & je n'ignorois pas, en prenant la plume, que je ne pouvois à la fois faire ma cour aux hommes, & rendre hommage à la vérité. *Les grands Philosophes qui les possedent dans un dégré éminent sont sans doute bien surpris d'apprendre qu'ils ne savent rien.* Je crois qu'en effet ces grands Philosophes qui possedent toutes ces grandes sciences dans un dégré éminent, seroient très surpris d'apprendre qu'ils ne sçavent rien. Mais je serois bien plus surpris moi-même, si ces hommes qui sçavent tant de choses, sçavoient jamais celle-là.

Toutes ces maniéres d'écrire & de raisonner, qui ne vont point à un homme d'au-

d'autant d'eſprit que M. Gautier me paroît en avoir, m'ont fait faire une conjecture que vous trouverez hardie, & que je crois raiſonnable. Il m'accuſe très-ſurement ſans en rien croire, de n'être point perſuadé du ſentiment que je ſoutiens. Moi, je le ſoupçonne, avec plus de fondement, d'être en ſecret de mon avis. Les places qu'il occupe, les circonſtances où il ſe trouve l'auront mis dans une eſpéce de néceſſité de prendre parti contre moi. La bienſéance de notre ſiécle eſt bonne à bien des choſes; il m'aura donc réfuté par bienſéance; mais il aura pris toutes ſortes de précautions, & employé tout l'art poſſible pour le faire de maniere à ne perſuader perſonne.

C'eſt dans cette vûë qu'il commence par déclarer très mal-à-propos que la cauſe qu'il défend intéreſſe le bonheur de l'aſſemblée devant laquelle il parle, & la gloire du grand Prince ſous les loix duquel il a la douceur de vivre. C'eſt préciſément comme s'il diſoit; vous ne pouvez, Meſſieurs, ſans ingratitude envers votre reſpectable Protecteur, vous diſpenſer de me donner raiſon; & de plus, c'eſt votre propre cauſe que je plaide aujourd'hui devant vous; ainſi de quelque côté que vous enviſagiez mes preuves, j'ai droit de compter que vous

ne

ne vous rendrez pas difficiles ſur leur ſolidité. Je dis que tout homme qui parle ainſi a plus d'attention à fermer la bouche aux gens que d'envie de les convaincre.

Si vous liſez attentivement la réfutation, vous n'y trouverez preſque pas une ligne qui ne ſemble être là pour attendre & indiquer ſa réponſe. Un ſeul exemple ſuffira pour me faire entendre.

Les victoires que les Athéniens remporterent ſur les Perſes & ſur les Lacédémoniens mêmes ſont voir que les Arts peuvent s'aſſocier avec la vertu militaire. Je demande ſi ce n'eſt pas là une adreſſe pour rappeller ce que j'ai dit de la défaite de Xerxès, & pour me faire ſonger au dénoüement de la guerre du Peloponèſe. *Leur gouvernement devenu venal ſous Periclès, prend une nouvelle face ; l'amour du plaiſir étouffe leur bravoure, les fonctions les plus honorables ſont avilies, l'impunité multiplie les mauvais Citoyens, les fonds deſtinés à la guerre ſont deſtinés à nourrir la moleſſe & l'oiſiveté ; toutes ces cauſes de corruption quel rapport ont-elles aux Sciences ?*

Que fait ici M. Gautier, ſi non de rappeller toute la ſeconde Partie de mon Diſcours où j'ai montré ce rapport ? Remarquez l'art avec lequel il nous donne pour cauſes les effets de la corruption, afin

afin d'engager tout homme de bon ſens à remonter de lui-même à la premiére cauſe de ces cauſes prétenduës. Remarquez encore comment, pour en laiſſer faire la réflexion au Lecteur, il feint d'ignorer ce qu'on ne peut ſuppoſer qu'il ignore en effet, & ce que tous les Hiſtoriens diſent unanimement, que la dépravation des mœurs & du gouvernement des Athéniens furent l'ouvrage des Orateurs. Il eſt donc certain que m'attaquer de cette maniére, c'eſt bien clairement m'indiquer les réponſes que je dois faire.

Ceci n'eſt pourtant qu'une conjecture que je ne prétends point garantir. M. Gautier n'approuveroit peut-être pas que je voulusse juſtifier ſon ſçavoir aux dépens de ſa bonne foi ; mais ſi en effet il a parlé ſincérement en réfutant mon Diſcours, comment M. Gautier, Profeſſeur en Hiſtoire, Profeſſeur en Mathématique, Membre de l'Académie de Nancy, ne s'eſt-il pas un peu défié de tous les titres qu'il porte ?

Je ne répliquerai donc pas à M. Gautier, c'eſt un point réſolu. Je ne pourrois jamais répondre ſérieuſement, & ſuivre la réfutation pied à pied ; vous en voyez la raiſon ; & ce ſeroit mal reconnoître les éloges dont M. Gautier m'honore, que d'em-

d'employer le *ridiculum acri*, l'Ironie & l'amére plaisanterie. Je crains bien déja qu'il n'ait que trop à se plaindre du ton de cette Lettre : au moins n'ignoroit-il pas en écrivant sa réfutation, qu'il attaquoit un homme qui ne fait pas assez de cas de la politesse pour vouloir apprendre d'elle à déguiser son sentiment.

Au reste, je suis prêt à rendre à M. Gautier toute la justice qui lui est dûë. Son Ouvrage me paroît celui d'un homme d'esprit qui a bien des connoissances. D'autres y trouveront peut-être de la Philosophie ; quant à moi j'y trouve beaucoup d'érudition.

Je suis de tout mon cœur, Monsieur, &c.

P. S. Je viens de lire dans la Gazette d'Utrecht du 22. Octobre, une pompeuse exposition de l'Ouvrage de M. Gautier, & cette exposition semble faite exprès pour confirmer mes soupçons. Un Auteur qui a quelque confiance en son Ouvrage laisse aux autres le soin d'en faire l'éloge, & se borne à en faire un bon Extrait. Celui de la réfutation est tourné avec tant d'adresse que, quoiqu'il tombe uniquement sur des

des bagatelles que je n'avois employées que pour servir de transitions, il n'y en a pas une seule sur laquelle un Lecteur judicieux puisse être de l'avis de M. Gautier.

Il n'est pas vrai, selon lui, que ce soit des vices des hommes que l'Histoire tire son principal interêt.

Je pourrois laisser les preuves de raisonnement; & pour mettre M. Gautier sur son terrain, je lui citerois des autorités.

Heureux les Peuples dont les Rois ont fait peu de bruit dans l'Histoire.

Si jamais les hommes deviennent sages, leur histoire n'amusera guéres.

M. Gautier dit avec raison qu'une société fut-elle toute composée d'hommes justes ne sçauroit subsister sans Loix; & il conclut de-là qu'il n'est pas vrai que, sans les injustices des hommes, la Jurisprudence seroit inutile. Un si sçavant Auteur confondroit-il la Jurisprudence & les Loix?

Je pourrois encore laisser les preuves de raisonnement; & pour mettre M. Gautier sur son terrain, je lui citerois des faits.

Les Lacédémoniens n'avoient ni Jurisconsultes ni Avocats; leurs Loix n'étoient pas même écrites: cependant ils avoient des Loix. Je m'en rapporte à l'érudi-

 tion

tion de M. Gautier, pour sçavoir si les Loix étoient plus mal observées à Lacédémone, que dans les Pays où fourmillent les Gens de Loi.

Je ne m'arrêterai point à toutes les minuties qui servent de texte à M. Gautier, & qu'il étale dans la Gazette ; mais je finirai par cette observation, que je soumets à votre examen.

Donnons par tout raison à M. Gautier, & retranchons de mon Discours toutes les choses qu'il attaque, mes preuves n'auront presque rien perdu de leur force. Otons de l'écrit de M. Gautier tout ce qui ne touche pas le fond de la question ; il n'y restera rien du tout.

Je conclus toujours qu'il ne faut point répondre à M. Gautier.

A Paris, ce premier Nov. 1751.



OB-



OBSERVATIONS

Sur la Lettre de M. Rousseau, de Genève, à M. Grimm, &c. par M. Gautier, Chanoine Régulier.

Mr. Rousseau trouve que j'ai tort & qu'il a raison. Sa décision est tout-à-fait naturelle. Me serois-je trompé, en croyant que c'est aux vrais Philosophes, & non à mon Adversaire, que je dois m'en rapporter ?

Il dit qu'il pense en tout si différemment de moi, que s'il lui falloit relever tous les endroits où nous ne sommes pas de même avis, il seroit obligé de me combattre, même dans les choses que j'aurois dites comme lui. J'avouë que j'ay le malheur de penser comme toutes les Académies de l'Europe. M. Rousseau devroit bien avoir un peu d'indulgence pour moi; il ne m'est pas aisé de me défaire tout d'un coup de l'estime que j'ai pour les Auteurs qui font honneur à la République des Lettres, & de me persuader qu'ils raisonnent tous de travers. Il est difficile d'oublier les Logiques qu'on a lûës,

 de

de se faire une nouvelle manière de juger, & de croire que M. Rousseau est plus éclairé, pense mieux que les Universités & les Académies.

Si je disois, par exemple, d'après cet Orateur, que *s'il faut permettre à quelques Hommes de se livrer à l'étude des Sciences & des Arts, ce n'est qu'à ceux qui se sentiront la force de marcher seuls sur les traces des Vérulams des Descartes & des Newtons, & de les devancer*; on me feroit bien des Questions ausquelles je ne pourrois répondre sensément, si je n'avois pas encore acquis cette justesse d'esprit qu'on admire dans ses Répliques. Il n'y aura donc plus, me diroit-on, de Théologiens, d'Avocats, d'Architectes, de Médecins, &c? Non, répondrois-je, *les Sauvages sont des hommes & ils s'en passent bien.* Eh quoi! Voulez-vous donc nous réduire à la condition des Sauvages, à vivre comme les Hottentots, les Iroquois, les Patagons, les Marocotas? *Pourquoi non? Y a-t-il quelqu'un de ces noms là qui donne l'exclusion à la vertu?* Je pourrois faire plusieurs réponses semblables que me fourniroit M. Rousseau; mais si l'on me faisoit des objections qu'il n'auroit pas prévûës, je serois fort embarrassé. Je tâcherois, il est vrai, de me tirer d'affaire comme lui.

Je

je me contredirois souvent, afin de me ménager des moyens de défense. Ceux qui aimeroient assez le bien public pour oser m'attaquer, je leur répondrois avec une politesse semblable à celle des Hurons ou des Illinois. Je changerois tellement le sens de leurs réponses, qu'il deviendroit ridicule, ou je leur ferois dire tout le contraire de ce qu'ils auroient dit. J'en imposerois par ce moyen à tous ceux qui seroient assez sots pour être les dupes de mon éloquence, assez paresseux pour ne rien examiner par eux-mêmes. Mais il m'en coûteroit trop pour suivre les traces de M. Rousseau; nos sentimens sont trop opposés. Je ne pourrois jamais me résoudre à dire aux Princes: Aimez les talens, protégez ceux qui les cultivent, à cause que les Sciences, les Lettres & les Arts étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont les Peuples sont chargés, étouffent en eux le sentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils sembloient être nés, & leur font aimer leur esclavage. Je croirois déshonorer les Princes, les Peuples & mon jugement. Je dois donc me consoler du malheur que j'ai de ne pas penser comme M. Rousseau.

Je remarque cependant qu'il se rapproche peu à peu du sentiment des Gens de Let-

 tres.

tres. Il y a lieu d'espérer que s'il compose encore cinq ou six brochures pour prouver qu'on ne l'attaque point, & qu'il continuë de répondre en disant qu'il ne répond pas, il sera parfaitement d'accord avec eux. Cela est d'autant plus vrai-semblable, qu'il employe tout l'art possible pour contenter la plûpart de ses Lecteurs. Quel que soit votre sentiment, vous trouverez qu'il l'adopte. Si vous dites que c'est participer en quelque sorte à la suprême intelligence que d'acquérir des connoissances & d'étendre ses lumiéres, vous pensez comme Monsieur Rousseau. Prétendez-vous qu'acquérir des connoissances, c'est perdre son tems? Monsieur Rousseau pense tout comme vous. Selon lui, *la science* est un reméde excellent pour les maladies de l'ame; & selon lui, c'est un poison qui corrompt les moeurs. Il convient des divers genres d'utilité que l'homme peut retirer des Arts & des Sciences, & il assure aussi qu'ils sont vains dans l'objet qu'ils se proposent. Si un homme modéré dit qu'il eut été à désirer qu'on se fut livré aux Sciences avec moins d'ardeur, & qu'il ne faut pas les apprendre indistinctement à tout le monde; M. Rousseau est de son sentiment. Si vous croyez qu'il ne faut permettre en Europe qu'à

trois ou quatre génies du premier ordre, de se livrer à l'étude, vous êtes de l'avis de M. Rousseau. Assurez-vous qu'il faut retrancher les Sciences, parcequ'elles font plus de mal aux mœurs que de bien à la société ; c'est-là du Rousseau tout pur. Moi, je dis qu'il ne faut pas brûler les Bibliothéques & détruire les Universités & les Académies, & ce sont-là les propres termes de M. Rousseau. On ne finiroit point si l'on rapportoit tous les endroits qui marquent les précautions qu'il prend pour plaire à tout le monde.

Il dit que je ne l'entends pas; on voit cependant que j'ai pris son Discours dans le même sens que l'Académie de Dijon, les Journalistes & les Auteurs qui l'ont attaqué. Il seroit fort plaisant qu'il n'eût envoyé à cette Académie qu'un Recueil d'Enigmes dont personne n'a la clef, & qu'il eût oublié dans son porte-feüille les véritables preuves de la proposition qu'il vouloit établir. Il ajoute que je n'ai point saisi l'état de la question : Voilà un bon moyen pour donner le change aux Lecteurs. Montrer que ses raisonnemens sont des sophismes, c'est la seule question dont il s'agit dans la réfutation. J'ai dit dans l'Exorde, que je me bornois à montrer combien la plûpart des raisonnemens de M. Rousseau sont défectueux.

Si j'avois voulu prouver que le rétablissement des Sciences a contribué à épurer les mœurs ; j'aurois établi la proposition par des faits, & développé la maniére dont elles influent sur leur pureté. J'ai pensé que cette belle matiére ne pouvoit être traitée avec toute la dignité & l'éloquence dont elle est susceptible, que par les meilleures plumes de l'Europe.

On diroit qu'Omar est le génie qui dirige celle de M. Rousseau. On ne peut voir, sans peine, le vrai qu'on trouve dans quelques endroits de son Discours, défiguré par les excès où l'emporte son zéle, pour ne pas dire sa fureur de se distinguer. C'est Georges Fox qui prêche, que c'est un très-grand péché de porter des boutons & des manchettes.

Voyons comment l'Auteur prouve que je n'ai point saisi son sentiment. *Par exemple, M. Gautier prend la peine de m'apprendre qu'il y a des Peuples vicieux qui ne sont pas sçavans.* Je crois que cette observation porte contre le sentiment de M. Rousseau ; car en supposant même que les Peuples ignorans ne sont pas plus corrompus que s'ils étoient éclairés, il est évident que les vices qui régnent parmi nous, pouvant avoir les mêmes causes que ceux des nations ignorantes, il n'y a aucune nécessité

de

de les rejetter sur la culture des Sciences & des Lettres. Lorsqu'un effet peut avoir plusieurs causes, on ne peut, avec raison, l'attribuer à l'une déterminément, qu'on n'ait prouvé qu'il ne provient pas des autres. C'est ce que M. Rousseau n'a point fait, & n'auroit pu faire dans la supposition que les Sciences pourroient être une des causes de la dépravation des mœurs. Ce raisonnement est fondé sur les régles de la Logique; mais cette science est trop fertile en mauvaises choses, selon lui, pour qu'il daigne faire attention à ses préceptes.

J'avois dit, en rapportant son sentiment « Eh! pourquoi n'a-t-on plus de « vertu? C'est qu'on cultive les Belles-Let- « tres, les Sciences & les Arts. « Il répond, *pour cela précisément.* Il donne donc l'exclusion aux causes connuës. Donc si l'on n'avoit point cultivé les Lettres en France, on n'auroit point eu de vices; quoiqu'il soit certain par l'Histoire, qu'on en avoit pour le moins autant dans les siécles d'ignorance, que dans celui où nous sommes.

M. Rousseau auroit bien dû nous dire, pourquoi il admet diverses causes de corruption dans les autres parties du Monde, & qu'il nous accorde le privilége de n'être corrompus que par les Lettres, les Sciences & les Arts. Voilà un phénome-

ne que personne n'avoit remarqué avant lui.

Il est peut-être aussi le seul qui ait la gloire d'avoir dit : *La Science, toute belle, toute sublime qu'elle est, n'est point faite pour l'homme, il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès, & trop de passions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais usage... on en abuse beaucoup, on en abuse toûjours.*

Voila des Oracles plus clairs & aussi respectables que ceux de Delphes, de Dodone & de Trophonius. En vérité, je suis tenté de croire que M. Rousseau a raison. Les Mémoires de Messieurs de l'Académie des Sciences, ceux de la Société Royale de Londres, une infinité d'Ouvrages particuliers sur les Sciences, font voir bien clairement qu'elles ne sont point faites pour l'homme, qu'il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès, & qu'il en abuse toûjours. Les meilleurs Livres de Morale, d'Histoire, de Philosophie, &c. ne sont bons qu'à nous rendre malhonnêtes gens.

L'Orateur prononce quelquefois des Oracles qui ne sont pas si clairs ; & j'avoue que si entendre un Auteur, signifie appercevoir le rapport de toutes les choses qu'il dit, je n'entends pas toûjours les écrits de

de M. Rousseau. Si les Sciences sont vaines dans leur objet, si ce sont des occupations oiseuses, comme il l'assure, pourquoi, dit-il, qu'elles conviennent à quelques grands génies. *Pour bien user de la Science, il faut avoir de grands talens, de grandes vertus; or c'est ce qu'on peut à peine espérer de quelques ames privilégiées.* Une ame privilégiée se livrera-t-elle à des occupations frivoles? Il faut plusieurs siécles pour trouver des Auteurs qui puissent dévancer les Descartes & les Newtons; je consens même que chaque siécle en produise une douzaine, à quoi serviront les efforts de ces grands génies, puisque les Nations, à qui l'on n'aura pas permis de cultiver les Sciences, n'entendront point leurs Ouvrages? D'ailleurs, comment sçaura-t-on si un homme a la force de marcher seul sur les traces des Descartes & des Newtons, & comment le sçaura-t-il lui-même, si l'on n'a point cultivé son esprit? Je pourrois rapporter beaucoup d'autres endroits que je n'entends pas mieux; ainsi ce n'est pas tout-à-fait sans fondement que M. Rousseau m'accuse de ne le pas entendre.

Il dit que je lui prescris les Auteurs qu'il peut citer, & que je récuse ceux qui déposent pour lui. Il vouloit prouver que des Peuples ignorans ont par leurs ver-

vertus fait l'exemple des autres Nations. Il donne ce fait comme certain, ſur le témoignage de quelques Auteurs : J'en cite d'autres auſſi croyables, qui peignent ces mêmes Peuples avec des couleurs fort différentes. Je donne leur autorité comme certaine pour imiter M. Rouſſeau, & lui faire ſentir que des faits tout au moins problématiques, ne ſçauroient lui ſervir de preuves. Il y a plus, la certitude même de ces faits ne l'autoriſeroit pas à conclure que la culture des Sciences déprave les mœurs ? j'en ai dit la raiſon dans la Critique. Si l'Orateur n'eſt pas heureux dans les conſéquences qu'il tire des faits poſés pour principes, c'eſt, ſans doute, la faute des faits & non pas la ſienne ; pourquoi ne renferment ils pas les concluſions qu'il en veut déduire ?

Il me reproche de m'être contenté dans la ſeconde partie de mon Diſcours, de dire Non, par-tout où il a dit Oüi. J'avouë que j'ai eu tort de n'avoir pas mérité le reproche qu'il me fait. Jettons un coup d'œil ſur ce qu'il appelle ſes preuves. Après avoir aſſigné une fauſſe origine aux Sciences & aux Arts, il conclut qu'ils la doivent à nos vices. C'eſt avec la même force de raiſonnement qu'il prouve que les Sciences ſont vaines dans l'objet

jet qu'elles se proposent. Pour montrer qu'elles sont dangereuses par les effets qu'elles produisent, il dit que *la perte irréparable du tems, est le premier préjudice qu'elles causent nécessairement à la Société*. C'est supposer que les Sciences lui sont inutiles. Selon lui, tandis qu'elles se perfectionnent le courage s'énerve; & il louë la bravoure des François. Il souhaiteroit que nos Troupes eussent plus de force & de vigueur, je le souhaite comme lui. On peut les accoutumer aux travaux pénibles, à supporter la rigueur des saisons, sans que les Belles-Lettres, les Sciences & les Arts en souffrent aucunement. *Si la culture des Sciences est nuisible aux qualités guerrieres, elle l'est encore plus aux qualités morales*: En voici la preuve; *C'est dès nos premiéres années qu'une éducation insensée orne notre esprit & corrompt notre jugement*. Voilà le Précis des preuves de M. Rousseau. On voit donc que j'aurois été fondé à dire simplement Non, par-tout où il a dit Oüi; ensorte que lorsqu'il me reproche d'avoir répondu Non, c'est comme s'il disoit: Je trouve fort mauvais, Monsieur, que vous ayiez fait à mon Discours, les réponses les plus simples & les seules qu'il mérite.

Pour-

Pourquoi la nature nous a-t-elle imposé des travaux nécessaires, si ce n'est pour nous détourner des occupations oiseuses? Fausse supposition. On sçait que les Sciences & les Arts ne sont pas inutiles. Il n'y a pas jusqu'au Discours de M. Rousseau qui n'ait son dégré d'utilité, puisqu'il fait sentir combien il est important d'enseigner l'Art de Penser. Peut-être même croira-t-on que ç'a été le dessein de l'Auteur, & qu'il a voulu nous donner des instructions dans le goût de celles que les Lacédémoniens donnoient à leurs enfans sur la tempérance.

M. Gautier devoit bien nous dire quel étoit le Pays & le mêtier de Carnéade. Quelle nécessité y avoit-il de dire de quel Pays étoit ce Philosophe? Ne devois-je pas aussi rapporter ce qu'en disent Ciceron, Pline, Diogene de Laerce, Aulu-Gelle, Valere-Maxime, Elien, Plutarque? &c.

J'ai appellé Carnéade, un des Chefs de la troisiéme Académie, & on me demande de quel mêtier il étoit.

M. Gautier, qui me traite par-tout avec la plus grande politesse, n'épargne aucune occasion de me susciter des ennemis. Quel jugement doit-on porter du Discours de M. Rousseau, si montrer qu'il se trom-

pe,

pe, c'eſt lui ſuſciter des ennemis ? Tout le mal que je lui ſouhaite, c'eſt qu'il penſe comme nos Académies.

J'avois dit „ les victoires que les Athéniens remportérent ſur les Perſes & ſur „ les Lacédémoniens mêmes, font voir que „ les Arts peuvent s'aſſocier avec la vertu „ militaire. „ *Je demande*, dit M. Rouſſeau, *ſi ce n'eſt pas là une adreſſe pour rappeller ce que j'ai dit de la défaite de Xerxès, & pour me faire ſonger au dénouëment de la guerre du Péloponéſe.* Je demande à mon tour, ſi l'on peut, ſans s'inſcrire en faux contre l'Hiſtoire, penſer que les Athéniens ayent eu moins de valeur & remporté moins de victoires éclatantes que les Lacédémoniens. Pourroit-on ſçavoir comment cet Auteur a acquis le droit de rejetter les faits hiſtoriques les mieux conſtatés, lorſqu'ils ſont contraires à ſon opinion ? Seroit-ce en prenant la réſolution de n'avoir pas tort ? Pour moi, j'ai pris celle de ne dire aucune choſe où il trouve que j'aye raiſon.

J'ai dit, en parlant des Athéniens, „ leur „ gouvernement devenu vénal ſous Périclés, „ prend une nouvelle face ; l'amour du plaiſir „ étouffe leur bravoure, les fonctions les plus „ honorables ſont avilies, l'impunité multiplie

„ plie les mauvais Citoyens, les fonds de-„ stinés à la guerre sont employés à nour-„ rir la molesse & l'oisiveté toutes ces cau-„ ses de corruption, quel rapport ont-el-„ les aux Sciences ? " M. Rousseau veut que ces causes ne soient que des effets de la corruption. J'avouë que différentes causes particuliéres peuvent avoir une cause premiére & générale, & que sous cet aspect on peut les appeller effets ; mais il n'y a nulle raison de croire que la culture des Sciences est cette premiére cause ; puisque toutes celles que je viens de rapporter subsistent dans plusieurs Pays où les Sciences ne furent jamais cultivées. D'ailleurs cette premiére cause est connuë. Périclés fit des changemens qui introduisirent le relâchement & le désordre. M. Rousseau connoît sans doute ce fait, & il ne laisse pas de dire : *M. Gautier, feint d'ignorer ce qu'on ne peut pas supposer qu'il ignore en effet, & ce que tous les Historiens disent unanimement, que la dépravation des mœurs & du gouvernement des Athéniens fut l'ouvrage des Orateurs.* M. Rousseau me permettra de ne pas convenir de l'unanimité des Historiens sur le sujet dont il est question. J'avouerai qu'il y avoit des Orateurs qui flattoient le Peuple ; mais, comme Plutarque l'a remarqué, les Athéniens qui pen-

dant

dant la paix trouvoient du plaisir à écouter leurs flatteries, ne suivoient dans les affaires sérieuses que les avis de ceux qui faisoient profession de dire la vérité sans aucun respect humain.

Platon, qui connoissoit parfaitement le gouvernement & les mœurs des Athéniens, reconnoît que l'excès de leur liberté annéantit leur vertu, & que cette liberté excessive avoit sa source dans la sûreté où ils croyoient être depuis la victoire de Salamine. Il dit que la crainte étoit un frein nécessaire à leurs esprits.

Justin confirme la vérité de cette réfléxion, en disant que leur courage ne survécut pas à Epaminondas. „Délivrés d'un „rival qui tenoit leur émulation éveillée, „ils tombérent dans une indolence léthargi„que. Le fonds des armemens de terre „se consume aussi-tôt en jeux & fêtes. La „paye du Soldat & du Matelot se distri„buë au Citoyen oisif. La vie douce & „délicieuse amollit les cœurs, &c.

En tout cela il n'est pas question d'Orateurs. On sçait bien que plusieurs causes concoururent aux mêmes effets. Le sentiment de la Société des gens de lettres qui travaillent à l'Histoire universelle, est, que la corruption fut amenée chez les Athéniens par l'opulence que leur procu-

rérent leurs victoires. Voyez si Messieurs de Tourreil, Bossuet, Rolin, Lenglet, Mably & autres qui ont parlé des causes de la dépravation des mœurs & du Gouvernement des Athéniens, disent que ce fut l'ouvrage des Orateurs. *

Les défauts, les vices que les Gens de Lettres peuvent avoir de commun avec les ignorans, M. Rousseau les impute aux Sciences. Oh qu'il pense différemment du Maître à danser de M. Jourdain! Selon l'un tous les maux viennent de ce qu'on ne cultive pas l'art de la Danse; & selon l'autre, de ce qu'on cultive tous les Arts.

Il m'aprend qu'il y a dans la Gazette d'Utrecht, une pompeuse exposition de la réfutation de son Discours, &c. Je n'ai aucune

* M. Rousseau doit trouver bien pitoyable cette réfléxion de l'illustre Bossuet: „ Ce que fit „ la Philosophie pour conserver l'état de la „ Gréce n'est pas croyable. Plus ces Peuples „ étoient libres, plus il étoit nécessaire d'y „ établir par de bonnes raisons les régles des „ mœurs & celles de la Société. Pythagore, „ Thalès, Anaxagore, Socrate, Archytas, Platon, Xénophon, Aristote & une infinité „ d'autres, remplirent la Gréce de ces beaux „ préceptes. Les Poëtes mêmes, qui étoient „ dans les mains de tout le Peuple, les instruisoient plus encore qu'ils ne les divertissoient.

cune part à ce qu'on en a dit dans la Gazette, ou dans d'autres ouvrages. M. Rousseau doit-il trouver mauvais qu'on rende compte au public d'une dispute littéraire, qui est intéressante ? Doit-il s'en prendre à moi de ce qu'on trouve mon discours plus solide que le sien ? Si je voyois dans la Gazette un éloge de son ouvrage, je ne l'accuserois pas de l'y avoir fait insérer; je me contenterois de penser que ceux qui loueroient la justesse de ses raisonnemens ont l'esprit faux.

Il n'est pas vrai, selon M. Gautier, que ce soit des vices des hommes que l'Histoire tire son principal intérêt. Je n'ai pas parlé du principal intérêt de l'Histoire. C'est avec l'Auteur de la Gazette que M. Rousseau doit entrer en lice. J'admire l'adresse qu'il a de déterrer dans une Gazette une réponse qui n'est pas de moi, au lieu de répliquer aux miennes. Il demandoit ce que deviendroit l'Histoire, s'il n'y avoit ni Tirans, ni Guerres, ni Conspirateurs. Ma réponse, qu'il a eu la prudence de ne pas relever, a été mise dans un beau jour par deux Auteurs * qui ont pris parti contre lui.

* L'un a composé un très-beau Discours, qu'on trouve dans le Mercure de Décembre ; l'autre est M. Freron, qui se fait tant d'honneur par ses Ouvrages.

Il avoit dit : *A quoi serviroit la Jurisprudence sans les injustices des Hommes ?* J'avois répondu, qu'aucun Corps politique ne pourroit subsister sans Loix, ne fut-il composé que d'Hommes justes. M. Rousseau reconnoit cette vérité ; or dès que les Loix sont nécessaires, il faut qu'on en ait la connoissance ; la Jurisprudence est donc nécessaire. On demande pourtant si je la confond avec les Loix. Supposons qu'il n'y ait que des Hommes justes en France, ne faudra-t-il pas des loix de toutes espéces, relatives à la variété des affaires, au Commerce, à la Navigation, aux Manufactures, aux Impôts, aux différens Droits des Particuliers, aux divers Ordres de la Nation ? &c. Ces loix nécessairement nombreuses pour un grand Peuple, seront, outre cela, susceptibles de plusieurs interprétations, suivant la diversité des circonstances : l'étude de ces loix suffira donc pour occuper quelques Citoyens, dont les lumiéres aideront leurs compatriotes.

Les Lacédémoniens n'avoient ni Jurisconsultes, ni Avocats. Ils avoient des Magistrats & des Procédures juridiques. On range sous l'onziéme Table des Loix de Licurgue celles qui concernent les Cours de Justice ; & puisqu'il étoit défendu aux jeunes gens d'assister aux Plaidoyers, apparemment

ment qu'on plaidoit. Mais ſupoſons les choſes telles que les raporte M. Rouſſeau: Des inſtitutions qui conviennent à une petite ſociété de Soldats, peuvent-elles avoir lieu dans un grand Etat? Je m'en raporte là deſſus à ſa politique. Mais j'ai de trés-bonnes raiſons pour ne m'en rapporter qu'aux lecteurs ſur ce que je dis dans la Réfutation. On n'y trouvera aucun des raiſonnemens faux ou ridicules que M. Rouſſeau a la bonté de me prêter, pour rapeller ſans doute la ſimplicité de ces premiers tems qui doivent faire honte à notre ſiécle, à ce ſiécle malheureux qui eſt aſſez corrompu par les Sciences pour exiger de la bonne foi juſques dans la diſpute.

Cependant je reconnoîtrai volontiers qu'il raporte fidélement quelques réfléxions générales, ou qui préparent mes tranſitions, ou qui ſont des ſuites de quelques raiſonnemens. Par exemple, j'avois dit: ſous prétexte d'épurer les mœurs, eſt-il permis d'en renverſer les appuis? Il répond: *ſous prétexte d'éclairer les eſprits, faudra-t-il pervertir les ames?* Ces réfléxions & d'autres ſemblables, ſont peut-être également fondées; & il eſt ſurprenant que M. Rouſſeau qui eſt réſolu, comme il l'aſſure pluſieurs fois, à ne point répliquer, réponde à des bagatelles, préférablement,

à ce qui renverse ses preuves prétenduës. Il est plus surprenant encore que dans la crainte où il est, de voir les brochures se transformer en volumes, il en fasse une de trente-une pages, pour dire qu'il ne dira rien.

S'il se défend mal lorsqu'on l'attaque, en revanche, il se défend très-bien quand on ne l'attaque pas. Je me borne à un seul exemple : Il dit que je lui reproche d'avoir employé la pompe oratoire dans un discours Académique, & j'ai loué son éloquence en trois ou quatre endroits. Il est vrai que j'ai demandé à quoi tendoient ses éloquentes déclamations ; mais il me semble qu'il n'est pas nécessaire d'être perverti par les Belles-Lettres, pour voir que ce mot, *déclamations*, tombe sur le défaut de justesse dans ses raisonnemens, & non sur la forme de son stile. Aussi M. Freron, qui applaudit à l'éloquence de son discours, dit, avec raison, qu'il est obligé de ne le regarder que comme une déclamation vague, appuyée sur une Métaphisique fausse, & sur des applications de faits historiques, qui se détruisent par mille faits contraires.

DÉFENSE DES ARTS.

Depuis que M. Rousseau a publié le Discours qu'il a composé sur cette question proposée par l'Académie de Dijon, *Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs.* Discours que cette Académie a couronné, plusieurs Athletes se sont élevés contre un Orateur qui s'est servi de toutes les forces de l'Eloquence pour la condamner elle-même, & arracher aux Sciences & aux Arts un prix qu'ils ne destinoient point à leur ennemi. Nous nous intéressons trop ouvertement aux Arts, pour demeurer tranquilles spectateurs de ce combat; ainsi en attendant que nos occupations journalieres & le soin de regagner le tems que nos Mémoires ont perdu, nous permettent d'examiner ce que cette fameuse question & les écrits qu'elle a occasionnés, ont de solide comme aussi ce que l'on doit penser sur les Arts & leurs progrès, nous donnerons ici traduite en françois la harangue que M. le Roi a composée en latin pour la défense des Sciences & des Arts.



DISCOURS

De M. Le Roi, Professeur de Rhétorique au Collége du Cardinal le Moine, prononcé le 12. Août 1751. dans les Ecoles de Sorbonne, en présence de MM. du Parlement, à l'occasion de la distribution des prix fondés dans l'Université.

Traduit en François par M. B. Chanoine Régulier, Procureur Général de l'Ordre de saint Antoine.

Des avantages que les Lettres procurent à la Vertu.

MESSIEURS,

Les Lettres ont leurs Phénomenes ainsi que la Physique. Comme, à la faveur d'un tems serein on découvre quelquefois dans le Ciel de nouveaux astres, dont l'éclat surprenant arrête nos regards, & dont la marche peu connue fixe l'attention des Astronomes: de même lorsque les Lettres sont le mieux cultivées, on voit de tems en tems s'élever parmi les Sçavans des opini-

opinions aussi frappantes par leur nouveauté que par leur singularité ; & dont les progrès affligeans pour ceux qui les considerent, laissent entrevoir avec peine le fruit que l'on en doit attendre. C'est le cas où nous nous trouvons aujourd'hui, dans un siécle où les Sciences & les Arts ont été portés à un si haut degré de perfection : En effet quoi des plus inoui, que ce qu'on a depuis peu avancé publiquement ; Que les Lettres sont la principale cause de la corruption des mœurs ?

Ce n'est point ici, Messieurs, un jeu d'esprit, ni l'effet de quelque jalousie secrete. Nos adversaires combattent à visage découvert : ce sont des personnages graves ; & ce qu'il y a de plus extraordinaire ce sont des hommes très-éloquens. Ils citent le genre humain à leur Tribunal ; & parcourant son histoire comme s'il ne s'agissoit que de l'histoire de la vie d'un seul homme, ils remarquent d'abord, que créé depuis plusieurs siécles, après une longue enfance, loin de devenir plus mûr avec l'âge, il renchérit tous les jours sur ses anciens vices, qu'il se plonge de plus en plus dans le crime, & ne cesse jamais d'être le jouet de quelque passion particuliere ou de toutes ensemble. Indignés à la vûe d'une si étrange dépravation, & persuadés d'une

part que nos désirs sont l'unique source de nos déréglemens ; & de l'autre, qu'on ne désire que ce que l'on connoît ; ils osent conclure que la vertu n'a contre le vice d'asile assuré que dans le sein de l'ignorance, & que les Sciences & les Arts sont pour l'esprit qui en est orné autant de différens poisons, dont il faut proscrire l'usage.

Nous conviendroit-il d'autoriser ce sentiment par notre silence? & ne devons-nous pas plutôt le soumettre à la censure de cette auguste Assemblée? C'est ici, Messieurs, que les Lettres comparoissent devant vous, non en qualité de suppliantes, comme elles plaident moins pour leur propre intérêt que pour celui de l'humanité, cette posture les déshonoreroit; ni même en qualité de complaignantes, car elles n'ont garde de s'irriter contre ceux que le seul amour de la vertu porte à les insulter : mais remplies d'égards pour tout le monde, elles vous invitent simplement à examiner, si sous prétexte de venger la vertu, on ne lui causeroit pas un extrême préjudice, en lui interdisant tout commerce avec elles.

Quel plus juste motif de confiance pour les Lettres, que de voir l'élite du Royaume s'assembler en foule dans ce lieu, qui a toujours

jours été regardé comme le sanctuaire des Sciences ? Ici, Messieurs, même en gardant le silence, vous plaidez éloquemment leur cause ; votre présence seule, qui est une preuve de l'attachement que vous avez pour elles, leur répond de la victoire.

Chargé d'acquitter le tribut annuel que nous vous devons, je vais donc parcourir les avantages que les Lettres procurent à la vertu, & vous montrer dans la premiere partie de ce Discours, combien ceux qui les condamnent les connoissent peu : vous verrez dans la seconde que l'expérience & les faits détruisent également les reproches, dont on veut les accabler. Daignez, Messieurs, prêter à ce que je vais dire une oreille favorable.

PREMIERE PARTIE.

On peut pardonner aux ignorans l'erreur qui leur fait attribuer aux Lettres l'abus qu'en font quelquefois ceux qui les cultivent ; mais que des sçavans exercés dans tous les genres d'érudition méconnoissent leur essence & leur destination, & les rendent responsables de tous les maux qu'éprouve le genre humain, c'est un prodige qui a droit de nous surprendre. Il ne manquoit plus que ce dernier trait au tableau

bleau des miseres & des égaremens de l'homme que l'on exagere avec tant d'emphase. Qu'est-ce que les Lettres ? Sont-elles autre chose qu'un précieux dépôt conservé dans les Livres, un Recueil des préceptes des Sages, qui s'est formé peu à peu, & qui répandu dans tout l'Univers sert à éclairer l'esprit, à réformer le cœur, en un mot à perfectionner tout l'homme ? Quelle est leur origine ? Ne sont-elles pas le fruit de la vertu, qui inspiroit à ces Sages autant de tendresse pour le genre humain que de zéle & d'intelligence ?

Mais cette excellence propre aux Lettres, cette origine divine, est précisément ce qu'il s'agit de prouver. Toutes les Sciences, dit-on, sont vaines ou pernicieuses : elles naissent de la superfluité ou de l'amour du plaisir... Ce n'est pas ainsi qu'ont pensé tant d'illustres auteurs chez les prophanes ; les Platons, les Xenophons, les Cicerons ; & parmi les Ecrivains sacrés, les Lactances, les Clemens d'Alexandrie, les Basiles. Ne perdons pas cependant un tems précieux : Laissons les autorités pour nous appliquer à connoître ce que les Lettres sont en elles-mêmes ; & décidons la question par ce que les Législateurs ont ordonné, plutôt que par ce que les Philosophes ont écrit.

On

On voudroit que l'homme n'agît jamais que par l'inspiration de la vertu; & que tous les habitans de la terre ne formassent qu'une Cité toute composée d'honnêtes gens. Le plan est magnifique; mais comment l'exécuter sans le secours des Lettres. On répond que l'exemple suffit, que l'ignorance supplée aux préceptes. Fort bien: Mais quels exemples doit-on attendre d'une multitude grossiere & sauvage! Tels étoient sans contredit les hommes avant l'établissement des Lettres: Occupés à faire la guerre aux animaux qui leur servoient de nourriture, & presque semblables à eux, ils n'avoient ni loix, ni mœurs. Si quelques-uns doués d'une raison supérieure se portoient à la recherche du bien, privés du secours de l'histoire & des agrémens de la Poësie & de l'Eloquence, combien leur voyoit-on faire de vains efforts & de fausses démarches? Pouvoient-ils se donner pour modéles à des Barbares? Peu efficace pour le bien & très-puissant pour le mal, l'exemple est par lui-même une foible ressource. La vertu modeste excite l'envie: son silence même est un reproche sanglant qui confond ouvertement & le crime & l'injustice: Pour se faire aimer il faut qu'elle disparoisse: Quel charme plus puissant que celui des Lettres pour la rappeller & pour la faire goûter?

L'igno-

L'ignorance, répond-on, tient les passions dans un engourdissement que les Lettres dissipent. Quelle pitoiable défaite! C'est ici que nos adversaires ne peuvent déguiser la foiblesse de leur cause : En voulant pourvoir à la sureté de la vertu, ils la laissent sans défense, ils la livrent à ses plus cruels ennemis. L'homme naturellement révolté contre la domination aura-t-il donc besoin des Lettres pour apprendre à secouer le joug de l'obéissance? L'orgueil dont il est radicalement infecté, & qui le rend sourd aux conseils de la raison ne suffit-il pas pour le porter à la révolte? Est-il de maître plus absolu, plus adroit & plus séduisant que lui? L'homme aura-t-il besoin des Lettres pour se livrer à de honteux excès, lui qui se prête si volontiers à la séduction des sens? Et quels Docteurs que les sens! Combien leurs piéges sont-ils fréquens, leurs sollicitations éloquentes, leurs flatteries insinuantes! L'homme aura-t-il besoin des Lettres pour employer la force ou la ruse à s'emparer du bien d'autrui? Parlerons-nous de l'amour? Quel Protée! Tantôt fier & brutal, tantôt doux & rampant, toujours fourbe & malin, il prend toutes les formes qui conviennent à ses vues. A quoi sert ici l'ignorance? Seroit-ce pour cacher à l'homme le levain de

cupidité qui fermente dans ſon cœur ? Mais n'eſt-ce pas une chimere de ſuppoſer qu'on puiſſe l'ignorer ? Ne vaut-il pas mieux apprendre à réformer les paſſions ? mais ſans l'étude des Lettres, comment s'affranchira-t-on de leur tyrannie ? Comment s'appliquera-t-on à devenir docile, chaſte, libéral ; à ſacrifier s'il le faut ſes biens & ſa vie pour le ſervice de la Religion & de l'Etat ? Les Lettres nous donnent ſur cette matiere de continuelles leçons, qui ne ſont jamais inutiles ; car ceux-là mêmes qui refuſent de s'y conformer, ſont ſouvent retenus dans le devoir par la crainte ou la honte qu'elles leur inſpirent. On ne fait point aſſez d'attention aux bons effets que ces ſentimens produiſent, & l'on ne réfléchit pas combien ils contribuent au bonheur de la Société.

Si dans toutes ſes actions l'homme n'avoit que l'honnêteté pour but, s'il la regardoit comme l'unique & le ſouverain bien, s'il étoit ſincerement pénétré de l'idée de l'ordre, & s'il ne s'en écartoit jamais ; j'avoue que les Lettres ne ſeroient pas alors néceſſaires à la vertu ; mais on ne peut nier, qu'elles ne lui ſerviſſent du moins d'un grand ornement. Quoi de plus beau & de plus agréable que l'Hiſtoire, la Poëſie & l'Eloquence ? Mais enfin l'homme étant

plongé

plongé dans d'épaisses ténebres, & violemment enclin au mal, pourquoi le priver d'un rayon de lumiere dont il a besoin pour découvrir la vérité, d'une étincelle de feu qui peut l'embraser de l'amour de la vertu? La témérité ne sera donc plus refrénée par les exemples que fournit l'Histoire, les délices pures de la chaste & divine poësie ne dissiperont plus les charmes trompeurs d'une poësie licentieuse, les sophismes ne feront plus foudroyés par les traits d'une éloquence mâle & solide? Ainsi l'honnête homme sans sçavoir & sans avoir de quoi se défendre, restera exposé aux attentats des voleurs? Quelle horrible inhumanité!

Qu'on cesse de vanter l'ignorance, comme si elle avoit la force d'étouffer dans l'ame le germe des passions, de même que le froid brule l'herbe des Champs. N'est-il pas plus raisonnable de penser, que comme les reptiles les plus vénimeux naissent dans les solitudes arides & incultes, de même l'ignorance est la source féconde des plus affreux désordres?

Parcourons le monde entier: Est-il un pays, un coin de la terre, qui n'ait été le théâtre des ravages de l'ignorance? Comment vivent aujourd'hui les nations barbares? Peindrai-je la fureur à laquelle ils

s'aban-

s'abandonnent pour le plus vil intérêt, qui les porte à se percer mutuellement avec des flêches empoisonnées ? Vous dirai-je... Mais il seroit impossible de détailler tant d'horreurs. Rappellez ce que vous en avez lû, rassemblez ce que l'histoire raconte de ces malheureux siécles, si célebres par le régne de l'ignorance ; vous ne compterez jamais, vous n'imaginerez pas même toutes les guerres, tous les fléaux, tous les forfaits que ce monstre a enfantés Le nombre & l'atrocité de ses attentats échapperent à toute votre sagacité. Jettons un voile épais sur tant d'infamies dont l'ignorance ne sçait pas rougir : mais vous, ses tristes victimes, dont les membres déchirés par les Cannibales couvrent le genre humain d'un éternel opprobre, sortez de vos tombeaux, conduisez les panégyristes de l'ignorance dans ces plages qui ne vous sont que trop connues, où l'on voit un pere de famille assis à table distribuer de sang froid de la chair humaine à sa femme & à ses enfans ! à l'aspect de ces cruels repas, de ces festins horribles qui réalisent la fable de Thieste, ils apprécieront eux-mêmes les obligations que nous avons à l'ignorance.

La pratique détestable des Antropophages n'est pas nouvelle, puisqu'il en est fait

mention dans Homere, le plus ancien des Auteurs profanes. Quels exemples d'honnêteté & d'humanité attendra-t-on de ces hommes abominables, sur qui la beauté & la perfection du corps humain ne font d'autre impression, que d'exciter en eux le sentiment d'une infâme luxure ou d'une barbare gourmandise.

Que seroit-ce du genre humain, s'il ne s'étoit pas trouvé des hommes assez éclairés pour connoître la noblesse de leur condition si honteusement avilie; assez hardis pour oser entreprendre de la rétablir dans ses droits; assez aimables pour adoucir l'humeur farouche de leurs compatriotes, & les faire consentir à l'établissement des Loix? mais lorsqu'il a été question d'aller à la source du mal, comment a-t-il pû se faire, que les différens Legislateurs quoique séparés les uns des autres par l'intervalle des tems & des lieux, se soient tous accordés à regarder l'ignorance comme la cause de la barbarie, & se soient servis des mêmes moiens pour la détruire? Ce sont là des faits qui démontrent évidemment l'utilité & la nécessité des Lettres.

Quel tribut d'amour, de respect & de reconnoissance ne devons-nous pas à ceux qui les ont fait naître! Leurs dépouilles mortelles

telles sont depuis long-tems enfermées dans le tombeau, mais leur esprit vit encore pour nous. Quel est ce vénérable vieillard que j'apperçois à travers les ombres de l'antiquité la plus reculée? son visage est plus brillant que le Soleil. O prodige! Plus il s'éloigne de notre âge; plus il paroît grand & lumineux. Placé sur une montagne élevée il reçoit les hommages de tout l'Univers; d'une main il commande aux flots de la mer; de l'autre il porte ces tables fameuses, où la Loi de Dieu est gravée. Que les partisans de l'ignorance jettent les yeux sur ce redoutable vainqueur, qui apprend aux hommes les merveilles de la Création; l'unité de l'Etre suprême, les triomphes de ce Dieu vangeur sur l'impiété, & qu'ils reconnoissent dans sa personne le Prince des Orateurs, des Philosophes & des Poëtes. Un peu au-dessous de Moyse j'apperçois d'un côté le Roi Prophête dansant devant l'arche du Seigneur, & suivi d'un peuple innombrable qu'attire la douceur & la sublimité de ces cantiques. De l'autre côté je vois dans des jardins fleuris ce Monarque à qui l'Esprit Saint donna le nom de sage: plongé dans une méditation profonde, il assigne à chaque âge, à chaque condition les devoirs qui les concernent, & ne montre pas moins d'habileté à peindre les hommes,

O 2 qu'à

qu'à percer les ſecrets de la nature. Quelle eſt cette auguſte Aſſemblée qui occupe le vallon ? C'eſt le chœur des ſaints Prophétes, qui feront à jamais l'honneur & le ſoutien de l'Eloquence & de la Poëſie.

Quelles vives lumieres ſortent de ce mont ſacré à travers les ténébres de l'idolâtrie qui l'environnent ! L'ancien Parnaſſe s'abbaiſſe devant lui, mais malgré les fables qui le dégradent & dans la ſombre nuit du Paganiſme, celui-ci laiſſe échapper des traits d'un feu pur & brillant. Combien de Solons, de Pompilius ont ſçu guider leurs pas à la lueur d'une raiſon épurée ? & n'ont pas craint de déclarer la guerre à l'ignorance.

Mais ſans nous arrêter à des exemples étrangers, ouvrons notre hiſtoire ; comparons les ſiécles ténebreux avec ceux où les ſciences ont fleuri ; & voyons en abrégé ce que les grands Princes & les habiles Politiques ont penſé ſur cette matiere.

Cette diſcuſſion nous fournira de tems en tems des traits agréables ; mais quelle ſera notre admiration lorſque nous repaſſerons le regne de notre auguſte Monarque ? Quel puiſſant protecteur des Lettres ! & de combien de faveurs les a-t-il honorées ! Dès l'âge le plus tendre, il ne s'eſt pas contenté de repandre en particulier ſes bienfaits

ſur

sur les Muses qui président à l'éducation de la jeunesse, il a voulu ensuite les doter avec une magnificence vraiment roiale. Durant les horreurs de la guerre, il leur a procuré les douceurs d'un tranquille loisir; & dès qu'il a donné la paix à l'Europe, il s'occupe tout entier du soin d'augmenter la gloire du nom François. Tandis qu'il parcourt ces monumens superbes, dressés par ses ancêtres, qu'il a lui-même réparés ou embellis; & qu'il cherche les moyens de laisser à la postérité des preuves de son goût & de sa munificence; un heureux génie lui suggere le plus beau plan qui fut jamais, dont l'exécution glorieuse lui étoit réservé? il s'agit d'affranchir de l'opprobre de l'ignorance & de la pauvreté cette jeune noblesse dont les généreux Peres ont prodigué leur sang & leur bien pour le service de la Patrie. Tel est l'objet de la fondation de l'Ecole militaire; les Eleves y seront instruits en même tems des principes de la Religion & des connoissances utiles à la défense de l'Etat. Cet établissement en procurant un double avantage à la Nation assure au Roi à deux différens titres le nom de Pere de la Patrie: il l'acquitte d'une dette justement contractée envers les ayeux de ces jeunes Héros, & lui fournit de nouveaux défenseurs, qui lui seront d'autant

plus attachés, que leur éducation sera tout à la fois la preuve autentique de la libéralité du Prince, de leur propre Noblesse, & des services que leurs parens ont rendus à l'Etat; dessein, dont Charlemagne lui-même, le restaurateur des Lettres dans toute l'Europe, pouroit être jaloux.

A cet illustre nom, l'ignorance pâlit, frappée d'un nouveau coup de foudre. Jamais Prince n'auroit sçû mieux que lui la faire valoir s'il étoit vrai qu'on peut en tirer parti. Quelle fut la conduite de ce sage Monarque? Pour avoir un corps de réserve, toujours prêt à combattre cette odieuse ennemie, il établit un Conseil des Comtes de sa Maison à qui il donna le pouvoir de dresser & d'interpréter les Loix, de terminer les Procès & de veiller à l'avancement des Sciences & des Arts. Telle est l'origine de ce célebre Parlement, supérieur à tous nos éloges. Que ne pourrois-je point en dire? Combien y compte-t-on de lumieres du Barreau, de Héros de Thémis, de modéles d'une constance invincible? Il faudroit n'en omettre aucun pour rendre justice à tous. Combien de Magistrats soutiennent dans les Tribunaux des Provinces l'honneur de ce premier Corps, dont ils ont été tirés, & y perpétuent le zéle pour la Justice & l'amour des Lettres

qui

qui lui furent jadis inspirés par Charlemagne.

J'en trouve la preuve dans vous-même, Monsieur, ce grand Empereur conversoit familierement avec les gens de Lettres, & leur témoignoit autant de bonté que vous en faites paroître en prenant place dans cette Assemblée. Il excitoit les sçavans à se distinguer dans la carriere de la Littérature par les mêmes caresses dont vous honorez nos jeunes athletes victorieux. Par-tout vous êtes chéri & considéré comme il l'étoit : car il n'est aucun des parens de cette florissante jeunesse, en quelque lieu qu'il habite, qui ne tourne dans ce moment les yeux sur vous, & qui pénétré d'admiration, de zéle & de respect ne s'en orgueillisse en quelque sorte & ne s'attendrisse jusqu'aux larmes, lorsqu'il vous voit remplir si dignement les fonctions de Pere à l'égard de ses enfans.

Vous avez droit, illustres Sénateurs, à de pareils sentimens de reconnoissance. Ce n'est pas sans peine que vous quittez ces glorieuses occupations, que votre Religion, votre prudence, votre zele infatigable pour la Patrie vous rendent si chers. Ne regrettez pas néanmoins les courts instans que vous accordez à nos vœux. Ce sont les vertus mêmes que j'ai nommées

qui vous conduisent ici: Elles ne peuvent que vous bien inspirer. Elles sçauront vous rendre avec usure ce peu de tems que vous nous sacrifiez. Votre présence à nos exercices va prévenir des maux ausquels votre sagesse auroit été obligée de remédier; & vous prepare déja des coopérateurs empressés de suivre vos traces. Lorsque Charlemagne eut formé votre auguste Compagnie, cet habile Monarque vit bientôt qu'il n'étoit pas moins nécessaire d'établir une société de Sçavans, qui fut comme une Pepiniere de l'Etat, où la jeunesse la plus distinguée, honorée de votre protection apprit à devenir un jour digne de vous succéder. Associée à votre gloire dès sa naissance, jugez, Messieurs, de la joie de l'Université, lorsqu'elle peut jouir de la présence de tant de grands hommes, qui furent autrefois élevés dans son sein, & qui sont maintenant son plus ferme rempart & ses plus zélés Panégyristes. Sa reconnoissance redouble aujourd'hui qu'il s'agit de l'honneur des Lettres: votre absence les auroit privés de l'un des plus surs & des plus glorieux moyens qu'elles puissent employer pour la défense de leur cause.

Mais si les Rois & les Législateurs ont cru s'illustrer en favorisant les Lettres, & s'ils

s'ils en ont tiré de puissans secours; pourquoi sont-elles maintenant traitées d'infames séductrices, & exposées à la critique la plus amere? N'est-ce pas attenter au bien de la Société, que de vouloir par d'odieuses imputations détourner les honnêtes gens de l'Etude, tandis que les hommes les plus sages, ont regardé les Lettres comme la plus courte & presque la seule voie qui conduise à la vertu? Nos adversaires rougissent peut-être de se voir en opposition avec de si respectables autorités: ils avouent qu'ils ont excédé en traitant les Lettres avec si peu de ménagement, mais ils n'en veulent, disent-ils, qu'à l'abus énorme qu'on en fait. C'est un trésor précieux que les hommes sont indignes de posséder, parce qu'ils le tournent en poison: si le fait est vrai, Messieurs, rendons les armes, avouons notre défaite. Que ces filles du Ciel, présent trop funeste à la terre retournent au lieu de leur origine. Que le Prince si pieux qui vient de fonder une Chaire dans cette Université pour l'interprétation des saintes Lettres condamne son zéle mal entendu, & qu'il réserve ses libéralités pour de plus dignes objets. Il faut renfermer sous le sceau les divines Ecritures, parce qu'un Bayle pourroit les profaner: Que

les Philosophes n'entreprennent plus de nous développer les ressorts de la Providence, également admirable dans le plus grand comme dans le plus petit de ses ouvrages, ni l'efficacité de la Toute-puissance de Dieu, qui se fait une espece de jeu de la création de ce vaste Univers, parce qu'un Spinosa pourroit confondre la substance divine avec les esprits creés & la matiere, & en faire un composé monstrueux : Que la Jurisprudence cesse de nous donner des leçons, pour la conduite de notre vie & la police des Etats, parce qu'un Hobbes pourroit abuser des plus saines maximes : Que l'Orateur & le Poëte, que le Peintre & le Statuaire ne transmettent plus à la posterité la mémoire des belles actions ; qu'on étouffe dans son berceau l'art prodigieux, si propre à illustrer notre Patrie & notre siécle, de ranimer sur la toile une peinture prête à céder sur la fresque ou sur le bois à l'injure des tems. Qu'on interdise aux Artistes distingués l'usage de ces admirables talens, fondement solide de leur fortune & de leur réputation : qu'on supprime enfin tous les Livres, que les sçavans se taisent & que les Lettres soient condamnées à l'oubli. L'ignorance triomphera : mais quel bien en résultera-t-il ? Si

Si l'on proſcrit les Sciences & les Arts, le monde entier retombe dans le cahos.

Dans cette ſuppoſition l'homme ſeroit réduit à une condition bien plus triſte que celle à laquelle les expoſerent jamais les inconvéniens qu'entraîne l'abus des Lettres. Nous ſommes donc redevables aux Lettres de pluſieurs avantages, ineſtimables malgré les abus dont on les accuſe. Mais ces abus en quoi conſiſtent-ils, & les Lettres en ſont-elles véritablement reſponſables! c'eſt ce qui nous reſte à examiner.

SECONDE PARTIE.

On peut abuſer de la Science comme de la Religion; mais ces abus mêmes en caractériſant notre foibleſſe démontrent ſenſiblement la néceſſité de l'une & de l'autre. Il ne s'agit donc pas de ſçavoir s'il eſt des gens qui faſſent ſervir les Lettres à de mauvais uſages, mais uniquement ſi elles s'y prêtent d'elles-mêmes, ſi elles ſont pernicieuſes de leur nature. Nos adverſaires ſoutiennent l'affirmative, & nous croyons les avoir ſuffiſamment réfutés par l'expoſition de ce principe certain: Que la ſcience eſt la ſource de toutes ſortes de biens, comme l'ignorance eſt la ſource de tout mal.

On

On nous conteste cette vérité, qu'on veut faire passer pour une subtilité Métaphysique, dont on appelle à l'histoire & à l'expérience; on croit pouvoir prouver par les faits que le luxe & l'irreligion doivent leur établissement & leurs progrès aux Lettres, & ne subsistent que par elles: Que de-là est sortie cette foule de passions effrénées, qui ont si souvent renversé les Empires, & presqu'anéanti le culte de la Divinité.

A cette accusation qui comprend tous les crimes possibles, les Lettres répondent: Comment serions-nous coupables des maux dont vous vous plaignez, nous qui n'étions pas encore au monde lorsqu'ils y ont paru? En effet, quand est-ce que l'impiété & la dissolution (je dis la dissolution & non pas le luxe, car celui-ci n'est qu'un léger dédommagement, que elle-là s'est adroitement ménagée lorsqu'elle a vû ses excès censurés & réprimés par les Lettres,) quand est-ce, dis-je, que ces malheureuses filles de la volupté & de l'ignorance se sont emparées de l'empire de l'Univers? N'ont-elles pas dès le premier âge marché tête levée, & secoué le joug de la pudeur? Ne vit-on pas dès-lors éclore toutes les passions, dont l'affreux débordement couvrit toute la terre de tant

de crimes & d'abominations, qu'un déluge universel n'a pas suffi pour la laver.

Où en étoient alors les Lettres ? elles étoient à peine conçues dans le sein d'un petit nombre de bons esprits ; ou si elles avoient déja vu le jour ; foibles & rampantes dans cette premiere enfance, elles n'osoient encore sortir de l'étroit espace qui servoit de retraite à ces sages. Cependant à la suite des infames plaisirs, l'irreligion aigrie plutôt que domptée par les exemples récens de la vengeance céleste, & devenue d'autant plus audacieuse que Dieu la traitoit avec plus d'indulgence, étoit monté à cet excès de folie de vouloir détrôner l'Etre suprême. Vains efforts, dont l'impiété essaia de se consoler en ravissant à Dieu son culte & ses adorateurs, par les attraits séduisans de la volupté. Tous les vices eurent alors des autels, & l'encens que l'on refusoit au souverain Maître fut prodigué à ces monstres impurs. Qu'y a-t-il en cela qu'on puisse imputer aux Lettres ? Loin de les accuser d'avoir donné naissance au crime : on peut dire que ce tyran leur déclare dès leur berceau la plus cruelle guerre. A peine sorties de l'enfance elles ne sçavent où fuir. Ici on leur tend des piéges, là on tâche de les exterminer à force ouverte.

L'Egypte

L'Egypte leur offre un asile. Mais qu'arrive-t-il ? On leur fait la réception la plus honorable dans la vuë de les séduire. On les érige en Déesses malgré elles. Pour les empêcher de publier les louanges du vrai Dieu & de venger l'injure faite à son saint Nom ; on les retient captives au fond des temples, où on les lie avec des chaînes d'or, ornées de fleurs & de pierreries. Elles ne rendent des oracles que par la bouche des Mages : leurs préceptes qui ne devroient servir qu'à l'instruction deviennent un langage énigmatique. Cette dure servitude ne les empêche pas néanmoins de faire quelquefois briller la vérité à travers une infinité de fables & de mensonges, dont de perfides interprétes ont soin de la voiler. L'Univers étonné reconnoît qu'il doit à l'Egypte, cette mere féconde du Paganisme & de la superstition, les Loix les plus utiles & les plus sages.

Parmi les Hébreux, les Lettres n'ont point été déshonorées par de semblables artifices, mais elles ont essuié de leur part bien d'autres indignités. A l'ombre de la protection divine elles ont long-tems joui de la liberté : mais combien de fois ont-elles été saisies d'une frayeur mortelle en voiant couler le sang de leurs plus chers défenseurs ? Semblables à l'infortunée Cassandre

ſandre des Poëtes, juſqu'à quand ce Peuple ingrat & incrédule les rejettera-t-il honteuſement ? Le Juif aveugle a laiſſé paſſer en des mains étrangeres le précieux dépôt de la Religion & des Lettres. Il ſe repaît des chimeres de la cabale & des rêveries du Talmud : ſon ignorance fait ſans doute ſon bonheur, il en eſt devenu moins avare, moins brigand, moins perfide.

Eſt-il néceſſaire, Meſſieurs, de chercher d'autres preuves ; ferai-je le récit ennuyeux de ce qui s'eſt paſſé chez toutes les nations ? Parcourerai-je l'hiſtoire des héros de la Scélérataſſe, pour vous convaincre de ce que vous ne ſçauriez ignorer : Que l'homme a un fond de méchanceté qui ſe ſuffit à lui-même ſans le ſecours des Sciences ? Que pourroient-elles ajouter à l'ambition de Sémiramis, à la cruauté de Cléopatre, à la perfidie de Mithridate, où à l'extrême dépravation de tant d'autres ?

Si nos adverſaires veulent s'en rapporter aux faits & à l'expérience, qu'ils ſe tranſportent en Aſie. Les Lettres y ont régné ſur le rivage oppoſé à l'Europe ; mais leur lumiere n'a pas brillé au-delà, ou elle n'y a lancé que de foibles rayons. Cependant depuis ce tems-là toute cette région n'a-t-elle pas été agitée par de violentes

lentés secousses? Combien de fois a-t-elle changé de maître, & que de révolutions a-t-elle éprouvées? Qu'on demande aux Chaldéens, aux Assyriens, aux Perses, aux Macédoniens, aux Romains si les Lettres contribuerent jamais à ces désastres. Mais pourquoi recourir à des tems si éloignés? Les expéditions modernes des Sarrasins & des Arabes suffisent pour décider la question. Les Sciences & les Arts furent-ils jamais plus méprisés & plus maltraités, que sous ces barbares vainqueurs qui se glorifioient de leur ignorance? Combien ont-ils saccagé de villes où les études étoient florissantes. Que dirai-je de ces Isles autrefois si renommées, d'Alexandrie & de sa fameuse Bibliotheque qu'ils ont réduite en cendres, enfin de toute cette côte d'Afrique où les Tertulliens, les Cypriens, les Augustins ont donné tant de preuves de leur génie & de leur érudition? Faut-il dater le regne de la pudeur, de la bonne foi, de l'humanité, depuis que la Patrie de ces saints personnages est devenue le Domaine des Corsaires & des Brigands?

On ne peut voir sans douleur que des débris de tant d'Empires se soit formé celui du libertinage & de l'irreligion. Ce couple impur s'applaudit au milieu de Babi-

Babilone, où il a établi son thrône depuis tant d'années. Le libertinage considere avec complaisance cette foule innombrable de peuples dévoués à la molesse: l'impiété se glorifie d'avoir assujetti à ses ridicules superstitions tant de grands génies. L'un & l'autre se réjouissent d'avoir rendue stérile la plus fertile partie du monde, & de l'avoir changée en deserts affreux. C'est en défigurant les productions de la nature, en proscrivant les ouvrages de l'art qu'ils sont venus à bout de dégrader l'homme & de ternir la gloire du Créateur: ils ne pouvoient choisir de plus sûrs moyens; mais donner son approbation à de pareils attentats n'est-ce pas se déclarer l'ennemi de Dieu & des hommes? Au contraire quoi de plus propre à allumer dans les cœurs le feu de l'amour divin que de parer le monde de tous les ornemens dont il est susceptible? C'est pour cela que Dieu plaça l'homme dans un jardin délicieux. C'est dans la même vue & par l'effet d'une inspiration céleste que les Lettres travaillent de concert à embellir l'Europe, où elles ont fixé leur séjour. En effet, Messieurs, c'est dans cette partie du monde que, après vous avoir décrit les ravages que l'ignorance a causés dans l'Asie & dans l'Afrique, je vais

vous démontrer les avantages inestimables qu'elles nous procurent.

Il est évident qu'il n'y a point de pays où l'éclat de la Divinité & la dignité de l'homme paroissent plus sensiblement qu'en Europe. Combien y compte-t-on de personnages aussi recommandables par la pureté des mœurs que par les connoissances acquises ? Ne sont-ce pas autant de soleils qui portent la chaleur & la lumiere dans le sein de nos villes, dont les rayons se répandent sur nos campagnes & percent l'obscurité des plus sombres réduits ?

Les besoins de la vie nous imposent un travail nécessaire qui par sa continuité & par l'application qu'il exige, pourroit affoiblir les connoissances que nous avons de la Divinité. Mais remarquez à quel point les Lettres sont attentives à adoucir ce travail. De célébres Académiens s'appliquent à perfectionner l'agriculture; ils fouillent eux-mêmes les entrailles de la terre, & la forcent par de sçavans essais à déclarer jusqu'où s'étend le terme de sa fécondité ; leurs soins sont abondamment récompensés : que de fleurs charmantes, que de fruits délicieux couvrent nos champs ! Que de plantes & d'arbres de diverses especes nous fournissent à l'envi le nécessaire, l'utile & l'agréable ! Graces à l'industrie

duſtrie de ſes habitans, l'Europe eſt la ré-gion de l'Univers la plus fertiliſée & la plus riante.

Mais il étoit à craindre que le lâche & pareſſeux frêlon n'enlevât à la diligente abeille le fruit de ſes travaux; c'eſt à quoi les Lettres ont pourvû par l'établiſſement des loix entre les citoiens; & pour repouſſer l'avide étranger, oppoſſant la force à la force, elles ont formé les regles de l'Art militaire. Laquelle des deux de la Juriſprudence ou de la ſcience des armes doit tenir le premier rang dans notre eſtime? c'eſt ce qu'il n'eſt point facile de décider, tant l'une & l'autre ont été fécondes en hommes illuſtres.

Mais comme leurs emplois & leurs fonctions n'occupent que peu de perſonnes en comparaiſon du grand nombre de ceux qui vivent ſous leur double protection, par quel moien les Lettres ont elles prevenu dans la multitude l'oiſiveté & les vices qui marchent à ſa ſuite? Vous venez, Meſſieurs, d'admirer leur ſageſſe, louez à préſent leur induſtrie. Elles ont inventé toutes ſortes d'Arts, qui concourent en différentes manieres au bien public. Ils ſervent à étendre ou à exercer le génie, à conſerver ou à rétablir la ſanté, à exciter dans tous un noble émulation. Ce ſont

eux qui érigent aux actions vertueuſes des monumens éternels, qui augmentent l'éclat du Thrône, enrichiſſent le Citoyen, & fourniſſent à chacun ſelon ſon état & ſes talens une occupation convenable.

On a raiſon d'admirer ce qui ſe paſſe dans une ruche d'abeilles : Mais à la vûe de l'ardeur inexprimable dont nos ouvriers ſont animés, qui leur fait employer toutes les reſſources de l'eſprit, toute la dextérité de la main pour produire tant de chefs-d'œuvre, quel eſt l'homme aſſés aveugle, aſſés ſtupide pour ne pas reconnoître le premier auteur de ces belles inventions, & pour lui refuſer le tribut de louanges qui lui eſt dû ? Aux yeux de tout homme qui ſçait penſer l'Europe eſt tout enſemble un jardin de délices, & l'objet d'une continuelle admiration ; car ce n'eſt point une nouveauté de la voir enfanter chaque jour de nouveaux miracles.

Au milieu de ce jardin, dira-t-on, comme dans l'ancien Paradis-terreſtre eſt placé l'Arbre de vie, auquel il eſt défendu de toucher : C'eſt la Religion. Cependant combien d'animaux féroces s'efforcent de lui nuire ? Et d'où lui vient cette prodigieuſe quantité d'adverſaires, ſi ce n'eſt de la part des Lettres, que l'on regarde mal à propos comme le rempart de la foi ?

Il

Il eſt aiſé de prouver que les Lettres ont effectivement l'honneur de ſervir à étendre & à maintenir la Religion. Elle ne fut jamais en plus grand danger que lorſque les études furent languiſſantes. Au contraire elle n'eut point de jours plus beaux & ne remporta point de victoires plus ſignalées, que lorſque les Lettres renaiſſantes l'accompagnerent au combat. Faut-il en donner des preuves ? La Chaire même où je ſuis m'en fourniroit en foule ; mais je n'en veux point d'autre que ce trait de l'Empereur Julien, le plus dangereux comme le plus politique d'entre les hérétiques & les apoſtats. Il comprit que la religion pareroit aiſément tous les coups qu'il vouloit lui porter, tant que les Lettres veilleroient à ſa défenſe. Inſpiré par la malignité de ſon génie, il tenta d'abord de les anéantir. Mais Dieu ſçut les venger en les faiſant ſervir à la vengeance de ſon culte. Il permit que les Lettres détruiſiſſent l'idolâtrie par l'idolâtrie même, dont elles dévoilerent l'abſurdité, & firent ainſi triompher la religion de la maniére la plus glorieuſe & la plus éclatante.

Fidéles à l'obligation où elles ſont de ſuivre conſtamment la voix de la vérité & les étendards de la vertu, les Lettres n'avoüent pour diſciples que les gens de bien

qui combattent à leur côté contre la licence & l'irreligion. Ceux qui, séduits par les faux attraits de la volupté & du mensonge, abusent le leur génie & de leurs talens, pour faire tomber les autres dans les mêmes piéges, sont autant de déserteurs qu'elles méconnoissent, & dont elles abhorrent la perfidie.

Il est vrai que malgré tous leurs efforts, elles ne sçauroient étouffer le dragon furieux, cet éternel ennemi de la religion, qui précipite du ciel les étoiles, & dont la bouche impure vomit sur la terre un torrent de livres impies : mais faut-il pour cela, dans l'accès d'une douleur aveugle, imputer aux Lettres les crimes de ce monstre ? L'ignorance est-elle donc la seule compagne de l'innocence & de la probité ? Pourquoi charger les Lettres de nos propres vices, nous qui sçavons qu'il n'est pas même permis de les flétrir en les appliquant à d'indignes usages ? Les traiter de séductrices, vouloir les condamner à périr, n'est-ce pas imiter l'égarement d'un furieux, qui prenant son médecin pour un empoisonneur, se jette sur lui, & veut lui enfoncer le poignard dans le sein ? Quel prognostic moins équivoque de cette barbarie, dans laquelle on craint que nous ne soyons bientôt replongés !

On

On nous oppose l'exemple des Lacédémoniens. Excellens modéles, Messieurs! Acheterons-nous comme eux, par le renoncement aux douceurs & aux commodités de la vie, le droit d'être ambitieux, injustes, adultères, ennemis de la liberté d'autrui, & nous ferons-nous gloire de ressembler à de vils gladiateurs? Si les loix de Lycurgue contiennent quelque chose de bon, à qui en fut-on redevable si ce n'est aux Lettres? Ces anciens Romains, dont on évoque les ombres, comme pour nous faire rougir en nous confrontant avec eux, n'avoient-ils rien emprunté de Pythagore & des autres Législateurs de la Grèce? Les Fabricius eux-mêmes, les Curius, les Fabius, puisoient dans les Lettres les notions de la vraye vertu. Cet amour de la patrie dont on leur fait tant d'honneur, qu'étoit-il chez eux, si vous en exceptez un très-petit nombre, si-non l'injuste conspiration d'un peuple de soldats qui aspiroit à la conquête de l'Univers; le sentiment d'une ambition effrenée, qui enyvrée par ses succès donnoit aux nations vaincues autant de Tyrans, que Rome avoit de Citoyens? Auroient-ils été capables de ce désintéressement dont notre auguste Souverain a donné de si belles leçons à ses alliés & à ses ennemis mêmes?

Si les Spartiates, ainsi que les Romains avoient eu autant d'amour que lui pour l'équité; s'ils avoient cherché à commander aux hommes plutôt par la sagesse des loix que par la force des armes; si leur Sénat s'étoit constamment appliqué à devenir pour les autres nations un modéle de modestie & de bonne foi, nous leur accorderions volontiers les éloges que nous refusons au masque de la vertu: mais en supposant qu'ils auroient pris la vraye vertu pour guide, il ne faut pas croire qu'ils l'eussent fait sans le secours des Lettres.

Ce sont les Lettres qui donnent un lustre incomparable à la vertu: celle-ci a des charmes, il est vrai, qui lui sont propres, & qu'elle n'emprunte que d'elle-même; mais semblable à l'aimant qui a besoin d'être armé pour développer toute sa force, la vertu ne peut guères se passer de la science. Seule & isolée, elle paroît l'effet d'un caractère dur, ou d'un génie stupide. Pour emporter tous les suffrages, il faut allier la piété à l'érudition. Cet heureux accord dissipe le venin de l'envie, réprime l'audace de l'impiété, chasse les vaines terreurs qu'inspire la timidité. Il n'est personne qui n'embrasse volontiers le parti de la vertu guidée & éclairée par la science.

On

On nous cite je ne ſçais quel peuple, qui n'exiſte peut-être nulle part, ſi ce n'eſt dans les deſcriptions des Poëtes, dont les mœurs, dit-on, ſont ſi pures, qu'il ne connoît pas même les paſſions. Il doit ſon innocence à une ignorance profonde qui lui interdit les connoiſſances les plus communes. C'eſt un peuple d'enfans, tant il a de douceur, de candeur & de ſimplicité. En ſuppoſant la vérité de ce qu'on avance ainſi, je vous demande, Meſſieurs, ſi l'intelligence du Créateur brille avec plus d'avantage dans les jeux puériles, ou les occupations frivoles de ce peuple ignorant, que dans les ſublimes penſées & les actions héroiques du Sage dont l'eſprit eſt paré des richeſſes de la ſcience; Non ſans doute, on ne connoît point la vertu, lorſqu'on n'a pas de notion du vice. Il y a plus de grandeur à être vertueux par goût & par choix, à réprimer par la force de l'ame la vivacité des paſſions, à étendre l'empire de la raiſon par ſes mœurs & par ſes écrits, qu'il n'y en auroit à triompher du vice par l'ignorance & par l'inaction. Le peuple dont on nous parle tient préciſément le milieu entre l'homme & la brute; mais l'homme qui ſe diſtingue par la vertu jointe à la ſcience, s'éle-

ve au-dessus de lui-même, & se rapproche de la Divinité.

Puisque telle est l'excellence d'un pareil homme, que lui seul l'emporte sur tout un peuple, quel bonheur pour tous les Ordres de l'Etat, quelle gloire pour le Créateur & pour nous-mêmes qui sommes son ouvrage, si l'esprit & les talens étoient toujours réunis aux qualités du cœur & à l'amour de la religion! Quel magnifique spectacle! quel agréable concert! Un parterre émaillé de fleurs, le ciel étincellant de mille feux nous ravissent & nous enchantent; mais la terre parée de tant d'astres animés qui se prêteroient mutuellement de l'éclat n'auroit-elle pas droit de le disputer aux cieux? Au lieu d'être le marchepied du Très-haut, elle pourroit devenir son thrône, & augmenter la Cour des sublimes intelligences qui l'environnent.

Cette vûe du bien public a excité en faveur des Lettres le zéle d'un homme* également recommandable par sa conduite & par ses ouvrages. Il a assigné les premiers fonds pour la distribution de nos prix. Simple particulier, le plan qu'il forma n'avoit pour but que le progrès de quelques

* M. L'Abbé LE GENDRE.

quelques Arts ; quelle seroit aujourd'hui sa joye, & combien se sentiroit-il honoré de voir le Sénat de la nation, le premier Parlement du Royaume consacrer à l'utilité publique la source d'une si louable émulation, & répandre dans tout le monde par le moyen de l'Université & le fruit du bienfait & la gloire du bienfaiteur ?

Cette fondation s'est accrue par la libéralité d'un homme célébre, (a) occupé pendant un grand nombre d'années à l'éducation de la jeunesse, qui non content d'avoir formé ses éléves à la vraye éloquence & à la belle poësie dans lesquelles il excelloit, entretient même après sa mort le goût des bonnes études.

On n'est pas moins redevable à ce zélé Citoyen, (b) le digne émule des Elzevirs & des Etiennes. Epris des charmes de la Langue & de l'éloquence Latine, après nous avoir donné de magnifiques éditions de Ciceron & d'autres excellens Auteurs, il retient par un prix considérable les muses Romaines prêtes à nous quitter. L'étude du latin ne sera plus négligée, consacrée d'une part à l'immortalité dans des livres parfaitement imprimés, & cultivée de

(a) M. COFFIN.
(b) M. COIGNARD.

de l'autre par les bouches éloquentes qu'excite la générosité du fondateur.

Tels sont les sentimens de ceux à qui vous devez les couronnes qui parent vos têtes, jeunesse cherie, votre sort fait des jaloux dans les Provinces & au-delà des limites de la France. Je n'ai pas besoin de vous exhorter à ne jamais oublier ce jour l'un des plus beaux de votre vie. L'ardeur & l'empressement que vous faites paroître, me sont de sûrs garants que vous en conserverez précieusement le souvenir. Mais ce que je ne puis assez vous recommander, c'est d'avoir sans cesse devant les yeux, quelle est la fin qu'on se propose en vous couronnant de tant de gloire; pourquoi cette auguste Cour suspend ses importantes fonctions; ce qu'elle attend de vous pour son service & pour celui de la patrie; ce qu'elle exige encore au nom de la religion dont elle est la protectrice; pourquoi tant d'illustres Citoyens honorent votre triomphe de leurs présence: enfin, quel est le juste retour que vous devez à l'Université pour les soins multipliés que votre éducation lui a couté. Que la science dont cette tendre mere a déposé le germe dans votre esprit, n'y dégénere jamais en ostentation ridicule. Soyez sçavans sans orgueil, fuyez une curiosi-

riosité téméraire, ayez de la douceur, de l'affabilité, & montrez par le bon emploi de vos veilles, que vous aspirez à la gloire & au titre de bons Citoyens. Tels sont les devoirs que prescrit cette Assemblée par ma bouche; voilà ce qu'attendent de vous nos Provinces qui ont les yeux fixés sur vous. Prouvez aux adversaires que nous avons combattus dans ce discours, non par l'autorité de nos maximes qu'ils ne veulent point reconnoître, mais bien par la sagesse de votre conduite, que l'Université dans ses leçons ne se borne point à un vain arrangement de mots; mais qu'elle vous a appris à ne chercher dans les écrits des anciens que ce qui peut contribuer à perfectionner les mœurs & éclairer la raison; qu'ils apprennent enfin de vous, & que votre exemple soit contre eux un argument sans réplique, qu'au lieu d'être des hommes frivoles ou dangereux, les gens de Lettres sont les plus zélés defenseurs de la vertu, & que leurs connoissances contribuent infiniment à l'affermissement de son empire.

Fin du premiere Tome.



Dispersit superbos mente cordis sui.
Luc. 1. 51.

LES AVANTAGES
ET LES
DÉSAVANTAGES DES SCIENCES ET DES ARTS,

Considerés par rapport aux Mœurs; en plusieurs DISCOURS, LETTRES, &c., où le Pour & le Contre sur cette importante Matiére est débattu à fonds:

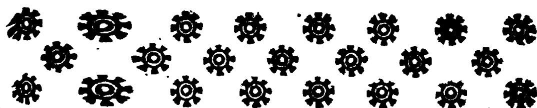
PAR MR. J. J. ROUSSEAU, & autres Savants Hommes.

NOUVELLE EDITION.

TOME SECOND.



A LONDRES,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
MDCCLVI.



PRÉFACE
DE L'EDITEUR
DU DISCOURS,
AVEC LES REMARQUES CRITIQUES.

La Littérature a ſes Cométes comme le Ciel. Le Diſcours du Citoyen de Geneve doit être mis au rang de ces phénomenes ſinguliers, & même ſiniſtres pour les Obſervateurs crédules. J'ai lu, comme tout le monde, ce célébre Ouvrage. Comme tout le monde, j'ai été charmé du ſtyle & de l'éloquence de l'Auteur; mais j'ai cru trouver dans cette Piéce plus d'art que de naturel, plus de vraiſemblance que de réalité, plus d'agrément que de ſolidité; en un mot, j'ai ſoupçonné que ce Diſcours étoit lui-même une preuve qu'on peut abuſer des talens, & qu'on peut faire dégé-

nérer l'art de développer la vérité, & de la rendre aimable, en celui de séduire & de faire passer pour vraies les propositions les plus paradoxes & même les plus fausses.

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui par l'art embelli ne puisse plaire aux yeux.

Boil. Art Poët. Ch. 3.

Mais en même temps j'ai cru m'appercevoir que cet abus de l'art n'a pas tout le succès que lui promettent les apparences; l'erreur se découvre à l'esprit attentif, sous les sophismes par lesquels on s'efforce de la revêtir du masque de la vérité, comme les mœurs artificieuses se trahissent elles-mêmes dans la contenance & les discours des hypocrites qu'on soupçonne & qu'on étudie. Néanmoins la grande défiance que j'ai de mes propres lumiéres, fit que la lecture de l'éloquent Discours me mit dans une sorte de perplexité: Quel parti prendre, me suis-je dit? L'espé-

rance de contribuer au bonheur général de la Société, comme au mien propre, d'être plus utile & plus agréable aux autres & à moi-même; d'être enfin meilleur que la nature ſeule ne m'avoit formé, eſt le motif qui m'a ſoutenu juſqu'ici dans l'étude des Sciences & des Arts; un projet ſi louable m'auroit-il fait illuſion? Avec le deſſein de chercher le mieux être, aurois-je pris exactement le chemin oppoſé? Tant de travaux ne me conduiroient-ils qu'à dégrader les talens & les inclinations que la ſimple nature m'avoit donnés. Si cela eſt, j'apprends tous les jours, & je travaille par-là tous les jours à me rendre pire que je n'étois. Si cela eſt, je me propoſe de donner de l'éducation à mes Enfans, & par-là je trame une conſpiration contre la Société, contre la Patrie, en formant un projet qui tend à la corruption de ſes Sujets. Grand Dieu! qu'ai-je fait, & dans quel abîme allois-je précipiter les miens. Malheur à ceux *qui ont briſé la porte des Sciences!* Allons, brûlons les Livres, oublions

jusqu'à l'Art de lire, & gardons-nous de l'apprendre aux autres.

Ce nouveau dessein mérite quelques réflexions; il a tout l'air d'une extravagance. Quoi! de propos délibéré, nous nous replongerions dans les ténébres & la barbarie? Cette action seule seroit, ce me semble, le chef-d'œuvre de l'aveuglement, & de la barbarie même.....

Barbarus hic ego sum,

Mais l'Auteur couronné par la respectable Académie de Dijon, m'assure que cette barbarie n'est qu'apparante, que je ne la crois telle, que parce que je n'entends pas la question....

quia non intelligor illis.

J'avoue que j'avois déja été fort surpris que ce Corps célébre eût proposé cette question; car toute question proposée est censée problématique; mais l'hommage rendu aujourd'hui au Discours par la même Société, met le comble à mon étonnement, & m'en impose; à peine osai-je

exa-

examiner. Il est un moyen d'éclaircir mes doutes, plus décent, plus sûr, plus conforme à la juste défiance que j'ai de mes lumiéres. J'ai l'honneur d'être lié d'amitié avec l'un des Membres du Sçavant Aréopage de Dijon, avec l'un des Juges qui a dû concourir au triomphe de l'Orateur Genevois. Consultons-le. Il est homme à ne rien faire à la legére; il nous fera part des raisons qui ont emporté son suffrage, & elles décideront sans doute le mien. J'ai suivi ce projet, & j'ai reçu de mon illustre Correspondant la Lettre suivante.

„ Oui, Monsieur, j'ai été l'un des Ju-„ges du Discours qui a remporté le Prix „en 1750; mais non pas un de ceux qui „lui ont donné son suffrage. Loin d'avoir „pris ce dernier parti, j'ai été le zélé dé-„fenseur de l'opinion contraire, parce que „je pense que celle-ci a la vérité de son „côté, & que le vrai seul a droit de pré-„tendre à nos Lauriers. J'ai même poussé „le zèle jusqu'à apostiller le Discours par „des Notes critiques, dont la collection

„ est plus considérable que le texte même ;
„ j'ai cru que l'honneur de la vérité, celui
„ de toutes les Académies, & de la nôtre
„ particuliérement, l'exigeoient de moi :
„ ces mêmes motifs m'engagent à vous en
„ envoyer la copie, & à vous permettre de
„ les rendre publiques. Dans cette vue,
„ j'ai lu l'Edition que l'Auteur en a faite,
„ & j'ai ajouté à mon manuscrit quelques
„ remarques nouvelles, ausquelles ses addi-
„ tions ont donné lieu.

„ Ne perdez point de vue, s'il vous plaît,
„ Monsieur, que ce ne sont que des apostil-
„ les, des notes que je vous envoye, & non un
„ discours fleuri ; que mon dessein n'a jamais
„ été d'opposer éloquence à éloquence, para-
„ doxe à paradoxe ; j'aurois peut-être tenté
„ le premier envain, & le dernier n'auroit
„ pas été de mon goût ; j'expose naturel-
„ lement à mes Confréres ce que je pen-
„ se d'une Piéce, dont je suis examina-
„ teur, en opposant, selon mes foibles
„ lumiéres, le raisonnement juste aux fi-
„ gures

„gures oratoires, la vérité claire au para„doxe. J'applaudis avec le Public au gé„nie & aux talens de notre Auteur ; mais „j'ose penser que sa Piéce n'est qu'un élé„gant badinage, un jeu d'esprit, & que sa „these est fausse. Si je puis vous en con„vaincre, j'ai gagné ma cause. Je préfé„rerai toujours l'art d'éclairer & d'instrui„re à celui d'amuser & de plaire, quand „il ne me sera pas possible de les réunir. „J'ai l'honneur d'être, &c.„

A Dijon, ce 15. Août 1751.

* *
** **

La générosité de Mr. *** combla mes vœux ; je m'applaudis du parti que j'avois pris ; je dévorai ses notes ; je m'y retrouvai, pour ainsi dire, par-tout. Pour sentir combien cette conformité me flate, il faudroit savoir tout ce que vaut Mr. *** Je suis persuadé que tous les amateurs des Sciences & des Arts, se trouveront aussi

flatés que moi, & par les mêmes raisons de la lecture de ses Refléxions. J'userai donc dans toute son étendue, du pouvoir qu'il me donne de les publier; ses motifs me paroissent aussi justes que ses remarques. Elles nous conservent enfin le droit si doux, si flateur de penser avec Horace, que... *le Philosophe n'a dans toute la nature que les Dieux au-dessus de lui....*

> *Ad summam,* sapiens uno minor est Jove, *dives,*
> *Liber, honoratus, pulcher, Rex denique Regum.*



RE-



REFUTATION.

Decipimur specie recti.

. . . *sunt certi denique fines,*

Quos ultrà, citràque nequit consistere rectum. *

L*e rétablissement - - qui ne s'en estime pas moins.* L'Auteur est très-savant, & joue par conséquent ici un personnage feint

* L'Epigraphe, *Decipimur specie recti . . .* choisie par l'Auteur de ce Discours, pour nous annoncer que notre prévention en faveur des sciences est une erreur; cette Epigraphe, dis-je, est la seule excuse qu'on puisse lui prêter à lui-même, encore n'est-elle pas fort bonne; car on peut être quelquefois trompé par les apparences & s'égarer; mais il faut pourtant convenir que le chemin du vrai a des marques distinctives, des limites, des bornes, *certi denique fines;* qu'il y a de regles pour s'y conduire: & en vérité elles me paroissent si évidentes dans l'opinion contraire à celle de l'Auteur, que je soupçonne qu'il a moins été séduit par les simples apparences du vrai, que par l'espoir de les réaliser à nos yeux à force de génie.

feint & accommodé à la Scène. Mais en général, sur quel fondement un honnête homme qui ne sauroit rien, ne s'en estimeroit-il pas moins ? Qui peut disconvenir que si cet honnête homme étoit savant, il auroit toujours un talent de plus, & qu'ainsi il en seroit d'autant plus estimable ? Mais est-il bien vrai qu'on puisse être parfaitement honnête homme & parfaitement ignorant tout ensemble ? Ne faut-il pas au moins connoître ses devoirs pour les remplir ? Ne faut-il pas les avoir appris par une éducation qui nous ait inculqué les principes d'une saine morale ? Une science aussi essentielle que celle-ci vaut bien, ce me semble, qu'on ne la compte pas pour *rien*, & que celui qui la possède, ne se regarde pas comme un *homme qui ne sait rien*. Si l'Auteur entend par *ne savoir rien*, n'être point Géometre, Astronome, Physicien, Médecin, Jurisconsulte, &c. Je conviendrai qu'on peut être honnête homme sans tous ces talens ; mais n'est-on engagé dans la société qu'à être honnête homme ? Et qu'est-ce qu'un honnête-homme ignorant & sans talens ? un fardeau inutile, à charge même à la terre, dont il consume les productions sans les mériter, un de ces hommes ausquels Horace fait dire...

Nos numerus sumus, & fruges consumere nati.

Il y

Il y a bien loin de cet honnête homme-là, à l'homme de bien vrai citoyen, qui pénétré de ses devoirs envers les autres hommes, envers l'Etat, cultive dès l'enfance toutes les sciences, tous les Arts par lesquels il peut les servir, & par lesquels il les sert en effet, dès qu'il lui est possible.

. . . . Quod si
Frigida curarum fomenta relinquere posses,
Quò te cœlestis sapientia duceret, ires.
Hoc opus, hoc studium, parvi properemus & ampli,
Si patriæ volumus, si nobis vivere cari.
Horat. Epist. 3. l. 1. v. 25.

Il sera difficile, - - ne m'ont point rebuté. La solution de ce problême est rendue très-curieuse & très-intéressante par le génie supérieur & le style séduisant de l'Auteur; mais il n'a point concilié les contrariétés qu'il sent lui-même.

Ce n'est point la Science - - devant des hommes vertueux. Défendre la vertu contre la science qu'on regarde comme incompatible avec la premiere, n'est-ce point maltraiter cette science? Et quand tout le Discours de l'Auteur tend à prouver l'incompatibilité de ces deux qualités, la vertu & la science, comment peut-il composer chaque Académicien de Dijon de deux hommes, l'un *Vertueux* & l'autre *Docte*?

Cette

Cette distinction subtile, par laquelle il a cru échapper aux contrariétés qu'il a lui-même remarquées dans son procédé, n'est-elle pas des plus frivoles ?

La probité est - - pour le sentiment de l'Orateur. Le sentiment de l'Orateur, si je ne me trompe, fait la piéce principale de la constitution du Discours. Si le premier n'est point juste, l'autre ne sauroit être solide ; & un discours sans justesse & sans solidité a beau être séduisant, il n'aura point mon suffrage.

Les Souverains - - juge en sa propre cause. L'Auteur convient donc qu'il attaque les Sciences, & que par-là nous devenons ses parties. Il ne nous regarde plus ici que comme Savans ; mais nous nous souviendrons d'une chose qu'il a déjà oubliée, qui est que nous sommes gens de bien, & par-là nous serons ses partisans contre la science, & des premiers à y renoncer, s'il prouve bien que celle-ci est contraire à la vertu.

PREMIERE PARTIE.

C'est un grand & beau spectacle - - depuis peu de générations. Voilà sans doute ce que l'Auteur appelle le renouvellement des Sciences & des Arts. Il a raison de trouver ce spectacle grand, beau, merveilleux ;

leux; on peut ajouter hardiment sur cette seule description, que cette admirable révolution, le triomphe, l'apothéose de l'esprit humain est encore de la plus grande utilité pour les mœurs, pour le bien de la société, puisque notre Orateur reconnoît lui-même qu'une partie de ces Sciences renferme la connoissance *de l'homme, de sa nature, de ses devoirs & de sa fin.*

L'Europe -- que l'ignorance. L'ignorance est donc déjà un état bien pitoyable; c'est pourtant là le sujet des éloges de ce Discours, la base de la probité & le grand ressort de la félicité, selon notre Auteur.

Je ne sais quel jargon -- au sens commun. La barbarie, l'état sauvage, la privation des Sciences & des Arts met donc les hommes hors du sens commun, puisque cette merveilleuse révolution les y a ramenés.

Elle vint enfin du côté -- naturelle. Il n'y a ici rien d'étrange qu'une petite tournure énigmatique dans le style; défaut qui n'est peut-être aussi que *trop naturel* aux Ecrivains de notre siècle. *Les Sciences suivirent les Lettres*; cela est très-naturel, ce me semble: on apprend les langues; on apprend à les parler, à les écrire poliment avant de pénétrer dans les Sciences. *A l'art d'écrire se joignit l'art de penser.* Comment!

ment ! ne penſeroit-on qu'à l'Académie des Sciences ? Et celle des Belles-Lettres ſeroit-elle composée *d'Ecrivains Automates ?* L'Auteur eſt trop intéreſſé à n'être pas de cet avis. Il veut dire ſeulement que la Science des Belles-Lettres qui ne demande qu'une contention d'eſprit médiocre, que des réflexions ſuperficielles & légères, a été ſuivie de l'étude des Sciences abſtraites, profondes, où les génies les plus tranſcendans trouvent de quoi épuiſer leurs efforts ; & il a mieux aimé exprimer cette différence des Belles-Lettres aux Sciences d'une façon fine que juſte.

Et l'on commença - - leur approbation mutuelle. Cet avantage dû commerce des Muſes eſt très-réel, & très-important. Inſpirer le plaiſir de plaire aux hommes, c'eſt concourir au grand œuvre de la félicité commune ; car avec ces diſpoſitions, non-ſeulement on n'a garde de rien faire qui leur ſoit contraire, mais encore on emploie tous ſes talens à leur être utile & agréable. Songez à tous les reſſorts qu'un amant fait jouer pour plaire à ſa maîtreſſe, & ſouvenez-vous dans la ſuite de ce Diſcours que l'Auteur convient que, par le commerce des Muſes, l'homme devient l'amant de la ſociété, & celle-ci ſa maîtreſſe. Je crois qu'il

qu'il aura de la peine à concilier sa thèse avec ces principes qui sont très-bons.

L'esprit a ses besoins, -- dont ils sont chargés. Ces portraits sont plus jolis que justes. Il s'en faut bien que les Sciences & les Arts soient de pur *agrément*. Leurs utilités sont sans nombre. Il n'est point vrai qu'ils ne fassent que couvrir de fleurs nos chaînes de fer: de telles chaînes, partout où elles se trouvent, mettent des entraves au génie & éteignent les Sciences & les Arts.

Etouffent en eux, - des Peuples policés. Loin que les Sciences étouffent en nous le sentiment de la liberté originelle, c'est elles au contraire qui nous apprennent que la nature a fait tous les hommes égaux, & que l'esclavage est le fruit d'une tyrannie établie par la violence, *par la raison du plus Fort*, suite inévitable de la *Barbarie*. Mais c'est déshonorer la vraie idée d'un *Peuple policé*, que de nous le représenter comme une bête feroce à demi-apprivoisée, comme un esclave sans sentimens pour sa *liberté originelle*, & assujetti a un joug honteux qu'il chérit encore, tant sa stupidité est extrême. L'homme policé est celui que les lumiéres de la raison & de la morale ont convaincu que les loix & la subordination établies dans un Etat ont

pour principe l'équité, & pour but sa propre félicité & celle de ses pareils. Persuadé de ces vérités, il est le premier à exécuter, à aimer, à défendre ces loix qui ont enlevé son suffrage, & qui font sa sûreté & son bonheur. Une société d'hommes qui pensent & qui agissent ainsi, forme ce qu'on appelle vraiment *un Peuple policé.*

Il y a toujours dans les Sociétés des *individus pervers*, qui n'ont ni les lumières, ni la raison, ni l'éducation nécessaires pour ressembler à l'homme sociable que je viens de décrire ; ce sont-là ceux qu'on ne tient dans l'ordre d'un peuple policé que par des chaînes, que sous un joug ; mais on voit que ces hommes feroces sont ceux de notre espéce qu'on n'a pu apprivoiser ; c'est la partie non policée du peuple, & celle que le reste de la société est intéressée à retenir dans une sorte d'esclavage. C'est cet esclave que l'Orateur nous donne ici pour un Peuple policé ; esclave qui est précisément cette portion honteuse de l'humanité ; qui est sans aucune des vertus sociales, sans aucune des qualités d'un Peuple policé.

Le besoin -- les Arts les ont affermis. Le besoin & la raison ont élevé les Thrônes des vrais Rois. Les Sciences & les Arts qui sont à leur tour le thrône de la raison,

ſon, deviennent par-là le plus ferme appui des Souverains légitimes, par les heureux effets de la raiſon & de la juſtice, tant ſur le Souverain que ſur les Sujets.

Puiſſances de la Terre - - Heureux eſclaves. L'Auteur ſacrifie toujours la juſteſſe à l'agrément & à la nouveauté. Le thròne d'un Peuple policé n'en fait point des eſclaves, mais des pupilles heureux ſous la tutelle d'un Pere tendre.

Vous leur devez - - de toutes les vertus ſans en avoir aucune. C'eſt ici que notre Orateur commence à lever le maſque. Il veut que la douceur du caractére, l'urbanité des mœurs, le commerce liant & facile ne ſoient que des appas pour tromper les hommes. Il nous a dépeint, occupés du deſir de plaire à ces mêmes hommes. Ici notre unique ſoin eſt de les tromper; là, nous étions les amans de la ſociété, ici nous ſommes de ces amans ſuborneurs & perfides, qui n'ont d'amant que les apparences, & dont le cœur ſcélérat n'a d'autre but que de déshonorer l'infortunée aſſez foible pour en être la dupe. Le portrait n'eſt pas flateur, mais eſt-il vrai, c'eſt ce que nous allons examiner en ſuivant l'Auteur.

C'eſt par cette ſorte de politeſſe - - le commerce du monde. La décence eſt déja

une eſpéce de vertu, ou tout au moins un ornement à la véritable vertu quand on la poſſéde, & un grand acheminement vers elle quand on n'a point encore atteint ſa perfection.

Si nos maximes nous ſervoient de regles. On veut dire ſi notre conduite étoit conforme à nos maximes & à nos regles. Il arrive ſouvent ſans doute, qu'elle n'y eſt pas conforme; mais combien plus ſouvent ce déſordre n'arrivera-t'il pas à ceux qui n'ont ni regle ni maxime, aux Ignorans, aux Ruſtres, aux Barbares?

Si la véritable Philoſophie - - du titre de Philoſophe! Par la même raiſon il y a bien des Philoſophes qui n'en ont que le nom; mais qu'il y auroit encore bien moins de Philoſophes, s'il n'y avoit point du tout de philoſophie!

Mais tant de qualités - - en ſi grande pompe. S'il y a de la pompe ici, c'eſt dans le Diſcours de notre Orateur, & non pas dans la décence & dans le *titre de Philoſophe*, qui décorent l'homme ſage, vertueux & ſimple tout enſemble.

D'ailleurs. . . . *aut virtus nomen inane eſt,*
Aut decus & pretium rectè petit experiens
vir. Horat. Epiſt.

L'Au-

L'Auteur du Discours voudroit-il qu'on crût qu'il renonce à la vertu, parce qu'il aspire au *Titre* de grand Orateur, & à la *pompe* d'une victoire sur tous ses concurrens.

La richesse de la parure -- se reconnoît à d'autres marques. Le sage, comme l'homme robuste, se reconnoît à ses actions; mais l'un & l'autre peut-être paré & élégant, sans que cette circonstance dégrade leur mérite, au contraire elle le relevera, si la décence préside à leur parure.

C'est sous l'habit rustique -- la vigueur du corps. Cela n'est pas toujours vrai à la lettre. M. le Maréchal de Saxe, & tant d'autres auroient fait mal passer leur tems aux plus rustiques Laboureurs: La dorure des habits n'ôte ni la santé ni la force, elle ne peut qu'en relever l'éclat.

La parure -- qui se plaît à combattre nud. L'homme de bien est un brave prêt à combattre sous toutes les formes que le hasard ou le sort le forceront de prendre, nud, bien paré, mal équipé; tous ces accessoires lui sont indifférens.

Il méprise tous ces vils ornemens -- quelque difformité. Il est des ornemens & des armes qui tendent à rendre la victoire & plus sûre & plus brillante. Le sage ne les

 néglige

néglige pas contre le vice & l'erreur; il se plie aux circonstances, aux tems, pour en supporter ou en rectifier les événemens; il s'accommode à ce que les mœurs de son siécle ont de décent, pour mieux réussir à corriger ce qu'elles ont de défectueux; il se fait ami des hommes pour les rendre amis de la vertu.

Omnis Aristippum decuit color, & status & res.

Avant que l'Art eût -- épargnoit bien des vices. Jamais les hommes n'ont été moins vicieux qu'ils le sont, par la raison que jamais les Sciences & les Arts n'ont été tant cultivés. La nature abandonnée à elle-même, fait de l'homme un assemblage de tant de vices, que le foible germe de vertu que son Auteur y a mis, se trouve bientôt étouffé. La terre n'a pas plutôt vu deux hommes sur sa surface, & encore deux freres, seuls maitres de l'Univers, qu'elle a vu aussi l'un des deux massacrer l'autre par un principe de jalousie. En vain un Dieu préside à la premiere peuplade, l'instruit, l'exhorte, la ménace, elle continue comme elle a débuté; le crime se multiplie avec les hommes; ils le portent à un tel comble d'horreur, que l'Etre souverainement bon, infiniment sage, se

répent

répent d'avoir créé une race aussi perverse, & ne sait de meilleur remède aux abominations qu'il lui voit commettre, que de l'exterminer. Il n'est dans le monde entier qu'une seule famille vertueuse & exceptée du supplice. Voilà un échantillon de ce dont est capable la nature humaine, abandonnée à elle-même, à ses passions, sans le frein des loix, sans les lumiéres des Lettres, des Sciences & des Arts.

Reprenons l'Histoire de cette race ; quelques siécles après ce châtiment terrible, nous la retrouverons bien-tôt aussi criminelle qu'auparavant ; nous la trouverons escaladant le Ciel même, & se révoltant en quelque sorte contre son Auteur. Dispersés enfin, par une seconde punition, dans toutes les parties de la terre, ils y portent tous leurs vices. Bien-tôt l'adroit & robuste Nembrod léve l'étendard de la tyrannie, & fait de tous ceux de ces freres, qui ne sont ni si forts ni si méchans que lui, autant d'Esclaves & de Ministres de ses passions & de sa violence. Sous cette troupe assemblée par le crime & pour le crime, succombent des Nations entiéres, que ces malheurs n'instruisent que pour les porter à leur tour dans d'autres climats. Je vois la terre entiére livrée à ces leçons de barbarie ; chaque particulier

devient un Nembrod, s'il le peut; les Nations conjurées contre les Nations s'entre-gorgent ou se chargent de chaînes; elles forment aujourd'hui des Empires qui s'écroulent d'eux-mêmes le lendemain; ils cédent au tumulte & au torrent fougueux des mêmes passions qui les ont élevés. Que peut-on attendre de durable d'un principe plus déreglé & plus impétueux qu'une mer en fureur? Dieu Tout-puissant, quand vous lasserez-vous de voir la nature entiere en proie à tant d'horreur? Je vois vôtre miséricorde s'attendrir sur l'état infortuné de la plus foible & de la moins coupable partie du genre humain, le jouet & l'esclave de l'autre. Que fait vôtre sagesse infinie pour donner une face nouvelle à l'Univers? Elle fait naître ces hommes rares, avec lesquels elle semble partager son essence ineffable. Source de lumiére, vous ouvrez vos trésors à ces ames choisies; les Sciences, les Arts, l'urbanité, la raison & la justice, sortent du sein de ces génies créateurs, & se répandent sur la terre. Les hommes s'aiment, s'unissent, & font des loix pour contenir ceux que le sort prive de ces lumiéres, & que les passions gouvernent encore. La terre jouit d'une félicité qu'elle ne connoissoit point: elle est étonnée elle-même de ce prodige;

ge; elle en déifie les Auteurs, & attribue à miracle l'effet naturel de la culture des Sciences & des Arts. Apollon est adoré comme un Dieu. Orphée est un homme divin dont les accords inspirent aux Lions, aux Tigres la douceur de l'agneau, dont l'art enchanteur anime & donne des sentimens d'admiration & de concorde aux arbres, aux rochers mêmes. Amphion n'est plus un Orateur savant & profond politique, qui par la force de son éloquence transforme les Thébains féroces & barbares en un Peuple doux, sociable & policé. C'est un *demi-Dieu*, qui par les accens magiques de sa lyre donne aux pierres mêmes le mouvement & l'intelligence nécessaires pour s'arranger elles-mêmes, & former l'enceinte d'une Ville. * Ce que les premiers génies de l'Arabie, de l'Egypte & de la Grece ont fait jadis; ceux qu'ont vu naître les regnes des Augustes, des Medicis, des François I, des Louis XIV, l'ont repété dans les siécles postérieurs. De-là sont sortis ces grands ressorts de la sage politi-

* Avant que la raison s'expliquant par la voix,
Eût instruit les humains, eût enseigné des Loix:
Tous les hommes suivoient la grossiére nature;
Dispersés dans les bois couroient à la pâture.
La force tenoit lieu de Droit & d'Equité:

litique, ces alliances raisonnées & salutaires, cette balance de l'Europe, le soutien des Etats qui la composent. Enfin les Sages de l'Orient n'avoient été que des Législateurs

Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse ;
Rassembla les Humains dans les forêts épars,
Enferma les Cités de murs & de remparts ;
De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
Et sous l'appui des Loix mit la foible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De-là sont nés ces bruits reçus dans l'Univers,
Qu'aux accens dont Orphée emplit les monts de Thrace,
Les Tigres amollis dépouilloient leur audace :
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient,
Et sur les murs Thébains en ordre s'élevoient.
L'Harmonie en naissant produisit ces miracles. *

Boil. art. poët. ch. IV.

* *Silvestres homines sacer, interpresque Deorum*
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus.
Dictus ob hoc lenire tigres, rabidosque leones.

lateurs des Peuples ; ceux de l'Occident ont poussé les progrès de la sagesse jusqu'à devenir les Législateurs des Souverains mêmes, parce qu'aucun siécle n'a poussé si loin les Sciences & les Arts, & par conséquent la raison & la sagesse.

Dans tous les siécles néanmoins ces chaînes si salutaires & si raisonnables établies entre les Rois, entre les Peuples, se sont souvent trouvées rompues. Ces malheurs n'arriveroient point, si tout un peuple étoit savant, si tous les Rois étoient Philosophes. Quelque éclairé, quelque policé que soit un Etat, le Philosophe y est beaucoup plus rare, que ne sont dans une digue les pilotis de ces boulevards qui s'opposent au débordement d'un fleuve rapide, aux fureurs d'une mer agitée: Les peuples sont ces flots impétueux qui renversent quelquefois & les pilotis & la digue qu'ils soutiennent ; & malheureusement les Rois eux-mêmes sont quelquefois peuple en cette partie.

Mais

Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere sono testudinis, & prece blanda
Ducere quò vellet. Fuit hæc sapientia, &c.
Hor. art. poët. v. 391.

Mais avons-nous besoin de remonter aux premiers siécles du monde, & d'en parcourir tous les âges, pour prouver que les hommes instruits, policés, sont meilleurs ? N'avons-nous pas actuellement sur la terre dans nos climats même des échantillons des hommes de toutes les espéces. Dites-moi, je vous prie, illustre Orateur, est-ce dans des Royaumes où fleurissent les Universités & les Académies, qu'on rencontre la galante Nation des Anthropophages, ce peuple plein d'humanité & de sentiment, chez lesquels les enfans sont honorés pour avoir bien battu leurs meres, & où l'on regarde comme une loi d'Etat, & un devoir envers ses parens chargés d'années, de les laisser mourir de faim ? * N'allons

* Nous ne voyons point la galante Nation des Anthropophages, dira-t-on, mais nous avons celle des Cartouches, des Nivets, des Raffiats, &c. Parlons plus noblement, nous voyons celle des braves qui s'égorgent pour un léger affront, malgré la loi & la religion.

La loi & la religion sont donc contraires à ces crimes, & en empêchent sans doute un grand nombre ; tandis que de massacrer & de manger des hommes, est une coutume, une loi de la Nation dont je viens de parler. Il y a quelques Cartouches parmi nous ; la férocité est un vice à l'unisson chez tous les Anthropophages : nos

lons pas chercher si loin des exemples de la barbarie & du vice attaché aux ténébres de l'ignorance; parcourons seulement les campagnes de France les moins cultivées par les Arts, les moins policées, & comparons leurs mœurs avec celles des habitans des grandes Villes. Que trente jeunes Paysans de différens Villages de la Thierache, ou de la Bretagne, &c. se trouvent rassem-

scélerats sont abhorrés, on les saisit dès qu'on les connoît, & ils expirent dans les supplices. Les Anthropophages font toute leur vie l'horrible commerce dont ils portent le nom, & sont applaudis de leurs Compatriotes.

Le duel en particulier est un accident dépendant de la férocité guerriére, & il ne subsisteroit point non plus que son principe, si l'Empire des Lettres & des Beaux - Arts étoit plus étendu, si tous les hommes étoient Philosophes. Mais dans la supposition que cette férocité soit un mal nécessaire, quelque funeste, quelque blâmable que soit le duel, on peut en quelque sorte l'excuser par la délicatesse des sentimens qu'il suppose & qu'il entretient dans notre jeunesse guerriére, par la décence & le respect réciproque qu'il leur inspire. Il résulte donc de ce désordre même une espéce d'ordre & d'harmonie. Rien de semblable ne peut être allégué en faveur des Anthropophages & des Hotentots, peuples cruels sans nécessité, par habitude, & par le seul plaisir d'être cruels.

rassemblés à une fête de Village pour la danse, vous aurez plus de combats, plus de blessures, plus de meurtres de la grossiereté passionnée & farouche de ces trente rustres, que vous n'en aurez dans cent Bals de l'Opera qui rassembleront cinq cens personnes; que vous n'en aurez en trois mois dans une Ville peuplée d'un million d'habitans. Avez-vous une Ferme, une Terre dans ces Cantons policés? votre Fermier en est autant propriétaire que vous-même. Il vous paye, il est vrai, le contenu de votre Bail, mais il ne vous laisse pas la liberté d'être encore mieux payé par un autre. Vos biens passent de pere en fils aux descendans du Fermier comme à ceux du Propriétaire, & si vous vous avisez de trouver que vous êtes le maître d'en disposer en faveur d'une autre race, ou celle-ci ne sera pas assez hardie pour l'accepter, ou vous verrez bientôt votre terre réduite en cendres, & votre nouveau fermier assassiné. Vous êtes en France, les Loix vous vengeront; elles vous prouveront, comme moi, que la vertu ne réside & ne trouve de défense que dans un Etat bien policé, & que vous seriez perdu sans ressources, si votre terre étoit placée dans des climats où les Loix sont inconnues, excepté celles des passions &

de

de la violence; si enfin vous étiez dans ces premiers siécles où la nature seule gouvernoit les hommes; vrais siécles de fer, quoiqu'en disent la Fable & les Poëtes ses Ministres.

Tel est l'abregé très-succinct des preuves que l'Histoire des siécles passés, & celle du nôtre même, nous fournit de l'union intime du crime avec la barbarie, avec l'ignorance, & au contraire de la liaison nécessaire de la vertu, de la raison avec les Sciences, les Arts, l'urbanité: mais quand l'Histoire n'en diroit pas un mot, n'avons-nous pas dans les principes Physiques de ces choses mêmes, dans leur nature, de quoi prouver ce que ces évenemens viennent de nous apprendre?

La propre constitution de l'homme le rend sujet à mille besoins. Il a des sens qui l'en avertissent, & chacune de ses sensations de besoins est accompagnée d'une action de la volonté, d'un desir d'autant plus violent que le besoin en est plus grand, ou l'organe qui en instruit, plus sensible. Ce même acte de la volonté fait jouer tous les ressorts du mouvement de la machine propres à satisfaire les besoins, à remplir les desirs. Voilà la marche naturelle de la nature humaine, & une suite d'effets aussi attachés à son méchanisme, que l'est à celui

d'une

d'une Pendule le partage du jour en 24 heures. Par elle-même, le bien-être de l'individu est son unique objet, l'unique fin à la quelle cet individu rapporte toutes ses actions. S'il n'y avoit qu'un homme dans l'Univers, il seroit à même de se contenter, sans le faire aux dépens d'aucun être qui pût s'y opposer ou s'en plaindre ; mais dès que l'objet de ses desirs se trouve partagé entre plusieurs hommes, il arrive souvent qu'il faut qu'il apprenne à s'en passer, ou qu'il le ravisse à celui qui le possède. Qu'est-ce que lui dicte la nature en pareil cas? Elle ne balance pas; elle n'a rien de plus cher qu'elle-même, & de plus pressé que de se satisfaire; elle lui dit très-positivement que, si le possesseur de l'objet desiré est plus foible, il faut le lui ravir sans façon; & que s'il est capable d'une resistance qui rende l'acquisition douteuse, il faut y suppléer par l'art, lui tendre une embuscade, ou imaginer un arc & une fléche qui l'atteigne de loin, & qui nous défasse de l'inquiétude où nous met ce desir, ou la crainte d'etre troublé dans la possession de l'objet, quand nous l'avons acquis. Ainsi parle la nature; ainsi a-t'elle conduit les premiers hommes; ainsi a-t'elle produit ces siécles d'horreurs que nous avons ci-devant parcourus.

Qu'a

Qu'a fait la culture des Sciences & des Arts ? Qu'a fait la nature perfectionnée par la réflexion ? Qu'a fait la raison enfin pour sauver à la nature humaine toute brute, le déshonneur où elle se plongeoit ? Ecoute, a-t'elle dit à cet individu, tu veux enlever à ton voisin un bien qui est à lui ; mais que penserois-tu, s'il te ravissoit le tien ? Pourquoi te crois-tu autorisé à faire contre lui ce que tu serois bien fâché qu'il fit contre toi ? Et qui t'a dit que son autre voisin ne se joindra point à lui pour te punir de ta violence ? Reprime donc un desir injuste, & qui peut avoir des suites funestes pour toi-même. Ne desire que ce qui t'appartient, ou que tu peux obtenir légitimement. Tu es adroit & vigoureux, employes tes talens à te défendre & non à attaquer : employes-les à défendre tes voisins : ils t'aimeront ; ils te regarderont comme leur protecteur, leur chef ; & tu auras d'eux, par cette voïe généreuse, & leur amitié & tout ce que tu n'aurois pû leur ravir qu'avec injustice, & en essuyant des dangers. Réponds-moi, dit-elle, à un second ; toi qui joins au génie un caractere laborieux, je t'ai vû construire ta cabane avec plus d'adresse & plus d'art qu'aucun autre ; que n'en fais-tu une pareille, ou une plus belle même à ton voisin, qui n'a

n'a pas l'adresse de s'en construire une? Il est meilleur chasseur que toi, il fournira abondamment à des besoins que tu as peine à satisfaire, & il te payera encore de sa reconnoissance & de son amitié. Tu dors, dit-elle à un troisième, & tu imites ton troupeau rassassié & fatigué des pâturages où tu l'as promené tout le jour; je te connois capable des plus vastes reflexions; peux-tu ne pas lever les yeux sur ces astres brillans dont le ciel est paré dans cette belle nuit? Reconnois-les, observes leurs cours, tires-en les moyens de connoitre les régions de la terre, le plan de l'Univers, & de déterminer l'année, ses saisons. Tu deviendras l'admiration des autres hommes, & l'objet de leurs hommages & de leurs tributs. Que fais-tu paresseux, dit-elle à un quatrième? tu es ingénieux, & tu passes les journées entiéres dans l'oisiveté & la rêverie. Prens-moi ce roseau, vuides-en la moëlle, perces-y des trous, souffle contre le premier, & remue avec art les doigts sur les autres, tu vas produire des sons qui feront accourir autour de toi tous les humains de la contrée; ravis de t'entendre, ils t'estimeront par-dessus les autres, & il n'y a point de présens qu'ils ne te fassent pour t'engager à leur procurer ce plaisir. Vois-tu, dit-elle à

un

un cinquiéme, ce que viennent de faire tes voisins pour le bien général de l'habitation? Quelle émulation, & quelle estime réciproque a mis parmi eux le génie inventif? Quelle union résulte des services mutuels qu'ils se rendent, ou des plaisirs qu'ils se font par-là? Quelle sureté produit dans cette union cette estime, cette amitié réciproque, & l'équité dont se piquent la plûpart de ses membres? Toi qui sens mieux qu'un autre, l'utilité & le bonheur d'un pareil état, & qui es un des plus sages & des plus éloquents de l'habitation, persuades-leur à tous de se faire une loi de vivre toujours, comme le font les meilleurs d'entr'eux, de punir ceux qui s'en écarteront, & d'exciter par des hommages & des récompenses les hommes vertueux & habiles, ausquels ils doivent ces précieux avantages, à les porter encore à une plus grande perfection.

Ainsi parla la raison; ainsi le génie, en prenant l'essor, dévelopa le germe de l'équité & de l'urbanité, étouffé par la barbarie. Mais sans cette raison, premier effort du génie, que devenoit la Vertu? Sans l'éducation, sans la culture des Sciences & des Arts, que deviennent les mœurs? Quels sont les objets essentiels de cette éducation? Que mon Orateur me suive ici, & qu'il

n'élude pas, la question par le brillant de ses sophismes; ne sont-ce pas nos devoirs envers l'Etre Suprême & envers le prochain? C'est à des enfans qu'on inculque ces devoirs, c'est sur de la cire molle qu'on en imprime l'obligation: ils croîtront donc, non seulement bien instruits, mais encore convaincus de la nécessité de ces devoirs. Comment ne les rempliroient-ils pas, dès-qu'ils en sont bien convaincus? Comment feroient-ils faux bond à la vertu, à la probité qu'ils estiment, qu'ils aiment & qu'ils révérent? Et s'il en est encore quelques-uns, dont la nature perverse, malgré tant de circonstances propres à les ranger sous l'étendard de l'honneur, les engage à se dégrader, à se livrer au vice, que n'eussent-ils pas fait, & en combien plus grand nombre n'eussent-ils pas été, s'ils eussent manqué de tous ces secours, de l'éducation & des Lettres? *

Aujourd'hui

* Vous faites faire, dira quelqu'un.... aux Sciences, aux Arts, à la raison, ce qu'a toujours fait la loi naturelle, puisque vous leur attribuez même ce premier principe si simple, *alteri nè feceris quod tibi fieri non vis*.

Qu'entend-t'on par la loi naturelle? Sont-ce les instincts, les mouvemens que tous les hommes reçoivent de la nature toute brute? Dans ce cas-là je dis que la loi na-

Aujourd'hui -- jettés dans un même moule.
Tant mieux ſi la forme eſt bonne.

turelle ne nous dicte que de ſatisfaire nos déſirs, quelqu'effrenés qu'ils ſoient, qu'elle eſt le principe de la barbarie, & qu'elle ne fait rien de ce que nous venons de faire à la raiſon, aux Sciences & aux Arts, ainſi que je viens de le prouver. Veut-on appeller loi naturelle celle qui ordonne aux hommes de ſe chérir réciproquement? alors je ſoutiens que cette loi eſt une ſuite de la refléxion & de l'expérience; que c'eſt une loi naturelle réduite en Art, en Science, par des raiſonnemens qui nous font voir que l'empire ſur nos paſſions, la privation de pluſieurs de nos déſirs, nous ſont ſouvent plus avantageux que la jouiſſance illégitime des biens deſirés; & que quand même nous n'y trouverions pas notre avantage, la juſtice exigeroit de nous que nous agiſſions ainſi. Or, ces progrès de la raiſon vers l'équité, ſont les premiers fondemens qu'elle a jettés de la Morale, ils ſont déja un commencement du grand art de ſe conduire parmi les autres hommes; mais cette ſcience qui tend au bien de la ſociété, contrarie en même tems les mouvemens naturels du particulier.

D'où vient, je vous prie, accorde-t'on tant d'eſtime à la vertu, tant d'admiration à ces actions généreuſes, par leſquelles des particuliers ſe ſont ſacrifiés pour leurs amis, pour leurs concitoyens? C'eſt que

Sans cesse la politesse - - propre génie. On fait fort bien de ne pas suivre son propre génie, quand il est conforme à une nature

toutes ces belles actions ne sont pas dans la simple nature ; c'est que pour en former le projet, le système, il a fallu des efforts de génie, & pour les exécuter, de plus grands efforts encore de la part de l'ame, peut-être même d'un peu d'un certain enthousiasme, pour renoncer à ses propres intérêts & leur préférer celui de ses amis, de ses citoyens, de sa patrie. Qu'est-ce que la générosité, sinon ce sacrifice de son bien particulier à celui des autres ? Or, tous ces procédés sont supérieurs à la loi purement naturelle, supérieurs à ces instincts dont nous parlions tout à l'heure ; c'est même par cette raison & par l'intérêt particulier que nous avons que les autres hommes fassent beaucoup de pareilles actions, que nous leur accordons tant d'éloges. Ainsi, quand on dit communément, que ce principe, *ne fais à autrui que ce que tu voudrois qu'on te fît*, est une loi naturelle ; on entend que c'est la premiére conséquence que la raison a tirée de ses refléxions, & de l'expérience, le premier principe enfin de la science de la morale naturelle, de la morale établie indépendamment des lumiéres de la revélation ; mais cette Morale est vraiment un de ces Arts, une de ces Sciences ausquelles j'ai attribué l'heureuse révolution arrivée dans le genre humain.

re perverſe ; alors on doit prendre pour régles les reformes qu'y ont fait faire les reflexions des ſages ; mais quand on poſſéde un bon génie, on peut hardiment ſe donner carriére : on ſe fera tout à la fois & admirer & aimer.

On n'oſe plus paroître ce qu'on eſt. Oh ! nous y voilà : on eſt naturellement méchant ; l'éducation nous a appris qu'il ne faut point l'être. Nous ſommes honteux de ſentir en nous que cette éducation n'a pas encore déraciné ces vices ; nous nous efforçons au moins de paroître vertueux. Cet effort eſt un premier pas à la vertu : *Initium ſapientiæ timor Domini* ; & la preuve du bien qu'a fait chez nous l'éducation. Sans elle cet homme-là auroit été méchant ſans honte & fort ouvertement. Plus il ſera honteux d'être vicieux, moins il ſuccombera ; & plus il aura eu d'éducation, toutes choſes égales d'ailleurs, plus cette honte ſera grande, & moins il oſera être vicieux. L'Auteur convient par-là, malgré lui, de l'utilité des Sciences, des Arts, de l'éducation.

On peut rapporter au même principe ce que nous appellons l'honneur, le point d'honneur, ce tyran magnanime dont le pouvoir deſpotique & ſouvent ſalutaire, gouverne tous les Peuples civiliſés, ce

grand mobile des actions de tous les hommes, de ceux mêmes qui n'ont ni religion ni vertus réelles. Or ce frein le plus puissant, le plus universel contre les actions basses, honteuses, vicieuses, d'où nous vient-il, sinon de l'éducation? Pourquoi une Sauvage se prostitue-t-elle publiquement & sans façon, tandis que ce que nous appellons une femme d'honneur, perdroit la vie plutôt, que la réputation qui lui fait donner cette épithéte, & que ceux qui l'ont perdue, cachent encore avec soin leurs foiblesses? C'est que la Sauvage suit le seul instinct de la nature, & qu'on ne lui a jamais dit qu'il y avoit du mal à se laisser aller au torrent de ses passions: au lieu qu'on a inculqué dès l'enfance à nos femmes des regles de morale divine & humaine sur cet article, & qu'on les a persuadées qu'il est honteux de s'abandonner aux vices contre les lumieres & les préceptes de cette morale.

Ce point d'honneur, ce frein plus général que la religion même, & qui lui est souvent fort utile, sera donc d'autant plus puissant, qu'on aura mieux inculqué ces vérités, ces préceptes de morale, & qu'on aura donné plus d'éducation. Les hommes seront donc d'autant moins vicieux, qu'ils seront moins ignorans, mieux instruits.

Et dans cette contrainte -- qu'il eût été essentiel de le connoître. Qui est-ce qui est la dupe des politesses que l'usage a établies, & qui les confondra avec les offres sincéres de services que vous fait un ami? La simple urbanité & l'urbanité échauffée par une amitié vive & sincére, ont des tons si différens, que le moins versé dans le commerce du monde ne s'y méprend pas. Le fourbe même, qui s'étudie à jouer le personnage de celui-ci, n'est guères plus difficile à pénétrer, qu'il n'est embarrassant de distinguer une coquette d'une véritable amante. Au reste, si les hommes se trahissent dans un siécle où l'éducation, l'honneur & les sentimens regnent plus que jamais, à quoi a-t-on dû s'attendre dans les siécles d'ignorance & de barbarie? Croit-on que les hommes plus vicieux alors aient été moins malins, moins trompeurs, parce qu'ils étoient moins savans? c'est une erreur très-grossiére que de croire que les Sciences & les Arts rendent les hommes plus fins, plus artificieux. Je pourrois citer cent traits de la plus naïve simplicité pris dans les plus grands hommes, depuis La Fontaine jusqu'à Newton. Celui qui raconte avec tant d'art les fourberies du Renard & du Loup, ne garde pour lui que la simplicité de

l'Agneau. Celui dont la sagacité étonne l'univers, quand il s'agit de sonder les profondeurs de la nature, quand il s'agit de donner la torture à la lumiére, de lui extorquer ses secrets par des ruses physiques aussi fines que cette matiére est subtile; celui-là même n'a plus vis-à-vis d'une femme, d'un homme du monde, qu'une timidité, une ingénuité rustique qui se trouve primée par la frivolité même. L'Aigle des Académies devient le butor des cercles. Ce sera bien pis, s'il est question de l'art de pénétrer les petits détails d'intérêt, d'affaires de commerce, les finesses, les stratagêmes qui font partie de cet art si connu du commun des hommes. J'ose avancer sans crainte d'être contredit par aucun homme raisonnable, qu'en cette partie, une douzaine de ces hommes transcendans, va être le jouet d'un Rustre Bas-Normand ou Manceau, & la raison en est aussi simple qu'eux; leur sublime génie est entiérement occupé des sujets qui leur sont proportionnés; il n'est jamais descendu dans ces petits détails des usages & des affaires de la vie commune; il en ignore tous les replis, tous les petits détours, dont le Rustre a fait son unique étude.

S'il est donc dans le monde poli de ces hommes artificieux en grand nombre, c'est

c'eſt que le plus grand nombre des membres de la ſociété, préfére la ſcience du monde, de ſes maniéres, de ſes ruſes, de ſes intérêts à la ſcience de la nature & des beaux arts; & pourquoi dans cette ſociété, la partie la plus aimable & la plus à craindre, la plus foible & la plus ſéduiſante, paſſe-t'elle pour la plus artificieuſe? C'eſt que par ſon genre de vie elle eſt la moins inſtruite, la moins ſavante. Aujourd'hui qu'on revient de la prévention contre les femmes ſavantes, qu'on les reconnoît autant & plus propres que nous aux belles connoiſſances, qu'elles s'y appliquent; quoi de plus aimable & de plus ſûr tout à la fois que leur commerce? Si donc vous cherchez de l'artifice, adreſſez-vous dans les deux ſexes à cette partie frivole, dont l'éducation auſſi futile qu'elle, n'admet aucune ſcience, aucun art ſolide, qui ne connoît que de nom ces flambeaux de la vérité, ces remparts de la vertu. Vous ne trouverez point l'homme artificieux parmi les ſavans, parmi les gens livrés en entier aux beaux arts, ou, s'il eſt poſſible qu'il s'en trouve, ce ſera un entre dix mille, que n'aura pas préſervé de ce penchant trop naturel l'art le plus capable de le faire.

Quel

Quel cortége de vices -- aux lumiéres de notre siécle. Nous venons de répondre à cette déclamation.

On ne profanera plus -- on le calomniera avec adresse. Notre Auteur convient que nos gens à éducation, que nos gens polis, lettrés, ne sont pas capables *d'outrager grossiérement leurs ennemis*, mais qu'en revanche, la dissimulation, la calomnie adroite, la fourberie, sont le partage de cette partie civilisée.

C'est déja un grand avantage pour la société que les Lettres ayent extirpé les vices grossiers ; mais quand l'Auteur croit que les défauts moins importants se sont multipliés & ont fait une compensation, c'est une erreur dans laquelle personne ne donnera. A qui pourra-t'on persuader qu'un homme assez féroce pour exécuter le vol, le meurtre, tel qu'on en trouve tant dans la lie du peuple & des paisans, &c. se fera un scrupule d'être dissimulé, fourbe ? Ce sont-là de belles bagatelles pour des scélerats capables de tremper leurs mains dans le sang humain. Convenons donc que la partie grossiére des hommes de ce siécle même, la partie peu civilisée, à demi barbare, est la plus méchante ; & nous concevrons que quand tout le genre humain étoit sauvage, barbare, pire en-

core

core que la grossiére espéce dont nous venons de parler, tous les hommes étoient beaucoup plus méchans qu'ils ne sont aujourd'hui.

Les haines nationales s'éteindront -- que leur artificieuse simplicité. Notre Orateur copie ici le Misantrope de Moliere: il ne lui manque plus que de dire avec lui...

J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entr'eux les hommes comme ils font;
Je ne trouve par-tout que lâche flaterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie;
Je n'y puis plus tenir; j'enrage, & mon dessein
Est de rompre en visiére à tout le genre humain.

Nous lui répondrons avec Ariste....

Ce chagrin Philosophe est un peu trop sauvage,
Je ris des noirs accès où je vous envisage.

Telle est la pureté -- devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont. Un Sauvage, sans doute, qui prendroit à la lettre toutes nos politesses, & qui croiroit bonnement que tout le monde est son *serviteur*, parce que tout le monde le lui

lui dit, seroit fort étonné de ne trouver aucun laquais à ses gages parmi ses honnêtes *serviteurs*. Mais quand il compareroit ensuite le fond de la vie & des mœurs de nos peuples avec ce qui se passe dans sa Nation barbare, quand il seroit en état de comparer les prodiges que les Sciences & les Arts ont inventés pour la sûreté, les besoins & les commodités de la vie, pour l'amusement & le bonheur des hommes, avec la pauvreté & la misére affreuse de ses compatriotes exposés aux injures de toutes les saisons, vivans de chasse, de pêche, & de ce que la terre donne d'elle-même, & mourans de faim, de froid, ou des maladies les plus aisées à guérir, quand le hazard & la nature, leurs seules ressources, leur manquent au besoin; quand il seroit assez instruit pour comparer notre Jurisprudence, cette police admirable qui met le Foible & l'Orphelin à l'abri des violences du plus Fort & du plus Méchant, qui fait vivre ensemble des millions d'hommes avec douceur, politesse, égards, services réciproques, comme le dit si élégamment notre Orateur; quand il seroit, dis-je, en état de comparer cette harmonie admirable avec les désordres affreux annexés à la barbarie, aux mœurs sauvages, alors il se croiroit transporté dans le séjour

jour des Dieux, & il le seroit en effet, par comparaison avec son premier état.

Où il n'y a nul effet -- nos Arts se sont avancés à la perfection. On dit aller à la perfection, & non pas *s'avancer à la perfection*, mais bien s'avancer *vers* la perfection: comme on dit, *aller à Paris*; & non pas *s'avancer à Paris*, mais bien s'avancer *vers* Paris; & la raison en est simple, c'est que celui qui va à un lieu, est censé l'atteindre, aller jusques-là: au lieu que celui qui s'avance vers quelque chose, peut fort bien ne faire que quelques pas vers elle, & en rester là. En fait de Sciences, je n'y regarderois pas de si près, j'y sacrifie volontiers la pureté du langage à une expression plus nette & plus forte; mais un Orateur doit être scrupuleux sur la langue.

Dira-t'on que c'est un malheur -- & dans tous les lieux. Voilà une déclaration bien formelle du paradoxe que l'Auteur ose soutenir; suivons-le dans les prétendues preuves qu'il va donner de propositions aussi révoltantes & aussi fausses.

Voyez l'Egypte -- & enfin des Turcs. Ces faits historiques prouvent-ils le moins du monde que l'Egypte polie par les Sciences & les Arts en fût devenue moins vertueuse pour être devenue plus foible. Cette

preuve

preuve au contraire ramenée à la vérité nous apprend que l'Egypte conquerante est l'Egypte barbare & féroce ; que l'Egypte conquise est l'Egypte savante, civilisée, vertueuse, assaillie par des peuples aussi barbares & aussi féroces, qu'elle l'étoit elle-même autrefois. Qu'y a-t'il là qui ne soit conforme à la nature & à notre thése ? N'est-il pas dans le cours ordinaire de cette nature, toutes choses égales d'ailleurs.... . . . .

Que la Férocité terrasse la Vertu.

Voyez la Gréce -- que le luxe & les Arts avoient enervé. *Enervé*, passe, mais de mœurs corrompues, c'est une question que notre Orateur n'a pas même éffleurée, & que j'ose le défier de prouver.

C'est au tems des Ennius -- le titre d'Arbitre du bon goût. Tout le monde sait que Rome doit son origine à une troupe de Brigands rassemblés par le privilége de l'impunité, dans l'enceinte formée par son Fondateur. Voilà le germe des Conquerans de la terre, objet des éloges de ce discours, en voilà l'échantillon ; des scélérats réunis *par le crime & pour le crime.* Je conseille à notre Orateur de placer ces Héros que nous verrions aujourd'hui expirer par divers supplices bien mérités, de les placer, dis-je,

dis-je, vis-à-vis des Ovides & des Catulles, &c.

Que dirai-je de cette Métropole -- peut-être par sagesse que par barbarie. Voilà un *peut-être* bien prudent, & bien nécessaire à cette phrase; car comment croire que les peuples de l'Europe encore barbares, ayent refusé avec connoissance de cause d'admettre les Sciences chez eux? Ils n'avoient pas lu le discours de notre Orateur.

Tout ce que la débauche -- les Lumières dont notre siécle se glorifie. Toutes ces horreurs prouvent que dans l'Empire le mieux policé, le plus sçavant, il y a des ignorans, il y a des barbares. Tout un Peuple peut-il être sçavant dans le Royaume où les Sciences sont le plus cultivées? Tous les hommes ont-ils des mœurs dans les Etats où la Morale la plus pure regne avec le plus de vigueur? La plus nombreuse partie des sujets d'un pareil Etat, est toujours privée de la belle éducation; & il est, sans doute, encore parmi l'autre, des natures assez rebelles pour conserver leurs passions, leur méchanceté, malgré le pouvoir des Sciences & des Arts. Un siécle éclairé, policé, est plus frappé qu'un autre de ces Anecdotes honteuses au genre-humain. Il est fécond en Historiens qui ne manquent pas

de les transmettre à la postérité; mais combien de mille volumes contre un, n'auroit-on pas rempli des noirceurs qui se sont passées dans les siècles barbares, dans les siécles de fer; s'ils n'y avoient pas été trop communs pour mériter attention, ou s'il s'y étoit trouvé des Spectateurs, gens de probité, & en état d'écrire.

Mais pourquoi chercher -- libres & invincibles. Epurer les mœurs, & donner ce que l'Auteur entend ici par *courage*, sont deux choses tout-à-fait différentes, & peut-être même opposées.

La valeur guerriere est de deux sortes; l'une que j'appellerai avec l'Auteur *courage*, à son principe dans les passions vives de l'ame, & un peu dans la force du corps; celle-ci nous est donnée par la nature, c'est elle qui distingue le dogue d'Angleterre du barbet & de l'épagneuil; le propre nom de ce courage est la *férocité*, & il est par conséquent un vice. La valeur guerriere de la deuxiéme espéce, & celle qui mérite vraiment le nom de *Valeur*; est la vertu d'une ame grande & éclairée tout ensemble, qui pénétrée de la justice d'une cause, de la nécessité, & de la possibilité de la défendre, & la croyant supérieure aux avantages de sa vie particuliere, expose celle-ci pour obtenir l'autre, en faisant servir

toutes

toutes ſes lumieres au choix des moyens prudens qui conduiſent à ſon but. Le courage féroce eſt la valeur ordinaire du Soldat ; c'eſt un mouvement impétueux & aveugle que donne la nature, & qui ſera d'autant plus violent, d'autant plus puiſſant, que les paſſions ſeront plus vives, plus mutines, qu'elles auront été moins domptées ; en un mot, moins l'individu aura eu d'éducation, plus il ſera barbare. Voilà pourquoi les Ruſtres des provinces éloignées du centre d'un état policé, & les Montagnards ſont plus courageux que les Artiſans des grandes villes. Il eſt hors de doute que la culture des Sciences & des Arts éteint cette eſpéce de courage, cette férocité ; parce que la ſoumiſſion, la ſubordination perpétuelle qu'impoſe l'éducation, la Morale qui dompte les paſſions, les accoutument au joug, en étouffent le feu, les incendies. De-là naît la douceur des mœurs, l'équité, la vertu ; mais aux dépens de la férocité qui fait le bon ſoldat. L'Art de raiſonner, peut devenir un très-grand mal dans celui qui ne doit avoir que le talent d'agir. Que deviendroient la plûpart des expéditions guerrieres, ſi le ſoldat y raiſonnoit auſſi juſte que l'ane de la Fable...

Et que m'importe à qui je ſois ?
Battez-vous, & me laiſſez paître :

Notre ennemi, c'est notre maître,
Je vous le dis en bon François.
La Fontaine, Fabl. 8. l. VI.

Rois de la terre, dont la ſageſſe doit employer utilement juſqu'aux vices, ne travaillez pas à conſerver à vos peuples la férocité, mais choiſiſſez les bras de vos armées dans la partie de vos ſujets la moins polie, la plus barbare, la moins vertueuſe, vous n'aurez encore que trop à choiſir, quelque protection que vous accordiez aux ſciences & aux arts; mais cherchez la tête qui doit conduire ces bras, cherchez-la au temple de Minerve, Déeſſe des armes & de la ſageſſe tout enſemble, parmi ces ſujets dont l'ame auſſi éclairée que forte, ne connoît plus les grandes paſſions que pour les transformer en grandes vertus, ne reſſent plus ces mouvemens impétueux de la nature, que pour les employer à entreprendre & à exécuter les plus grandes choſes.

Des notions que je viens de donner du courage, & je les crois très-ſaines, & priſes dans la nature; il réſulte qu'une armée toute faite d'un peuple policé, une armée toute compoſée de Bourgeois, d'Artiſans, de Grammairiens, de Rheteurs, de Muſiciens, de Peintres, de Sculpteurs, d'A-

cade-

cadémiciens du prèmier mérite même, & de la vertu la plus pùre, seroit une armée fort peu rédoutable. Telle étoit apparemment en partie celle que lès Chinois, les Egyptiens, très-savans & très-policés ont opposé aux incursions des Barbares; mais cette armée, toute pitoyable qu'elle est, n'est telle que parce qu'elle est composée d'un trop grand nombre d'honnêtes gens, d'un trop grand nombre de gens humains & raisonnables, de gens qui disent....

Est un grand fou qui de la vie
Fait le plus petit de ses soins,
Aussitôt qu'on nous l'a ravie,
Nous en valons de moitié moins.

. . . .

Par ma foi c'est bien peu de chose
Qu'un demi Dieu quand il est mort.
Du moment que la fiere Parque
Nous a fait entrer dans la barque,
Où l'on ne reçoit point le corps;
Et la gloire & la renommée
Ne sont que songe & que fumée,
Et ne vont point jusques aux morts.

Voiture, tom. 2.

Au moins nous serons en droit de croire, que ces guerriers devenus lâches à force de savoir & de politesse, n'en étoient

 pas

pas moins remplis de raison, d'humanité & de vertu, jusqu'à ce que l'Auteur du Discours nous ait bien prouvé qu'on ne peut être à la fois honnête-homme & poltron.

Mais s'il n'y a point de vice - - pour sa fidélité que l'exemple n'a pu corrompre. * L'Auteur confond par-tout la vertu guerriere du soldat, la férocité avec la véritable vertu, la probité, la justice. En suivant ses principes, on croiroit les soldats plus vertueux que leurs Officiers; les paysans plus gens de bien que leurs Seigneurs, & l'on crieroit à l'injustice, de voir que nos tribunaux ne sont occupés que de la punition de ces plus honnêtes gens-là. Je ne présume pas que le Discours de notre Orateur fasse reformer ces dénominations universellement reçues, & vraisemblablement bien fondées, par lesquelles on distingue communément les hommes de la société en deux classes; l'une sans naissance, sans éducation, & qu'en conséquence on désigne par des épithètes qui marquent qu'elle a peu de sentimens, peu d'honneur & de probité; l'autre bien née & instruite de toutes les parties des Sciences & des Arts qui entrent dans la belle éducation, & que pour cette raison on regarde comme la classe des *honnêtes gens.*

* *Je n'ose parler de ces Nations heureuses - - ils*

ils ne portent point de chausses ! Quand on a vu le portrait que notre Orateur fait des désordres que cause l'art de polir les nations, & d'y établir l'harmonie ; on sait ce qu'on doit penser des portraits flatteurs que Montagne nous a laissés des Barbares.

D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet, fait un objet aimable.

Boileau, art Poëtiq.

Mais que tous ces raisonnemens s'évanouissent bien-tôt dès qu'on les approfondit. Les mots de *pure nature*, de *simple nature*, de *Sauvages gouvernés* uniquement par elle ; le regne d'Astrée, les mœurs du siécle d'or, sont des expressions qui présentent à l'imagination les plus belles idées ; c'est grand dommage qu'il n'y ait dans tous ces tours fleuris que de l'imagination. Il n'est point dans la vraie nature que la race humaine toute brute soit meilleure que quand elle est cultivée ; je l'ai déja prouvé ; je vais confirmer cette vérité par une nouvelle preuve qui auroit trop chargé la note déja fort ample donnée sur cet article. Toute la question de la prééminence entre les Anciens & les Modernes étant une fois bien entendue, dit M. de Fontenelles, se réduit à savoir si les arbres qui étoient autrefois dans nos campagnes, sont plus grands que

ceux d'aujourd'hui. J'ose croire encore plus juste l'application de cette analogie à notre question, & qu'on peut assurer qu'elle se réduit à savoir, si les productions de la terre sans culture, sont préférables à celles qu'elle fournit lorsqu'elle est bien cultivée. Qu'est-ce que la pure nature, la simple nature, je vous prie, dans les arbres, dans les plantes en général? Que sont-ils dans cet état? Des sauvageons indignes, incapables même de fournir à nos alimens, & il a fallu que le génie de l'homme inventât l'agriculture, le jardinage pour rendre ces productions de la terre propres à servir de pâture aux hommes. Il a fallu greffer sur ces sauvageons de ces espéces heureuses qui étoient sans doute les plus rares, & qu'on peut comparer à ces grands génies, à ces ames peu communes qui ont inventé les Sciences & les Arts. Il a fallu les placer en certains terrains, à certaines expositions, les élaguer, les émonder de certaines superfluités, de certaines parties nuisibles; donner à la terre qui les environne une certaine préparation, une certaine façon, dans certaines saisons. Je ne crois pas qu'il se trouve de mortel qui ose dire que toutes ces parties de l'agriculture ne sont pas utiles, nécessaires à la production & à la perfection des fruits de la terre*;

re *; comment donc pourroit-il s'en trouver d'assez peu raisonnables pour avancer, que cet Art, loin d'être utile à ces fruits, tend au contraire à les rendre moins abondans & moins bons ? Voilà pourtant exactement le cas de ceux qui soutiennent que les Sciences & les Arts, la culture de l'esprit & du cœur, introduisent chez nous la dépravation des mœurs.

On peut penser qu'il y a des hommes nés avec tant de lumieres, tant de talens, une si belle ame, que la culture leur devient inutile. Si vous y refléchissez, vous conviendrez que les plus heureux naturels, ces hommes mêmes qu'on doit choisir pour greffer sur les autres, si l'on peut dire; ceux-là, dis-je, ont encore besoin de culture, ou au moins on ne sauroit nier, qu'ils ne deviennent encore plus vertueux, plus capab-

D 5 les

* *Quod nisi & assiduis terram insectabere rastris,*
Et sonitu terrebis aves & ruris opaci
Falce premes umbras, votisque vocaberis imbrem;
Heu, magnum alterius frustrà spectabis acervum;
Concussâque famem in silvis solabere quercu.
Virgil. georg. l. 1. v. 155.

les, plus utiles, s'ils sont cultivés par les Sciences & les Arts, comme l'arbre du meilleur acabit devient plus fertile & plus excellent encore, s'il est placé dans le terrein qui lui est plus convenable, dans l'espalier le mieux exposé, & s'il est, pour ainsi dire, traité par le jardinier le plus habile.

Fortes creantur fortibus & bonis.

. . . .

Doctrina sed vim promovet insitam,
Rectique cultus pectora roborant.

Horat. od. IV. L. IV.

Appuyons ces raisonnemens du suffrage d'un homme dont les lumieres & le jugement méritent des égards. „J'avoue dit Ciceron, qu'il y a eu plusieurs hommes d'un „merite superieur, sans science, & par la „seule force de leur naturel presque divin; „J'ajouterai même, qu'un bon naturel sans „la science, a plus souvent réussi que la „science sans un bon naturel; mais je soutiens aussi, que quand à un excellent na„turel on joint la science, la culture, il en „résulte ordinairement un homme d'un „mérite tout-à-fait supérieur. Tels ont „été, ajoute-t'il, Scipion l'Africain, Lælius, „les très-Savant Caton l'ancien, &c. qui ne „se feroient point avisés de développer leurs „vertus par la culture des sciences, s'ils n'a-

„voient

„ voient été bien persuadés qu'elle les con„ duisoit à cette fin louable. *

Alterius sic
Alterâ poscit opem res, & conjurat amicè.
Horat. art poët. v. 409.

Ce n'est point par stupidité - - à dédaigner leur doctrine. On est tenté de croire que l'Auteur plaisante quand il donne ces anecdotes historiques pour des traits de sagesse. Celle des Romains, qui chassent les Médecins

* *Ego multos homines excellenti animo ac virtute fuisse, & sine doctrinâ, naturæ ipsius habitu propè divino, per se ipsos & moderatos & graves extitisse fateor. Etiam illud adjungo, sæpiùs ad laudem atque virtutem naturam sine doctrinâ, quàm sine naturâ valuisse doctrinam. Atque idem ego contendo, cùm ad naturam eximiam atque illustrem accesserit ratio quædam, confirmatioque doctrinæ; tum illud nescio quid præclarum ac singulare solere existere. Ex hoc esse hunc numero, quem patres nostri viderunt divinum hominem Africanum; ex hoc C. Lælium, L. Furium, moderatissimos homines & constantissimos: ex hoc fortissimum virum, & illis temporibus doctissimum M. Catonem illum senem; qui profectò, si nihil ad percipiendam, colendamque virtutem litteris adjuvarentur, nunquam se ad earum studium contulissent.*

Cicero, pro Arc. poët. p. II. ex edit. Glasg.

cins est bonne à joindre au Médecin malgré lui, & aux autres badinages de Moliere contre la Faculté. Si les Dieux mêmes n'appelloient pas du Tribunal intégre des Athéniens; c'étoit donc dans ses accès de folie que ce peuple s'en écartoit. On n'a jamais rapporté serieusement, pour décrier des choses regardées comme excellentes, divines, les incartades & les insultes d'un peuple plus tumultueux & plus orageux que la mer. Passeroit-on pour raisonnable, si l'on vouloit prouver qu'Alcibiades & Themistocles les plus grands hommes de la Gréce étoient des lâches & des traîtres, parce que les Athéniens les ont exilés & condamnés à mort? Qu'Aristide, surnommé *le Juste, le plus homme de bien que la République ait jamais eu*, dit Valere Maxime, ait été un infâme; parce que cette même Republique l'a banni? Ces trames séditieuses, ces bourasques du peuple, dont la jalousie, l'inconstance, & l'étourderie sont les seuls mobiles, ne prouvent-elles pas plutôt le mérite supérieur & l'excellence de l'objet de leur fureur? Que t'a fait Aristide, dit ce Sage lui-même à un Athénien de l'assemblée qui le condamnoit? Rien, lui répond le Conjuré, je ne le connois pas même; mais je m'ennuye de l'entendre toujours appeller le *Juste*. Voi-

là

là de ces gens raisonnables sur lesquels notre Orateur fonde ses preuves.

Oublierois-je que ce fut -- & les Artistes, les Sciences & les Savans, Le but de Licurgue étoit moins de faire des honnêtes gens que des soldats dans un pays qui en avoit grand besoin, parce qu'il étoit peu étendu, peu peuplé. Par cette raison toutes les loix de Sparte visoient à la barbarie, à la férocité plutôt qu'à la vertu. C'est pour arriver à ce but qu'elles éteignoient dans les peres & meres les germes de la tendresse naturelle, en les accoutumant à faire perir leurs propres enfans, s'ils avoient le malheur d'être nés malfaits, foibles ou infirmes. Que de grands hommes nous aurions perdus, si nous étions aussi barbares que les Spartiates! C'est pour le même dessein qu'ils enlevoient les enfans à leurs parens, & les faisoient élever dans les Ecoles publiques où ils les instruisoient à être voleurs & à expirer sous les coups de fouets, sans donner le moindre signe de repentir, de crainte ou de douleur. Ne croiroit-on pas voir l'illustre Cartouche, ce Licurgue des scélerats de Paris, donner à ses sujets des leçons d'adresse dans son art, & de patience dans les tortures qui les attendent? *O Sparte! ô opprobre éternel* de l'humanité! Pourquoi t'occupes-tu

à trans-

à transformer les hommes en tigres ? Ta politique digne des Titans tes Fondateurs, * te donne des soldats ! D'où vient donc les Athéniens tes voisins si humains, si policés t'ont-ils battu tant de fois ? D'où vient as-tu recours à eux dans les incursions des Perses ? D'où vient les Oracles te forcent-ils à leur demander un Général ? Insensée, tu mets tout le Corps de ta République en bras, & ne lui donnes point de tête. Tu ne saurois mettre tes Chefs en parallele avec les deux Aristomènes, les Alcibiades, les Aristides, les Themistocles, les Cimons, &c. enfans d'Athenes, enfans des beaux Arts, & les principaux Auteurs des plus éclatantes victoires qu'ait jamais remporté la Gréce. Tu ignores donc que c'est du conducteur d'une armée que dépendent principalement ses exploits, que le Général fait le soldat, & que le hazard seul a pu rendre quelquefois heureux des Généraux barbares, contre des nations surprises & sans discipline (*a*). Mais ce heros immortel qui vous a tous effacés, qui vous a tous subjugués, & avec vous ces Perses, ces peuples de l'Orient qui vous avoient tant de fois fait trembler, ceux mêmes que vous

* Selon le Pere Pezron.

(*a*) Le Czar Pierre I. est une preuve recente de cette vérité.

vous ne connoissiez pas, & jusques aux Scythes si renommés pour leur ignorance, leur rusticité & leur bravoure; ce conquerant aussi magnanime que courageux étoit-il un barbare comme vous? Etoit-il un disciple de Licurgue; Non, certes, la férocité n'est pas capable d'une si grande élevation d'ame, elle est reservée à l'Eleve d'Homere, & d'Aristote, au Protecteur des Apelles & des Phidias; comme on voit dans notre siécle qu'elle est encore annexée aux Princes éleves des Descartes, des Newtons, des Volfs; aux Princes fondateurs & protecteurs des Académies; aux Princes amis des Savans, & Savans eux-mêmes. Toute l'Europe m'entend, & je ne crains pas qu'elle desavoue ces preuves recentes, actuelles même, de l'union intime & naturelle du savoir, de la vraie valeur & de l'equité.

L'événement marqua cette différence -- qu'Athénes nous a laissés? Il sied bien à Socrate fils de Sculpteur, grand Sculpteur lui-même, & plus grand Philosophe encore, de dire que personne n'ignore plus les Arts que lui, de faire l'éloge de l'ignorance, de se plaindre que tous les gens à talens ne sont rien moins que sages. N'est-il pas lui-même une preuve du contraire? Prêcheroit-il si bien la vertu, auroit-il

été le pere de la Philosophie, & un des plus sages d'entre les hommes, au jugement de l'Oracle même, s'il avoit été un ignorant? Socrate fait ici le personnage de nos Prédicateurs, qui trouvent leur siécle le plus corrompu de tous ceux qui l'ont précedé, *ô tempora, ô mores,* & qui par zéle pour les progrès de la vertu, exagerent & les vices du tems, & l'opinion modeste qu'ils ont d'eux-mêmes.

Croit-on que s'il ressuscitoit -- C'est ainsi qu'il est beau d'instruire les hommes! Nous convenons que les beaux Arts amolissent cette espéce de courage qui dépend de la férocité, mais ils nous rendent d'autant plus vertueux, d'autant plus humains.

Mais les Sciences -- & on oublia la Patrie. Rome a tort de négliger la discipline militaire & de mépriser l'agriculture, & notre Orateur d'attribuer ce malheur aux sciences & aux Arts. L'ignorance & la paresse en sont des causes bien naturelles.

Caton avoit raison de se déchaîner contre des Grecs artificieux, subtils, corrupteurs des bonnes mœurs; mais les Sciences & les Arts n'ont aucune part, ni à cette corruption, ni à la colere de Caton, qui lui-même étoit très-Savant, & aussi distingué par son ardeur pour les Lettres

& les

& les Sciences, que par sa vertu austére, selon le témoignage de Cicéron cité.

Aux noms sacrés de liberté - - de conquérir le monde & d'y faire régner la vertu. Le talent de Rome a été dans les commencemens d'assembler des gens sans mœurs, des scelerats, de tendre des embûches aux peuples voisins par des fêtes & des cérémonies religieuses que tous ces honnêtes gens ont toujours fait servir à leurs vues, & de perpétuer par-là l'espéce & les maximes de ces brigands Devenus plus célébres & plus connus dans le monde, il a fallu se montrer sur ce théatre avec des couleurs plus séduisantes, sous les apparences au moins de l'honneur & de la vertu. Le peuple Romain se donna donc pour le Protecteur de tous les peuples qui rechercho-ient son alliance, & imploroient son secours ; mais le traître se fit bientôt le maître de ceux qui ne l'avoient voulu que pour amis. Voilà la vertu de Rome & de Caton. Qui dit conquerant, dit pour l'ordinaire injuste & barbare ; cette maxime est surtout vraie pour Rome ; & si cette fameuse ville a produit de grands hommes, a montré des vertus rares, elle les a degradées en les employant à commettre les injustices & les cruautés sans nombre, par lesquelles elle a desolé & envahi l'univers.

Quand Cyneas prit notre Sénat -- de commander à Rome & de gouverner la terre. On vient de voir de quelle espéce étoit cette vertu. Quant au particulier, s'il y avoit des hommes vertueux, on a vu, au rapport de Ciceron même, que cette vertu étoit dûe, au moins en partie, à la culture des Lettres & des Sciences, puisqu'il donne le nom de très-savant à Caton l'ancien, & qu'il cite Scipion l'Africain, Lælius, Furius &c. les Sages de Rome, comme gens distingués dans les Sciences.

Mais franchissons la distance des lieux -- & le mépris pire cent fois que la mort. Cela est bon pour le discours. Il n'y a rien de pire que la ciguë, & il n'est que de vivre. On fait l'éloge de notre siécle, en le croyant assez humain pour ne point faire avaler ce breuvage mortel à Socrate; mais on ne lui rend pas justice en ne le croyant pas assez raisonnable pour ne point mépriser Socrate. Au moins on peut être sûr que le mépris n'auroit pas été général.

Voilà comment le luxe -- s'ils avoient eu le malheur de naître savans. Ils seroient nés tels qu'ils se sont rendus à force de travail; ils seroient nés en même tems humains, compatissans, polis & vertueux.

Que ces réflexions sont humiliantes -- être mortifié! Je ne vois pas ce qui doit nous

humi-

humilier ou mortifier notre orgueil, en pensant, selon les principes de l'Auteur, que nous sommes nés dans une heureuse & innocente ignorance, par laquelle seule nous pouvons être vertueux ; qu'il ne tient qu'à nous de rester dans cet état fortuné, & que la nature même a pris des mesures pour nous y conserver. Il me semble au contraire qu'une si belle prérogative que celle d'être naturellement vertueux, qu'une si grande attention de la part de la nature à nous la conserver, doivent extrêmement flatter notre orgueil ; mais si nous pensons que nous sommes nés brutes, que nous sommes nés barbares, méchans, injustes, coupables, & que nous avons besoin d'une étude & d'un travail de plusieurs années, de toute notre vie même, pour nous rendre bons, justes, humains. Oh ! c'est alors que nous devons être humiliés de voir que par nous-mêmes nous sommes si pervers, & de ne pouvoir parvenir à être des hommes, que par un travail toujours pénible & souvent douteux.

Quoi ! la probité - - de ces préjugés? Des conséquences très-désavantageuses à l'Auteur même & à toutes nos Académies ; mais heureusement les prémices du raisonnement sont très-fausses.

Mais pour concilier ces contrariétés -- avec les inductions historiques. Ainsi l'Auteur, pour concilier des contrariétés apparentes entre la science & la vertu, va prouver que la contrariété est réelle, ou que ces deux qualités sont incompatibles. Voilà une singuliere conciliation.

SECONDE PARTIE.

C'étoit une ancienne -- l'inventeur des sciences. *La Science est *ennemie du repos*, sans doute; c'est par-là qu'elle est *amie de l'homme* que le repos corrompt; c'est par-là qu'elle est la source de la vertu, puisque *l'oisiveté* est la mere de tous les vices.

* *On voit aisément l'allégorie de la fable -- c'est le sujet du frontispice.* Dans la Fable dont parle l'Auteur, Jupiter jaloux des lumieres & des talens de Promethée, l'attache sur le Caucase. Ce fait allégorique loin de désigner l'horreur des Grecs pour le savoir, est au contraire une preuve de l'estime infinie qu'ils faisoient des sciences & du génie inventif, puisqu'ils égalent en quelque sorte Promethée à Jupiter, en rendant celui-ci jaloux de cet homme divin, Auteur apparemment des premiers Arts, de l'ébauche des Sciences, l'effet du

génie,

génie, de ce feu qu'il semble que l'homme ait dérobé aux Dieux. Les Romains mêmes, ces enfans de Mars, n'ont pû s'empêcher de rendre aux beaux Arts les hommages qui leur sont dûs, & le Prince de leurs Poëtes défére aux hommes qui s'y sont distingués, les premiers honneurs dans les champs Elisées.

Quique pii vates & Phœbo digna locuti,
Inventas aut qui vitam excoluere per artes,
Omnibus his niveâ cinguntur tempora vittâ.

Virgil. Æneid. L. VI. v. 661.

A l'égard du Frontispice, je ne vois pas la finesse de cette allégorie. Il est tout simple que le feu brûle la barbe. L'Auteur veut-il dire qu'il ne faut pas plus se fier à l'homme qu'au feu? mais il le représente nud & sortant des mains de Prométhée, de la nature; & c'est, selon lui, le seul état dans lequel on puisse s'y fier. Veut-il dire qu'on ne connoît pas toute la finesse de sa Thèse, de son Discours qu'il faut le respecter comme le feu? Ne pourroit-on pas par une allégorie beaucoup plus naturelle, faire dire à l'homme céleste qui approche une torche allumée de la tête de l'homme Statue: Satire, tu l'admirés, tu en es épris, parce que tu ne le connois

 pas;

pas; apprends Imbecile, que l'objet de tes transports n'est qu'une vaine Idole que ce flambeau va reduire en cendres.

Quelle opinion falloit-il -- qu'on aime à s'en former. J'aurois conseillé à l'Orateur de substituer un autre mot à celui de *feuillette.*

L'astronomie est née de la superstition. L'Astronomie est fille de l'oisiveté & du desir de connoître ce qui est dans l'Univers le plus digne de notre curiosité. Cette simple curiosité déja bien noble par elle-même, & capable de préserver l'homme de tous les vices attachés à l'oisiveté, a encore produit dans la société mille avantages que nos Calendriers, nos Cartes géographiques, & l'art de naviguer attestent à quiconque ne veut pas fermer les yeux. Voyez sur l'utilité de toutes les Sciences la célébre Préface que M. de Fontenelle a mis à la tête de l'Histoire de l'Académie.

L'Eloquence -- du mensonge. Est-ce à soutenir tous ces vices que Demosthéne & Ciceron ont employé leur éloquence? Est-ce à ce détestable usage que nos Orateurs, nos Prédicateurs l'employent? Il en est qui en abusent, j'en croirai l'Auteur du Discours sur sa parole; mais combien plus s'en trouve-il qui la font servir à éclairer l'esprit & à diriger les mouvemens du

cœur

cœur à la vertu? Au moins, c'est ainsi qu'en pensoit l'Orateur Romain. Il s'y connoissoit un peu. Ecoutons-le un moment sur cette matiere. Il a examiné à fond la question qui est agitée dans ce Discours, par rapport à l'éloquence. Il a aussi reconnu qu'on en pouvoit faire un très-mauvais usage; mais, tout bien pesé, il conclud que, de quelque côté qu'on considere le principe de l'éloquence, on trouvera qu'elle doit son origine aux motifs les plus honnêtes, au raisonnemens les plus sages. * „ Quant à ses effets; quoi de plus „noble? dit-il, de plus généreux, de plus „grand que de secourir l'innocent, que de „relever l'opprimé; que d'être le salut, „le libérateur des honnêtes gens, de leur „sauver l'exil? Quel autre pouvoir que „l'éloquence a été capable de rassembler „les hommes jadis dispersés dans les forêts,

* *Sæpè & multum hoc mihi cogitavi, boni-ne an mali plus attulerit hominibus & civitatibus copia dicendi, ac summum eloquentiæ studium.... si voluntas hujus rei, quæ vocatur eloquentià, sive artis, sive studii, sive exercitationis cujusdam, sive facultatis à naturâ profectæ considerare principium; reperiemus id ex honestissimis causis natum, atque optimis rationibus profectum. De Inventione l. 1. p. 5. 6. ex edit. Glasg.*

„ & les ramener de leur genre de vie fé-
„ roce & ſauvage à ces mœurs humaines
„ & policées qu'ils ont aujourd'hui ? Car
„ il a été un tems où les hommes étoient
„ comme diſperſés & vagabonds dans les
„ champs, & y vivoient comme les bêtes
„ féroces. Alors ce n'étoit point la *raiſon*
„ qui regloit leur conduite, mais preſque
„ toujours la force, la violence. Il n'étoit
„ point queſtion de Religion, ni de devoirs
„ envers les autres hommes ; on n'y connoiſ-
„ ſoit point l'utilité de la juſtice, de l'équi-
„ té. Ainſi *par l'erreur & l'ignorance, les*
„ *paſſions aveugles & téméraires étoient ſeules*
„ *dominantes, & abuſoient, pour s'aſſouvir,*
„ *des forces du corps, dangereux miniſtres de*
„ *leurs violences.* Enfin, il s'éleva des
„ hommes ſages, grands, dont l'éloquen-
„ ce gagna ces hommes ſauvages, & de fe-
„ roces & cruels qu'ils étoient, les rendit
„ doux & vraiment humains „. * Voilà
une

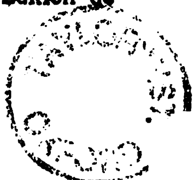
* *Quid tam porrò regium, tam liberale, tam munificum, quàm opem ferre ſupplicibus, excitare afflictos, dare ſalutem, liberare periculis, retinere homines in civitate? Quæ vis alia potuit aut diſperſos homines unum in locum congregare, aut à ferâ agreſtique vitâ ad hunc humanum cultum, civilemque deducere?* Cicero de Oratore p. 14. *Nam fuit quoddam tempus, cùm in agris homines paſſim beſtiarum more vagabantur, &*

une origine & une fin de l'éloquence bien différente de celle que leur donne notre Orateur François.

La Géométrie, de l'avarice. Fixer les bornes de son champ, le distinguer d'avec celui du voisin; faire, en un mot, une distribution exacte de la terre à ceux à qui elle appartient; voilà les fonctions & l'origine de la Géométrie ordinaire & pratique, & il n'y a là rien que de très-juste, & que nos Tribunaux n'ordonnent tous les jours pour remedier à l'avarice & à l'usurpation. C'est donc de l'équité & de la droiture qu'est née la Géométrie.

La Physique, d'une vaine curiosité; La Physique est née de la curiosité, soit; mais

sibi victu ferino vitam propagabant; nec ratione animi quidquam, sed pleraque viribus corporis administrabant. Nondum divinæ religionis, non humani officii ratio colebatur .... Non jus æquabile quod utilitatis haberet, acceperat. Ità propter errorem & inscitiam cæca ac temeraria dominatrix animi cupiditas, ad se explendum viribus corporis abutebatur, perniciosissimis satellitibus .... Deinde propter rationem atque orationem studiosius audientes, ex feris & immanibus mites reddidit & mansuetos (vir quidam magnus & sapiens.) Cicero de Inventione ibid. p. 6. 7. Edition de Glasgov.



mais que cette curiosité soit vaine, c'est ce que je ne crois pas que l'Auteur pense, La société est redevable à cette science de l'invention & de la perfection de presque tous les Arts qui fournissent à ses besoins & à ses commodités, &, ce qui ne doit pas être oublié, en étalant aux yeux des hommes les merveilles de la nature, elle éleve leur ame jusqu'à son Auteur.

Toutes, & la Morale même, de l'orgueil humain. Etoit-ce donc par orgueil que les Sages de la Gréce, les Catons, & ce que j'aurois du nommer avant tous, les divins Missionnaires de la morale chrétienne, prêchoient l'humilité, la vertu?

Les Sciences & les Arts -- devoient à nos vertus. Comme il n'y a point de doute sur l'origine des Sciences & des Arts, dont la plûpart sont des actes ou de vertus, ou tendans à la vertu, leurs avantages sont aussi évidens.

Le défaut de leur origine -- sans le luxe qui les nourrit? Le luxe est un abus des Arts, comme un discours fait pour persuader le faux, est un abus de l'éloquence, comme l'yvrognerie est un abus du vin. Ces défauts ne sont pas dans la chose, mais dans ceux qui s'en servent mal.

Sans les injustices des hommes, à quoi serviroit la Jurisprudence? C'est-à-dire, si les hom-

hommes étoient nés justes, les loix auroient été inutiles; s'ils étoient nés vertueux, on n'auroit pas eu besoin des regles de la Morale. L'Auteur convient donc que toutes ces Sciences ont été imaginées pour corriger l'homme né pervers, pour le rendre meilleur.

Que deviendroit l'Histoire - - ni Conspirateurs? Elle en seroit bien plus belle & bien plus honorable à l'humanité; elle seroit remplie de la sagesse des Rois, & des vertus des sujets; des grandes & belles actions des uns & des autres, & ne contenant que des faits dignes d'être admirés, & imités des Lecteurs, jamais de crimes, jamais d'horreurs, elle ne pourroit jamais que plaire & conduire à la vertu, véritable but de l'histoire.

Qui voudroit en un mot - - pour les malheureux & pour ses amis? Il n'est aucune science de contemplation stérile; toutes ont leur utilité, soit par rapport à celui qui les cultive, soit à l'égard de la société.

Sommes-nous donc faits - - par l'étude de la Philosophie. Il ne faut point rester sur le bord du puits où s'est retirée la vérité, il faut y descendre & l'en tirer, comme ont fait tant de grands hommes; ce qu'ils ont fait, un autre le peut faire. Cete refléxion doit encourager quiconque en a sérieusement envie.

Que

Que de dangers! -- l'investigation des Sciences? *Investigation.* Je ne saurois passer à un Orateur aussi châtié & aussi poli que le nôtre un terme Latin de Clenard francisé. *Investigatio thematis.*

Par combien d'erreurs, -- qui de nos en saura faire un bon usage. Si tant de difficultés & d'erreurs environnent ceux qui cherchent la vérité avec les secours que leur prêtent les Sciences & les Arts, que deviendront ceux qui ne la cherchent point du tout? L'Auteur nous persuadera-t'il qu'elle va chercher qui la fuit, & qu'elle fuit qui la cherche? C'est tout ce qu'on pourroit croire de l'aveugle fortune. A l'égard du bon usage de la vérité, il n'est pas, ce me semble, beaucoup plus embarrassant que le bon usage de la vertu; mais une chose qui me paroît plus embarrassante, c'est le moyen de faire un bon usage de l'erreur & du vice où nous sommes plongés sans les lumieres des Sciences & les instructions de la Morale.

Si nos Sciences sont vaines -- comme un homme pernicieux. Quoi de plus laborieux qu'un Savant? La premiere utilité des Sciences est donc d'éviter l'oisiveté, l'ennui & les vices qui en sont inséparables. N'eussent-elles que cet usage, elles deviennent nécessaires, puisqu'elles sont la source

des

des vertus & du bonheur de celui qui les exerce. „Quand les Sciences ne ſe-„roient pas auſſi utiles qu'elles le ſont, „dit Ciceron, & qu'on ne s'y applique-„roit que pour ſon plaiſir; vous penſe-„rez, je crois, qu'il n'y a point de délaſſe-„ment plus noble & plus digne de l'hom-„me; car les autres plaiſirs ne ſont pas „de tous les tems de tous les âges, de tous „les lieux; celui de l'étude fait l'aliment „de la jeuneſſe, la joie de vieillards, l'or-„nement de ceux qui ſont dans la proſ-„périté, la reſſource & la conſolation de „ceux qui ſont dans l'adverſité; il fait nos „délices à la maiſon, ne nous embarraſſe „point quand nous ſommes dehors, paſſe „la nuit avec nous, & ne nous quitte point „en voyage, à la campagne*.

Voilà la premiere & pourtant la moin-dre

* *Quodſi non hic tantus fructus oſtenderetur, & ſi ex his ſtudiis delectatio ſola peteretur: tamen, ut opinor, hanc animi remiſſionem humaniſſimam & liberaliſſimam judicaretis; nam cæteræ neque temporum ſunt neque ætatum omnium, neque locorum. Hæc ſtudia adoleſcentiam alunt, ſenectutem oblectant, ſecundas res ornant, adverſis perfugium ac ſolatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiſcum, peregrinantur, ruſticantur.*

Cicero, pro Arc. Poët. p. 12.

dre utilité des Sciences; point d'oisiveté, point d'ennui, un plaisir doux & tranquille, mais perpétuel; je dis que c'est-là leur moindre utilité, car celle-ci ne regarde que celui qui s'y applique, & nous avons fait voir que les Sciences sont l'ame de tous les Arts utiles à la société, & qu'ainsi le Savant le plus contemplatif en apparence est occupé du bien public.

Répondez-moi donc, -- moins florissans ou plus pervers? Oui, sans doute. L'astronomie cultivée par les Géometres rend la Géographie & la navigation plus sures; on tire des insectes des secrets pour les arts, pour nos besoins. L'Anatomie des animaux nous conduit à une plus parfaite connoissance du corps humain, & parconséquent à des principes plus sûrs pour le guérir ou pour le conserver en santé. La Science de la Physique & de la Morale fait que nous sommes mieux gouvernés & moins pervers, & l'harmonie d'un gouvernement où brillent toutes ces Sciences, tous ces Arts, est ce qui le rend florissant & redoutable.

Revenez donc sur l'importance -- la substance de l'Etat. Il est naturel que nous en pensions encore moins mal que de ceux qui occupent leur loisir à décrier des lumieres & des talens ausquels la France a peut-être encore plus d'obligation qu'à ses armes.

Que dis-je, oisifs? - - O fureur de se distinguer! que ne pouvez-vous point? L'Auteur s'attache encore ici à l'abus que des sujets pervers font d'une excellente chose. Mais s'il y a quelques-uns de ces malheureux, quelle foule d'ouvrages divins n'a-t'on pas à leur opposer, par lesquels on a renversé les idoles des payens, demontré le vrai Dieu, & la pureté de la morale chrétienne, anéanti les Sophismes des génies depravés dont parle l'Orateur? Peut-on citer sérieusement, contre l'utilité des Sciences, les extravagances de quelques écervelés qui en abusent? Et faudra-t'il renoncer à bâtir des maisons, parcequ'il y a des gens assez foux pour se jetter par les fenêtres?

C'est un grand mal - - jamais ils ne vont sans lui. Le luxe & la Science ne vont point du tout ensemble. C'est toujours la partie ignorante d'un état qui affecte le luxe; celui-ci est l'enfant des richesses, & son correctif est le savoir, la Philosophie, qui montre le néant de ces bagatelles.

Je sai que notre Philosophie, - - les nôtres ne parlent que de commerce & d'argent. Le luxe est un abus des richesses que corrigent les Sciences & la raison; mais il ne faut pas confondre cet abus, comme le fait l'Auteur, avec le commerce, partie des Arts la plus propre à rendre un état puissant & flo-

rissant

rissant, & qui n'entraîne pas nécessairement le luxe après elle, comme le croit l'Auteur; nous en avons la preuve dans nos illustres voisins. L'Angleterre & la Hollande ont un commerce beaucoup plus étendu & plus riche que le nôtre; portent-ils le luxe aussi loin que nous? Pourquoi? C'est que le commerce, loin de favoriser le luxe comme le croit notre Orateur, le reprime au contraire. Quiconque est livré à l'art de s'enrichir & d'agrandir sa fortune, se garde bien de la perdre en folles dépenses. D'ailleurs cette passion de s'enrichir par le commerce n'est pas incompatible avec la vertu. Quelle probité, quelle fidélité admirables regnent parmi les Négocians qui, sans s'être jamais vus, & qui étant situés quelquefois aux extremités de l'univers, se gardent une foi inviolable dans leurs engagemens! Comparez cette conduite avec les ruses, les fourberies, les sceleratesses des Sauvages, entre les mains desquels ils tombent quelquefois dans leurs voyages.

L'un vous dira qu'un homme -- fit trembler l'Asie. On convient avec l'Auteur que les richesses, dont l'usage est perverti par le luxe & la molesse, corrompent le courage. Mais tous ces défauts n'ont aucun rapport aux Sciences & aux Arts; ils n'en sont pas les suites, ainsi que nous l'avons montré

tré ci-devant. Alexandre qui subjugua tout l'Orient avec 30 mille hommes, étoit le Prince le plus savant & le mieux instruit dans les beaux Arts de tout son siécle, & c'est avec ce savoir supérieur qu'il a vaincu ces Scythes si vantés, qui avoient resisté tant de fois aux incursions des Perses, lors même que leurs armées étoient aussi nombreuses que féroces; lors même qu'elles étoient commandées par ce Cyrus le Héros de cette Monarchie.

L'Empire Romain - - hormis des mœurs & des Citoyens. L'Auteur confond partout la barbarie, la férocité avec la valeur & la vertu; c'étoit apparemment de bien honnêtes gens que ces Goths, ces Vandales, ces Normands, &c. qui ont desolé toute l'Europe qui ne leur disoit mot? On voudroit nous faire entendre ici que c'est par leurs bonnes mœurs & par leurs vertus que ces peuples ont vaincu les peuples policés; mais toutes les histoires attestent que c'étoient des brigands, des scélérats, qui se faisoient un jeu, une gloire du crime, pour lesquels il n'y avoit rien de sacré, & qui ont profité des divisions, des revoltes élevées au centre de ces Royaumes polis, dont le moindre réuni & prévenu auroit écrasé ces misérables.

Duquoi s'agit-il donc -- avec celui de l'honnête. Est-ce qu'il n'est pas possible d'être honnête homme sous un habit galonné ? Et faudra-t-il en porter un de toile pour obtenir cette qualité ? N'ayez donc peur dans nos forêts, que quand vous y rencontrerez un homme bien doré, bien monté, muni d'armes brillantes, & suivi d'un Domestique en aussi bon équipage, tremblez alors pour votre vie ; vous voilà au pouvoir d'un homme de l'espéce la plus corrompue, abandonné au luxe, aux vices de toutes les espéces ; mais quand vous y trouverez seul à seul un rustre vêtu de bure, chargé d'un mauvais fusil, & sortant des broussailles où il sembloit cacher sa misere ; alors ne craignez rien ; cette pauvreté évidente vous est un signe assuré que vous rencontrez la vertu même.

Non, il n'est pas possible -- le courage leur manqueroit. Sont-ce les Savans qui s'occupent de *soins futiles* ? Sont-ce les gens occupés aux Arts ? Non certes, ce sont les riches ignorans. Cet argument prouve donc contre son Auteur.

Tout Artiste veut être applaudi. -- entraîne à son tour la corruption du goût. Je connois une infinité de gens qui sont passionnés pour les desseins baroques, pour la difficulteuse musique Italienne qui est du

même genre; pour les ouvrages connus sous le nom de gentillesses, & qui sont néanmoins les plus honnêtes gens du monde. Leurs mœurs ne se ressentent point du tout de leur mauvais goût? il me semble même que je ne vois aucune liaison entre le goût & les mœurs, parce que les objets en sont tout différens.

Le goût se corrompt, parce que n'y ayant qu'une bonne façon de penser & d'écrire, de peindre de chanter, &c. & le siécle précedent l'ayant, pour ainsi dire, épuisée, on ne veut ni le copier, ni l'imiter; & par la fureur de se distinguer, on s'écarte de la belle nature, on tombe dans le ridicule & dans le baroque.

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
Du cœur de la nature; on perd l'heureux langage,*
Pour l'absurde talent d'un triste persifflage.

GRESSET.

Dans un genre plus sérieux, les génies transcendans du siécle passé ayant enfanté, & exécuté le sublime, le hardi projet de ruiner les folles imaginations des Peripatéticiens, leurs facultés, leurs vertus occultes de toutes les espéces; on a passé un demi siécle à éta-

 blir

blir la connoiſſance des effets phyſiques ſur les propriétés connues & évidentes de la matiere, ſur leurs cauſes méchaniques; comment ſe diſtinguer par du nouveau après l'établiſſement de principes auſſi ſolides, auſſi univerſels? Il faut dire qu'ils ſont trop ſimples & abſolument inſuffiſans; que ces grands hommes étoient de bonnes gens, un peu timbrés, & auſſi méchaniques que leurs principes; & que notre ſiécle ſpirituel voit, ou au moins ſoupçonne dans la matiere des propriétés nouvelles qu'il faut toujours poſer pour baſe de la Phyſique, en attendant qu'on les conçoive: propriétés qui ne dépendent ni de l'étendue, ni de l'impénétrabilité, ni de la figure, ni du mouvement, ni d'aucune autre vieille modification de la matiere; propriétés, non pas *occultes*, mais *cachées*, qui élevent cette matiere à quelque choſe d'un peu au-deſſus de la matiere, qu'on n'oſe dire tout haut, & qui, dans le vrai, abbaiſſent le Phyſicien beaucoup au-deſſous de cette qualité. Enfin, nos Ayeux étoient gothiques, nos peres amis de la nature, nous ſommes ſinguliers & baroques; nous n'avions que ce parti à prendre pour ne reſſembler à aucun des deux.

Mais la Morale n'a aucune part à ce désordre ; on se fait un plaisir & un honneur de copier, d'imiter les vertus des grands hommes de tous les siécles ; plus il s'en sera écoulé, plus nous en aurons d'exemples ; & tant que l'art de les inculquer, c'est-à-dire, tant que les Sciences & les beaux Arts seront en vigueur, les siécles les plus reculés seront toujours les plus vertueux.

**Je suis bien éloigné de penser -- & de défendre une si grande cause.* L'Auteur se contredit étrangement. Il veut qu'on donne de l'éducation aux femmes ; il veut qu'on les fasse sortir de l'ignorance. Il a raison, sans doute ; mais c'est contre ses principes, selon lesquels, instruire quelqu'un, & le rendre plus méchant, sont des expressions synonymes.

Que si par hazard -- ou il faudra qu'elle demeure oisive. Les ouvrages admirables des Le Moine, des Bouchardons, des Adams, des Slodtz pour perpétuer la memoire des plus grands hommes, pour décorer les places publiques, les palais & les jardins qui les accompagnent, sont des monumens qui nous rassurent contre les vaines déclamations de notre Orateur.

On ne peut réfléchir -- enfin pour s'y établir eux-mêmes. C'est un joli conte de

Fée que ce siécle d'Or, & ce mélange des Dieux & des hommes, mais il n'y a plus guère que les enfans & les Rhéteurs plus fleuris que solides qui s'en amusent.

Ou du moins les Temples des Dieux - - des chapiteaux Corinthiens. Les anciens n'avoient garde de penser que la culture des Sciences & des Arts, dépravât les mœurs ; que le talent de bâtir des Villes, d'élever des Temples & des Palais, mît le comble aux vices ; quand ils nous ont représenté Amphion construisant les murs de Thébes par les seuls accords de sa lyre ; quand ils nous parlent avec tant de vénération des peuples qui élevent des Temples aux immortels, & des Palais à la majesté des Souverains légitimes.

Tandis que les commodités - - dans l'ombre du cabinet. Que les Sciences & les Arts énervent le courage féroce, nous en convenons avec l'Auteur, & c'est autant de gagné pour l'humanité & la vertu. Mais que la vraie valeur s'éteigne par les lumieres des Sciences & la culture des Arts, c'est ce qu'on a refuté amplement.

Quand les Gots - - qu'à les affermir & les animer. C'est-à-dire, à les rendre moins féroces, à la bonne heure, mais en même tems plus humains & plus vertueux.

Loi

Les Romains ont avoué -- il y a quelques siécles. L'Auteur remet ici sur le tapis, précisément les mêmes preuves rapportées à la premiere partie. Nous renvoyons donc le Lecteur à la refutation que nous y avons placée. Nous y ajoûterons seulement que les Génois ont bien fait voir dans la derniere guerre que la valeur n'étoit pas si éteinte en Italie que se l'imagine l'Orateur, & qu'il ne faut à ces peuples que des occasions & de grands Capitaines pour faire voir à toute l'Europe qu'ils sont toujours capables des plus grandes choses ?

Les anciennes Républiques -- la vigueur de l'ame. C'est-à-dire, la férocité.

De quel œil, -- la force de voyager à cheval? Et quel rapport cette vigueur du corps a-t'elle avec la vertu? Ne peut-on pas être foible, délicat, peu propre à la fatigue, à la guerre, & vertueux tout ensemble.

Qu'on ne m'objecte point -- la meilleure de nos armées. Tout ce que dit là notre Auteur, est très-vrai, à un peu d'exagération près qui est une licence de l'éloquence comme de la poësie. Il est certain qu'on néglige trop l'exercice du corps en France, & qu'on y aime trop ses aises. On n'y voit plus de courses de chevaux, on

on n'y donne plus de prix aux plus adroits à différens exercices, on y détruit tous les jeux de paume; & c'est-là l'époque des vapeurs qui ont gagné les hommes, & les ont mis de niveau avec les femmes, parce qu'ils ont commencé par s'y mettre par la nature de leurs occupations. Oh! que notre Orateur frappe sur cet endroit là de notre façon de vivre, je l'appuyerai de mon suffrage; mais qu'il prétende en conclure que ces hommes, pour être aussi foibles, aussi vaporeux que des femmes, en sont plus dépravés, plus vicieux; c'est ce que je ne lui accorderai pas; & fussent-ils femmes tout-à-fait, pourvû que ce soit de la bonne espéce, qui est la plus commune, sans doute; je n'en aurois que meilleure opinion de leur vertu. Qui ne sait pas que ce sexe est le dévot & le vertueux par excellence?

Guerriers intrépides, -- *que l'autre eût vaincu vos ayeux.* Par malheur pour notre Orateur cette petite éxagération vient un peu trop près de notre derniere guerre d'Italie, où tout le monde sait que nos troupes, sous M. le Prince de Conti, ont traversé les Alpes, après avoir forcé sur la cime de ces montagnes un ennemi puissant commandé par l'un des plus braves

Rois

Rois du monde; & il eſt plus que vraiſemblable que les Alpes, du tems d'Annibal, n'étoient pas plus eſcarpées, qu'elles le ſont aujourd'hui.

Les combats ne ſont pas toujours -- par le fer de l'ennemi.. Oh! l'Auteur a raiſon; nous ne ſommes pas aſſez robuſtes. Qu'on renouvelle les jeux Olympiques de toutes les eſpéces, qu'on renouvelle les courſes de chevaux, les courſes à pied, les combats d'une lutte un peu plus humaine que l'ancienne, les jeux de paume, les jeux de l'arc, de l'arbalêtre, de l'arquebuſe, du fuſil; qu'on les protége, qu'on les ordonne, qu'on y attache des priviléges, des récompenſes. Qu'on ajoûte à cela des loix pour la ſobriété; nous aurons des Citoyens, des Soldats auſſi robuſtes que courageux; & ſi l'on continue, avec ces réformes, la culture des Sciences & des Arts, toutes choſes fort compatibles, nous aurons des Officiers capables de commander à de bons ſoldats; deux parties eſſentielles à une bonne armée.

Si la culture des Sciences -- au moins le corps en ſeroit plus diſpos. Fort bien. J'applaudis à la cenſure de l'Orateur contre la plûpart des éducations mal dirigées. Mais gardons-nous de regarder un abus particulier, comme une dépravation générale

& annexée aux Sciences. *La culture des Sciences est nuisible aux qualités morales?* Quelle absurdité! J'ai démontré dans plusieurs notes ci-devant placées. Que la perfection des mœurs étoit le principal effet de cette culture des Sciences; malheur aux Directeurs de l'éducation de la jeunesse qui perdent de vuë cet objet; je crois que ce désordre est très-rare: mais fût-il encore plus commun, ce n'est pas la faute des Sciences, mais celle des personnes destinées à les montrer. Les langues mêmes, la partie la moins utile de l'éducation, ne doivent jamais nous écarter de ce but. Les mots étrangers qu'on apprend, expriment sans doute des choses; ces choses doivent être des Sciences solides, & avant tout, celle de la morale; c'est ce qu'on a grand soin de faire dans tous les colléges, dans toutes les pensions, & ce qu'on a fait dans tous le siécles policés. . . . . . .

Adjecere bonæ paulò plus artis Athenæ,
Scilicet ut possem curvo dignoscere rectum,
Atque inter sylvas Academi quærere verum.
Horat. Epit. 2. L. I.

Je sais qu'il faut occuper -- & non ce qu'ils doivent oublier. L'Auteur a raison, & c'est ce que font aussi les Maîtres, & sur-tout

les

les peres & les meres qui ont à cœur, comme ils le doivent, l'éducation de leurs enfans. Mais si notre siécle n'est pas encore aussi parfait qu'il pourroit être; s'il est encore parmi nous des causes de la corruption des mœurs, de la foiblesse du corps, de la molesse; certes c'est la passion qui y regne pour les jeux sedentaires; passion, que nous tenons principalement de la fréquentation des femmes frivoles qui font heureusement le plus petit nombre, & qui naît de notre complaisance pour ce sexe enchanteur; passion, qui est fille de l'oisiveté & de l'avarice, & assez amie de toutes les autres, qui remplit la tête de trente mots baroques, & vuides de sens, & pour l'ordinaire aux dépens de la Science, de l'Histoire, de la Morale & de la Nature, qu'on se fait là un honneur d'ignorer. Des esprits si mal nourris n'ont rien à se dire, que, *baste*, *ponte*, *manille*, *comette*, &c. Les conversations en cercle si en usage, si estimées chez nos peres & si propres à faire paroître les talens, les bonnes mœurs, & à les former chez les jeunes personnes, sont dans ces jolies assemblées, ou muettes, ou employées à faire des réfléxions sur tous les colifichets qui décorent ces Dames, sur toutes les babioles rares que possèdent ces Messieurs, à compter de jolies avantures, ou inventées, ou au moins

ins bien brodées sur le compte de son brochain.

Là vous trouvez toujours des gens divertissans,
Des femmes qui jamais n'ont pû fermer la bouche,
Et qui sur le brochain vous tirent à cartouche,
Des oisifs de métier, & qui toujours chez eux
Portent de tout Paris le lardon scandaleux.

Le Joueur de Regnard.

On sacrifie à ce plaisir perfide les spectacles les mieux ordonnés, les plus châtiés, & les plus propres à inspirer des mœurs & du goût; on y sacrifie même quelquefois ses devoirs & sa fortune. Et quelle est l'origine de ce reste de poison que les loix trop peu severes souffrent encore dans la société? Les exercices du corps trop négligés, les Sciences & les Arts trop peu cultivés encore.

* *Telle étoit l'éducation des Spartiates, - - à le rendre bon, aucun à le rendre savant.* L'Auteur ne met donc pas au nombre des Sciences celle de la religion & de la Morale; car voilà ce qu'on enseignoit aux enfans des Rois de Perse, & qu'on ne néglige pas d'apprendre en France aux derniers des paysans mêmes.

Astya-

Astyage, en Xénophon, demande à Cyrus -- qu'il me persuadât que son école vaut celle-là. Le bon Montagne radotoit, quand il nous donnoit cette histoire comme une grande merveille. On donne tous les jours le fouet dans nos écoles aux jeunes gens qui se font entr'eux de plus petites injustices que celles-là, & l'on n'en fait pas tant de bruit, l'on ne s'avise pas d'en faire une histoire mémorable, & digne de trouver place dans un livre aussi relevé que celui de Xenophon.

Nos jardins sont ornés -- avant même que de savoir lire. Tout ceci est encore exagéré. Les grands hommes de la Gréce & de Rome, leurs actions vertueuses, telles que la piété d'Enée, la chasteté de Lucrece, font partie des ornemens de nos jardins & de nos galleries, aussi bien que les Métamorphoses d'Ovide ; dans celles-ci mêmes, combien d'allégories de la meilleure morale, & ce sont pour l'ordinaire ces sujets qu'on choisit pour exposer en public.

D'ailleurs ces décorations des jardins & des galleries ne sont pas faites pour les enfans. Leurs galleries ordinaires sont les figures de la Bible, & il y a là une abondante collection d'exemples de vertus.

D'où naissent tous ces abus, -- d'un Livre s'il est utile, mais s'il est bien écrit. Ce texte est une pure déclamation. On ne fait point

point de cas d'un homme de talent qui n'est pas honnête homme, ni d'un livre bien écrit, si l'objet en est frivole. On n'estimeroit point, par exemple, ce Discours, quelque séduisant qu'il soit, si l'on ne sentoit que le véritable but de l'Auteur est, non pas d'anéantir la culture des Sciences & des Arts, mais d'obtenir de ceux qui s'y appliquent, de ne point en abuser, & d'être encore plus vertueux que savans.

Les récompenses -- aucun pour les belles actions. La proposition n'est pas exactement vraie. Il y a en France beaucoup de recompenses, beaucoup de Croix de Chevaliers, de pensions, de titres de noblesses, &c. pour les belles actions; malgré ce la je trouve, comme l'Auteur, qu'il n'y en a pas encore assez, & qu'il devroit y avoir réellement des prix de Morale pratique, comme il y a des prix de Physique, d'Eloquence, &c. Pourquoi ne pas faire marcher toutes ces Sciences ensemble, comme elles y vont naturellement, & comme on le pratique dans les petites écoles, dans l'éducation donnée chez les parens. On dira à l'honneur de ce siécle, que la vertu est plus commune que les talens; que tout le monde a de la probité, & ne fait en cela que ce qu'il doit. Ce que je sai, c'est que tout le monde s'en pique.

Qu'on

Qu'on me dise, - - le renouvellement des Sciences & des Arts. L'Auteur manque encore ici d'exactitude. Nous convenons qu'on caresse un peu trop en France les talens agréables; qu'une jolie voix de l'Opéra, par exemple, y sera souvent plus fêtée qu'un Physicien de l'Academie. J'avoue qu'on y a trop d'égards pour une autre espece d'hommes agréables, beaucoup moins utiles encore, pour ne pas dire, tout-à-fait inutiles, nuisibles même à la société. Je veux parler de cette partie du beau monde, oisive, inappliquée, ignorante, dont le mérite consiste dans la science de la bonne grace, *des airs, des manieres & des façons*; qui se croiroit déshonorée d'approfondir quelque Science utile, sérieuse, qui fait consister l'esprit *à voltiger sur les matieres, dont elle ne prend que la fleur*; qui met toute son étude à jouer le rôle *d'homme aimable, vif, leger, enjoué, amusant, les délices de la société, un beau parleur, un railleur agréable*, &c. * & jamais celui d'homme occupé du bien public, de bon Citoyen, d'ami essentiel. Si l'on ne regardoit le François que de ce mauvais côté, comme ont la bonté de le faire quelquefois nos voisins, on pourroit dire avec M. Gresset. . . . .

* *Le François à Londres.*

Que nos arts, nos plaisirs, nos esprits font pitié,
Qu'il ne nous reste plus que des superficies,
Des pointes, du jargon, de tristes facéties,
Et qu'à force d'esprit & de petits talens,
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus de bon sens.

Le Méchant, Comédie de M. Gresset.

Mais il faut avouer que ces hommes futiles, & qui ne sont tels que parce qu'ils négligent la culture des Sciences, sont beaucoup plus rares en France, que ne le croyent les Nations rivales de la nôtre; &, qu'en général ils y sont peu estimés....

Sans ami, sans repos, suspect & dangéreux
L'homme frivole & vague est déja malheureux.

Dit le même M. Gresset. Enfin toute l'Europe rend cette justice à la France, qu'on y voit tous les jours honorer par des récompenses éclatantes les talens utiles, nécessaires. La remarque précédente le prouve déja; mais quoi de plus propre à convaincre là-dessus les incrédules, que ces bienfaits du Roi répandus sur les membres les plus laborieux de l'Academie des Sciences de Paris, ces Ecoles publiques, ces démonstrations d'Anatomie & de Chirurgie

rurgie fondées dans les principales villes de France? Ces titres de Noblesse donnés à des personnes distinguées dans l'art de guérir? Est-il quelque pays dans l'Univers dont le souverain marque plus d'attention à récompenser & encourager les hommes utiles & vertueux?

Nous avons des Physiciens -- nous n'avons plus de Citoyens; Il y a là un peu de mauvaise humeur. Peut-il y avoir de meilleurs Citoyens que des hommes qui passent leur vie, & altérent même quelquefois leur santé à des recherches utiles à la société, tels que sont les Physiciens, les Géometres, les Astronomes? Les Poëtes & les Peintres rappellent aux hommes la mémoire de la vertu & de ses Héros; & exposent les préceptes de la Morale, ceux des Arts & des Sciences utiles d'une façon plus propre à les faire goûter....

Bientôt ressuscitant les Héros des vieux âges,
Homere aux grands exploits anima les courages.
Hésiode à son tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
En mille Ecrits fameux la sagesse tracée,

Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée ;
Et par-tout des esprits ses préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille entrerent dans les cœurs. *Boil.*

Le Musicien nous délasse de nos travaux, pour que nous y retournions avec plus d'ardeur, & souvent il célébre ou les grandeurs de l'Etre suprême, ou les belles actions des grands hommes ; au moins voilà son véritable objet. Tous ces Arts concourent donc au bien public & à nous rendre plus vertueux & meilleurs.

Ou s'il nous en reste encore, -- qui donnent du lait à nos enfans. Il est sans doute un grand nombre d'honnêtes gens à la campagne ; mais il est pourtant vrai de dire que c'est-là où l'on trouve en plus grand nombre le faux-témoin, le rusé chicaneur, le fourbe, le voleur, le meurtrier. Nos prisons en contiennent des preuves sans replique.

Je l'avoue, cependant -- & du dépôt sacré des mœurs. La politique de ces Souverains seroit bien mauvaise, si la chose de notre Auteur étoit bonne, d'aller choisir des Savans pour former une société destinée à remedier aux déréglemens des

mœurs causés par les Sciences. C'étoit des ignorans, des rustres, des paysans, qu'il falloit composer ces Académies.

Par l'attention -- qu'elles reçoivent. Les Académies ont cela de commun avec tous les corps d'un Etat policé, & elles ont certainement peu besoin de ces précautions; tant les Sciences & les bonnes mœurs ont coutume d'aller de compagnie.

Ami du bien, de l'ordre & de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.

M. Gresset, ibid.

Ces sages instructions -- mais aussi des instructions salutaires. Les gens de Lettres & les Académies doivent bien des remercimens à l'Auteur, de la bonne opinion qu'il a des uns, & des avis qu'il donne aux autres. Mais il me semble que s'il raisonnoit conséquemment à ses principes, le véritable frein des gens de Lettres, des gens appliqués à des Arts qui dépravent les mœurs, ne doit pas être l'espoir d'entrer dans une Académie qui augmentera encore leur ardeur pour ces sources de leur dépravation; mais que ce doit être au contraire l'ignorance & l'abandon des Lettres & des Académies. En indiquant à ces sociétés les objets de Morale dont ils doivent faire

le sujet de leur prix, l'Auteur convient tacitement que c'est-là un des principaux objets des Lettres; qu'ainsi il ne s'est déchaîné jusqu'ici que contre des abus qui sont étrangers à la véritable destination, & à l'usage ordinaire des Belles-Lettres.

Qu'on ne m'oppose donc -- à des maux qui n'existent pas. Ceci est un peu énigmatique. Selon moi, les maux qui existent sont l'ignorance & les passions déréglées, avec lesquelles les hommes naissent. Les remédes employés sont les instructions, les Ecoles, les Académies.

Pourquoi faut-il -- de tourner les esprits à leur culture. Que devient donc le compliment fait dans la page précédente à nos Académies? Je me doutois bien que notre Orateur y auroit regret: il n'étoit pas dans ses principes.

Il semble, aux précautions -- de manquer de Philosophes. Il est un peu rare de voir les paysans passer dans nos Académies. Il est plus commun de les voir quitter la charuë pour venir être Laquais dans les villes, & y augmenter le nombre des ignorans inutiles, & des esclaves du luxe.

Je ne veux point hazarder -- la supporteroit pas. On la supporteroit à merveille, mais elle ne seroit pas favorable à l'Auteur.

L'Agricul-

L'Agriculture n'est pas plus nécessaire pour tirer de la terre d'excellentes productions, que la Philosophie pour faire faire à l'homme de bonnes actions, & pour le rendre vertueux.

Je demanderai seulement, -- dans les nôtres quelqu'un de vos sectateurs. Notre Auteur appelle ici de *grands Philosophes*, ce que tout le monde appelle des monstres. Si sa thèse a besoin d'une pareille ressource, je ne puis que plaindre celui qui la soutient.

Voilà donc les hommes -- l'immortalité reservée après leur trépas. Voilà les hommes qui ont été en exécration parmi leurs concitoyens ; & qui n'ont échappé à la vigilance des tribunaux, que par leur fuite & par leur retraite dans des climats où regne une licence effrenée.

Voilà les sages maximes -- en âge à nos descendans. J'ai trop bonne opinion de notre Orateur pour croire qu'il pense ce qu'il dit ici.

Le Paganisme, -- extravagances de l'esprit humain. On n'avoit pas non plus éternisé sa sagesse ; & comme les bonnes choses que perpetue l'Imprimerie surpassent infiniment les mauvaises, il est hors de tout doute que cette invention est une des

plus belles & des plus utiles que l'esprit humain ait jamais enfantées.

Mais, grace aux caractéres -- Hobbes & des Spinosa resteront à jamais. Et leurs réfutations aussi, lesquelles sont aussi solides & aussi édifiantes que les monstrueuses erreurs de ces Ecrivains sont folles & dignes du nom de *rêveries*.

* *A considérer les désordres -- ce seroit peut-être le plus beau trait de la vie de cet illustre Pontife.* Le parti qu'ont pris les Turcs est digne des Sectateurs de Mahomet & de son Alcorân. Une religion aussi ridicule ne peut, sans doute, se soutenir que par l'ignorance. Le savoir est le triomphe de la vraie Religion. Origêne l'a bien fait voir aux Payens; & les Arnauld, les Bossuet aux hérétiques. L'Evangile est le premier de tous les livres, sans doute; mais ce n'est pas le seul nécessaire, & Gregoire le Grand auroit perdu son nom, s'il eût été capable d'une pareille sottise.

Allez, écrits célébres -- corruption des mœurs de notre siécle. On a vu ci-devant que les siécles anciens étoient beaucoup plus corrompus. Il est vrai qu'ils n'en disent rien à la postérité; mais la pratique presque générale des vices passoit de race en race comme par tradition. Peut-on comparer ce torrent débordé & universel des

des passions déréglées, des siécles barbares, avec quelques Poëtes libertins, que laisse encore échapper notre siécle.

Et portez ensemble -- qui soient précieux devant toi. Que le Dieu tout-puissant ôte les lumieres & les talens à ceux qui en abusent, qu'il anéantisse les *Arts funestes* à la vertu ; qu'il donne la pauvreté à ceux qui font un mauvais usage des richesses, mais qu'il répande abondamment les lumieres, les talens & les richesses sur ceux qui sçavent les employer utilement. Voilà la priére d'un bon Citoyen, & d'un homme raisonnable.

Mais si le progrès des Sciences -- des forces de ceux qui seroient tentés de savoir? Comme la majeure de cet argument est fausse, ces Auteurs sont dignes de toute la reconnoissance du public, & de l'Auteur même du Discours, qui a mieux profité qu'un autre de leurs travaux.

Que penserons-nous --populace indigne d'en approcher. Le mot de *Sanctuaire* convient-il à un lieu où, selon l'Auteur, on va corrompre ses mœurs & son goût ; je me serois attendu à toute autre expression ; & en ce cas-là qu'est-ce que l'Auteur entend par cette *populace indigne d'en approcher?* Les plus indignes d'approcher d'un lieu de corruption, sont ceux qui

ſont les plus capables de porter fort loin cette corruption; ceux qui ſont les plus capables de ſe diſtinguer dans ce prétendu Sanctuaire; par exemple, ceux qui ont plus d'aptitude aux Sciences, plus de ſagacité, plus de génie; car tous ces gens-là en deviendront d'autant plus mauvais, d'autant plus dangereux au reſte de la ſociété, ſelon les principes de l'Auteur: à moins qu'ici la vérité ne lui échappe malgré lui, & qu'il ne rende aux Sciences l'hommage qu'il leur doit à tant d'égards. Cette derniere conjecture eſt très-vraiſemblable.

Tandis qu'il ſeroit à ſouhaiter - - que la nature deſtinoit à faire des diſciples. Oh! ma conjecture devient ici plus que vraiſemblable. L'Auteur reconnoît formellement la dignité & l'excellence des Sciences; il n'y veut admettre que ceux qui y ſont réellement propres, & il a raiſon au fond; cet abus dans les vocations eſt réel dans les bons principes & dans les principes ordinaires. Mais 1) le Citoyen de Geneve ne raiſonne pas conſéquemment à ſa thèſe; car puiſque les Sciences ſont pernicieuſes aux mœurs, plus ceux qui les cultiveront ſeront ſpirituels, ſubtils, plus ils ſeront méchans & à craindre; & dans ce cas, pour le bien de la ſociété, les ſtupides ſeuls doivent être deſtinés aux

Scien-

Sciences. 2) Cet Auteur a oublié ici qu'il enveloppe les Arts aussi bien que les Sciences dans son anathême, & que ce fabricateur d'étoffe est un ministre du luxe. Qu'il aille donc labourer la terre. A quoi bon les étoffes? *L'homme de bien est un Athlete qui se plaît à combattre à nud.* Nous en ressemblerons mieux à la vertu dans cette simplicité, & pourquoi tout le reste du corps ne supporteroit-il pas les injures des saisons, aussi bien que le visage & les mains? Ce seroit le moyen d'avoir des *guerriers capables de supporter l'excès du travail* & de résister à la *rigueur des saisons & aux intemperies de l'air.*

Les Verulams, les Descartes & les Newtons - - l'espace immense qu'ils ont parcouru. Premierement, il n'est point vrai que les Verulams, les Descartes, les Newtons n'aient point eu de maîtres; ces grands hommes en ont d'abord eu comme tous les autres, & ont commencé par apprendre tout ce qu'on savoit de leur tems. En second lieu, de ce que des génies transcendans, tels que ceux-ci, & tant d'autres que l'antiquité n'a point nommés, ont été capables d'inventer les Sciences & les Arts, l'Auteur veut que tous les hommes apprennent d'eux-mêmes, & sans maîtres, afin de rebuter ceux qui ne seront pas

transcendans comme ces premiers ; mais ce qui est possible à des génies de cette trempe, ne l'est pas pour tout autre ; & si les Sciences sont bonnes, ces grands hommes ont très-bien mérité de la société de lui avoir communiqué leurs lumieres, & ceux qui en éclairent les autres hommes participent à cette action. Si au contraire les Sciences sont pernicieuses, ces hommes ne sont plus dignes de l'admiration de l'Auteur. Ce sont des monstres qu'il falloit étouffer dès les premiers *efforts* qu'ils ont faits pour *franchir l'espace immense qu'ils ont parcouru.* Or, ce dernier parti auroit mis le comble à l'extravagance & à la barbarie, & l'Auteur a raison de regarder ces hommes divins comme les dignes *Précepteurs du genre - humain.* On est charmé de voir que la vérité perce ici, comme à l'insçû de l'Orateur ; il est fâcheux seulement qu'elle ne soit point d'accord avec le reste du Discours.

S'il faut permettre à quelques hommes -- à la gloire de l'esprit humain. Les Sciences & les Arts sont donc des monumens élevés à la gloire de l'esprit humain ; l'Auteur ne pense donc plus qu'ils sont la source de la dépravation de nos mœurs ; car assurément ils mériteroient, dans ce cas, d'être regardés comme les monumens de sa hon-

te, & ils n'arrachent de l'Auteur un aveu tout opposé que parce qu'ils sont les sources de la lumiere & de la droiture qui fait le parfait honnête homme & le vrai Citoyen.

Mais si l'on veut que -- encouragement dont ils ont besoin. Voilà, ce me semble, bien des louanges épigrammatiques en faveur des génies destinés à perdre notre innocence, notre probité.

L'ame se proportionne -- Chancelier d'Angleterre. L'éloquence, selon l'Auteur, tire son origine de l'ambition, de la haine, de la flatterie & du mensonge. La Physique d'une vaine curiosité, la Morale même de l'orgueil humain, toutes les Sciences & les Arts de nos vices. Voilà de belles sources pour des Consuls & des Chanceliers actuellement les objets de l'admiration de l'Auteur ; ou Rome & l'Angleterre étoient là dans de bien mauvaises mains, ou les principes de l'Orateur sont bien étranges.

Croit-on que si l'un n'eût occupé -- l'art de conduire les Peuples est plus difficile que celui de les éclairer : Toute cette page est de la plus grande beauté, comme de la plus exacte vérité, & elle est malheureusement une contradiction perpétuelle du reste de l'ouvrage.

Comme s'il étoit plus aisé -- les Peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux.

heureux. Voilà donc l'Auteur revenu aux vérités que nous avons établies dans nos premieres remarques. Les lumieres & la sagesse vont donc ensemble ; les Savans possedent l'un & l'autre, puisqu'il n'est plus question que de leur donner du pouvoir, pour qu'ils entreprennent & fassent de grandes choses. Donc la science ne dégrade pas les mœurs & le goût. Donc le parti que l'Orateur a pris n'est pas juste, ni son Discours solide.

Pour nous, hommes vulgaires, --nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage. Les soins que coûte l'éducation des enfans, ne prouvent que trop les peines & l'appareil, & j'ajoûte les stratagêmes qu'il faut mettre en usage pour inculquer aux hommes les principes de la Morale, & former leurs mœurs. Non pas que la théorie de cette Morale, de cette éducation soit si épineuse ; mais c'est que la pratique en est des plus pénibles, & qu'on échoue encore souvent sur certains caracteres, avec tout l'art que ce siécle éclairé a imaginé pour y réussir.

Tes Principes ne sont-ils pas gravés--- dans le silence des passions? La supposition du silence des passions est charmante ; mais qui leur imposera silence à ces passions ? si non des lumieres bien vives sur leur per-ver-

versité, sur leurs suites funestes, sur les moyens de les dompter, ou même de les éviter, en élevant l'ame à des objets plus dignes d'elle, enfin en devenant Philosophes & savans.

Voilà la véritable Philosophie, que l'un savoit bien dire, & l'autre, bien faire. Pourquoi seroit-il défendu de mériter ces deux couronnes à la fois ? Bien faire & bien penser sont inséparables, & il n'est pas difficile de bien dire à qui pense bien ; mais comme on n'agit pas sans penser, sans reflèchir, l'art de bien penser doit préceder celui de bien faire. Celui qui aspire donc à bien faire, doit, pour être plus sûr du succès, avoir *les lumieres & la sagesse* de son côté, ce que la culture des Sciences, de la Philosophie peut seule lui donner. „ Si vous „ voulez, dit Ciceron, vous former des re„ gles d'une vertu solide ; c'est de l'étude de „ la Philosophie que vous devez les atten„ dre, ou il n'y a point d'art capable de vous „ les procurer. Or ce seroit une erreur ca„ pitale, & un manque de réflexion, de dire „ qu'il n'y a point d'rrt pour acquérir les „ talens les plus sublimes, les plus essen„ tiels, pendant qu'il y en a pour les plus „ subalternes. Si donc il y a quelque sci„ ence qui enseigne la vertu, où la cherche„ rez-vous, sinon dans la Philosophie ?

Sive

Sive ratio constantiæ, virtutisque ducitur: aut hæc ars est (Philosophia) aut nulla omninò, per quam eas assequamur. Nullam dicere maximarum rerum artem esse, cùm minimarum sine arte nulla sit; hominum est parùm considerate loquentium, atque in maximis rebus errantium. Siquidem est aliqua disciplina virtutis, ubi ea quæretur, cùm ab hoc discendi genere discesseris. Cicero de Offic. l. II. p. 10. de l'Edit. de Glasgow.



ADDI-



ADDITION A LA REFUTATION PRECEDENTE.

A Dijon, ce 17. Octobre 1751.

MONSIEUR,

Je viens de recevoir de Paris une Brochure, où M. Rousseau replique à une réponse faite à son Discours par la voie du Mercure. Cette réponse a plusieurs chefs communs avec nos Remarques, & par conséquent la replique nous intéresse. Notre Refutation du Discours en deviendra complette, en y joignant celle de cette replique que je vous envoie, & j'espere qu'elle arrivera encore assez à tems pour être placée à la suite de nos Remarques.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. *Vous avez trouvé singulier qu'on ait mis en question ...:* Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les

les mœurs . . . . *L'Académie Françoise confirme authentiquement votre opinion, Monsieur, en proposant pour le sujet du prix d'éloquence de l'année 1752. cette vérité à établir* . . . . L'amour des Belles-Lettres inspire l'amour de la vertu . . . . *C'est le droit & le devoir des Cours souveraines, Monsieur, de redresser les décisions hazardées par les autres Jurisdictions. M. Rousseau a senti toute la force de l'autorité de ce Programme publié par la premiere Académie du monde, en fait de Belles-Lettres; il a tâché de l'affoiblir, en disant que* cette sage Compagnie a doublé dans cette occasion le tems qu'elle accordoit ci-devant aux Auteurs, même pour les sujets les plus difficiles . . . . *Mais cette circonstance n'infirme en rien le jugement que ce tribunal suprême porte contre la thèse du Citoyen de Geneve; elle peut seulement faire penser que ce sujet exige beaucoup d'érudition, de lecture, & par conséquent de tems; ce qui est vrai. D'ailleurs,* cette sage Compagnie *suit l'usage de toutes les Académies, quand elle propose en 1751. le sujet des prix qu'elle doit donner en 1752. Il en est même plusieurs qui mettent deux ans d'intervalle entre la publication du Programme & la distribution du prix.*

RE-



REFUTATION

Des Obſervations de M. J. J. Rouſſeau de Genève, ſur une Réponſe qui a été faite à ſon Diſcours dans le Mercure de Septembre 1751. p. 63.

Nous ſommes d'accord avec l'illuſtre Auteur de la Réfutation inſerée au Mercure, en ce que nous avons trouvé comme lui.... 1) Que M. Rouſſeau, ſavant, éloquent, & homme de bien tout à la fois, fait un contraſte ſingulier avec le Citoyen de Geneve, l'Orateur de l'ignorance, l'ennemi des Sciences & des Arts qu'il regarde comme une ſource conſtante de la corruption des mœurs.

2) Comme le reſpectable Anonyme, nous avons penſé que le Diſcours couronné par l'Académie de Dijon eſt un tiſſu de contradictions qui décélent, malgré ſon Auteur, la verité qu'il s'efforce en vain de trahir.

3) Comme le Prince Philoſophe, auſſi puiſſant à protéger les Lettres qu'à dé-

fendre leur cause ;* nous avons dit que l'Orateur Genevois avoit prononcé un anathême trop général contre les Sciences & les Arts, & qu'il confondoit quelques abus qu'on en fait, avec leurs effets naturels & leurs usages légitimes.

I.

Au premier article, M. Rousseau répond ; qu'il a étudié les Belles-Lettres, sans les connoître ; que dèsqu'il s'est *apperçu du trouble qu'elles jettoient dans son ame, il les a abandonnées.*

Com-

* Voici comme l'Auteur Anonyme de la reponse au Discours du Citoyen de Geneve se trouve designé dans le Mercure de Septembre p. 62. „ Nous sommes fâchés qu'il ne „ nous soit pas permis de nommer l'Auteur „ de l'Ouvrage suivant. Aussi capable d'éclairer que de gouverner les peuples, & „ aussi attentif à leur procurer l'abondance „ des biens nécessaires à la vie, que les lumieres & les connoissances qui forment „ à la vertu, il a voulu prendre en main la „ défense des Sciences, dont il connoît le „ prix. Les grands établissemens qu'il vient „ de faire en leur faveur étoient déja comme une réponse sans réplique au Discours „ du Citoyen de Geneve, à qui il n'a pas „ tenu de dégrader tous les beaux arts. Puissent les Princes à venir, suivre un pareil „ exemple, &c.

Comment cet Auteur ne sent-il point qu'on va lui repliquer que ce n'est point les avoir abandonnées, ou au moins l'avoir fait bien tard, que de les avoir portées au degré où il y est parvenu, que c'est même les cultiver plus que jamais que de se produire sur le théatre des Académies pour y disputer, y remporter les prix qu'elles proposent. Le personnage que joue M. Rousseau dans sa Replique, n'est donc pas plus sérieux que celui qu'il affecte dans son Discours.

Je me sers, dit-il, des Belles-Lettres pour combattre leur culture, comme les Saints Peres se servoient *des Sciences mondaines contre les Payens; si quelqu'un*, ajoûte-t'il, *venoit pour me tuer, & que j'eusse le bonheur de me saisir de son arme, me seroit-il défendu, avant que de la jetter, de m'en servir pour le chasser de chez moi?*

Les Peres de l'Eglise se sont servis utilement des Sciences mondaines pour combattre les Payens. Donc ces Sciences sont bonnes, & ce n'est point elles que ces défenseurs de la Religion méprisoient, blâmoient; car ils n'auroient ni voulu s'en servir, ni pu le faire si utilement: mais c'est le mauvais usage qu'en faisoient ces Philosophes profanes qu'ils reprenoient avec raison.

C'est une très-belle action que de désarmer son ennemi, & de le chasser avec ses propres armes : mais M. Rousseau n'est nullement dans ce cas-là ; il n'a désarmé personne ; les armes dont il se sert sont bien à lui : il les a acquises par ses travaux, par ses veilles ; il semble par leur *choix* & leur éclat, qu'il les ait reçues de Minerve même, & par une ingratitude manifeste, il s'en sert pour outrager cette divinité bienfaictrice ; il s'en sert pour anéantir, autant qu'il est en lui, ce qu'il y a de plus respectable, de plus utile, de plus aimable parmi les hommes qui pensent ; la Philosophie, l'étude de la sagesse, l'amour & la culture des Sciences & des Arts ; il n'y a donc point de justesse dans l'application des exemples que M. Rousseau cite en sa faveur, & il est toujours singulier que l'homme savant, éloquent, qui a conservé toute sa probité, toutes ses vertus, à la reconnoissance près, en acquerant ces talens, les employe à s'efforcer de prouver qu'ils dépravent les mœurs des autres.

J'ajoute qu'il y a un contraste si nécessaire entre la cause soutenue par M. Rousseau, & les moyens qu'il employe pour la defendre, qu'en la gagnant même, par supposition, il la perdroit encore ; car dans

dans cette hypothèse, & selon ses principes, son éloquence, son savoir, en nous subjuguant, nous conduiroient à la vertu, nous rendroient meilleurs, & par conséquent demontreroient, contre son Auteur même, que tous ces talens sont de la plus grande utilité.

II.

Que les contradictions soient très-fréquentes dans le Discours du Citoyen de Geneve, on vient de s'en convaincre par la lecture de mes Remarques. M. Rousseau prétend que ces contradictions ne sont qu'apparentes; que s'il loue les Sciences en plusieurs endroits, il le fait sincérement & de bon cœur, parce qu'alors il les considére en elles-mêmes, il les regarde comme une espèce de participation à la *suprême intelligence*, & par conséquent comme excellentes; tandis que dans tout le reste de son Discours il traite des Sciences, relativement au génie, à la capacité de l'homme; celui-ci étant trop borné *pour y faire de grands progrès, trop passionné pour n'en pas faire un mauvais usage*; il doit, pour son bien & celui des autres, s'en abstenir; elles ne sont point proportionnées à sa nature, elles ne sont

sont point faites pour lui, * il doit les éviter toutes comme autant de poisons.

Comment! Les Sciences & les Arts ne seroient *point faits pour l'homme*? M. Rousseau y a-t'il bien pensé? Auroit-il déja oublié les prodiges qu'il leur a fait opérer sur l'homme même? Selon lui, & selon le vrai, le rétablissement des Sciences & des Arts a fait *sortir l'homme, en quelque maniere, du néant*; Il a *dissipé les ténébres dans lesquelles la nature l'avoit enveloppé*... il l'a *élevé au-dessus de lui-même*; il l'a porté *par l'esprit jusques dans les régions célestes*; & *ce qui est plus grand & plus difficile*, il l'a fait *rentrer en soi-même, pour y étudier l'homme, & connoître sa nature, ses devoirs, & sa fin. L'Europe*, continue notre Orateur, *étoit retombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuples de cette partie du monde aujourd'hui si éclairée, vivoient, il y a quelques siécles, dans un état pire que l'ignorance... Il falloit une révolution pour ramener les hommes au sens commun.* Le Citoyen de Geneve exhorte les Rois

* Les chiffres ainsi apostillés désignent les pages des Observations de M. Rousseau en replique à la réponse inserée au Mercure de Septembre. Les chiffres simples sont les citations de notre Edition.

Rois à appeller les Savans à leurs conseils; il regarde comme compagnes *les lumieres & la sagesse*, & les Savans comme propres *à enseigner la derniere aux peuples*. Les lumieres, les Sciences, ces étincelles de la Divinité, sont donc faites pour l'homme; & le fruit qu'ils en retirent, est la vertu.

Eh! pourquoi cette émanation de la sagesse suprême ne conviendroit-elle pas à l'homme? Pourquoi lui deviendroit-elle nuisible? Avons-nous un modéle à suivre plus grand, plus sublime que la Divinité? Pouvons-nous nous égarer sous un tel guide, tant que nous nous renfermerons dans la science de la Religion & des mœurs, dans celle de la nature, & dans l'art d'appliquer celle-ci aux besoins & aux commodités de la vie? Trois espèces de connoissances destinées à l'homme par son Auteur même. Comment donc oser dire qu'elles ne sont pas faites pour lui, quand l'Auteur de toutes choses a décidé le contraire? *Il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès*; ce qu'il y en fera, sera toujours autant d'effacé de ses imperfections, autant d'avancé dans le chemin glorieux que lui trace son Créateur. *Il a trop de passions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais usage.* Plus l'homme a de passions, plus la science de la Morale &

de la Philosophie lui est nécessaire pour les dompter; plus il doit aussi s'amuser, s'en distraire par l'étude & l'exercice des Sciences & des Arts. Plus l'homme a de passions, plus il a de ce feu qui le rend propre à faire les découvertes les plus grandes, les plus utiles; plus il a de ce feu, principe du grand homme, du héros, qui le rend propre aux vastes entreprises, aux actions les plus sublimes. Donc plus les hommes ont de passions, plus il est nécessaire, avantageux pour les autres, & pour eux-mêmes qu'ils cultivent les Sciences & les Arts.

Mais plus il a de passions, plus il est exposé à abuser de ses talens, repliquera l'adversaire.

Plus il aura de savoir, moins il en abusera. Les grandes lumieres montrent trop clairement les erreurs, les abus, leurs principes, la honte attachée à tous les travers, pour que le savant qui les voit si distinctement ose s'y livrer. Monsieur Rousseau dans ses Observations convient que les vrais savans n'abusent point des Sciences; puisque, de son aveu, elles sont sans danger quand on les possede vraiment, & qu'il n'y a que ceux qui ne les possedent pas bien, qui en abusent, on ne sauroit donc les cultiver avec trop d'ardeur;

&c ce

& ce n'eſt pas la culture des Sciences qui eſt à craindre, ſelon M. Rouſſeau même, mais au contraire le défaut de cette culture, la culture imparfaite, l'abus de cette culture. Voilà où ſe reduit la défenſe de cet Auteur lorſqu'on l'analyſe, & l'on voit que la diſtinction imaginée pour ſauver les contradictions de ſon Diſcours, eſt frivole, & que ni cette Piece, ni les Obſervations qui viennent à l'appui, ne donnent point la moindre atteinte à l'utilité ſi généralement reconnue des Sciences & des Arts, tant pour nous procurer nos beſoins, nos commodités, que pour nous rendre plus gens de bien.

III.

Le Citoyen de Geneve exclud de la ſociété toutes les Sciences, tous les Arts, ſans exception ; il regarde l'ignorance la plus complette comme le plus grand bien de l'homme, comme le ſeul aſyle de la probité & de la vertu ; & en conſéquence il oppoſe à notre ſiécle poli par les Sciences & les Arts, les mœurs des Sauvages de l'Amerique, les mœurs des peuples livrés à la ſeule nature, au ſeul inſtinct. M. Rouſſeau dans ſes Obſervations déclare qu'il n'a garde de tomber dans ce défaut ; qu'il admet la Théologie, la Morale, la

Science du salut enfin; mais il n'admet que celles-là, *porro unum est necessarium*, & il regarde toutes les autres Sciences, tous les autres Arts, comme inutiles, comme pernicieux au Genre-humain, non pas en eux-mêmes, mais par l'abus qu'on en fait, & parce qu'on *en abuse toujours*. Il paroît dans son discours, qu'il met le luxe au nombre de ces abus: ici, c'est au contraire le luxe qui enfante les Arts, & la *premiere source du mal est l'inégalité* des conditions, la distinction *de pauvre & de riche*.

§. I. Je me garderai bien d'établir sérieusement la nécessité de cette inégalité des conditions, qui est le lien le plus fort, le plus essentiel de la société. Cette vérité triviale saute aux yeux du Lecteur le moins intelligent. Je suis seulement fâché de voir ici comme dans le Discours du Citoyen de Geneve, qu'un Orateur de la volée de M. Rousseau, ose porter au sanctuaire des Académies, des Paradoxes que Moliere & Delisle ont eu la prudence de ne produire que par la bouche du *Misantrope* & *d'Arlequin Sauvage*, & comme des travers ou des singularités propres à nous faire rire. Revenons au sérieux que mérite le sujet qui nous occupe.

L'exception que fait ici Monsieur Rousseau en faveur de la Théologie, de la Morale,

rale, &c. eſt déja une demi-retractation de ſa part; car la Science de la Théologie, celles de la Morale & du Salut, ſont des plus ſublimes, des plus étendues; elles ſont inconnues aux Sauvages, & l'on ne s'aviſera jamais de regarder comme un ignorant celui qui en ſera parfaitement inſtruit. Les Athanaſes, les Chryſoſtômes, les Auguſtins ſont encore l'admiration de notre ſiécle par ce ſeul endroit. Nous venons de voir, il n'y a qu'un moment, que M. Rouſſeau attribue au renouvellement des Sciences & des Arts la Science de la Morale; car celle-ci eſt l'art de *rentrer en ſoi-même pour y étudier l'homme & connoître ſa nature, ſes devoirs & ſa fin; merveilles qui*, de ſon aveu, *ſe ſont renouvellées avec les Sciences*. Or cette partie des Arts étant eſſentielle à tous les hommes, il en réſulte que notre Orateur ſera forcé d'avouer que le rétabliſſement des Sciences a procuré à toute la race humaine cette utilité ſi importante qu'il s'efforce ici de rendre indépendante, & très-ſéparée de ces Sciences, incompatible même avec elles.

Quant à la Science du Salut priſe dans ſon ſens le plus étendu, dans ceux qui ſont deſtinés à l'enſeigner aux autres, à la défendre, & telle que la poſſédoient les grands hommes que je viens de citer, di-

gnes

gnes modéles pour ceux de notre siécle; tout le monde sait qu'elle suppose la connoissance des langues savantes, celle de la Philosophie, celle de l'Eloquence, celle enfin de toutes les Sciences humaines, puisque ce sont des hommes qu'il est question de sauver & que l'art de leur inculquer les vérités nécessaires à ce sublime projet, doit employer tous les moyens connus d'affecter leurs sens & de convaincre leurs raisons.

Sont-ce des Savans, dit M. Rousseau, que Jesus-Christ a choisis pour répandre sa Doctrine dans l'Univers? Ne sont-ce pas des Pêcheurs, des Artisans, des Ignorans?

Les Apôtres étoient réellement des ignorans, quand Dieu les a choisis pour Missionnaires de sa Loi, & il les a choisis tels exprès pour faire éclater davantage sa puissance; mais quand ils ont annoncé, prêché cette Doctrine du salut, peut-on dire qu'ils étoient des ignorans? Ne sont-ils pas au contraire un exemple authentique, par lequel Dieu déclare à l'Univers que la science du salut suppose les connoissances, même les connoissances humaines les plus universelles, les plus profondes? L'Etre suprême veut faire d'un artisan, d'un pêcheur, un Chrétien, un Sanctificateur & un Pré-

Prédicateur de l'Evangile ; voilà que l'Esprit saint anime cet artisan, & le transforme en un homme extraordinaire, qui parle d'abord les langues connues, & qui par la force de son éloquence, convertit dans un seul sermon trois mille ames. On sait ce que suppose une éloquence si persuasive, si victorieuse, au milieu d'un peuple endurci au point d'être encore aujourd'hui dans les ténébres à cet égard ; l'éloquence de nos jours ne mérite vraiment ce nom qu'autant qu'elle rassemble l'ordre & la solidité du Géomètre, avec la justesse & la liaison exacte des argumens du Logicien, & qu'elle les couvre de fleurs ; qu'autant qu'elle remplit cet excellent canevas de matériaux bien assortis, pris dans l'histoire des hommes, dans celle des Sciences, dans celle des Arts, dont les détails les plus circonstanciés deviennent nécessaires à un Orateur. Qui a jamais douté que l'art oratoire fût celui de tous qui suppose, qui exige les plus vastes connoissances ? Et qui croira que l'éloquence sortie des mains de Dieu, & donnée aux Apôtres pour la plus grande, la plus nécessaire de toutes les expéditions, ait été inférieure à celle de nos Rheteurs ; La grace, & les prodiges, dira-t'on, ont suppléé à l'éloquence. Le grace & les prodiges ont, sans

ſans doute, la principale part à un ouvrage que jamais la ſeule éloquence humaine n'eût été capable d'exécuter ; mais il n'eſt pas moins conſtant, par l'Ecriture, que les ſaints Miſſionnaires de l'Evangile animés de l'eſprit de Dieu poſſédoient cette éloquence divine, ſupérieure à toute faculté humaine, digne enfin de l'eſprit qui eſt la ſource de toutes les lumieres. Toutes les nations étoient frappées d'étonnement* de voir & d'entendre de ſimples Artiſans Iſraëlites, non ſeulement parler toutes les langues, mais encore poſſéder tout-à-coup la ſcience de l'Ecriture ſainte, l'expliquer & l'appliquer d'une façon frappante au ſujet de leur miſſion, diſcourir enfin avec le ſavoir, le feu & l'enthouſiaſme des Prophetes.**

En ſuppoſant donc qu'il fût exactement vrai que la ſcience du ſalut fût l'unique qui dût nous occuper, on voit que cette ſcience renferme, exige toutes les autres connoiſſances humaines. Les Savans Peres de l'Egliſe nous en ont donné l'exemple, & ſaint Auguſtin nous dit expreſſément, *qu'il ſeroit honteux*

* Stupebant autem omnes & mirabantur.

** Effundam de ſpiritu meo ſuper omnem carnem, & prophetabunt filii veſtri, &c. *Act. Apoſt. cap.* 2.

honteux & de dangereuse conséquence, qu'un Chrétien, se croyant fondé sur l'autorité des saintes Ecritures, raisonnât si pitoyablement sur les choses naturelles, qu'il en fût exposé à la dérision & au mépris des infidéles. *

Mais quoique la science du salut soit la premiere, la plus essentielle de toutes, les plus rigoureux Casuistes conviendront qu'elle n'est pas l'unique nécessaire. Et que deviendroit la société ? que deviendroit même chaque homme en particulier, si tout le monde se faisoit Chartreux, Hermite ? Que deviendroit le petit nombre qu'il y a aujourd'hui de ces Solitaires uniquement occupés de leur salut, si d'autres hommes ne travailloient à les loger, à les meubler, à les nourrir, à les guérir de leurs maladies ? C'est donc pour eux, comme pour nous, que travaillent les Laboureurs, les Architectes, les Menuisiers, Serruriers, &c. C'est donc pour eux, comme pour nous, que les Manufactures d'étoffes, de verres, de fayances, s'élevent & produisent leurs ouvrages ; que les

* Turpe est autem & nimis perniciosum, ac maximè cavendum, ut Christianum de his rebus (Physicis) quasi secundum christianas litteras loquentem, ita delirare quilibet infidelis audiat, ut (quemadmodum dicitur,) toto cœlo errare conspiciens risum tenere vix possit. *De Genes. ad litt. L. 1. c. 19.*

les mines de fer, de cuivre, d'étain, d'or & d'argent, sont fouillées & exploitées. C'est donc pour eux, comme pour nous, que le Pêcheur jette ses filets; que le Cuisinier s'instruit de l'art d'apprêter les alimens; que le Navigateur va dans les différentes parties de la terre chercher le poivre, le clou de gerofle, la casse, la manne, la rhubarbe, le quinquina. Nous manquerions donc tous des choses les plus nécessaires à la vie, & à sa conservation, si nous n'étions uniquement occupés que de l'affaire de notre salut, & nous retomberions dans un état pire que celui des premiers hommes, des sauvages; *dans un état pire* que cette barbarie que le Citoyen de Geneve trouve déja *pire que l'ignorance*.

Le peuple heureux est celui qui ressemble à la Republique des Fourmis, dont tous les sujets laborieux s'empressent également à faire le bien commun de la société. Le travail est ami de la vertu, & le peuple le plus laborieux doit être le moins vicieux. Le plus vaste, le plus noble, le plus utile des travaux, le plus digne d'un grand Etat, est le commerce de mer qui nous débarrasse de notre superflu, & nous l'échange pour du nécessaire; qui nous met à même de ce que tous les peuples du monde ont de beau, de bon, d'excellent; qui nous in-

ſtruit de leurs vices & de leurs ridicules pour les éviter, de leurs vertus & de leurs ſages coutumes pour les adopter: les Sciences mêmes & les Arts doivent les plus grandes découvertes à la navigation, qui leur rend avec uſure ce qu'elle en emprunte. Dans la guerre, comme dans la paix, la marine eſt un des plus grands reſſorts de la puiſſance d'un peuple. Ses dépenſes ſont immenſes, mais elles ne ſortent point de l'Etat, elles y rentrent dans la circulation générale; elles n'apportent donc aucune diminution réelle dans ſes finances. Que nos voiſins ſentent bien toutes ces vérités, & qu'ils ſavent en faire un bon uſage! France, ſi avantageuſement ſituée pour communiquer avec toutes les mers, avec toutes les parties du monde, cet objet eſt digne de tes regards. Fais des conquêtes ſur Neptune, par ton habileté à dompter ſes caprices; elles te reſteront, ainſi que les ſommes immenſes dont tes armées nombreuſes enrichiſſent ſouvent les peuples étrangers, quelquefois tes propres ennemis.

Je ſais bien, dit M. Rouſſeau, que la politique d'un Etat, que les commodités, (il n'a oſé ajoûter) & les beſoins de la vie, demandent la culture des Sciences & des Arts, mais je ſoutiens qu'en même tems ils nous rendent malhonnêtes gens.

Nous avons amplement prouvé le contraire dans le cours de cette Refutation : nous ajoûterons ici que loin que la probité, l'affaire du salut aient de l'incompatibilité avec la culture de Sciences, des Arts, du Commerce, avec une ardeur pour le travail répandue sur tous les Sujets d'un Etat ; je pense au contraire, que l'honnête homme, le Chrétien est obligé de se livrer à tous ces talens.

Peut-on faire son salut saps remplir tous ses devoirs ? Et les devoirs de l'homme en société se bornent-ils à la méditation, à la lecture des livres saints, & à quelques exercices de piété ? Un Boulanger qui passeroit la journée en prieres, & me laisseroit manquer de pain, feroit-il bien son salut ? Un Chirurgien qui iroit entendre un Sermon, plutôt que de me remettre une jambe cassée, feroit-il une action bien méritoire devant Dieu ? Les devoirs de notre état sont donc partie de ceux qui sont essentiels à l'affaire de notre salut, & la nécessité de tous ces états est demontrée par les besoins pour lesquels ils ont été inventés.

Je conviendrai de la nécessité & de l'excellence de tous ces Arts utiles, dira M. Rousseau, mais à quoi bon les Belles-Lettres ?

tres? à quoi bon la Philoſophie, qu'à flatter, qu'à fomenter l'orgueil des hommes?

Dès que vous admettez la néceſſité des Manufactures de toutes eſpèces, pour nos vêtemens, nos logemens, nos ameublemens; dès que vous recevez les Arts qui travaillent les métaux, les minéraux, les végétaux néceſſaires à mille & mille beſoins; ceux qui s'occupent du ſoin de conſerver, de reparer notre ſanté, vous ne ſauriez plus vous paſſer de la Méchanique, de la Chimie, de la Phyſique qui renferment les principes de tous ces Arts, qui les enfantent, les dirigent & les enrichiſſent chaque jour; dès que vous convenez de la néceſſité de la navigation, il vous faut des Géographes, des Géomètres, des Aſtronômes. Eh! comment pourrez-vous diſconvenir de la néceſſité de tous ces Arts, de toutes ces Sciences, de leur liaiſon naturelle, & de la force réciproque qu'ils ſe prêtent? Dès que vous voulez bien que les hommes vivent en ſociété, & qu'ils ſuivent des loix, il vous faut des Orateurs qui leur annoncent & leur perſuadent cette loi; des Poëtes moraux même, qui ajoutent à la perſuaſion de l'éloquence les charmes de l'harmonie plus puiſſante encore.

§. II. Nous avons défendu la néceſſité, l'utilité de toutes les Sciences frondées par le Citoyen de Geneve, reprouvées avec quelques exceptions par les Obſervations de M. Rouſſeau. Examinons maintenant l'abus qu'il prétend qu'on en fait.

Nous convenons qu'on abuſe quelquefois des Sciences. M. Rouſſeau *ajoûte qu'on en abuſe beaucoup*, & même *qu'on en abuſe toûjours*.

Il ſuffiroit de s'appercevoir que M. Rouſſeau eſt réduit, dans ſa juſtification, à ſoutenir que les Sciences font toujours du mal, qu'on en *abuſe toujours*, pour ſentir combien ſa cauſe eſt déſeſperée. Vis-à-vis de tout autre, la ſeule citation de cette propoſition en feroit la refutation; mais les talens de M. Rouſſeau donnent de la vraiſemblance & du crédit à ce qui en eſt le moins ſuſceptible, & il mérite qu'on lui marque ſes égards, en étayant de preuves les vérités mêmes qui n'en ont pas beſoin.

Un abus conſtant & général des Sciences doit ſe démontrer; 1. par le fait; 2. par la nature même des Sciences conſiderées en elles-mêmes, ou priſes rélativement à notre génie, à nos talens, à nos mœurs. Or l'Auteur convient que les Sciences ſont excellentes en elles-mêmes, & nous

nous avons prouvé, art. II, que rélativement à nous-mêmes, elles n'ont rien d'incompatible avec les bonnes mœurs, qu'elles tendent au contraire à nous rendre meilleurs : il ne nous reste donc qu'à examiner la question de fait.

Pour démontrer que les Sciences & les Arts dépravent les mœurs, ce n'est pas assez que de nous citer des mœurs dépravées dans un siécle savant ; ce ne seroit même pas assez que de nous citer des Savans sans probité ; il faut prouver que c'est de la Science même que vient la dépravation, & j'ose avancer qu'on ne le fera jamais.

1. Parce que la plûpart des exemples de dissolution des mœurs qu'on peut citer, n'ont aucune liaison avec les Sciences & les Arts, quelque familiers qu'ils aient été dans les siécles, ou aux personnes, objets de ces citations. 2. Parce que ceux mêmes qui ont abusé de choses aussi excellentes, n'ont eu ce malheur que par la dépravation qu'ils avoient dans le cœur, bien avant qu'ils fissent servir leurs talens acquis à la manifester au déhors.

Quoi de plus méchant & de plus éclairé tout à la fois que Néron ? Quel siécle plus poli que le sien ? Ce doit être ici ou jamais, le triomphe de l'induction du Citoyen de Geneve. Mais quoi ! osera-t-il

dire que c'eſt aux lumieres, aux talens de Néron, ou de ſon ſiécle, que ſont dues toutes les horreurs dont ce monſtre a épouvanté les Romains? Qu'il nous faſſe donc remarquer quelques traits de ces rares talens, dans l'art de faire égorger ſes amis, ſon Précepteur, ſa Mére: qu'il nous faſſe donc appercevoir quelque liaiſon entre cètte barbarie qui éteignit en lui tous les ſentimens de la nature, de l'humanité, de la reconnoiſſance, & ces lumieres ſublimes & précieuſes qu'il tenoit des leçons du Philoſophe le plus ſpirituel, & le plus homme de bien de ſon ſiécle. Il eſt trop évident que Néron, dans ſes beaux jours, eſt un jeune tigre que l'éducation, les Sciences & les beaux Arts tiennent enchaîné, & apprivoiſent en quelque ſorte; mais que ſa férocité trop naturelle n'étant qu'à demi éteinte par tant de ſecours, ſe rallume avec l'âge, les paſſions & le pouvoir abſolu; le tigre rompt ſa chaîne, & libre alors comme dans les forêts, il ſe livre au carnage pour lequel la nature l'a formé. Néron tyran & cruel eſt donc le ſeul ouvrage d'une nature barbare & indomptable, & non celui des Sciences & des Arts, qui n'ont fait que retarder, & peut-être même diminuer les funeſtes ravages de ſa férocité. Ce que je dis ici de Néron eſt

I géné-

général. Pour être méchant, il n'y a qu'à laisser agir la nature, suivre ses instincts: pour être bon, bienfaisant, vertueux, il faut se replier sur soi-même; il faut penser, réfléchir; & c'est ce que nous font faire les Sciences & les beaux Arts.

Que ceux qui ont abusé réellement des Sciences & des Arts ne l'aient fait que par une dépravation qu'ils tenoient déja de la nature, & qui ne vient point du tout de cette culture; c'est ce qui est évident à quiconque fait attention au but des Sciences & des Arts qu'on nous permettra de rappeller ici. Le premier de tous, objet de la Science de la religion & des mœurs, est de regler les mouvemens du cœur à l'égard de Dieu & du prochain: le second, qui est l'objet de la science de la nature, est de donner à l'esprit la justesse & la sagacité nécessaires dans les recherches & les raisonnemens qu'exige cette science, qui en elle-même est l'étude des ouvrages du Créateur, & nous représente sans cesse sa grandeur, sa puissance, sa sagesse; en même-tems qu'elle nous offre les fonds où nous puisons de quoi pourvoir à nos nécessités. Enfin, le troisiéme but, objet particulier des Arts, est de réduire en pratique la théorie précédente, & de travailler

à nous procurer les besoins & les commodités de la vie.

Comment prouvera-t'on que des talens faits pour former le cœur au bien, à la vertu, diriger l'esprit à la vérité, & exercer les forces du corps à des travaux nécessaires & utiles, fassent tout le contraire de leur destination ? Sans une nature dépravée à l'excès, comment abuser de moyens si précieux & faits exprès pour nous conduire à des fins si louables ? Et n'est-il pas visible que c'est cette dépravation antécedente, & non ces moyens, qui sont les causes de ces abus quand ils arrivent ? Qu'enfin, ce ne sont pas les Sciences & les Arts qui ont dépravé les mœurs de ces malheureux, mais au contraire leurs mœurs naturellement perverses, qui ont corrompu leur savoir, leurs talens, ou leurs usages légitimes.

M. Rousseau convient de l'utilité de la science de la religion, & des mœurs : c'est donc contre celle de la nature, & des Arts, qui en font l'application, que portent ces déclamations.

En vain oppose-t'on à M. Rousseau que la nature développée nous offre de toutes parts les merveilles opérées par le Créateur, nous éleve vers ce principe de toutes choses, & en particulier de la religion, & des bonnes mœurs. Envain les doctes compilati-

pilations des Niuwentyt, de Derham, des Pluche, &c. ont réuni ce tableau sous un seul coup d'œil, & nous ont fait voir que la nature est le plus grand livre de Morale, le plus pathétique, comme le plus sublime dont nous puissions nous occuper. M. Rousseau est surpris qu'il faille étudier l'Univers pour en admirer les beautés : proposition de la part d'un homme aussi instruit, presqu'aussi surprenante, que l'Univers même bien étudié ; il ne veut pas voir que l'Ecriture qui célébre le Créateur par les merveilles de ses ouvrages, qui nous dit d'adorer sa puissance, sa grandeur & sa bonté dans ses œuvres, nous fait par-là un précepte d'étudier ces merveilles. Il prétend *qu'un Laboureur qui voit la pluye & le soleil tour à tour fertiliser son champ*, en sait assez pour *admirer, louer & benir la main dont il reçoit ces graces*. Mais si ces pluyes noyent ses grains, si le soleil les consume, & les anéantit, en saura-t'il assez pour se garantir des murmures & de la superstition ? Y pense-t'on, quand on borne les merveilles de la nature à ce qu'elles ont de plus commun, de moins touchant, pour qui les voit tous les jours, à ce qu'elles ont de plus équivoque à la gloire de son Auteur ? Qu'on transporte ce Laboureur ignorant dans les Sphéres célestes dont Co-

pernic, Keples, Descartes & Newton, nous ont exposé l'immensité & l'harmonie admirable ; qu'on l'introduise ensuite dans cet autre Univers en mignature, dans l'économie animale, & qu'on lui développe cet artifice au-dessus de toute expression, avec lequel sont construits & combinés tous les organes des sens & du mouvement : c'est-là où il se trouvera saisi de l'enthousiasme de S. Paul élevé au troisiéme Ciel ; c'est-là qu'il s'écriera avec lui, ô richesses infinies de l'Etre suprême ! ô profondeur de sa sagesse ineffable, que vous rendez visible l'existence & la puissance de votre Auteur ! que vous me pénetrez des vérités qu'il m'a revelées, de la reconnoissance, de l'adoration & de la fidélité que je lui dois !

J'avoue, dit M. Rousseau, *que l'étude de l'Univers devroit élever l'homme à son Créateur ; mais elle n'éleve que la vanité humaine*... Elle fomente son *incredulité*, son impiété. *Jamais le mot impie d'Alphonse X. ne tombera dans l'esprit de l'homme vulgaire ; c'est à une bouche savante que ce blasphême étoit reservé.*

Le mot d'Alphonse X. surnommé *le Sage*, n'a du blasphême que l'apparence ; c'est une plaisanterie très-déplacée, à la vérité, par la tournure de l'expression : mais le fond de la pensée, qui est la seule chose

que

que Dieu examine, & qu'il faut seule examiner quand il est question de Dieu, n'est uniquement qu'une censure énergique du systême absurde de Ptolomée, & par conséquent l'éloge du vrai plan de l'Univers & de son Auteur, dont *Alphonse le Sage* étoit trop sincére adorateur pour concevoir le dessein extravagant de l'outrager. Les vastes lumieres découvrent les absurdités que l'imagination des hommes prête à la nature, mais cette découverte est toute à la honte des hommes qui se sont trompés, elle ne peut pas réjaillir sur les œuvres du Tout-puissant; sa sagesse suprême est le garant de leur perfection, elle est à l'épreuve de tous les examens. Que les Sciences s'épuisent à les mettre au creuset; les vaines opinions des hommes s'y dissiperont en fumée comme les Marcassites; les vérités divines y deviendront de plus en plus brillantes, comme l'or le plus pur, parce que les Sciences sont autant de rayons de la Divinité. Malheur donc aux Religions qui n'en peuvent supporter les épreuves, & ausquelles elles sont contraires! La vraie en reçoit une splendeur nouvelle, & n'en differe que parce qu'elle les surpasse, comme le soleil même est supérieur à un petit nombre de rayons qui en émanent entre les nuages qui nous environ-

vironnent. Nous ne diſconviendrons pas néanmoins qu'on ne puiſſe en abuſer; les héréſies, les ſchiſmes ſans nombre le prouvent aſſez; ces preuves n'ont point échappé à M. Rouſſeau, elles s'offrent d'elles-mêmes à un Citoyen de Geneve, & un homme auſſi verſé dans les Belles-Lettres n'eſt pas moins inſtruit des déſordres qui ſuivent une littérature licencieuſe.

Mais M. Rouſſeau ne veut pas s'appercevoir qu'il retombe toujours ſur l'abus des Sciences, ſur ce qu'elles font quelquefois entre les mains des méchans, & non pas ſur *ce qu'elles doivent faire*, & ſur ce qu'elles font en effet, quand leur but eſt ſuivi, quand il n'y a qu'elles qui ont part à l'action, quand elles ne ſont pas ſurmontées par une nature dépravée, ſur le compte de laquelle l'équité demande qu'on mette ces abus.

Pour l'honneur de l'humanité, efforçons-nous encore de diminuer, s'il eſt poſſible, le nombre de ces méchans, de ces malheureux, qui abuſent de talens auſſi précieux. Diſons que la plûpart de ceux-mêmes qui ont abuſé de leur plume, ont plus donné dans le libertinage de l'eſprit que dans celui du cœur, ou qu'au moins ce dernier déréglement n'a pas été juſqu'à détruire leur probité. Epicure étoit le Philoſo-

losophe le plus sobre & le plus sage de son siécle; Ovide & Tibulle n'en étoient pas moins honnêtes gens pour être amoureux. On n'a jamais taxé de mœurs infâmes les Spinosa, les Bayle, quoique leur Religion fût ou monstrueuse ou suspecte. Le Citoyen de Geneve conviendra sans doute, qu'il est une probité commune à toutes les Religions, à toutes les Sectes, & il a bien compris que c'est de celle-là qu'il est question dans le sujet proposé par notre Académie; sans quoi il n'auroit pas été décent d'introduire sur la scène les Romains & les Grecs, les Scythes, les Perses & les Chinois, &c. Dira-t'on que ces écrits licentieux produiront plus de désordre dans ceux qui les lisent que dans leurs propres Auteurs? Ce paradoxe n'est pas vraisemblable. La corruption n'est jamais pire qu'à sa source, & ne peut que s'affoiblir en s'en éloignant. Or, si les ouvrages cités ne doivent pas leur naissance à une dépravation capable de détruire la probité, vraisemblablement ils ne la porteront pas ailleurs à de plus grands excès, ou bien ils y trouveront déja dans la nature le fond de ces désordres.

Mais nous revenons volontiers à une rigueur plus sage, plus judicieuse, plus conforme à la doctrine la plus saine: nous con-

convenons qu'il vaudroit beaucoup mieux que tous ces Auteurs ne fussent jamais nés; que la vraie probité est inséparable *de la* vraie Religion, & de la Morale la plus pure; & qu'enfin leurs ouvrages sont des semences à étouffer par de sages précautions, & par la multitude des livres excellens qui sont les Antidotes de ces poisons, enfantés par une nature dépravée, & préparés par des talens pervertis. Heureusement les Antidotes ne nous manquent point, & sont en nombre beaucoup supérieurs aux poisons. Ne perdons point de vûe notre preuve de fait contre l'abus que M. Rousseau prétend qu'on fait *toujours* des Sciences.

Personne ne reconnoît le Savant au portrait odieux qu'en fait M. Rousseau. Ce caractere d'orgueil & de vanité qu'il lui prête me rappelle ces pieux spéculatifs qui se regardant comme les élus du Très-haut, jettent sur tout le reste de la terre, criminelle à leurs yeux, des regards de mépris & d'indignation; mais je ne reconnois point là le Savant.

Peut-être cette peinture iroit-elle encore assez bien à ces prétendus Philosophes de l'ancienne Ecole, dont toute la science consistoit en mots, la plûpart vuides de sens, & qui passant leur vie dans les disputes les plus

plus frivoles, mettoient leur gloire & leur orgueil à terrasser un adversaire, ou à éluder ses argumens par des distinctions scholastiques aussi vaines que ceux qui les imaginoient. Mais peut-on appliquer à notre siécle tous les désordres, toutes les extravagances de ces anciennes Sectes? Peut-on accuser d'orgueil, de vanité, nos Physiciens, nos Géomètres uniquement occupés à pénétrer dans le sanctuaire de la nature? La candeur & l'ingénuité des mœurs, est une vertu qui leur est comme annexée. Notre Physique ramenée à ses vrais principes par Descartes, étayée de la Géomètrie par le même Physicien, par Newton, Hughens, Leibnitz, de Mairan, & par une foule de grands hommes qui les ont suivis, est devenue une science sage & solide. Pourquoi nous opposer ici le dénombrement des Sectes ridicules des anciens Philosophes? Pourquoi nous citer les orgueilleux raisonneurs de ces siécles reculés, puisqu'il s'agit ici du renouvellement des Lettres, puisqu'il s'agit de notre siécle, de nous enfin? Qu'on ouvre cette Physique, ce trésor littéraire aussi immense qu'irreprochable; ces Annales de l'Académie des Sciences & des Belles-Lettres de Paris, de celle de Londres; c'est-là qu'il faut nous montrer qu'on abuse toujours des Sciences, proposition re-

ſervée à M. Rouſſeau & à notre ſiécle curieux de ſe ſingulariſer. Qu'on examine la conduite des hommes Savans qui ont composé & qui compoſent ces Corps célébres ; les Newtons, les Mariottes, les de l'Hôpital, les Duhamel, les Regis, les Caſſini, les Morin, les Mallebranche, les Parents, les Varignon, les Fontenelles, les Réaumur, les Deſpreaux, les Corneilles, les Racines, les Boſſuets, les Fenelons, les Peliſſons, les La Bruyere, &c. Que ſeroit-ce, ſi nous joignions à ces hommes illuſtres les membres & les ouvrages diſtingués de ces Sociétés reſpectables qui ont produit les Riccioli, les Kircher, les Petau, les Porée, les Mabillons, les Dacheris, les Lami, les Regnault ? &c. Si nous y ajoûtions les grands hommes qui, ſans être d'aucune ſociété, n'en étoient ni moins illuſtres par leur ſavoir, ni moins reſpectables par leur probité, tels que les Kepler, les Grotius, les Gaſſendi, les Alexandres, les Dupins, les Paſcal, les Nicole, les Arnauds, &c. Qu'on nous montre dans la foule de ces Savans, & en particulier dans celle des Académiciens qui ſe ſont ſuccedés l'eſpace de prés d'un ſiécle, les mœurs déréglées, l'orgueil & tous les déſordres, que M. Rouſſeau prétend qui ſuivent la culture des Sciences, & qui la ſuivent toujours. Si ſa propoſition eſt vraie, les

les volumes & les hommes que je viens de citer, fourniront à cet Orateur une ample moisson de preuves & de lauriers; mais si ces livres sont les productions les plus précieuses, les plus utiles qu'ayent enfanté tous les siécles précédens; mais si tous ces Savans sont de tout le siécle où ils ont vécu, les moins orgueilleux, les plus vertueux, les plus gens de bien; il faut avouer que la cause de notre adversaire est la plus absurde qu'on ait jamais osé soutenir.

Si nous n'appréhendions pas que M. Rousseau n'imputât les citations historiques à étalage d'érudition, & ne se reservât cette espèce de preuve, comme un privilége qui lui est propre, nous fouillerions à notre tour, dans ce dixiéme siécle, & les suivans, où *le flambeau des Sciences cessa d'éclairer la terre, où le Clergé lui-même demeura plongé dans l'ignorance*; nous y verrions la dissolution des mœurs gagner jusqu'à ce Clergé, qui doit être la lumiere & l'exemple du monde Chrétien, de l'Univers vertueux; nous y verrions le libertinage égaler l'ignorance; nous verrions aussi que le changement heureux qu'opéra le renouvellement des Lettres sur les esprits, porta également sur les cœurs, & que la réforme des mœurs suivit celle des façons de penser & d'écrire; d'où nous serions en

droit de conclure que les lumieres & les bonnes mœurs vont naturellement de compagnie, & que tout peuple ignorant & corrompu qui reçoit cette lumiere salutaire, revient en même tems à la vertu, malgré l'Arrêt prononcé par M. Rousseau.

Cet Auteur, qui, il y a deux mois, ne comptoit qu'un Savant qui fût à son gré, & qui en admet aujourd'hui trois ou quatre; qui n'exceptoit aucun Art, aucune Science de l'anathême qu'il leur avoit lancé; qui défendoit tout son terrain avec tant d'assurance*, & qui aujourd'hui s'est retranché derriere le boulevard de la Théologie, de la Morale, de la Science du salut;

* On reprochoit avec raison à M. Rousseau dans le Mercure de Juin p. 65. de faire main-basse sur tous les Savans & les Artistes. Soit, répond-il, p. 99. puisqu'on le veut ainsi, je consens de supprimer toutes les distinctions que j'y avois mises. Et p. 102. il menace de ne pas mettre dans ses réponses les modifications qu'on espere y trouver. Ce ton haut bien soutenu est celui d'un brave; mais quand on le prend pour une mauvaise cause, il est encore *plus grand & plus difficile*, dès qu'on s'en apperçoit, *de rentrer en soi-même*, & de se radoucir; comme le fait M. Rousseau dans quelques endroits de ses Observations, où, sur le chapitre des modifications, il a passé nos espérances.

lui; cet Orateur se trouveroit-il encore assez pressé pour étendre les faveurs de ses exceptions jusques sur les Sciences qui sont l'objet des travaux de nos Académies, & sur les Arts utiles, qui sont sous leur protection; pour se faire enfin un dernier mur des Arts & des Sciences qu'il appellera frivoles, afin de n'imputer qu'aux Savans & aux Artistes de cette espéce, tous les abus, tous les désordres qu'il dit accompagner *toujours* la culture des Sciences & des Arts?

Dans ce cas-là nous lui demanderons le dénombrement précis de ces Sciences, de ces Arts, objet de ces imputations. Nous espérons qu'il ne mettra point dans sa liste la musique, que les Censeurs des Arts regardent comme une Science des plus futiles. Nous avons fait voir qu'elle faisoit un délassement aussi charmant qu'honnête; qu'elle célébroit les grands hommes, les vertus, l'Auteur de toutes les vertus; M. Rousseau connoît mieux qu'un autre ses utilités, ses avantages, puisqu'il en fait son étude, puisqu'il s'est chargé de remplir cette brillante partie des travaux Encyclopédiques; il n'y a pas d'apparence qu'il ajoûte cette nouvelle contradiction entre sa conduite & ses discours. La musique sera donc un de ces Arts exceptés, un de

ces Arts qui ne dépravera point les mœurs...

Et tous ces lieux communs de Morale lubrique,
Que Lulli rechauffa des sons de sa musique,
Boileau. Satyr. x.

seront simplement des abus d'une chose bonne en elle-même, mais d'une chose dont on *n'abuse* pas *beaucoup*, dont on *n'abuse* pas *toujours*; car autrement je suis sûr que M. Rousseau ne voudroit pas être l'Apôtre d'une pareille doctrine.

Notre Auteur s'humanisera, à ce que j'espere, à l'égard des autres Arts, en faveur de l'harmonie qu'il cultive, & qui est si propre à adoucir les humeurs les plus sauvages. L'affaire est déja plus d'à moitié faite. Nous croyons avoir bien prouvé que les Sciences & les Arts ont une infinité d'utilités, qu'ils fournissent à mille & mille besoins. Nous avons ajoûté à ces avantages essentiels, qu'ils rendent les hommes plus humains, plus sociables, moins féroces, moins méchans, qu'ils les sauvent de l'oisiveté, mere de tous les vices. M. Rousseau convient de tous ces chefs; il blâme *l'ignorance féroce, brutale*, qui rend *l'homme semblable* aux bêtes; & il est con-

stant

ſtant que telle eſt l'ignorance de l'homme abandonné à la ſimple nature. Il avoue que *les Sciences, les Arts, adouciſſent la férocité des hommes*; qu'ils ſont *une diverſion à leurs paſſions*; *que les lumieres du méchant ſont encore moins à craindre que ſa brutale ſtupidité*; *qu'elles le rendent au moins plus circonſpect ſur le mal qu'il pourroit faire, par la connoiſſance de celui qu'il en recevroit lui-même*. Donc nous ſommes meilleurs dans ce ſiécle éclairé, que dans les ſiécles d'ignorance & de barbarie. Telle eſt la doctrine que j'ai ſoutenue dans toutes les notes précédentes. M. Rouſſeau en convient enfin. *Habemus confitentem reum*. Et le procès me paroît abſolument terminé; au moins j'eſpere qu'il ſera regardé comme tel par le Public équitable & connoiſſeur.





LETTRE

De J. J. Rousseau de Genève, sur une nouvelle Réfutation de son Discours, par un Académicien de Dijon.

Je viens, Monsieur, de voir une Brochure intitulée, *Discours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon en 1750, &c. accompagné de la réfutation de ce Discours, par un Académicien de Dijon qui lui a refusé son suffrage*; & je pensois en parcourant cet Ecrit, qu'au lieu de s'abbaisser jusqu'à être l'Editeur de mon Discours, l'Académicien qui lui refusa son suffrage, auroit bien dû publier l'ouvrage auquel il l'avoit accordé: c'eût été une très-bonne manière de réfuter le mien.

Voilà donc un de mes Juges qui ne dédaigne pas de devenir un de mes adversaires, & qui trouve très-mauvais que ses collégues m'aient honoré du Prix: j'avoue que j'en ai été fort étonné moi-même; j'avois tâché de le mériter, mais je n'avois rien fait pour l'obtenir. D'ailleurs, quoique je sçusse que les Académies n'adoptent point les sentimens des Auteurs qu'elles

elles couronnent, & que le Prix s'accorde, non à celui qu'on croit avoir soutenu la meilleure cause, mais à celui qui a le mieux parlé ; même en me supposant dans ce cas, j'étois bien éloigné d'attendre d'une Académie cette impartialité, dont les sçavans ne se piquent nullement toutes les fois qu'il s'agit de leurs intérêts.

Mais si j'ai été surpris de l'équité de mes Juges, j'avoue que je ne le suis pas moins de l'indiscrétion de mes adversaires : comment osent-ils témoigner si publiquement leur mauvaise humeur sur l'honneur que j'ai reçu ? comment n'apperçoivent-ils point le tort irréparable qu'ils font en cela à leur propre cause ? Qu'ils ne se flatent pas que personne prenne le change sur le sujet de leur chagrin : ce n'est pas parce que mon Discours est mal fait, qu'ils sont fâchés de le voir couronné ; on en couronne tous les jours d'aussi mauvais, & ils ne disent mot ; c'est par une autre raison qui touche de plus près à leur métier, & qui n'est pas difficile à voir. Je sçavois bien que les sciences corrompoient les mœurs, rendoient les hommes injustes & jaloux, & leur faisoient tout sacrifier à leur intérêt & à leur vaine gloire ; mais j'avois cru m'appercevoir que cela se faisoit avec un peu plus de décen-

ce & d'adresse: je voyois que les gens de lettres parloient sans cesse d'équité, de modération, de vertu, & que c'étoit sous la sauve-garde sacrée de ces beaux mots qu'ils se livroient impunément à leurs passions & à leurs vices; mais je n'aurois jamais cru qu'ils eussent le front de blâmer publiquement l'impartialité de leurs Confrères. Par-tout ailleurs, c'est la gloire des Juges de prononcer selon l'équité contre leur propre intérêt; il n'appartient qu'aux sciences de faire à ceux qui les cultivent, un crime de leur intégrité: *voilà vraiment un beau privilége qu'elles ont là.*

J'ose le dire, l'Académie de *Dijon* en faisant beaucoup pour ma gloire, a beaucoup fait pour la sienne: un jour à venir les adversaires de ma cause tireront avantage de ce Jugement, pour prouver que la culture des Lettres peut s'associer avec l'équité & le desintéressement. Alors les Partisans de la vérité leur répondront: voilà un exemple particulier qui semble faire contre nous; mais souvenez-vous du scandale que ce Jugement causa dans le tems parmi la foule des gens de Lettres, & de la manière dont ils s'en plaignirent, & tirez de là une juste conséquence sur leurs maximes.

Ce

Ce n'est pas, à mon avis, une moindre imprudence de se plaindre que l'Académie ait proposé son sujet en problême: je laisse à part le peu de vraisemblance qu'il y avoit, que dans l'enthousiasme universel qui régne aujourd'hui, quelqu'un eût le courage de renoncer volontairement au Prix, en se déclarant pour la négative; mais je ne sçais comment des Philosophes osent trouver mauvais qu'on leur offre des voies de discussion: bel amour de la vérité, qui tremble qu'on n'examine le pour & le contre! Dans les recherches de Philosophie, le meilleur moyen de rendre un sentiment suspect, c'est de donner l'exclusion au sentiment contraire: quiconque s'y prend ainsi, a bien l'air d'un homme de mauvaise foi, qui se défie de la bonté de sa cause. Toute la France est dans l'attente de la Piéce qui remportera cette année le Prix à l'Académie Françoise; non seulement elle effacera très-certainement mon Discours, ce qui ne sera guéres difficile, mais on ne sçauroit même douter qu'elle ne soit un chef-d'œuvre. Cependant, que fera cela à la solution de la question? rien du tout, car chacun dira, après l'avoir lue: *Ce discours est fort beau; mais si l'Auteur avoit eu la liberté de pren-*

dre le sentiment contraire, il en eût peut-être fait un plus beau encore.

J'ai parcouru la nouvelle réfutation; car c'en est encore une, & je ne sçais par quelle fatalité les Ecrits de mes adversaires qui portent ce titre si décisif, sont toujours ceux où je suis le plus mal réfuté. Je l'ai donc parcourue cette réfutation, sans avoir le moidre regret à la résolution que j'ai prise de ne plus répondre à personne; je me contenterai de citer un seul passage, sur lequel le Lecteur pourra juger si j'ai tort ou raison: le voici.

Je conviendrai qu'on peut être honnête homme sans talens; mais n'est-on engagé dans la société qu'à être honnête homme? Et qu'est-ce qu'un honnête homme ignorant & sans talens? un fardeau inutile, à charge même à la terre, &c. Je ne répondrai pas, sans doute, à un Auteur capable d'écrire de cette manière; mais je crois qu'il peut m'en remercier.

Il n'y auroit guéres moyen, non plus, à moins que de vouloir être aussi diffus que l'Auteur, de répondre à la nombreuse collection des passages latins, des vers de la Fontaine, de Boileau, de Molière, de Voiture, de Regnard, de M. Gresset, ni à l'histoire de Nemrod, ni à celle des Paysans Picards; car que peut-on dire à un

Phi-

Philosophe, qui nous assure qu'il veut du mal aux ignorans, parce que son Fermier de Picardie, qui n'est pas un Docteur, le paye exactement à la vérité, mais ne lui donne pas assez d'argent de sa terre! L'Auteur est si occupé de ses terres, qu'il me parle même de la mienne. Une terre à moi! la terre de Jean-Jacques Rousseau! en vérité je lui conseille de me calomnier * plus adroitement.

Si j'avois à répondre à quelque partie de la réfutation, ce seroit aux personnalités dont cette critique est remplie; mais comme elles ne font rien à la question, je ne m'écarterai point de la constante maxime que j'ai toujours suivie de me renfermer dans le sujet que je traite, sans y mêler rien de personnel: le véritable respect qu'on doit au Public, est de lui épargner, non de tristes vérités qui peuvent lui être utiles, mais bien toutes les petites hargneries d'Auteurs ** dont on remplit les Ecrits polé-

* *Si l'Auteur me fait l'honneur de réfuter cette Lettre, il ne faut pas douter qu'il ne me prouve dans une belle & docte démonstration, soûtenue de très-graves autorités, que ce n'est point un crime d'avoir une terre : en effet, il se peut que ce n'en soit pas un pour d'autres, mais c'en seroit un pour moi.*

** *On peut voir dans le Discours de Lyon un*

polémiques, & qui ne sont bonnes qu'à satisfaire une honteuse animosité. On veut que j'aye pris dans Clénard* un mot de Cice-

très-beau modéle, de la manière dont il convient aux Philosophes d'attaquer & de combattre sans personnalités & sans invectives. Je me flate qu'on trouvera aussi dans ma réponse, qui est sous presse, un exemple de la manière dont on peut défendre ce qu'on croit vrai, avec la force dont on est capable, sans aigreur contre ceux qui l'attaquent.

* *Si je disois qu'une si bizarre citation vient à coup sûr de quelqu'un à qui la méthode Grecque de Clénard est plus familière que les Offices de Ciceron, & qui par conséquent semble se porter assez gratuitement pour défenseur des bonnes Lettres; si j'ajoutois qu'il y a des professions, comme par exemple, la Chirurgie, où l'on emploie tant de termes dérivés du Grec, que cela met ceux qui les exercent, dans la nécessité d'avoir quelques notions élémentaires de cette Langue; ce seroit prendre le ton du nouvel adversaire, & répondre comme il auroit pu faire à ma place. Je puis répondre, moi, que quand j'ai hasardé le mot* Investigation, *j'ai voulu rendre un service à la Langue, en essayant d'y introduire un terme doux, harmonieux, dont le sens est déja connu, & qui n'a point de synonyme en François. C'est, je crois, toutes les conditions qu'on exige pour autoriser cette liberté salutaire:*

Ciceron, soit: que j'aye fait des solécismes, à la bonne heure; que je cultive les Belles-Lettres & la Musique, malgré le mal que j'en pense; j'en conviendrai si l'on veut, je dois porter dans un âge plus raisonnable la peine des amusemens de ma jeunesse: mais enfin, qu'importe tout cela, & au public & à la cause des Sciences? Rousseau peut mal parler françois, & que la Grammaire n'en soit pas plus utile à la vertu. Jean-Jacques peut avoir une mauvaise conduite, & que celle des Sçavans n'en soit pas meilleure: voilà toute la réponse.

Ego cur, acquirere pauca
Si possum, invideor; cum lingua Catonis
& Ennî
Sermonem Patrium ditaverit?

J'ai sur tout voulu rendre exactement mon idée; je sçais, il est vrai, que la première régle de tous nos Écrivains, est d'écrire correctement, &, comme ils disent, de parler françois; c'est qu'ils ont des prétentions, & qu'ils veulent passer pour avoir de la correction & de l'élégance. Ma première régle, à moi qui ne me soucie nullement de ce qu'on pensera de mon stile, est de me faire entendre: toutes les fois qu'à l'aide de dix solécismes, je pourrai m'exprimer plus fortement ou plus clairement, je ne balancerai jamais. Pourvu que je sois bien compris des Philosophes, je laisse volontiers les puristes courir après les mots.

ponse que je ferai, & je crois, toute celle que je dois faire à la nouvelle réfutation.

Je finirai cette Lettre, & ce que j'ai à dire sur un sujet si long-tems débatu, par un conseil à mes adversaires, qu'ils mépriseront à coup sûr, & qui pourtant seroit plus avantageux qu'ils ne pensent au parti qu'ils veulent défendre; c'est de ne pas tellement écouter leur zéle, qu'ils négligent de consulter leurs forces, & *quid valeant humeri*. Ils me diront sans doute que j'aurois dû prendre cet avis pour moi-même, & cela peut-être vrai; mais il y a au moins cette différence que j'étois seul de mon parti, au lieu que le leur étant celui de la foule, les derniers venus sembloient dispensés de se mettre sur les rangs, ou obligés de faire mieux que les autres.

De peur que cet avis ne paroisse téméraire ou présomptueux, je joins ici un échantillon des raisonnemens de mes adversaires, par lequel on pourra juger de la justesse & de la force de leurs critiques: *Les Peuples de l'Europe*, ai-je dit, *vivoient il y a quelques siécles dans un état pire que l'ignorance; je ne sçais quel jargon scientifique, encore plus méprisable qu'elle, avoit usurpé le nom du sçavoir, & opposoit à son retour*

retour un obstacle presque invincible : il falloit une révolution pour ramener les hommes au sens commun. Les Peuples avoient perdu le sens commun, non parce qu'ils étoient ignorans, mais parce qu'ils avoient la bétise de croire sçavoir quelque chose, avec les grands mots d'Aristote & l'impertinente doctrine de Raymond Lulle ; il falloit une révolution pour leur apprendre qu'ils ne sçavoient rien, & nous en aurions grand besoin d'une autre pour nous apprendre la même vérité. Voici là-dessus l'argument de mes adversaires : *Cette révolution est dûe aux Lettres ; elles ont ramené le sens commun, de l'aveu de l'Auteur ; mais aussi, selon lui, elles ont corrompu les mœurs : il faut donc qu'un Peuple renonce au sens commun pour avoir de bonnes mœurs.*

Trois Ecrivains de suite ont répété ce beau raisonnement : je leur demande maintenant lequel ils aiment mieux que j'accuse, ou leur esprit, de n'avoir pu pénétrer le sens très-clair de ce passage, ou leur mauvaise foi, d'avoir feint de ne pas l'entendre ? Ils sont gens de Lettres, ainsi leur choix ne sera pas douteux. Mais que dirons-nous des plaisantes interprétations qu'il plaît à ce dernier adversaire de prêter à la figure de mon Frontispice ? J'aurois cru faire injure aux Le-

ĉteurs,

ćteurs, & les traiter comme des enfans, de leur interpréter une allégorie si claire; de leur dire que le flambeau de Prométhée est celui des Sciences fait pour animer les grands génies; que le Satyre, qui voyant le feu pour la première fois, court à lui, & veut l'embrasser, représente les hommes vulgaires, qui séduits par l'éclat des Lettres, se livrent indiscrétement à l'étude; que le Prométhée qui crie & les avertit du danger, est le Citoyen de Geneve. Cette allégorie est juste, belle, j'ose la croire sublime. Que doit-on penser d'un Ecrivain qui l'a méditée, & qui n'a pu parvenir à l'entendre? On peut croire que cet homme-là, n'eût pas été un grand Docteur parmi les Egyptiens ses amis.

Je prens donc la liberté de proposer à mes adversaires, & sur tout au dernier, cette sage leçon d'un Philosophe sur un autre sujet: sçachez qu'il n'y a point d'objections qui puissent faire autant de tort à votre parti que les mauvaises réponses; sçachez que si vous n'avez rien dit qui vaille, on avilira votre cause, en vous faisant l'honneur de croire qu'il n'y avoit rien de mieux à dire.

Je suis, &c.

DES-

* *
* * * *

DESAVEU

De l'Académie de Dijon, au ſujet de la Réfutation *attribuée fauſſement à l'un de ſes Membres*.

L'Académie de Dijon a vû avec ſurpriſe dans une Lettre imprimée de M. Rouſſeau, qu'il paroiſſoit une brochure intitulée: *Diſcours qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon en 1750, accompagné d'une réfutation de ce Diſcours par un Académicien de Dijon qui lui a refuſé ſon ſuffrage*.

L'Académie ſçait parfaitement que ſes déciſions, ainſi que celles des autres Académies du Royaume reſſortiſſent au Tribunal du Public, elle n'auroit pas relevé la réfutation qu'elle déſavoue, ſi ſon Auteur, plus occupé du plaiſir de critiquer que du ſoin de faire une bonne critique, n'avoit crû, en ſe déguiſant ſous une dénomination qui ne lui eſt pas duë, intereſſer le Public dans une querelle qui n'a que trop duré, ou tout au moins lui laiſſer entrevoir quelque ſemence

de division dans cette société, tandis que ceux qui l'a composent, uniquement occupés à la recherche du vrai, le discutent sans aigreur & sans se livrer à ces haines de parti qui sont ordinairement le résultat des disputes littéraires.

Ils sçavent tous le respect qui est dû aux choses jugées, la force qu'elles doivent avoir parmi eux, & combien il seroit indécent que dans une assemblée de gens de Lettres un particulier s'avisât de réfuter par écrit une décision qui auroit passé contre son avis.

Il paroît par la lettre de M. Rousseau que ce prétendu Académicien de Dijon n'a pas les premieres notions *du local* d'une Académie où il prétend qu'il occupe une place, lorsqu'il parle de sa Terre & de ses Fermiers de Picardie, puisque en fait il est faux qu'aucun Académicien de Dijon possede un pouce de terre dans cette Province. L'Académie désavoue donc formellement l'Auteur *Pseudonyme*, & sa réfutation attribuée à l'un de ses membres par une fausseté indigne d'un homme qui fait profession des Lettres, & que rien n'obligeoit à se masquer.

Mais de quelque plume que parte cet ouvrage, & quelqu'ait pû être le dessein de celui qui l'a composé, il fera toujours honneur

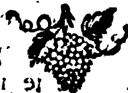
neur au Discours de M. Rousseau, qui usant de la liberté des problêmes (la seule voye propre à éclaircir la vérité) a eu assez de courage pour en soutenir le parti, & à l'Académie qui a eu assez de bonne - foi pour la couronner.

A Dijon le 22. Juin 1752.

PETIT,
Secretaire de l'Académie des Sciences de Dijon.

PROBLEME.

On demande la raison physique qui a pû déterminer le souverain Législateur à ordonnèr aux Juifs de garder, & de sanctifier par la cessation de travail & la priere la septiéme année.



OBSERVATIONS

De M. Le Cat, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de Rouen, sur le désaveu de l'Académie de Dijon, &c. publié dans le Mercure d'Août p. 90, par l'Auteur de la Réfutation du discours du Citoyen de Genève, &c. in-8. à Londres, chez Kilmornek.

L'intérêt seul des Sciences & des beaux Arts m'a fait entreprendre la réfutation du discours du Citoyen de Geneve, qui les regarde comme un des principes de la corruption des mœurs.

J'ai eu pour compagnons dans cette carriere des Sçavans en assez bon nombre & assez illustres, tous animés du même motif. Comme quelques-uns d'entr'eux, j'ai d'abord caché mon nom pour des raisons dont je ne dois compte à personne. Dès qu'elles ont cessé je me suis montré; j'ai donné l'ouvrage à mes Protecteurs, à mes amis, au Libraire sous mon nom, & la preuve en est l'annonce qu'en a fait le Mercure même, qui contient le désaveu

de

de Messieurs de Dijon. Ce désaveu étoit donc fort inutile, si l'on ne vouloit que faire sçavoir au Public que je suis l'Auteur de cette réfutation; mais on est en colère, & *plus occupé* du desir de se venger, que *du soin* d'examiner si ce desir est juste, & si les moyens qu'on employe pour le satisfaire sont raisonnables. Je ne me mêlerai pas de deviner les véritables motifs de cet animosité de Messieurs de Dijon. Je pourrois, sans rien accorder à mon amour-propre, sans me fier à mon jugement, penser que cette Académie qui affecte de me croire *plus occupé du plaisir de critiquer, que du soin de faire une bonne critique*, ne me fait ce reproche plûtôt qu'à tous ceux qui ont attaqué le Citoyen de Geneve, que parce qu'elle n'a trouvé cette critique que *trop bonne*. Je ne pourrois citer en preuve de cette opinion, les suffrages de plusieurs Sçavans, & entr'autres de l'Auteur du Mercure, mois de Juin 1752, qui dit, en annonçant mon ouvrage, p. 171. „De toutes les critiques qu'on a faites de l'ouvrage de M. Rousseau, c'est la plus détaillée „& la plus propre, par la méthode qui „y est observée, à faire découvrir la vérité.„ Ai-je profité de cette méthode & de ces détails, pour montrer que cette vérité parle en ma faveur? J'ai, pour prouver l'af-

firmative, plus de vingt lettres écrites sur mon ouvrage, qui toutes s'accordent à le reconnoître pour une critique des plus complettes & des plus solides qu'on ait faites du discours de M. Rousseau. J'affoiblis encore l'expression du plus grand nombre, & de ceux de la plus grande autorité. Il n'a point échappé à ces Lecteurs, que non-seulement j'ai rétorqué comme mes confédérés, toutes les preuves historiques ou de fait contre notre adversaire ; mais que j'ai employé des preuves *à priori*, des preuves physiques tirées de la propre constitution de *l'homme*, de sa nature & de celle des sciences ; preuves qui sont des demonstrations en ce genre d'écrire, & qui caractérisent particulierement notre brochure... Je sçai qu'il entre de la complaisance dans les lettres écrites à un Auteur ; mais la flatterie n'a pas un ton si uniforme. Voici ce que m'écrit de Paris le huit Mars un Académicien que je n'ai pas la permission de nommer ; personnage qui est trop respectable, & qui m'est trop supérieur pour être soupçonné de sacrifier la vérité à cette basse politesse.

„ J'ai lû avec un très-grand plaisir & „ la plus grande édification, me dit-il, vo„ tre réfutation aussi pieuse que forte con„ tre l'hérésie de M. Rousseau. Il me sem„ ble

„ble qu'il ne reste pierre en place de ce „monstrueux édifice. Vous avez pris la „défense de la vérité & du goût avec les „armes du goût même. Je suis fâché seu-„lement que vous n'ayez pas combattu „cet ennemi des Lettres pendant qu'il „étoit debout..... Il est vrai que vous „l'empêcherez de se relever, & que vous „l'écraserez, &c.

Un Sçavant attaché au Prince, qui s'est le premier signalé pour la défense des beaux Arts, m'écrivit le 18 Mai sur le même sujet, des choses plus fortes encore. Je suis obligé d'en supprimer la plus grande partie, par cette seule raison qu'elle m'est trop honorable.... „Vous n'abandonnez „point, me dit-il, cet ennemi du sçavoir „(M. Rousseau,) & vous le pressez si vive-„ment, qu'il perd à tout moment de son „terrein, sans rien gagner sur le vôtre; „nous avons tous intérêt d'applaudir à vo-„tre triomphe; votre gloire augmente la „nôtre. Tous les Littérateurs vous doi-„vent des couronnes comme on en don-„noit autrefois aux Libérateurs des Na-„tions. Je ne crains plus qu'après une „telle replique, on ose désormais atta-„quer les Sciences & les Arts. Vous les „avez vangés des reproches d'un ingrat qui, „après s'être heureusement façonné par

„leur culture, a voulu les faire tomber „dans le plus grand mépris, &c.„ Je supplie mes lecteurs de croire que c'est avec la plus grande répugnance que je me détermine à publier de pareilles citations; mais je ne sçaurois opposer aux traits satiriques de mes ennemis que les sentimens contraires des Sçavans qui m'honorent de leur suffrage.

Enfin, je renonce au plaisir de penser que Messieurs de Dijon ne m'honorent de la préférence dans la sortie qu'ils viennent de faire, que parce que *j'ai fait* à leurs remparts la plus large brêche; je veux bien m'en tenir aux motifs apparens qu'ils citent eux-mêmes de l'indignation qu'ils me témoignent, & je leur demande la permission de leur prouver que je ne la mérite point. Si l'on donne les noms de fermeté, de courage, à la défense obstinée de *l'ennemi des Lettres & du sçavoir*, j'espere qu'on ne qualifiera point, par des épithétes plus odieuses, le zéle qui me porte à défendre & les belles Lettres, & l'ouvrage que j'ai fait en leur faveur.

Je me suis déguisé sous le nom d'un Académicien de Dijon, *dénomination qui ne m'est point due*, dit cet Académicien: j'avoue que je n'ai pas l'honneur d'être Acadé-

Académicien de Dijon; j'ajoute que je n'ai même jamais pensé à solliciter cette place; mais M. Pascal n'a pas été plus tenté d'être Jésuite; M. l'Abbé Saas d'être Bénédictin; M. Quesnay d'être Chirurgien de Rouen. Cette circonstance n'a point empêché ces illustres & respectables Auteurs de se déguiser sous ces *dénominations qui ne leur* sont *point dûes.* *

L'Académie de Dijon soutient que ce déguisement est une *fausseté indigne d'un homme qui fait profession des Lettres, & que rien n'obligeoit à se masquer.*

On ne doit plus être étonné de voir cette Académie avancer des propositions hazardées; mais il me semble qu'on doit l'être un peu qu'un Corps respectable s'exprime d'une façon aussi peu mesurée.

Commençons par observer que Messieurs de Dijon ne sont pas conséquens dans leurs principes. Qu'ils se souviennent que, selon

* M. Pascal dans les Lettres Provinciales fait parler un Jésuite.

M. Saas feint ingénieusement une défense des titres & des droits de l'Abbaye de S. Oüen, &c. contre le Mémoire de M. Térisse, pour réfuter & tourner en ridicule ces titres & ces droits.

M. Quesnay a fait un livre contre les Médecins, sous le nom d'un Chirurgien de Rouen.

ſelon eux, la culture des Sciences & des Arts corrompt les mœurs, & qu'ainſi ils doivent penſer que tous les vices ſont annexés aux gens de Lettres. De quelle grace s'aviſent-ils donc aujourd'hui de trouver indigne d'un homme de Lettres, un déguiſement, une feinte, une ruſe de guerre qui n'a tout au plus que l'ombre du vice ? Mais applaudiſſons à la délicateſſe de Meſſieurs de Dijon ; pardonnons-leur une contradiction inévitable dans le perſonnage qu'ils font, une contradiction que leur arrache la vérité de la cauſe des belles Lettres que je défends, & qu'ils ont trahie : oui, ſans doute, *la fauſſeté eſt indigne d'un homme qui fait profeſſion des Lettres ;* la vérité, la vertu la plus pure étant l'appanage ordinaire de cette *profeſſion*, & le principal but de tous ſes exercices : mais comment l'Académie de Dijon a-t-elle pû caractériſer par cette expreſſion indécente un ſtratagême permis, uſité dans toutes les eſpéces de guerres ? Ainſi donc les Turennes, les Catinats, ces hommes plus dignes encore du titre de ſages que de celui de héros, ſeront taxés d'avoir fait des *fauſſetés*, des fourberies, parce qu'ils auront trompé nos ennemis, & qu'en ruſes, en ſtratagêmes, ils l'auront emporté ſur

les

les plus *vieux renards* * militaires. Ainsi donc, pour rentrer dans nos propres camps, les Pascal, les Seas, les Quesnay, ces Auteurs déguisés que je viens de citer, & qui ont fait & font tant d'honneur à la République des Lettres, tant par leur sçavoir que par leur probité, sont déclarés par l'Académie de Dijon *indignes de la profession des Lettres*. Ainsi le fameux Jean Le Clerc, qui a écrit sous le nom des Théologiens d'Hollande, sans leur aveu, & pour soutenir des sentimens opposés aux leurs, recevra de ces Messieurs la même flétrissure; aussi-bien que Jean Cassien, Auteur du cinquiéme siécle, qui s'est déguisé sous le nom des Provinces Belgiques; M. de Sacy, sous celui des Religieux Dominicains, M. Richard-Simon, sous le nom des Rabbins d'Amsterdam, &c. Pour constater un usage qui n'est inconnu à aucuns Sçavans, je pourrois accumuler ici une foule des plus grands hommes, & des plus dignes d'être nos modéles à tous égards qui se sont déguisés, non-seulement sous des noms de Compagnies comme les précédens, & qui n'en ont reçu aucuns reproches; mais encore

sous

* Expression de M. de Turenne, en parlant de Monteeuculli.

ſous des noms de particuliers connus & des plus reſpectables, ſous des noms de Souverains même. Ceux d'Ariſtote, de Ciceron, de Virgile, ont ſervi de maſque à des Auteurs; on a emprunté ceux de ſaint Athanaſe, de ſaint Auguſtin & des autres Peres de l'Egliſe; on s'eſt déguiſé ſous ceux d'Alexandre, de Céſar, de Charlemagne & de Louis XIV. Eſt-ce faire deshonneur à Meſſieurs de Dijon de les mettre à la ſuite de ces noms fameux? & ces déguiſemens, je le répéte, ayant été affectés par les plus grands hommes de tous les ſiécles, ne m'eſt-il pas bien doux de partager avec eux & avec les Sciences & les Arts, dont ils font l'honneur, l'anathême émané du Tribunal de l'Académie de Dijon?

Je conviens qu'un Auteur qui mettroit ſous le compte d'un autre des infamies, feroit une fauſſeté indigne d'un homme de Lettres. Mais bien loin que l'Académie de Dijon puiſſe rien me reprocher de pareil, elle ne ſçauroit déſavouer que de tous les illuſtres Auteurs déguiſés, pas un ſeul n'a eu un but plus louable & plus honnête que celui que je me ſuis propoſé dans cet innocent ſtratagême; car, malgré la colère qui anime ces Meſſieurs, quels reproches me font-ils? J'ai cru, ſe-

lon

lon eux, *intéresser le Public dans une querelle qui n'a que trop duré*; c'est-à-dire, j'ai cru intéresser le Public en faveur des Sciences & des Arts dans la guerre que leur a déclaré l'Académie de Dijon; *guerre qui n'a que trop duré*, sans doute parce qu'elle a dû donner à ces Messieurs des regrets de l'avoir suscitée. J'ai cru *laisser entrevoir* à ce Public *quelque semence de division* dans la Société de Dijon; & qu'il y avoit parmi ces Messieurs quelqu'un d'assez peu soumis à leur décision pour croire que ces Sciences & ces beaux Arts, loin de corrompre les mœurs, les rendent plus pures & plus parfaites.

J'avoue que l'Académie de Dijon a deviné juste; oui, j'ai commis tous les forfaits dont elle vient de m'accuser; & j'ajoute l'impénitence au crime; je l'ai fait, j'ai cru devoir le faire, & le ferois encore si j'avois à recommencer. Qu'elle ne me reproche donc plus, par une contradiction manifeste, que *rien ne m'obligeoit à me masquer*; car ces motifs me paroissent aussi pressans que justes. Oui, j'ai cru devoir *intéresser le Public* à la gloire, à l'honneur, aux progrès des beaux Arts, l'ornement & le soutien des Etats, & l'appanage le plus flatteur & le plus brillant que l'homme ait reçu de son Auteur. J'ai cru que je

devois *laisser entrevoir* au Public qu'il y avoit au moins quelqu'un dans une Société qui fait profession de cultiver les Sciences & les Arts, qui étoit conséquent dans sa conduite, & qui pensoit que ces Sciences & ces Arts ne sont pas des corrupteurs des bonnes mœurs, & en cela même j'ai cru faire honneur à Messieurs de Dijon, j'ai cru diminuer un peu dans le Public l'idée désavantageuse, qu'en à donné le problême singulier proposé par cette Académie, & le triomphe encore plus singulier décerné au Citoyen de Geneve. Il étoit permis à M. Rousseau d'user de la *liberté des problêmes*, puisqu'on avoit eu l'imprudence d'en proposer un de cette espéce; mais il étoit contre la sagesse qu'on doit attendre d'une Société de gens de Lettres, de mettre en problême une question dont affirmative a toujours passé pour constante, & qui doit sur-tout faire loi dans une Académie, comme le prouve bien ce sujet proposé encore tout récemment par l'Académie Françoise. *L'amour des belles Lettres inspire l'amour de la vertu.* S'il est scandaleux qu'une Académie rende cette question problêmatique, de quelle denomination caractériserons-nous sa décision en faveur de la négative, & son obstination à soutenir, à défendre cettte décision.

Nous

Nous avons pû couronner le Citoyen de Geneve, diront ces Messieurs, sans adopter son sentiment; c'est son éloquence seulement que nous avons récompensée.

Cette raison est fausse & dans le *fait* & dans le *droit*: dans le *droit*, lorsqu'il s'agit de la solution d'un problême, ou de décider d'une question de conséquence qui admet deux propositions contraires, l'une vraye & l'autre fausse, c'est à la bonne solution du problême, c'est-à-dire, au seul *vrai* qu'on doit accorder la couronne promise; jamais on n'est en droit de courronner le *faux*, quelque paré qu'il soit des plus belles couleurs; & l'Académie qui enfreindroit cette régle, seroit aussi coupable que le Juge qui sacrifieroit l'innocence & le bon droit des clients à l'éloquence des Avocats. Je dis éloquence, en supposant qu'on puisse prodiguer ce titre jusqu'à le donner à de pompeux sophismes, en supposant qu'il puisse y avoir de véritable éloquence sans la vérité.

Il est donc démontré que la concession du prix au discours du Citoyen de Geneve emporte de droit l'adoption du sentiment soutenu par ce discours.

Il n'est pas moins vrai dans le *fait* que l'Académie de Dijon l'ait adopté, & que pour cette fois au moins elle ait été conséquente dans ses principes. On étoit déja sûr, quand elle a proposé ce problême, qu'elle doutoit que... *Le rétablissement des Sciences & des Arts eut contribué à épurer les mœurs;*... mais dans le désaveu, objet de ces réflexions, elle leve toute équivoque.... *M. Rousseau*, dit-elle, a usé *de la liberté des problêmes, la seule voye propre à éclaircir la vérité; il a eu assez de courage pour en soutenir le parti*, & *l'Académie* (de Dijon) *a eu assez de bonne foi pour la couronner.* Cela est clair; ce n'est donc point l'éloquence du discours qu'on a couronné, c'est la proposition que l'Académie de Dijon regarde comme une *vérité*. Ainsi cette Académie pense que le *rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à corrompre les mœurs*. Que répondroit-elle maintenant à son Souverain, s'il lui disoit. „Vous „m'avez trompé dans les répréſentations „que vous m'avez faites pour me déterminer à vous établir; vous ne m'avez „montré que des utilités dans ce projet; „vous m'avez dissimulé qu'il détruisoit le „plus précieux de tous les avantages que „je puisse procurer à tous mes sujets, la „probité, la pureté des mœurs. Je n'ai garde

„garde de souffrir dans mes Etats une So-
„ciété qui est persuadée elle-même que l'ob-
„jet de ses travaux est la perversion des
„mœurs, & qui en fait une profession
„publique. *De ore tuo te judico*, &c. Ren-
„trez donc dans le néant que méritent, se-
„lon vous-mêmes, les Arts que vous exer-
„cez. Je ne veux protéger & laisser dé-
„corer du titre d'Arts *libéraux*, de *beaux*
„Arts, que ceux qui conduisent à la vertu.„
Quel est l'Académicien & le Patriote qui, pénétré de ces dangereuses conséquences, ne croira pas obliger au fond & très-essentiellement l'Académie de Dijon, *en laissant entrevoir au Public* qu'il y a quelqu'un dans cette Société qui pense comme elle pensoit, quand elle a sollicité son établissement, qui pense comme l'Académie Françoise de Paris, & je crois pouvoir dire hardiment, comme toutes les autres Académies de l'Europe. Ce bon office déplaît à celle de Dijon; elle s'en offense; elle la paye par des invectives; elle ne veut pas absolument qu'on croye qu'il y ait un seul homme chez elle qui fasse des sciences le cas qu'en font tous les Sçavans de l'Europe révoltés contre son problême. *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.* Après la déclaration formelle de ces Messieurs, je me garderai bien de les contredire.

On trouvera peut-être que je sors de la question. On dira qu'il peut y avoir quelqu'un des Académiciens de Dijon qui ne soit pas de l'avis dominant, mais qu'il n'y en a point qui soit capable de commettre *l'indécence de réfuter, par un écrit, une décision qui auroit passé contre son avis.*

Voilà, sans doute, le grand argument de Messieurs de Dijon; mais qu'ils se dépouillent pour un moment de leur préjugé, & que dans ce moment ils regardent avec toutes les Académies de l'Europe leur problême comme une conspiration contre la République des Lettres; alors ils sentiront que cet Académicien, assez brave pour les contredire en face & par écrit, loin d'être un traître, comme ils le pensent, seroit un digne Citoyen, qui, en se faisant leur délateur, ne feroit qu'obéir aux loix les plus positives, un Héros de cette République, qui en affrontant les ressentimens des conjurés, mériteroit, dans Dijon même, les titres de pere & de libérateur de la patrie.

Puisque l'Académicien réel de Dijon seroit si louable, celui qui a emprunté son titre ne sçauroit être criminel; aussi le sentiment contraire est-il encore réservé à la seule Académie de Dijon.

L'illustre Secrétaire d'une Académie déja célébre, quoique naissante, n'ignoroit pas

mon

mon déguisement, quand il m'écrivoit ces traits que j'ai rapporté ci-devant. „Nous „avons tous intérêt d'applaudir à votre „triomphe. Votre gloire augmente la nô-„tre: tous les Littérateurs vous doivent „des couronnes, comme on en donnoit au-„trefois aux libérateurs des Nations.„

Enfin, Messieurs de Dijon reconnoissent le tribunal du Public, c'est à lui qu'il appartient de décider qui des deux procédés est indigne de gens de Lettres, de celui qui tend à faire regarder ces Lettres comme les corruptrices des bonnes mœurs & le poison de la Société, ou de celui qui a pour but de leur conserver le précieux avantage d'être le lien le plus doux & le plus pur de cette Société, le flambeau qui rend l'esprit juste, la régle qui rend le cœur droit, le grand art enfin de rectifier une nature perverse & de former l'homme de bien. C'est à lui qu'il appartient de décider qui des deux est *indigne de la profession des Lettres*, de celui qui s'efforce de dégrader, d'anéantir ces Lettres, & de leur substituer l'ignorance & la barbarie, ou de celui qui se consacre à la défense de leur honneur & de leurs avantages, qui a pour but de les faire triompher & fleurir chez tous les peuples, de les rendre l'objet de l'estime & de l'honneur des Nations. C'est

ce dernier personnage que fait & fera toute sa vie,

LE CAT.

A Rouen, ce 25 Août 1752.

P. S. Il paroît par le désaveu de Messieurs de Dijon, que M. Rousseau a imprimé une réponse à la réfutation que *j'ai* faite de son discours. Il y a quatre ou cinq mois que j'ai entendu parler de cette réponse, qui a, dit-on, cinq ou six pages. Je ne l'ai point encore vûe, & je ne pense pas qu'il soit nécessaire que je la voye.

Si M. Rousseau me chicane, comme Messieurs de Dijon, sur mon déguisement, je viens de répliquer à sa réponse; s'il est question du fond de notre dispute, mon illustre adversaire a donné assez de preuves de la fécondité de son génie à soutenir des propositions fausses, pour deviner aisément qu'il ne restera jamais court, quelque démontré que soit son tort. Le seul sentiment que m'inspire son obstination, est de gémir sur cette fécondité fatale, sur cet abus manifeste des Talens, des Sciences & des Arts, qui, indépendamment de l'injure qu'il fait à la vérité, du découragement qu'il peut causer aux amateurs, & de l'obstacle qu'il peut apporter aux progrès des Lettres, ne produit à son Auteur même d'autre avantage, *sinon*, dit

dit le grand Descartes, *que peut-être il en tirera d'autant plus de vanité, que ses spéculations seront plus éloignées du sens commun, à cause qu'il aura dû employer plus d'esprit & d'artifice à tâcher de les rendre vraisemblables.* Le Citoyen de Geneve a cultivé les Lettres avec tant de distinction, que nous avons lieu d'espérer qu'elles lui auront élevé l'ame au-dessus de cette foiblesse. Malgré cette fécondité de M. Rousseau, on ne voit cependant paroître de lui que ces premieres raisons, tournées de différentes façons, ainsi qu'il l'avoue dans cette *réponse* au discours de Lyon qu'il annonçoit comme la *derniere*. Je suis donc persuadé qu'il n'y a pas une des raisons employées dans cette réponse de M. Rousseau à notre ouvrage, qui ne soit déja réfutée dans ce même ouvrage auquel il répond. Or ceux qui ont lû l'un & l'autre, les y trouveront aussi-bien que moi: ainsi je me passerai fort bien de voir cette réponse; & quand je la verrois, je n'y repliquerois point. Je me ferois un crime vis-à-vis du Public de pousser plus loin ce démêlé litteraire, accoûtumé que je suis de n'en avoir jamais que pour venger mon honneur offensé, ou pour défendre la vie des hommes contre des pratiques dictées par l'erreur & la témérité.



DISCOURS

Sur les Avantages des Sciences & des Arts. Prononcé dans l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Lyon, le 22 Juin 1751.

On est désabusé depuis long-tems de la chimere de l'âge d'or : partout la Barbarie a précédé l'établissement des Sociétés ; c'est une vérité prouvée par les annales de tous les Peuples. Partout les besoins & les crimes forcerent les hommes à se réunir, à s'imposer des loix, à s'enfermer dans des remparts. Les premiers Dieux & les premiers Rois furent des bienfaiteurs ou des tyrans ; la reconnoissance & la crainte éleverent les Trônes & les Autels. La superstition & le despotisme vinrent alors couvrir la face de la terre : de nouveaux malheurs, de nouveaux crimes succéderent, les révolutions se multiplierent.

A travers ce vaste spectacle des passions & des miseres des hommes, nous appercevons à peine quelques contrées plus sages & plus heureuses. Tandis que la plus gran-

la partie du monde étoit inconnue; que l'Europe étoit sauvage, & l'Asie esclave, la Gréce pensa, & s'éleva par l'esprit à tout ce qui peut rendre un peuple recommandable: Des Philosophes formerent ses mœurs & lui donnerent des loix.

Si l'on refuse d'ajoûter foi aux traditions qui nous disent que les Orphée & les Amphion attirerent les hommes du fond des forêts par la douceur de leurs chants, on est forcé, par l'histoire, de convenir que cette heureuse révolution est due aux Arts utiles & aux Sciences. Quels hommes étoient-ce que ces premiers Législateurs de la Gréce? Peut-on nier qu'ils ne fussent les plus vertueux & les plus sçavans de leur siécle? Ils avoient acquis tout ce que l'étude & la réflexion peuvent donner de lumiere à l'esprit, & ils y avoient joint les secours de l'expérience par les voyages qu'ils avoient entrepris en Créte, en Egypte, chez toutes les Nations où ils avoient crû trouver à s'instruire.

Tandis qu'ils établissoient leurs divers systêmes de politique, par qui les passions particulieres devenoient le plus sûr instrument du bien public, & qui faisoient germer la vertu du sein même de l'amour propre; d'autres Philosophes écrivoient sur la morale, remontoient aux premiers princi-

pes des choses, observoient la nature & ses effets. La gloire de l'esprit & celle des armes avançoient d'un pas égal; les sages & les héros naissoient en foule; à côté des Miltiade & des Thémistocle, on trouvoit les Aristide & les Socrate. La superbe Asie vit briser ses forces innombrables, contre une poignée d'hommes, que la Philosophie conduisoit à la gloire. Tel est l'infaillible effet des connoissances de l'esprit: les mœurs & les loix sont la seule source du véritable héroïsme. En un mot la Gréce dut tout aux sciences, & le reste du monde dut tout à la Gréce.

Opposera-t'on à ce brillant tableau les mœurs grossieres des Perses & des Scithes? J'admirerai, si l'on veut, des Peuples qui passent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent sur la terre, & vivent de légumes. Mais est-ce parmi eux qu'on ira chercher le bonheur? Quel spectacle nous présenteroit le genre humain, composé uniquement de Laboureurs, de Soldats, de Chasseurs & de Bergers? Faut-il donc, pour être digne du nom d'homme, vivre comme les lions & les ours? Erigera-t'on en vertus, les facultés de l'instinct pour se nourrir, se perpétuer & se défendre? Je ne vois là que des vertus *animales*, peu conformes à la dignité de notre être; le corps est exer-

cé,

té, mais l'ame esclave ne fait que ramper & languir.

Les Perses n'eurent pas plutôt fait la conquête de l'Asie, qu'ils perdirent leurs mœurs; les Scithes dégénérerent aussi, quoique plus tard: des vertus si sauvages sont trop contraires à l'humanité, pour être durables; se priver de tout & ne désirer rien, est un état trop violent; une ignorance si grossiere ne sçauroit être qu'un état de passage. Il n'y a que la stupidité & la misere qui puisse y assujettir les hommes.

Sparte, ce phénomène politique, cette république de soldats vertueux, est le seul peuple qui ait eu la gloire d'être pauvre par institution & par choix. Ses loix si admirées avoient pourtant de grands défauts. La dureté des maîtres & des peres, l'exposition des enfans, le vol autorisé, la pudeur violée dans l'éducation & les mariages, une oisiveté éternelle, les exercices du corps recommandés uniquement, ceux de l'esprit proscrits & méprisés, l'austérité & la férocité des mœurs qui en étoient la suite, & qui aliénerent bientôt tous les alliés de la république, sont déja d'assez justes reproches: peut-être ne se borneroient-ils pas là, si les particularités de son histoire intérieure nous étoient mieux connues. Elle se fit une vertu artificielle

 en se

en se privant de l'usage de l'or; mais que devenoient les vertus de ses Citoyens, sitôt qu'ils s'éloignoient de leur patrie? Lysandre & Pausanias n'en furent que plus aisés à corrompre. Cette Nation qui ne respiroit que la guerre, s'est elle fait une gloire plus grande dans les armes que sa rivale, qui avoit réuni toutes les sortes de gloire? Athénes ne fut pas moins guerriere que Sparte; elle fut de plus sçavante, ingénieuse & magnifique; elle enfanta tous les arts & tous les talens; & dans le sein même de la corruption qu'on lui reproche, elle donna le jour au plus sage des Grecs. Après avoir été plusieurs fois sur le point de vaincre, elle fut vaincue, il est vrai; & il est surprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt, puisque l'Attique étoit un pays tout ouvert, & qui ne pouvoit se défendre que par une très-grande supériorité de succès. La gloire des Lacédémoniens fut peu solide; la prospérité corrompit leurs institutions, trop bisarres pour pouvoir se conserver long-tems; la fiere Sparte perdit ses mœurs comme la sçavante Athénes. Elle ne fit plus rien depuis qui fût digne de sa réputation: & tandis que les Athéniens & plusieurs autres Villes luttoient contre la Macédoine pour la liberté de la Gréce, Sparte seule languissoit dans le repos, & voyoit

voyoit préparer de loin sa destruction, sans songer à la prévenir.

Mais enfin je suppose que tous les états dont la Gréce étoit composée, eussent suivi les mêmes loix que Sparte, que nous resteroit-il de cette contrée si célébre ? à peine son nom seroit parvenu jusqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des historiens, pour transmettre sa gloire à la postérité ; le spectacle de ses farouches vertus eût été perdu pour nous, il nous seroit indifférent par conséquent qu'elles eussent existé ou non. Ces nombreux systêmes de Philosophie qui ont épuisé toutes les combinaisons possibles de nos idées, & qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre esprit, nous ont appris du moins où elles étoient fixées ; ces chefs-d'œuvres d'éloquence & de poësie qui nous ont enseigné toutes les routes du cœur ; les Arts utiles ou agréables, qui conservent ou embellissent la vie ; enfin l'inestimable tradition des pensées & des actions de tous les grands hommes, qui ont fait la gloire ou le bonheur de leurs pareils : toutes ces précieuses richesses de l'esprit eussent été perdues pour jamais. Les siécles se seroient accumulés, les générations des hommes se seroient succédé comme celles des animaux, sans aucun fruit pour leur postérité,

rité, & n'auroient laissé après elles qu'un souvenir confus de leur existence; le monde auroit vieilli, & les hommes seroient demeurés dans une enfance éternelle.

Que prétendent enfin les ennemis de la science? Quoi! le don de penser seroit un présent funeste de la divinité? les connoissances & les mœurs seroient incompatibles? la vertu seroit un vain phantôme produit par un instinct aveugle? & le flambeau de la raison la feroit évanoüir, en voulant l'éclaircir? Quelle étrange idée voudroit-on nous donner & de la raison & de la vertu?

Comment prouve-t'on de si bisarres paradoxes? On objecte que les Sciences & les Arts ont porté un coup mortel aux mœurs anciennes, aux institutions primitives des états; on cite pour exemple Athénes & Rome. Euripide & Demosthene ont vû Athénes livrée aux Spartiates & aux Macédoniens; Horace, Virgile & Ciceron ont été contemporains de la ruine de la liberté Romaine; les uns & les autres ont été témoins des malheurs de leur Pays; ils en ont donc été la cause. Conséquence peu fondée, puisqu'on en pourroit dire autant de Socrate & de Caton.

En accordant que l'altération des Loix & la corruption des mœurs ayent beau-

coup

coup influé sur ces grands événemens, me forcera-t'on de convenir que les Sciences & les Arts y ayent contribué? La corruption suit de près la prospérité, les sciences font pour l'ordinaire leurs plus rapides progrès dans le même tems: des choses si diverses peuvent naître ensemble & se rencontrer, mais c'est sans aucune relation entr'elles de cause & d'effet.

Athénes & Rome étoient petites & pauvres dans leurs commencemens, tous leurs Citoyens étoient Soldats, toutes leurs vertus étoient nécessaires, les occasions même de corrompre leurs mœurs n'existoient pas. Peu après elles acquirent des richesses & de la puissance. Une partie des Citoyens ne fut plus employée à la guerre; on apprit à jouir & à penser. Dans le sein de leur opulence ou de leur loisir, les uns perfectionnerent le luxe, qui fait la plus ordinaire occupation des gens heureux; d'autres ayant reçû de la nature de plus favorables dispositions, étendirent les limites de l'esprit, & créerent une gloire nouvelle.

Ainsi tandis que les uns, par le spectacle des richesses & des voluptés, prophanoient les Loix & les mœurs; les autres allumoient le flambeau de la Philosophie & des Arts, instruisoient ou célébroient les

ver-

vertus, & donnoient naissance à ces noms si chers aux gens qui sçavent penser, l'atticisme & l'urbanité. Des occupations si opposées peuvent-elles donc mériter les mêmes qualifications? pouvoient-elles produire les mêmes effets?

Je ne nierai pas que la corruption générale ne se soit répandue quelquefois jusques sur les lettres, & qu'elle n'ait produit des excès dangereux; mais doit-on confondre la noble destination des sciences avec l'abus criminel qu'on en a pû faire? Mettra-t'on dans la balance quelques épigrammes de Catulle ou de Martial, contre les nombreux volumes philosophiques, politiques & moraux de Ciceron, contre le sage Poëme de Virgile?

D'ailleurs les ouvrages licentieux sont ordinairement le fruit de l'imagination, & non celui de la science & du travail. Les hommes dans tous les tems & dans tous les Pays ont eû des passions; ils les ont chantées. La France avoit des Romanciers & des Troubadours, long-tems avant qu'elle eût des Sçavans & des Philosophes. En supposant donc que les Sciences & les Arts eussent été étouffés dans leur berceau, toutes les idées inspirées par les passions n'en auroient pas moins été realisées en Prose & en Vers; avec cette diffé-

ren-

fence, que nous aurions eû de moins tout ce que les Philosophes, les Poëtes & les Historiens ont fait pour nous plaire ou pour nous instruire.

Athénes fut enfin forcée de céder à la fortune de la Macédoine ; mais elle ne céda qu'avec l'univers. C'étoit un torrent rapide qui entraînoit tout : & c'est perdre le tems que de chercher des causes particulieres, où l'on voit une force supérieure si marquée.

Rome, maîtresse du monde, ne trouvoit plus d'ennemis ; il s'en forma dans son sein. Sa grandeur fit sa perte. Les Loix d'une petite Ville n'étoient pas faites pour gouverner le monde entier : elles avoient pû suffire contre les factions des Manlius, des Cassius & des Gracques : elles succomberent sous les Armées de Silla, de César & d'Octave ; Rome perdit sa liberté, mais elle conserva sa puissance. Opprimée par les Soldats qu'elle payoit, elle étoit encore la terreur des Nations. Ses tyrans étoient tour à tour déclarés peres de la patrie & massacrés. Un monstre indigne du nom d'homme se faisoit proclamer Empereur ; & l'Auguste Corps du Sénat n'avoit plus d'autres fonctions que celle de le mettre au rang des Dieux. Etranges alternatives d'esclavage & de tyran-

rannie, mais telles qu'on les a vûes dans tous les états, où la milice disposoit du trône. Enfin de nombreuses irruptions des Barbares vinrent renverser & fouler aux pieds ce vieux colosse ébranlé de toutes parts; & de ses débris se formerent tous les empires qui ont subsisté depuis.

Ces sanglantes révolutions ont-elles donc quelque chose de commun avec les progrès des Lettres? par-tout je vois des causes purement politiques. Si Rome eut encore quelques beaux jours, ce fut sous des Empereurs Philosophes. Seneque a-t'il donc été le corrupteur de Néron? est-ce l'étude de la Philosophie & des Arts qui fit autant de monstres, des *Caligula*, des Domitien, des Heliogabale? Les lettres qui s'étoient élevées avec la gloire de Rome, ne tomberent-elles pas sous ces régnes cruels? Elles s'affoiblirent ainsi par dégrés avec le vaste empire, auquel la destinée du monde sembloit être attachée. Leurs ruines furent communes, & l'ignorance envahit l'univers une seconde fois, avec la Barbarie & la servitude, ses compagnes-fidéles.

Disons donc que les Muses aiment la liberté, la gloire & le bonheur. Partout je les vois prodiguer leurs bienfaits sur les Nations, au moment, où elles sont le

plus

plus florissantes. Elles n'ont plus redouté les glaces de la Russie, sitôt qu'elles ont été attirées dans ce puissant Empire par le Héros singulier, qui en a été pour ainsi dire le créateur: le Législateur de Berlin, le conquérant de la Silesie, les fixe aujourd'hui dans le Nord de l'Allemagne, qu'elles font retentir de leurs chants.

S'il est arrivé quelquefois que la gloire des Empires n'a pas survêcu long-tems à celle des lettres, c'est qu'elle étoit à son comble, lorsque les lettres ont été cultivées, & que le sort des choses humaines est de ne pas durer long-tems dans le même état. Mais bien loin que les sciences y contribuent, elles périssent infailliblement frappées des mêmes coups, en sorte que l'on peut observer que les progrès des lettres & leur déclin sont ordinairement dans une juste proportion avec la fortune & l'abbaissement des Empires.

Cette vérité se confirme encore par l'expérience des derniers tems. L'esprit humain après une éclipse de plusieurs siécles, sembla s'éveiller d'un profond sommeil. On fouilla dans les cendres antiques, & le feu sacré se ralluma de toutes parts. Nous devons encore aux Grecs cette seconde génération des sciences. Mais

dans quel tems reprirent-elles cette nouvelle vie? ce fut lorsque l'Europe, après tant de convulsions violentes, eut enfin pris une position assurée, & une forme plus heureuse.

Ici se développe un nouvel ordre de choses. Il ne s'agit plus de ces petits Royaumes domestiques, renfermés dans l'enceinte d'une Ville; de ces Peuples condamnés à combattre pour leurs héritages & leurs maisons, tremblans sans cesse pour une patrie toujours prête à leur échapper: C'est une Monarchie vaste & puissante, combinée dans toutes ses parties par une législation profonde. Tandis que cent mille soldats combattent gayement pour la sureté de l'état, vingt millions de Citoyens heureux & tranquilles, occupés à sa prospérité intérieure, cultivent sans allarmes les immenses campagnes, font fleurir les Loix, le commerce, les Arts & les Lettres dans l'enceinte des Villes: toutes les professions diverses, appliquées uniquement à leur objet, sont maintenues dans un juste équilibre, & dirigées au bien général par la main puissante qui les conduit & les anime. Telle est la foible image du beau régne de Louis XIV, & de celui sous lequel nous avons le bonheur de vivre: la France riche, guerriere

& sça-

& sçavante, est devenue le modéle & l'arbitre de l'Europe ; elle sçait vaincre & chanter ses victoires : ses Philosophes mesurent la Terre, & son Roi la pacifie.

Qui osera soutenir que le courage des François ait dégénéré depuis qu'ils ont cultivé les Lettres ? Dans quel siécle a-t'il éclaté plus glorieusement qu'à Montalban, Lawfelt, & dans tant d'autres occasions que je pourrois citer ? Ont-ils jamais fait paroître plus de constance que dans les retraites de Prague & de Baviere ? Qu'y a-t'il enfin de supérieur dans l'antiquité au siége de Bergopsoom, & à ces braves grenadiers renouvellés tant de fois, qui voloient avec ardeur aux mêmes postes, où ils venoient de voir foudroyer ou engloutir les Héros qui les précédoient.

En vain veut-on nous persuader que le rétablissement des Sciences a gâté les mœurs. On est d'abord obligé de convenir que les vices grossiers de nos ancêtres sont presqu'entierement proscrits parmi nous.

C'est déja un grand avantage pour la cause des Lettres, que cet aveu qu'on est forcé de faire. En effet les débauches, les querelles & les combats qui en étoient les suites, les violences des Grands, la tyrannie des péres, la bisarrerie de la

vieillesse, les égaremens impétueux des jeunes gens, tous ces excès si communs autrefois, funestes effets de l'ignorance & de l'oisiveté, n'existent plus depuis que nos mœurs ont été adoucies par les connoissances dont tous les esprits sont occupés ou amusés.

On nous reproche des vices rafinés & délicats; c'est que partout où il y a des hommes, il y aura des vices. Mais les voiles ou la parure dont ils se couvrent, sont du moins l'aveu de leur honte, & un témoignage du respect public pour la vertu.

S'il y a des modes de folie, de ridicule & de corruption, elles ne se trouvent que dans la Capitale seulement, & ce n'est même que dans un tourbillon d'hommes perdus par les richesses & l'oisiveté. Les Provinces entieres & la plus grande partie de Paris, ignorent ces excès, ou ne les connoissent que de nom. Jugera-t'on toute la Nation sur les travers d'un petit nombre d'hommes? Des écrits ingénieux réclament cependant contre ces abus; la corruption ne jouit de ses prétendus succès que dans des têtes ignorantes; les Sciences & les Lettres ne cessent point de déposer contre elle; la morale la démasque, la Philosophie hu-

milie

mille ses petits triomphes ; la Comédie, la Satyre, l'Epigrame la percent de mille traits.

Les bons Livres sont la seule défense des esprits foibles, c'est-à-dire, de trois quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple. Il n'appartient qu'à eux de conserver fidélement le dépôt des mœurs. Nos excellens ouvrages de morale survivront éternellement à ces brochures licentieuses, qui disparoissent rapidement avec le goût de mode qui les a fait naître. C'est outrager injustement les Sciences & les Arts, que de leur imputer ces productions honteuses. L'esprit seul, échauffé par les passions, suffit pour les enfanter. Les Sçavans, les Philosophes, les grands Orateurs & les grands Poëtes, bien loin d'en être les auteurs, les méprisent, ou même ignorent leur existence ; il y a plus, dans le nombre infini des grands Ecrivains en tout genre qui ont illustré le dernier Regne, à peine en trouve-t-on deux ou trois qui aient abusé de leurs talens. Qu'elle proportion entre les reproches qu'on peut leur faire, & les avantages immortels que le genre humain a retiré des Sciences cultivées ? Des Ecrivains, la plupart obscurs, se sont jettés de nos jours dans de plus grands excès ; heureusement cette

corruption a peu duré; elle paroît presque entiérement éteinte ou épuisée. Mais c'étoit une suite particuliére du goût léger & frivole de notre Nation; l'Angleterre & l'Italie n'ont point de semblables reproches à faire aux Lettres.

Je pourrois me dispenser de parler du luxe, puisqu'il naît immédiatement des richesses, & non des Sciences & des Arts. Et quel rapport peut avoir avec les Lettres le luxe du faste & de la mollesse, qui est le seul que la morale puisse condamner ou restraindre ?

Il est, à la vérité, une sorte de luxe ingénieux & sçavant qui anime les Arts & les éleve à la perfection. C'est lui qui multiplie les productions de la Peinture, de la Sculpture & de la Musique. Les choses les plus louables en elles mêmes doivent avoir leurs bornes; & une Nation seroit justement méprisée, qui, pour augmenter le nombre des Peintres & des Musiciens, se laisseroit manquer de Laboureurs & de Soldats. Mais lorsque les armées sont complettes, & la terre cultivée, à quoi employer le loisir du reste des Citoyens? je ne vois pas pourquoi ils ne pourroient pas se donner des Tableaux, des Statues & des Spectacles.

Vou-

Vouloir rappeller les grands Etats aux petites vertus des petites Républiques, c'est vouloir contraindre un homme fort & robuste à bégayer dans un berceau; c'étoit la folie de Caton: avec l'humeur & les préjugés héréditaires dans sa famille, il déclama toute sa vie, combatit & mourut enfin sans avoir rien fait d'utile pour sa Patrie. Les Anciens Romains labouroient d'une main & combattoient de l'autre. C'étoient de grands hommes, je le crois, quoiqu'ils ne fissent que de petites choses: ils se consacroient tout entiers à leur Patrie, parce qu'elle étoit éternellement en danger. Dans ces premiers tems on ne sçavoit qu'exister; la tempérance & le courage ne pouvoient être de vraies vertus, ce n'étoit que des qualités forcées: on étoit alors dans une impossibilité physique d'être voluptueux; & qui vouloit être lâche, devoit se résoudre à être esclave. Les Etats s'accrûrent: l'inégalité des biens s'introduisit nécessairement: un Proconsul d'Asie pouvoit-il être aussi pauvre, que ces Consuls anciens demi-Bourgeois & demi-Paysans, qui ravagoient un jour les champs des Fidénates, & revenoient le lendemain cultiver les leurs? Les circonstances seules ont fait ces différences: la pauvreté ni la richesse ne font point la vertu; elle

est uniquement dans le bon ou le mauvais usage des biens ou des maux que nous avons reçus de la Nature & de la fortune.

Après avoir justifié les Lettres sur l'article du luxe, il me reste à faire voir que la politesse qu'elles ont introduit dans nos mœurs, est un des plus utiles présens qu'elles pussent faire aux hommes. Supposons que la politesse n'est qu'un masque trompeur qui voile tous les vices, c'est présenter l'exception au lieu de la regle, & l'abus de la chose à la place de la chose même.

Mais que deviendront ces accusations, si la politesse n'est en effet que l'expression d'une ame douce & bienfaisante? L'habitude d'une si louable imitation seroit seule capable de nous élever jusqu'à la vertu même; tel est le mépris de la coutume. Nous devenons enfin ce que nous feignons d'être. Il entre dans la politesse des mœurs, plus de Philosophie qu'on ne pense; elle respecte le nom & la qualité d'homme; elle seule conserve entr'eux une sorte d'égalité fictive, foible, mais précieux reste de leur ancien droit naturel. Entre égaux, elle devient la médiatrice de leur amour propre; elle est le sacrifie perpétuel de l'humeur & de l'esprit de singularité. Dira-

Dira-t'on que tout un peuple qui exerce habituellement ces démonstrations de douceur, de bienveillance, n'est composé que de perfides & de dupes? croira-t'on que tous soient en même tems & trompeurs & trompés?

Nos cœurs ne sont point assez parfaits pour se montrer sans voile: la politesse est un vernis qui adoucit les teintes tranchantes des caracteres; elle rapproche les hommes, & les engage à s'aimer par les ressemblances générales qu'elle répand sur eux: sans elle, la société n'offriroit que des disparates & des chocs; on se haïroit par les petites choses; & avec cette disposition, il seroit difficile de s'aimer même pour les plus grandes qualités. On a plus souvent besoin de complaisance que de services; l'ami le plus généreux m'obligera peut-être tout au plus une fois dans sa vie. Mais une société douce & polie embellit tous les momens du jour. Enfin la politesse place les vertus; elle seule leur enseigne ces combinaisons fines, qui les subordonnent les unes aux autres dans d'admirables proportions, ainsi que ce juste milieu, au deçà & au delà duquel elles perdent infiniment de leur prix.

On ne se contente pas d'attaquer les sciences dans les effets qu'on leur attribue;

tribue ; on les empoisonne jusques dans leur source ; on nous peint la curiosité comme un penchant funeste ; on charge son portrait des couleurs les plus odieuses. J'avouerai que l'allégorie de Pandore peut avoir un bon côté dans le systême moral : mais il n'en est pas moins vrai que nous devons à nos connoissances, & par conséquent à notre curiosité, tous les biens dont nous jouissons. Sans elle, réduits à la condition des brutes, notre vie se passeroit à ramper sur la petite portion de terrein destiné à nous nourrir & à nous engloutir un jour. L'état d'ignorance est un état de crainte & de besoin ; tout est danger alors pour notre fragilité ; la mort gronde sur nos têtes, elle est cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds. Lorsqu'on craint tout, & qu'on a besoin de tout, quelle disposition plus raisonnable que celle de vouloir tout connoître ?

Telle est la noble distinction d'un être pensant : seroit-ce donc en vain que nous aurions été doués seuls de cette faculté divine ? C'est s'en rendre digne que d'en user.

Les premiers hommes se contenterent de cultiver la terre, pour en tirer le bled ; ensuite on creusa dans ses entrailles, on en arracha les métaux. Les mêmes progrès

se font

se sont faits dans les Sciences ; on ne s'est pas contenté des découvertes les plus nécessaires ; on s'est attaché avec ardeur à celles qui ne paroissoient que difficiles & glorieuses. Quel étoit le point où l'on auroit dû s'arrêter ? Ce que nous appellons génie, n'est autre chose qu'une raison sublime & courageuse ; il n'appartient qu'à lui seul de se juger.

Ces globes lumineux placés loin de nous à des distances si énormes, sont nos guides dans la navigation ; & l'étude de leurs situations respectives, qu'on n'a peut-être regardé d'abord que comme l'objet de la curiosité la plus vaine, est devenue une des Sciences la plus utile. La propriété singuliere de l'aimant, qui n'étoit pour nos peres qu'une énigme frivole de la Nature, nous a conduits comme par la main à travers l'immensité des Mers.

Deux verres placés & taillés d'une certaine maniere, nous ont montré une nouvelle sçene de merveilles, que nos yeux ne soupçonnoient pas.

Les expériences du tube électrisé sembloient n'être qu'un jeu ; peut-être leur devra-t'on un jour la connoissance du regne universel de la Nature.

Après la découverte de ces rapports si imprévus, si majestueux, entre les plus pe-

tites

tites & les plus grandes choses; quelles connoissances oserions-nous dédaigner? En sçavons-nous assez pour mépriser ce que nous ne sçavons pas? Bien loin d'étouffer la curiosité, ne semble-t'il pas au contraire, que l'Etre suprême ait voulu la réveiller par des découvertes singulieres, qu'aucune analogie n'avoient annoncées?

Mais de combien d'erreurs est assiégée l'étude de la vérité? quelle audace, nous dit-on, ou plutôt qu'elle témérité de s'engager dans des routes trompeuses, où tant d'autres se sont égarés? Sur ces *principes*, il n'y aura plus rien que nous osions entreprendre; la crainte éternelle des maux, nous privera de tous les biens où nous aurions pû aspirer, puisqu'il n'en est point sans mélange. La véritable sagesse au contraire consiste seulement à les épurer, autant que nôtre condition le permet.

Tous les reproches, que l'on fait à la Philosophie, attaquent l'esprit humain, ou plutôt l'Auteur de la Nature, qui nous a faits tels que nous sommes. Les Philosophes étoient des hommes; ils se sont trompés: Doit-on s'en étonner? plaignons-les, profitons de leurs fautes, & corrigeons-nous; songeons que c'est à leurs erreurs multipliées que nous devons la possession des vérités dont nous jouissons. Il

falloit

falloit épuiser les combinaisons de tous ces divers systêmes, la plupart si répréhensibles & si outrés, pour parvenir à quelque chose de raisonnable. Mille routes conduisent à l'erreur ; une seule mène à la vérité. Faut-il être surpris qu'on se soit mépris si souvent sur celle-ci, & qu'elle ait été découverte si tard ?

L'esprit humain étoit trop borné pour embrasser d'abord la totalité des choses. Chacun de ces Philosophes ne voyoit qu'une face : ceux-là rassembloient les motifs de douter ; ceux-ci réduisoient tout en dogmes : chacun d'eux avoit son principe favori, son objet dominant auquel il rapportoit toutes ses idées. Les uns faisoient entrer la vertu dans la composition du bonheur, qui étoit la fin de leurs recherches ; les autres se proposoient la vertu même, comme leur unique objet, & se flatoient d'y rencontrer le bonheur. Il y en avoit qui regardoient la solitude & la pauvreté, comme l'asyle des mœurs ; d'autres usoient des richesses comme d'un instrument de leur félicité & de celle d'autrui : quelques-uns fréquentoient les Cours & les assemblées publiques pour rendre leur sagesse utile aux Rois & aux peuples. Un seul homme n'est pas tous ; un seul esprit, un seul systême n'enferme pas toute la science ;

c'est

c'est par la comparaison des extrêmes, que l'on saisit enfin le juste milieu; c'est par le combat des erreurs qui s'entre-détruisent, que la vérité triomphe: ces diverses parties se modifient, s'élévent & se perfectionnent mutuellement; elles se rapprochent enfin, pour former la chaîne des vérités; les nuages se dissipent, & la lumiere de l'évidence se leve.

Je ne dissimulerai cependant pas que les Sciences ont rarement atteint l'objet qu'elles s'étoient proposé. La Métaphysique vouloit connoître la nature *des esprits*; & non moins utile, peut-être, elle n'a fait que nous dévélopper leurs opérations: le Physicien a entrepris l'Histoire de la Nature, & n'a imaginé que des Romans; mais en poursuivant un objet chimérique, combien n'a-t'il pas fait de découvertes admirables? La Chymie n'a pû nous donner de l'or; & sa folie nous a valu d'autres miracles dans ses analyses & ses mêlanges. Les Sciences sont donc utiles jusques dans leurs écarts & leurs déréglemens; il n'y a que l'ignorance qui n'est jamais bonne à rien. Peut-être ont-elles trop élevé leurs prétentions. Les Anciens à cet égard paroissoient même plus sages que nous: nous avons la manie de vouloir procéder toujours par démonstrations; il n'y a si petit Professeur

qui

qui n'ait ses argumens & ses dogmes, & par conséquent ses erreurs & ses absurdités. Ciceron & Platon traitoient la Philosophie en dialogues : chacun des Interlocuteurs faisoit valoir son opinion ; on disputoit, on cherchoit, & on ne se piquoit point de prononcer. Nous n'avons peut-être que trop écrit sur l'évidence ; elle est plus propre à être sentie qu'à être définie : mais nous avons presque perdu l'Art de comparer les probabilités & les vraisemblances, & de calculer le degré de consentement qu'on leur doit. Qu'il y a peu de choses demontrées ! & combien n'y en a-t'il pas, qui ne sont que probables ! Ce seroit rendre un grand service aux hommes que de donner une méthode pour l'opinion.

L'esprit de systême qui s'est long-tems attaché à des objets où il ne pouvoit presque que nous égarer, devroit régler l'acquisition, l'enchaînement & le progrès de nos idées ; nous avons besoin d'un ordre entre les diverses Sciences, pour nous conduire des plus simples aux plus composées, & parvenir ainsi à construire une espèce d'observatoire spirituel, d'où nous puissions contempler toutes nos Connoissances ; ce qui est le plus haut dégré de l'esprit.

La plûpart des Sciences ont été faites au hazard ; chaque Auteur a suivi l'idée qui le

le dominoit, souvent sans sçavoir où elle devoit le conduire : un jour viendra où tous les livres seront extraits & refondus, conformément à un certain systême qu'on se sera formé ; alors les esprits ne feront plus de pas inutiles, hors de la route & souvent en arriere. Mais quel est le génie en état d'embrasser toutes les connoissances humaines, de choisir le meilleur ordre pour les présenter à l'esprit ? Sommes-nous assez avancés pour cela ? Il est du moins glorieux de le tenter : la nouvelle Encyclopédie doit former une époque mémorable dans l'Histoire des Lettres.

Le Temple des Sciences est un édifice immense, qui ne peut s'achever que dans la durée des siécles. Le travail de chaque homme est peu de chose dans un ouvrage si vaste ; mais le travail de chaque homme y est nécessaire. Le ruisseau qui porte ses eaux à la Mer, doit-il s'arrêter dans sa course, en considérant la petitesse de son tribut ? Quels éloges ne doit-on pas à ces hommes généreux qui ont percé & écrit pour la postérité ? Ne bornons point nos idées à notre vie propre ; étendons-les sur la vie totale du genre humain ; méritons d'y participer ; & que l'instant rapide où nous aurons vecû, soit digne d'être marqué dans son Histoire.

Pour

Pour bien juger de l'élévation d'un Philosophe, ou d'un homme de Lettres, au dessus du commun des hommes, il ne faut que considérer le sort de leurs pensées: celles de l'un, utiles à la Société générale, sont immortelles, & consacrées à l'admiration de tous les siécles; tandis que les autres voyent disparoître toutes leurs idées avec le jour, la circonstance, le moment qui les a vû naître; chez les trois quarts des hommes, le lendemain efface la veille, sans qu'il en reste la moindre trace.

Je ne parlerai point de l'Astrologie judiciaire, de la Cabale, & de toutes les Sciences qu'on appelloit Occultes: elles n'ont servi qu'à prouver que la curiosité est un penchant invincible; & quand les vraies Sciences n'auroient fait que nous délivrer de celles qui en usurpoient si honteusement le nom, nous leur devrions dejà beaucoup.

On nous oppose un jugement de Socrate, qui porta non sur les Sçavans, mais sur les Sophistes; non sur les Sciences, mais sur l'abus qu'on en peut faire: Socrate étoit chef d'une Secte qui enseignoit à douter; & il censuroit, avec justice, l'orgüeil de ceux qui prétendoient tout sçavoir. La vraie Science est bien éloignée de cette affectation. Socrate est ici té-

moin contre lui-même ; le plus Sçavant des Grecs ne rougissoit point de son ignorance. Les Sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices ; elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil humain ; déclamation vaine, qui ne peut faire illusion qu'à des esprits prévenus. On demande, par exemple, ce que deviendroit l'Histoire, s'il n'y avoit ni Guerriers, ni Tyrans, ni Conspirateurs. Je réponds, qu'elle seroit l'Histoire des vertus des hommes. Je dirai plus ; si les hommes étoient tous vertueux, ils n'auroient plus besoin, ni de Juges, ni de Magistrats, ni de Soldats. A quoi s'occuperoient-ils ? Il ne leur resteroit que les Sciences & les Arts. La contemplation des choses naturelles, l'exercice de l'esprit sont donc la plus noble & la plus pure fonction de l'homme.

Dire que les Sciences sont nées de l'oisiveté, c'est abuser visiblement des termes. Elles naissent du loisir, il est vrai ; mais elles garantissent de l'oisiveté. Le Citoyen que ses besoins attachent à la charrue, n'est pas plus occupé que le Géometre, ou l'Anatomiste ; j'avoue que son travail est de premiere nécessité : mais sous pretexte que le pain est nécessaire, faut-il que tout le monde se mette à labourer la terre ? & parce qu'il est plus nécessaire que les Loix,

le

le Laboureur sera-t'il élevé au-dessus du Magistrat ou du Ministre? Il n'y a point d'absurdités où de pareils principes ne pussent nous conduire.

Il semble, nous dit-on, qu'on ait trop de Laboureurs, & qu'on craigne de manquer de Philosophes. Je demanderai à mon tour, si l'on craint que les professions lucratives ne manquent de sujets pour les exercer. C'est bien mal connoître l'empire de la cupidité; tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles; & quels préjugés n'a-t'on pas à vaincre, quel courage ne faut-il pas, pour oser n'être qu'un Descartes, un Newton, un Locke?

Sur quel fondement peut-on reprocher aux Sciences d'être nuisibles aux qualités morales? Quoi! l'exercice du raisonnement, qui nous a été donné pour guide; les Sciences Mathématiques, qui, en renfermant tant d'utilités relatives à nos besoins présens, tiennent l'esprit si éloigné des idées inspirées par les sens & par la cupidité; l'étude de l'antiquité, qui fait partie de l'expérience, la premiere science de l'homme; les observations de la Nature, si nécessaires à la conservation de notre être, & qui nous élévent jusqu'à son Auteur: toutes ces connoissances contribueroient à détruire les mœurs! Par quel prodige

dige opéreroient-elles un effet si contraire aux objets qu'elles se proposent? Et on ose traiter d'éducation insensée, celle qui occupe la jeunesse de tout ce qu'il y a jamais eu de noble & d'utile dans l'esprit des hommes! Quoi, les Ministres d'une Religion pure & sainte, à qui la jeunesse est ordinairement confiée parmi nous, lui laisseroient ignorer les devoirs de l'homme & du Citoyen! Suffit-il d'avancer une imputation si injuste, pour la persuader? On prétend nous faire regretter l'éducation des Perses; cette éducation fondée sur *des principes barbares*, qui donnoit un Gouverneur pour apprendre à ne rien craindre, un autre pour la tempérance, un autre enfin pour enseigner à ne point mentir; comme si les vertus étoient divisées, & devoient former chacune un art séparé. La vertu est un être unique, indivisible: il s'agit de l'inspirer, non de l'enseigner; d'en faire aimer la pratique, & non d'en démontrer la théorie.

On se livre ensuite à des nouvelles déclamations contre les Arts & les Sciences, sous prétexte que le luxe va rarement sans elles, & qu'elles ne vont jamais sans lui. Quand j'accorderois cette proposition, que pourroit-on en conclure? La plûpart des Sciences me paroissent d'abord parfaitement désintéressées dans cette prétendue objecti-

on;

cien; le Geométre, l'Astronome, le Physicien ne sont pas suspects assurément. A l'égard des Arts, s'ils ont en effet quelque rapport avec le luxe, c'est un côté louable de ce luxe même, contre lequel on déclame tant, sans le bien connoître. Quoique cette question doive être regardée comme étrangere à mon sujet, je ne puis m'empêcher de dire, que tant qu'on ne voudra raisonner sur cette matiere que par comparaison du passé au présent, on en tirera les plus mauvaises conséquences du monde. Lorsque les hommes marchoient tout nuds, celui qui s'avisa le premier de porter des sabots passa pour un voluptueux; de siécle en siécle, on n'a jamais cessé de crier à la corruption, sans comprendre ce qu'on vouloit dire; le préjugé toujours vaincu, renaissoit fidélement à chaque nouveauté.

Le commerce & le luxe sont devenus les liens des Nations. La terre avant eux n'étoit qu'un champ de bataille, la guerre un brigandage & les hommes des barbares, qui ne se croyoient nés que pour s'asservir, se piller, & se massacrer mutuellement. Tel étoient ces siécles anciens que l'on veut nous faire regretter.

La terre ne suffisoit ni à la nourriture, ni au travail de ses habitans; les sujets deve-

noient à charge à l'Etat ; sitôt qu'ils étoient désarmés, il falloit les ramener à la guerre pour se soulager d'un poids incommode. Ces émigrations effroyables des peuples du Nord, la honte de l'humanité, qui détruisirent l'Empire Romain, & qui désolerent le neuviéme siécle, n'avoient d'autres sources que la misere d'un peuple oisif. Au défaut de l'égalité des biens, qui a été long-tems la chimére de la politique, & qui est impossible dans les grands Etats, le luxe seul peut nourrir & occuper les sujets. Ils ne deviennent pas moins utiles dans la paix que dans la guerre ; leur industrie sert autant que leur courage. Le travail du pauvre est payé du superflu du riche. Tous les ordres des Citoyens s'attachent au Gouvernement par les avantages qu'ils en retirent.

Tandis qu'un petit nombre d'hommes jouit avec modération de ce qu'on nomme luxe, & qu'un nombre infiniment plus petit en abuse, parce qu'il faut que les hommes abusent de tout ; il fait l'espoir, l'émulation & la subsistance d'un million de Citoyens, qui languiroient sans lui dans les horreurs de la mendicité. Tel est en France l'état de la Capitale. Parcourez les Provinces ; les proportions y sont en-

core

core plus favorables. Vous y trouverez peu d'excès; le nécessaire commode assez rare; l'Artisan & le Laboureur, c'est-à-dire, le Corps de la Nation, borné à la simple existence; ensorte qu'on peut regarder le luxe comme une humeur jettée sur une très-petite partie du Corps politique, qui fait la force & la santé du reste.

Mais, nous dit-on, les Arts amollissent le courage; on cite quelques peuples lettrés qui ont été peu belliqueux, tels que l'ancienne Egypte, les Chinois, & les Italiens modernes? Quelle injustice d'en accuser les Sciences! Il seroit trop long d'en rechercher ici les causes. Il suffira de citer pour l'honneur des Lettres, l'exemple des Grecs & des Romains, de l'Espagne, de l'Angleterre & de la France, c'est-à-dire, des Nations les plus guerrieres & les plus sçavantes.

Des Barbares ont fait de grandes conquêtes, c'est qu'ils étoient très-injustes; ils ont vaincu quelquefois des peuples policés: J'en conclurai, si l'on veut, qu'un peuple n'est pas invincible pour être sçavant. A toutes ces révolutions, j'opposerai seulement la plus vaste & la plus facile conquête qui ait jamais été faite, c'est celle de l'Amérique que les Arts & les Sciences de l'Europe ont subjuguée avec une

poignée de soldats ; preuve sans réplique de la différence qu'elles peuvent mettre entre les hommes.

J'ajouterai, que c'est enfin une barbarie passée de mode, de supposer que les hommes ne sont nés que pour se détruire : Les talens & les vertus militaires méritent sans doute un rang distingué dans l'ordre de la nécessité : mais la Philosophie a épuré nos idées sur la gloire ; l'ambition des Rois n'est à ses yeux que le plus monstrueux des crimes : graces aux vertus du Prince qui nous gouverne, *nous osons* célébrer la modération & l'humanité.

Que quelques Nations au sein de l'ignorance ayent eu des idées de la gloire & de la vertu, ce sont des exceptions si singulieres, qu'elles ne peuvent former aucun préjugé contre les Sciences : pour nous en convaincre, jettons les yeux sur l'immense continent de l'Afrique, où nul mortel n'est assez hardi pour pénétrer, ou assez heureux pour l'avoir tenté impunément. Un bras de mer sépare à peine les Contrées sçavantes & heureuses de l'Europe, de ces régions funestes, où l'homme est ennemi né de l'homme, où les Souverains ne sont que les assassins privilégiés d'un peuple esclave. D'où naissent ces différences si prodigieuses entre des climats si voisins, où

sont

ſont ces beaux rivages que l'on nous peint parés par les mains de la Nature ? L'Amérique ne nous offre pas des ſpectacles moins honteux pour l'eſpéce humaine. Pour un peuple vertueux dans l'ignorance, on en comptera cent barbares ou ſauvages. Par tout je vois l'ignorance enfanter l'erreur, les préjugés, les violences, les paſſions & les crimes. La terre abandonnée ſans culture, n'eſt point oiſive ; elle produit des épines & des poiſons, elle nourrit des monſtres.

J'admire les Brutus, les Décius, les Lucréce, les Virginius, les Scévola ; mais j'admirerai plus encore un Etat puiſſant & bien gouverné, où les Citoyens ne ſeront point condamnés à des vertus ſi cruelles.

Cincinnatus vainqueur retournoit à ſa charrue ; dans un ſiécle plus heureux, Scipion triomphant revenoit goûter avec Lélius & Térence les charmes de la Philoſophie & des Lettres, & ceux de l'amitié plus précieux encore. Nous célébrons Fabricius, qui avec ſes raves cuites ſous la cendre, mépriſe l'or de Pyrrhus ; mais Titus, dans la ſomptuoſité de ſes Palais, meſurant ſon bonheur ſur celui qu'il procure au monde par ſes bienfaits & par ſes loix, devient le Héros de mon cœur. Au lieu de cet antique héroïſme ſuperſtitieux,

rustique ou barbare, que j'admirois en frémissant; j'adore une vertu éclairée, heureuse & bienfaisante; l'idée de mon existence s'embellit : j'apprends à honorer & à chérir l'humanité.

Qui pourroit être assez aveugle, ou assez injuste, pour n'être pas frappé de ces différences? Le plus beau spectacle de la Nature, c'est l'union de la vertu & du bonheur; les Sciences & les Arts peuvent seuls élever la raison à cet accord sublime. C'est de leur secours qu'elle emprunte des forces pour vaincre les passions, des lumieres pour dissiper leurs prestiges, de l'élévation pour apprécier leur petitesse, des attraits enfin & des dédommagemens pour se distraire de leurs séductions.

On a dit que le crime n'étoit qu'un faux jugement *. Les Sciences, dont le premier objet est l'exercice & la perfection du raisonnement, sont donc les guides les plus assurés des mœurs. L'innocence sans principes & sans lumieres, n'est qu'une qualité de tempérament, aussi fragile que lui. La sagesse éclairée connoît ses ennemis & ses forces. Au moyen de son point de vûe fixe, elle purifie les biens matériels, & en extrait le bonheur : elle sçait tour à

tour

* Considérations sur les mœurs.

tour s'abstenir & jouir dans les bornes qu'elle s'est prescrites.

Il n'est pas plus difficile de faire voir l'utilité des Arts pour la perfection des mœurs. On comptera les abus que les passions en ont fait quelquefois : mais qui pourra compter les biens qu'ils ont produits ?

Otez les Arts du monde : que reste-t'il ? les exercices du corps & les passions. L'esprit n'est plus qu'un agent matériel, ou l'instrument du vice. On ne se délivre de ses passions que par des goûts ; les Arts sont nécessaires à une Nation heureuse : s'ils sont l'occasion de quelques désordres, n'en accusons que l'imperfection même de notre nature : de quoi n'abuse-t'elle pas ? Ils ont donné l'être aux plaisirs de l'ame, les seuls qui soient dignes de nous : nous devons à leurs séductions utiles l'amour de la vérité & des vertus, que la plûpart des hommes auroient haïes & redoutées, si elles n'eussent été parées de leurs mains.

C'est à tort qu'on affecte de regarder leurs productions comme frivoles. La Sculpture, la Peinture flatent la tendresse, consolent les regrets, immortalisent des vertus & les talens ; elles sont des sources vivantes de l'émulation ; Cesar versoit des

larmes en contemplant la statue d'Alexandre.

L'harmonie a sur nous des droits naturels, que nous voudrions en vain méconnoître; la Fable a dit, qu'elle arrêtoit le cours des flots. Elle fait plus; elle suspend la pensée: elle calme nos agitations, & nos troubles les plus cruels; elle anime la valeur, & préside aux plaisirs.

Ne semble-t'il pas que la divine Poësie ait dérobé le feu du Ciel pour animer toute la nature? Quelle ame peut-être inaccéssible à sa touchante magie? elle adoucit le maintien sevére de la vérité, elle fait sourire la sagesse; les chef-d'œuvres du Théatre doivent être considérés comme de sçavantes expériences du cœur humain.

C'est aux Arts enfin que nous devons le beau choix des idées, les graces de l'esprit & l'enjouement ingénieux qui sont les charmes de la société; ils ont doné les liens qui nous unissent, orné la scéne du monde, & multiplié les biênfaits de la Nature.



DER-



DERNIERE REPONSE DE J. JACQUES ROUSSEAU DE GENEVE.

C'est avec une extrême répugnance que j'amuse de mes disputes des Lecteurs oisifs qui se soucient très-peu de la vérité : mais la maniére dont on vient de l'attaquer me force à prendre sa défense encore une fois, afin que mon silence ne soit pas pris par la multitude pour un aveu, ni pour un dédain par les Philosophes.

Il faut me repéter ; je le sens bien, & le public ne me le pardonnera pas. Mais les sages diront : Cet homme n'a pas besoin de chercher sans cesse de nouvelles raisons ; c'est une preuve de la solidité des siennes. *

Comme

* Il y a des vérités très-certaines qui au premier coup d'œil paroissent des absurdités, & qui passeront toujours pour telles auprès de la plûpart des gens. Allez dire à un homme du Peuple que le soleil est plus près de nous en hyver qu'en été, ou qu'il est couché avant que

Comme ceux qui m'attaquent ne manquent jamais de s'écarter de la question & de supprimer les distinctions essentielles que j'y ai mises, il faut toujours commencer par les y ramener. Voici donc un sommaire des propositions que j'ai soutenûes & que je soutiendrai aussi long-tems que je ne consulterai d'autre intérêt que celui de la vérité.

Les Sciences sont le chef-d'œuvre du génie & de la raison. L'esprit d'imitation a produit les beaux Arts, & l'expérience les a per-

nous cessions de le voir, il se moquera de vous. Il en est ainsi du sentiment que je soutiens. Les hommes les plus superficiels ont toujours été les plus prompts à prendre parti contre moi; les vrais Philosophes se hâtent moins; & si j'ai la gloire d'avoir fait quelques prosélytes, ce n'est que parmi ces derniers. Avant que de m'expliquer, j'ai long-tems & profondément medité mon sujet, & j'ai tâché de le considérer par toutes ses faces. Je doute qu'aucun de mes adversaires en puisse dire autant. Au moins n'apperçois-je point dans leurs écrits de ces vérités lumineuses qui ne frappent pas moins par leur évidence que par leur nouveauté, & qui sont toujours le fruit & la preuve d'une suffisante méditation. J'ose dire qu'ils ne m'ont jamais fait une objection raisonnable que je n'eusse prévûe & à laquelle je n'aie répondu d'avance. Voilà pourquoi je suis réduit à redire toujours les mêmes choses.

a perfectionnés. Nous sommes redevables aux arts méchaniques d'un grand nombres d'inventions utiles qui ont ajouté aux charmes & aux commodités de la vie. Voilà des vérités dont je conviens de très-bon cœur assurément. Mais considérons maintenant toutes ces connoissances par rapport aux mœurs.*

Si

* *Les connoissances rendent les hommes doux,* dit ce Philosophe célébre dont l'ouvrage toujours profond & quelquefois sublime respire par tout l'amour de l'humanité. Il a écrit en ce peu de mots, &, ce qui est rare, sans déclamation, ce qu'on a jamais écrit de plus solide à l'avantage des Lettres. Il est vrai, les connoissances rendent les hommes doux : Mais la douceur qui est la plus aimable des vertus, est aussi quelquefois une foiblesse de l'ame : La vertu n'est pas toujours douce ; elle sçait s'armer à propos de sévérité contre le vice, elle s'enflamme d'indignation contre le crime.

Et le juste au méchant ne sçait point pardonner.

Ce fut une réponse très sage que celle d'un Roi de Lacedémone à ceux qui loüoient en sa présence l'extrême bonté de son Collégue Charillus. *Et comment seroit-il bon,* leur dit-il, *s'il ne sçait pas être terrible aux méchans?* Brutus n'étoit point un homme doux ; qui auroit le front de dire qu'il n'étoit pas vertueux? Au contraire, il y a des ames lâches

Si des intelligences célestes cultivoient les sciences, il n'en résulteroit que du bien; j'en dis autant des grands hommes, qui sont faits pour guider les autres. Socrate sçavant & vertueux fut l'honneur de l'humanité : mais les vices des hommes vulgaires empoisonnent les plus sublimes connoissances & les rendent pernicieuses aux Nations ? les méchans en tirent beaucoup de choses nuisibles; les bons en tirent peu d'avantage. Si nul autre que Socrate ne se fût piqué de Philosophie à Athénes, le sang d'un juste n'eût point crié vengeance contre la patrie des Sciences & des Arts. *

C'est

& pusillanimes qui n'ont ni feu ni chaleur, & qui ne sont douces que par indifférence pour le bien & pour le mal. Telle est la douceur qu'inspire aux Peuples le goût des Lettres.

* Il en a coûté la vie à Socrate pour avoir dit précisément les mêmes choses que moi. Dans le procès qui lui fut intenté, l'un de ses accusateurs plaidoit pour les Artistes, l'autre pour les Orateurs, le troisiéme pour les Poëtes, tous pour la prétendue cause des Dieux. Les Poëtes, les Artistes, les Fanatiques, les Rheteurs triomphèrent; & Socrate périt. J'ai bien peur d'avoir fait trop d'honneur à mon siécle en avançant que Socrate n'y eut point bû la Ciguë.

C'est une question à examiner, s'il seroit avantageux aux hommes d'avoir de la science, en supposant que ce qu'ils appellent de ce nom le méritât en effet : mais c'est une folie de prétendre que les chiméres de la Philosophie, les erreurs & les mensonges des Philosophes puissent jamais être bons à rien. Serons-nous toujours dupes des mots? & ne comprendrons-nous jamais qu'études, connoissances, sçavoir & Philosophie, ne sont que de vains simulacres élevés par l'orgüeil humain, & très-indignes des noms pompeux qu'il leur donne?

A mesure que le goût de ces niaiseries s'étend chez une nation, elle perd celui des solides vertus : car il en coûte moins pour se distinguer par du babil que par de bonnes mœurs, dès qu'on est dispensé d'être homme de bien pourvû qu'on soit un homme agréable.

Plus l'intérieur se corrompt & plus l'extérieur se compose : * c'est ainsi que la cultu-

* *Je n'assiste jamais à la représentation d'une Comedie de Moliére que je n'admire la délicatesse des spectateurs. Un mot un peu libre, une expression plûtôt grossiére qu'obscéne, tout blesse leurs chastes oreilles; & je ne doute nullement que les plus corrompus ne soient toujours les plus scandalisés;*

culture des Lettres engendre insensiblement la politesse. Le goût naît encore de la même source. L'approbation publique étant le premier prix des travaux littéraires, il est naturel que ceux qui s'en occupent réfléchissent sur les moyens de plaire ; & ce sont ces réflexions qui à la longue forment le style, épurent le goût, & répandent par tout les graces & l'urbanité. Toutes ces choses seront, si l'on veut, le supplément de la vertu : mais jamais on ne pourra dire qu'elles soient la vertu, & rarement elles s'associeront avec elle. Il y aura toujours cette différence, que celui qui se rend utile travaille pour les autres, & que celui qui ne songe qu'à se rendre agréable ne travaille que pour lui. Le flateur, par exemple, n'épargne aucun soin pour plaire, & cependant il ne fait que du mal.

La vanité & l'oisiveté qui ont engendré nos sciences, ont aussi engendré le luxe. Le

Cependant si l'on comparoit les mœurs du siécle de Moliére avec celles du nôtre, quelqu'un croira-t'il que le résultat fût à l'avantage de celui-ci ? Quand l'imagination est une fois salie, tout devient pour elle un sujet de scandale ; quand on n'a plus rien de bon que l'extérieur, on redouble tous les soins pour le conserver.

Le goût du luxe accompagne toujours celui des Lettres, & le goût des Lettres accompagne souvent celui du luxe *: toutes ces choses se tiennent assez fidelle compagnie, parce qu'elles sont l'ouvrage des mêmes vices.

Si l'expérience ne s'accordoit pas avec ces propositions démontrées, il faudroit chercher les causes particuliéres de cette contrariété. Mais la premiere idée de ces propositions est née elle-même d'une longue méditation sur l'expérience: & pour voir à quel point elle les confirme, il ne faut qu'ouvrir les annales du monde.

Les premiers hommes furent très-ignorans. Comment oseroit-on dire qu'ils étoient corrompus, dans des tems où les sour-

* On m'a opposé quelque part le luxe des Asiatiques, par cette même maniére de raisonner qui fait qu'on m'oppose les vices des peuples ignorans. Mais par un malheur qui poursuit mes adversaires, ils se trompent même dans les faits qui ne prouvent rien contre moi. Je sçais bien que les peuples de l'Orient ne sont pas moins ignorans que nous; mais cela n'empêche pas qu'ils ne soient aussi vains & ne fassent presque autant de livres. Les Turcs, ceux de tous qui cultivent le moins les Lettres, comptoient parmi eux cinq cent quatre-vingt Poëtes classiques vers le milieu du siécle dernier.

ces de la corruption n'étoient pas encore ouvertes ?

A travers l'obscurité des anciens tems & la rusticité des anciens Peuples, on apperçoit chez plusieurs d'entr'eux de fort grandes vertus, sur-tout une sévérité de mœurs qui est une marque infaillible de leur pureté, la bonne foi, l'hospitalité, la justice, &, ce qui est très-important, une grande horreur pour la débauche * mere féconde

* Je n'ai nul dessein de faire ma cour aux femmes ; je consens qu'elles m'honorent de l'épithéte de Pedant si redoutée de tous nos galans Philosophes. Je suis grossier, maussade, impoli par principes, & ne veux point de prôneurs ; ainsi je vais dire la vérité tout à mon aise.

L'homme & la femme sont faits pour s'aimer & s'unir ; mais passé cette union légitime, tout commerce d'amour entr'eux est une source affreuse de désordres dans la société & dans les mœurs. Il est certain que les femmes seules pourroient ramener l'honneur & la probité parmi nous : mais elles dédaignent des mains de la vertu un empire qu'elles ne veulent devoir qu'à leurs charmes ; ainsi elles ne font que du mal, & reçoivent souvent elles mêmes la punition de cette préférence. On a peine à concevoir comment, dans une Religion si pure, la chasteté a pu devenir une vertu basse & monacale capable de rendre ridicule tout

féconde de tous les autres vices. La vertu
P 3 n'est

homme & je dirois presque toute femme qui oseroit s'en piquer ; tandis que chez les Payens cette même vertu étoit universellement honorée, régardée comme propre aux grands hommes, & admirée dans leurs plus illustres héros. J'en puis nommer trois qui ne céderont le pas à nul autre, & qui, sans que la Religion s'en mêlât, ont tous donné des exemples mémorables de continence : Cyrus, Alexandre, & le jeune Scipion. De toutes les raretés que renferme le Cabinet du Roi, je ne voudrois voir que le bouclier d'argent qui fut donné à ce dernier par les Peuples d'Espagne & sur lequel ils avoient fait graver le triomphe de sa vertu : c'est ainsi qu'il appartenoit aux Romains de soumettre les Peuples, autant par la vénération dûe à leurs mœurs que par l'effort de leurs armes ; c'est ainsi que la ville des Falisques fut subjugué, & Pyrrus vainqueur, chassé de l'Italie.

Je me souviens d'avoir lû quelque part une assez bonne réponse du Poëte Dryden à un jeune Seigneur Anglois, qui lui reprochoit que dans une de ses Tragédies, Cléoménes s'amusoit à causer tête à tête avec son amante au lieu de former quelque entreprise digne de son amour. Quand je suis auprès d'une belle, lui disoit le jeune Lord, je sçais mieux mettre le tems à profit : Je le crois, lui repliqua Dryden, mais aussi m'avouerez-vous bien que vous n'êtes pas un Héros.

n'est donc pas incompatible avec l'ignorance.

Elle n'est pas non plus toujours sa compagne : car plusieurs peuples très-ignorans étoient très-vicieux. L'ignorance n'est un obstacle ni au bien ni au mal ; elle est seulement l'état naturel de l'homme *.

On n'en pourra pas dire autant de la science. Tous les Peuples sçavans ont été corrompus, & c'est déja un terrible préjugé contre elle. Mais comme les comparaisons de Peuple à Peuple sont difficiles, qu'il y faut faire entrer un fort grand nombre d'objets, & qu'elles manquent toujours d'exactitude par quelque côté ; on est beaucoup plus sûr de ce qu'on fait en suivant l'histoire d'un même Peuple, & comparant les progrès de ses connoissances avec les révo-

* Je ne puis m'empêcher de rire en voyant je ne sçais combien de fort sçavans hommes qui m'honorent de leur critique, m'opposer toujours les vices d'une multitude de Peuples ignorans, comme si cela faisoit quelque chose à la question. De ce que la science engendre nécessairement le vice, s'ensuit il que l'ignorance engendre nécessairement la vertu ? Ces maniéres d'argumenter peuvent être bonnes pour des Rhéteurs, ou pour les enfans par lesquels on m'a fait réfuter dans mon pays ; mais les Philosophes doivent raisonner d'autre sorte.

révolutions de ses mœurs. Or le résultat de cet examen est que le beau tems, le tems de la vertu de chaque Peuple, a été celui de son ignorance; & qu'à mesure qu'il est devenu sçavant, Artiste, & Philosophe, il a perdu ses mœurs & sa probité; il est redescendu à cet égard au rang des Nations ignorantes & vicieuses qui sont la honte de l'humanité. Si l'on veut s'opiniâtrer à y chercher des différences, j'en puis reconnoître une, & la voici: C'est que tous les Peuples barbares, ceux mêmes qui sont sans vertu honorent cependant toujours la vertu, au lieu qu'à force de progrès, les Peuples sçavans & Philosophes parviennent enfin à la tourner en ridicule & à la mépriser. C'est quand une nation est une fois à ce point, qu'on peut dire que la corruption est au comble & qu'il ne faut plus espérer de remédes.

Tel est le sommaire des choses que j'ai avancées, & dont je crois avoir donné les preuves. Voyons maintenant celui de la Doctrine qu'on m'oppose.

„ Les hommes sont méchans naturelle-
„ ment; ils ont été tels avant la formation
„ des sociétés; & par tout où les sciences
„ n'ont pas porté leur flambeau, les Peuples,
„ abandonnés aux seules *facultés de l'instinct*,
„ réduits avec les lions & les ours à une vie

 pure-

„ purement animale, sont demeurés plongés
„ dans la barbarie & dans la misére.

„ La Gréce seule dans les anciens tems
„ pensa. & *s'éleva par l'esprit* à tout ce qui
„ peut rendre un Peuple recommandable.
„ Des Philosophes formerent ses mœurs &
„ lui donnerent des loix.

„ Sparte, il est vrai, fut pauvre & igno-
„ rante par institution & par choix ; mais
„ ses loix avoient de grands défauts, ses Ci-
„ toyens un grand penchant à se laisser cor-
„ rompre ; sa gloire fut peu solide, & elle
„ perdit bientôt ses institutions, ses loix &
„ ses mœurs.

„ Athénes & Rome dégénérent aussi.
„ L'une céda à la fortune de la Macédoi-
„ ne ; l'autre succomba sous sa propre gran-
„ deur, parce que les loix d'une petite vil-
„ le n'étoient pas faites pour gouverner le
„ monde. S'il est arrivé quelquefois que
„ la gloire des grands Empires n'ait pas
„ duré long-tems avec celle des lettres,
„ c'est qu'elle étoit à son comble lorsque
„ les lettres y ont été cultivées, & que c'est
„ le sort des choses humaines de ne pas du-
„ rer long-tems dans le même état. En
„ accordant donc que l'altération des loix
„ & des mœurs ayent influé sur ces grands
„ événemens, on ne sera point forcé de
„ convenir que les Sciences & les Arts y

„ ayent

„ayent contribué : & l'on peut observer, „au contraire, que le progrès & la décadence des lettres est toujours en proportion avec la fortune & l'abbaissement „des Empires.

„Cette vérité se confirme par l'expérience des derniers tems, où l'on voit dans „une Monarchie vaste & puissante la prospérité de l'état, la culture des Sciences „& des Arts, & la vertu guerriére concourir à la fois à la gloire & à la grandeur de l'Empire.

„Nos mœurs sont les meilleures qu'on „puisse avoir ; plusieurs vices ont été proscrits parmi nous ; ceux qui nous restent „appartiennent à l'humanité, & les sciences n'y ont nulle part.

„Le luxe n'a rien non plus de commun „avec elles ; ainsi les désordres qu'il peut „causer ne doivent point leur être attribués. D'ailleurs le luxe est nécessaire „dans les grands Etats ; il y fait plus de bien que de mal ; il est utile pour occuper les Citoyens oisifs & donner du pain „aux pauvres.

„La politesse doit être plûtôt comptée „au nombre des vertus qu'au nombre „des vices : elle empêche les hommes de „se montrer tels qu'ils sont ; précaution

„ très-nécessaire pour les rendre suppor-
„ tables les uns aux autres.

„ Les Sciences ont rarement atteint le „ but qu'elles se proposent ; mais au moins „ elles y visent. On avance à pas lents „ dans la connoissance de la vérité ; ce qui „ n'empêche pas qu'on n'y fasse quelque „ progrès.

„ Enfin quand il seroit vrai que les Sci- „ ences & les Arts amollissent le courage, „ les biens infinis qu'ils nous procurent ne „ seroient-ils pas encore préférables à cet- „ te vertu barbare & farouche qui fait „ frémir l'humanité ? „ Je passe l'inutile & pompeuse revûe de ces biens : & pour commencer sur ce dernier point par un aveu propre à prévenir bien du verbiage, je déclare une fois pour toutes que si quelque chose peut compenser la ruine des moeurs, je suis prêt à convenir que les Sciences font plus de bien que de mal. Venons maintenant au reste.

Je pourrois sans beaucoup de risque supposer tout cela prouvé, puisque de tant d'assertions si hardiment avancées, il y en a très-peu qui touchent le fond de la question, moins encore dont on puisse tirer contre mon sentiment quelque conclusion valable, & que même la plûpart d'en-

tr'elles

n'elles fourniroient de nouveaux argumens en ma faveur, si ma cause en avoit besoin.

En effet, 1. Si les hommes sont méchans par leur nature, il peut arriver, si l'on veut, que les sciences produiront quelque bien entre leurs mains; mais il est très-certain qu'elles y feront beaucoup plus de mal: Il ne faut point donner d'armes à des furieux.

2. Si les Sciences atteignent rarement leur but, il y aura toujours beaucoup plus de tems perdu que de tems bien employé. Et quand il seroit vrai que nous aurions trouvé les meilleures méthodes, la plûpart de nos travaux seroient encore aussi ridicules que ceux d'un homme qui, bien sûr de suivre exactement la ligne d'àplomb, voudroit mener un puits jusqu'au centre de la terre.

3. Il ne faut point nous faire tant de peur de la vie purement animale, ni la considérer comme le pire état où nous puissions tomber; car il vaudroit encore mieux ressembler à une brebis qu'à un mauvais Ange.

4. La Gréce fut redevable de ses mœurs & de ses loix à des Philosophes, & à des Législateurs. Je le veux. J'ai déja dit cent fois qu'il est bon qu'il y ait des Philosophes, pourvû que le Peuple ne se mêle pas de l'être.

5. N'osant

5. N'osant avancer que Sparte n'avoit pas de bonnes loix, on blâme les loix de Sparte d'avoir eû de grands défauts: de sorte que, pour rétorquer les reproches que je fais aux Peuples sçavans d'avoir toujours été corrompus, on reproche aux Peuples ignorans de n'avoir pas atteint la perfection.

6. Le progrès des lettres est toujours en proportion avec la grandeur des Empires. Soit. Je vois qu'on me parle toujours de fortune & de grandeur. Je parlois moi de mœurs & de vertu.

7. Nos mœurs sont les meilleures que de méchans hommes comme nous puissent avoir; cela peut être. Nous avons proscrit plusieurs vices; je n'en disconviens pas. Je n'accuse point les hommes de ce siécle d'avoir tous les vices; ils n'ont que ceux des ames lâches; ils sont seulement fourbes & fripons. Quant aux vices qui supposent du courage & de la fermeté, je les en crois incapables.

8. Le luxe peut être nécessaire pour donner du pain aux pauvres: mais, s'il n'y avoit point de luxe, il n'y auroit point de pauvres. * Il occupe les Citoyens oisifs. Et

* Le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, & en fait périr cent mille dans nos cam-

Et pourquoi y a-t'il des Citoyens oisifs? Quand l'agriculture étoit en honneur, il n'y avoit ni misére ni oisiveté, & il y avoit beaucoup moins de vices.

9. Je vois qu'on a fort à cœur cette cause de luxe, qu'on feint pourtant de vouloir séparer de celle des Sciences & des Arts. Je conviendrai donc, puisqu'on le veut si absolument, que le luxe sert au soutien des Etats, comme les Cariatides servent à soûtenir les palais qu'elles décorent; ou plutôt, comme ces poûtres dont on étaye

pagnes: l'argent qui circule entre les mains des riches & des Artistes pour fournir à leurs superfluités, est perdu pour la subsistance du Laboureur, & celui-ci n'a point d'habit précisement parce qu'il faut du galon aux autres. Le gaspillage des matieres qui servent à la nourriture des hommes suffit seul pour rendre le luxe odieux à l'humanité. Mes adversaires sont bien heureux que la coupable délicatesse de notre langue m'empêche d'entrer là dessus dans des détails qui les feroient rougir de la cause qu'ils osent défendre. Il faut des jus dans nos cuisines; voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs sur nos tables; voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques; voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.

étaye des bâtimens pourris, & qui souvent achevent de les renverser. Hommes sages & prudens, sortez de toute maison qu'on étaye.

Ceci peut montrer combien il me seroit aisé de retourner en ma faveur la plûpart des choses qu'on prétend m'opposer; mais à parler franchement, je ne les trouve pas assez bien prouvées pour avoir le courage de m'en prévaloir.

On avance que les premiers hommes furent méchans; d'où il suit que l'homme est méchant naturellement.* Ceci n'est pas une assertion de légére importance; il me semble

* Cette note est pour les Philosophes; je conseille aux autres de la passer.

Si l'homme est méchant par sa nature, il est clair que les Sciences ne feront que le rendre pire; ainsi voilà leur cause perdue par cette seule supposition. Mais il faut bien faire attention que, quoique l'homme soit naturellement bon, comme je le crois, & comme j'ai le bonheur de le sentir, il ne s'ensuit pas pour cela que les sciences lui soient salutaires; car toute position qui met un peuple dans le cas de les cultiver, annonce nécessairement un commencement de corruption qu'elles accélerent bien vîte. Alors le vice de la constitution fait tout le mal qu'auroit pû faire celui de la nature, & les mauvais préjugés tiennent lieu des mauvais penchans.

semble qu'elle eût bien valu la peine d'être prouvée. Les Annales de tous les peuples qu'on ose citer en preuve, sont beaucoup plus favorables à la supposition contraire ; & il faudroit bien des témoignages pour m'obliger de croire une absurdité. Avant que ces mots affreux de *tien* & de *mien* fussent inventés ; avant qu'il y eût de cette espèce d'hommes cruels & brutaux qu'on appelle maîtres, & de cette autre espèce d'hommes fripons & menteurs qu'on appelle esclaves ; avant qu'il y eût des hommes assez abominables pour oser avoir du superflu pendant que d'autres hommes meurent de faim ; avant qu'une dépendance mutuelle les eût tous forcés à devenir fourbes, jaloux & traîtres ; je voudrois bien qu'on m'expliquât en quoi pouvoient consister ces vices, ces crimes qu'on leur reproche avec tant d'emphase. On m'assûre qu'on est depuis long-tems désabusé de la chimére de l'Age d'or. Que n'ajoutoit-on encore qu'il y a long-tems qu'on est désabusé de la chimére de la vertu ?

J'ai dit que les premiers Grecs furent vertueux avant que la science les eût corrompus ; & je ne veux pas me rétracter sur ce point, quoiqu'en y regardant de plus près, je ne sois pas sans défiance sur la solidité des vertus d'un peuple si babillard, ni sur

ni sur la justice des éloges qu'il aimoit tant à se prodiguer & que je ne vois confirmés par aucun autre témoignage. Que m'oppose-t'on à cela ? Que les premiers Grecs dont j'ai loué la vertu étoient éclairés & sçavans, puisque des Philosophes formerent leurs mœurs & leur donnerent des loix. Mais avec cette maniére de raisonner, qui m'empêchera d'en dire autant de toutes les autres Nations ? Les Perses n'ont-ils pas eú leurs Mages, les Assyriens leurs Chaldéens, les Indes leurs Gymnosophistes, les Celtes leurs Druides ? Ochus n'a-t'il pas brillé chez les Pheniciens, Atlas chez les Lybiens, Zoroastre chez les Perses, Zamolxis chez les Thraces ? Et plusieurs même n'ont-ils pas prétendu que la Philosophie étoit née chez les Barbares ? C'étoient donc des sçavans à ce compte que tous ces peuples-là ? *A côté des Miltiade & des Thémistocle, on trouvoit,* me dit-on, *les Aristide & les Socrate.* A côté, si l'on veut; car que m'importe ? Cependant Miltiade, Aristide, Thémistocle, qui étoient des Heros, vivoient dans un tems, Socrate & Platon, qui étoient des Philosophes, vivoient dans un autre ; & quand on commença à ouvrir des écoles publiques de Philosophie, la Gréce avilie & dégénérée avoit déja renoncé à sa vertu & vendu sa liberté.

La

La superbe Asie vit briser ses forces innombrables contre une poignée d'hommes que la Philosophie conduisoit à la gloire. Il est vrai: la Philosophie de l'ame conduit à la véritable gloire, mais celle-là ne s'apprend point dans les livres. *Tel est l'infaillible effet des connoissances de l'esprit.* Je prie le Lecteur d'être attentif à cette conclusion. *Les mœurs & les loix sont la seule source du véritable héroisme.* Les Sciences n'y ont donc que faire. *En un mot, la Gréce dut tout aux sciences, & le reste du monde dut tout à la Gréce.* La Gréce ni le monde ne durent donc rien aux loix ni aux mœurs. J'en demande pardon à mes adversaires; mais il n'y a pas moyen de leur passer ces sophismes.

Examinons encore un moment cette preférence qu'on prétend donner à la Gréce sur tous les autres peuples, & dont il semble qu'on se soit fait un point capital. *J'admirerai, si l'on veut, des peuples qui passent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent sur la terre & vivent de légumes.* Cette admiration est en effet très-digne d'un vrai Philosophe: il n'appartient qu'au peuple aveugle & stupide d'admirer des gens qui passent leur vie, non à défendre leur liberté, mais à se voler & se trahir mutuellement pour satisfaire leur mollesse ou

leur ambition, & qui osent nourrir leur oisiveté de la sueur du sang & des travaux d'un million de malheureux. *Mais est-ce parmi ces gens grossiers qu'on ira chercher le bonheur?* On l'y chercheroit beaucoup plus raisonnablement, que la vertu parmi les autres. *Quel spectacle nous présenteroit le Genre humain composé uniquement de laboureurs, de soldats, de chasseurs, & de bergers?* Un spectacle infiniment plus beau que celui du Genre humain composé de Cuisiniers, de Poëtes, d'Imprimeurs, d'Orphévres, de Peintres & de Musiciens. Il n'y a que le mot *soldat* qu'il faut rayer du premier Tableau. La Guerre est quelquefois un devoir, & n'est point faite pour être un métier. Tout homme doit être soldat pour la défense de sa liberté; nul ne doit l'être pour envahir celle d'autrui; & mourir en servant la patrie est un emploi trop beau pour le confier à des mercénaires. *Faut-il donc, pour être dignes du nom d'hommes, vivre comme les lyons & les ours?* Si j'ai le bonheur de trouver un seul Lecteur impartial & ami de la vérité, je le prie de jetter un coup d'œil sur la société actuelle, & d'y remarquer qui sont ceux qui vivent entr'eux comme les lyons & les ours, comme les tygres & les crocodiles. *Erigera-t'on en vertu les facultés de*

l'instinct

l'instinct pour se nourrir, se perpétuer & se défendre? Ce sont des vertus, n'en doutons pas, quand elles sont guidées par la raison & sagement ménagées; & ce sont, sur tout, des vertus quand elles sont employées à l'assistance de nos semblables. *Je ne vois là que des vertus animales, peu conformes à la dignité de notre être. Le corps est exercé, mais l'ame esclave ne fait que ramper & languir.* Je dirois volontiers en parcourant les fastueuses recherches de toutes nos Académies : „ Je ne vois là „ que d'ingénieuses subtilités, peu con„ formes à la dignité de notre être. L'esprit „ est exercé, mais l'âme esclave ne fait que „ ramper & languir. „ *Otez les arts du monde,* nous dit-on ailleurs, *que reste-t'il? les exercices du corps & les passions.* Voyez, je vous prie, comment la raison & la vertu sont toujours oubliées! *Les Arts ont donné l'être aux plaisirs de l'ame, les seuls qui soient dignes de nous.* C'est-à-dire qu'ils en ont substitué d'autres à celui de bien faire, beaucoup plus digne de nous encore. Qu'on suive l'esprit de tout ceci, on y verra, comme dans les raisonnemens de la plûpart de mes adversaires, un enthousiasme si marqué sur les merveilles de l'entendement, que cette autre faculté infiniment plus sublime, & plus capable d'éle-

ver & d'ennoblir l'ame, n'y est jamais compté pour rien ? Voilà l'effet toujours assuré de la culture des lettres. Je suis sûr qu'il n'y a pas actuellement un sçavant qui n'estime beaucoup plus l'éloquence de Ciceron que son zéle, & qui n'aimât infiniment mieux avoir composé les Catilinaires que d'avoir sauvé son pays.

L'embarras de mes adversaires est visible toutes les fois qu'il faut parler de Sparte. Que ne donneroient-ils point pour que cette fatale Sparte n'eût jamais existé ? & eux qui prétendent que *les grandes actions ne sont bonnes qu'à être célébrées*, à quel prix ne voudroient-ils point que les siennes ne l'eussent jamais été ! C'est une terrible chose qu'au milieu de cette fameuse Gréce qui ne devoit sa vertu qu'à la Philosophie, l'Etat où la vertu a été la plus pure & a duré le plus long-tems ait été précisément celui où il n'y avoit point de Philosophes. Les mœurs de Sparte ont toujours été proposées en exemple à toute la Gréce ; toute la Gréce étoit corrompue, & il y avoit encore de la vertu à Sparte ; toute la Gréce étoit esclave, Sparte seule étoit encore libre : cela est désolant. Mais enfin la fiére Sparte perdit ses mœurs & sa liberté, comme les avoit perdues la sçavante Athénes ; Sparte a fini. Que puis-je répondre à cela ? En-

Encore deux observations sur Sparte, & je passe à autre chose ; voici la premiere. *Après avoir été plusieurs fois sur le point de vaincre, Athénes fut vaincue, il est vrai ; & il est surprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt, puisque l'Attique étoit un pays tout ouvert, & qui ne pouvoit se défendre que par la supériorité de succès.* Athénes eut dû vaincre par toutes sortes de raisons. Elle étoit plus grande & beaucoup plus peuplée que Lacédemone ; elle avoit de grands revenus & plusieurs peuples étoient ses tributaires ; Sparte n'avoit rien de tout cela. Athénes sur tout par sa position avoit un avantage dont Sparte étoit privée, qui la mit en état de désoler plusieurs fois le Péloponese, & qui devoit seul lui assûrer l'Empire de la Gréce. C'étoit un port vaste & commode ; c'étoit une Marine formidable dont elle étoit redevable à la prévoyance de ce rustre de Thémistocle qui ne sçavoit pas jouer de la flute. On pourroit donc être surpris qu'Athénes, avec tant d'avantages, ait pourtant enfin succombé. Mais quoique la guerre du Peloponése, qui a ruiné la Gréce, n'ait fait honneur ni à l'une ni à l'autre République, & qu'elle ait sur tout été de la part des Lacédemoniens une infraction des maximes de leur sage Législateur, il ne faut pas s'étonner

 qu'à

qu'à la longue le vrai courage l'ait emporté sur les ressources, ni même que la réputation de Sparte lui en ait donné plusieurs qui lui faciliterent la victoire. En vérité, j'ai bien de la honte de sçavoir ces choses-là, & d'être forcé de les dire.

L'autre observation ne sera pas moins remarquable. En voici le texte, que je crois devoir remettre sous les yeux du Lecteur.

Je suppose que tous les états dont la Gréce étoit composée, eussent suivi les mêmes loix que Sparte; que nous resteroit-il de cette contrée si célébre? A peine son nom seroit parvenu jusqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des historiens, pour transmettre sa gloire à la postérité; le spectacle de ses farouches vertus eût été perdu pour nous; il nous seroit indifférent, par conséquent, qu'elles eussent existé ou non. Les nombreux systêmes de Philosophie qui ont épuisé toutes les combinaisons possibles de nos idées, & qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre esprit, nous ont appris du moins où elles étoient fixées; ces chefs-d'œuvres d'éloquence & de poësie qui nous ont enseigné toutes les routes du cœur; les arts utiles ou agréables qui conservent ou embellissent la vie; enfin, l'inestimable tradition des pensées & des actions de tous les grands hommes, qui ont fait la gloire ou le bonheur

de leurs pareils : toutes ces précieuses richesses de l'esprit eussent été perdues pour jamais. Les siécles se seroient accumulés, les générations des hommes se seroient succédé comme celles des animaux, sans aucun fruit pour la postérité, & n'auroient laissé après elles qu'un souvenir confus de leur existence; le monde auroit vieilli, & les hommes seroient demeurés dans une enfance éternelle.

Supposons à notre tour qu'un Lacédémonien pénétré de la force de ces raisons eût voulu les exposer à ses compatriotes ; & tâchons d'imaginer le discours qu'il eut pû faire dans la place publique de Sparte.

„ Citoyens, ouvrez les yeux sur votre „ aveuglement. Je vois avec douleur que „ vous ne travaillez qu'à acquérir de la ver„ tu, qu'à exercer votre courage & mainte„ nir votre liberté ; & cependant vous ou„ bliez le devoir plus important d'amuser „ les oisifs des races futures. Dites-moi ; à „ quoi peut être bonne la vertu, si ce n'est „ à faire du bruit dans le monde ? Que vous „ aura servi d'être gens de bien, quand per„ sonne ne parlera de vous ? Qu'importera „ aux siécles à venir que vous vous soyez „ dévoués à la mort aux Termopiles pour le „ salut des Athéniens, si vous ne laissez com„ me eux ni systêmes de Philosophie, ni vers,

» ni comedies, ni statues? * Hâtez-vous donc
» d'abandonner des loix qui ne sont bonnes
» qu'à vous rendre heureux; ne songez
» qu'à faire beaucoup parler de vous quand
» vous ne serez plus; & n'oubliez jamais
» que, si l'on ne célébroit les grands hom-
» mes, il seroit inutile de l'être.

Voilà

* Periclès avoit de grands talens, beaucoup d'éloquence, de magnificence & de goût : il embellit Athénes d'excellens ouvrages de sculpture, d'édifices somptueux & de chef-d'œuvres dans tous les arts. Aussi Dieu sçait comment il a été prôné par la foule *des écrivains!* Cependant il reste encore à sçavoir si Périclès a été un bon Magistrat : car dans la conduite des Etats il ne s'agit pas d'élever des statues, mais de bien gouverner des hommes. Je ne m'amuserai point à développer les motifs secrets de la guerre du Péloponnese, qui fut la ruine de la République; je ne rechercherai point si le conseil d'Alcibiade étoit bien ou mal fondé, si Periclès fut justement ou injustement accusé de malversation; je demanderai seulement si les Athéniens devinrent meilleurs ou pires sous son gouvernement; je prierai qu'on me nomme quelqu'un parmi les Citoyens, parmi les Esclaves, même parmi ses propres enfans, dont ses soins aient fait un homme de bien. Voilà pourtant, ce me semble, la premiere fonction du Magistrat & du Souverain. Car le plus court & le plus sûr moyen de rendre les hommes heureux, n'est pas d'orner leurs villes ni même de les enrichir, mais de les rendre bons.

Voilà, je pense, à peu près ce qu'auroit pu dire cet homme, si les Ephores l'eussent laissé achever.

Ce n'est pas dans cet endroit seulement qu'on nous avertit que la vertu n'est bonne qu'à faire parler de soi. Ailleurs on nous vante encore les pensées du Philosophe, parce qu'elles sont immortelles & consacrées à l'admiration de tous les siécles; *tandis que les autres voyent disparoître leurs idées avec le jour, la circonstance, le moment qui les a vu naître. Chez les trois quarts des hommes, le lendemain efface la veille, sans qu'il en reste la moindre trace.* Ah! il en reste au moins quelqu'une dans le témoignage d'une bonne conscience, dans les malheureux qu'on a soulagés, dans les bonnes actions qu'on a faites, & dans la mémoire de ce Dieu bienfaisant qu'on aura servi en silence. *Mort ou vivant*, disoit le bon Socrate, *l'homme de bien n'est jamais oublié des Dieux.* On me répondra, peut être, que ce n'est pas de ces sortes de pensées qu'on a voulu parler; & moi je dis, que toutes les autres ne valent pas la peine qu'on en parle.

Il est aisé de s'imaginer que faisant si peu de cas de Sparte, on ne montre guéres plus d'estime pour les anciens Romains. *On consent à croire que c'étoient de grands*

hommes, quoiqu'ils ne fissent que de petites choses. Sur ce pied-là j'avoue qu'il y a long-tems qu'on n'en fait plus que de grandes. On reproche à leur tempérance & à leur courage de n'avoir pas été de vraies vertus, mais des qualités forcées*: cependant quelques pages après, on avoue que

* Je vois la plûpart des esprits de mon tems faire les ingénieux à obscurcir la gloire des belles & généreuses actions anciennes; leur donnent quelque interprétation vile, & leur controuvent des occasions & des causes vaines. Grande subtilité! Qu'on me donne l'action la plus excellente & pure, je m'en vais y fournir vraisemblablement cinquante vitieuses intentions. Dieu sçait, à qui les veut étendre, quelle diversité d'images ne souffre notre interne volonté. Ils ne font pas tant malitieusement que lourdement & grossiérement les ingénieux avec leur médisance. La même peine qu'on prend à détracter ces grands noms, & la même licence, je la prendrois volontiers à leur donner un tour d'épaule pour les hausser. Ces rares figures & triées pour l'exemple du monde par le consentement des sages, je ne me feindrois pas de les recharger d'honneur, autant que mon invention pourroit, en interprétation & favorables circonstances. Et il faut croire que les efforts de notre invention sont bien au-dessous de leur mérite. C'est l'office de gens de bien de peindre la vertu la plus belle qu'il se puisse. Et ne messieroit pas quand la passion nous

que Fabricius méprisoit l'or de Pyrrhus; & l'on ne peut ignorer que l'histoire Romaine est pleine d'exemples de la facilité qu'eussent eue à s'enrichir ces Magistrats, ces guerriers vénérables qui faisoient tant de cas de leur pauvreté.* Quant au courage, ne sçait on pas que la lâcheté ne sçauroit entendre raison? & qu'un poltron ne laisse pas de fuir, quoique sûr d'être tué en fuyant? *C'est, dit-on, vouloir contraindre un homme fort & robuste à bégayer dans un berceau, que de vouloir rappeller les grands Etats aux petites vertus des petites Républiques.* Voilà une phrase qui ne doit pas être nouvelle dans les Cours. Elle eut été très-digne de Tibére ou de Cathérine de Medicis, & je ne doute pas que l'un & l'autre n'en ayent souvent employé de semblables.

Il

transporteroit à la faveur de si saintes formes. Ce n'est pas Rousseau qui dit tout cela, c'est Montagne.

* Curius refusant les présens des Samnites, disoit qu'il aimoit mieux commander à ceux qui avoient de l'or que d'en avoir lui-même. Curius avoit raison. Ceux qui aiment les richesses sont faits pour servir, & ceux qui les méprisent pour commander. Ce n'est pas la force de l'or qui asservit les pauvres aux riches, mais c'est qu'ils veulent s'enrichir à leur tour; sans cela, ils seroient nécessairement les maîtres.

Il seroit difficile d'imaginer qu'il fallût mesurer la morale avec un instrument d'arpenteur. Cependant on ne sçauroit dire que l'étendue des Etats soit tout à fait indifférente aux mœurs des Citoyens. Il y a sûrement quelque proportion entre ces choses ; je ne sçais si cette proportion ne seroit point inverse. Voilà une importante question à méditer ; & je crois qu'on peut bien la regarder encore comme indécise, malgré le ton plus méprisant que philosophique avec lequel elle est ici tranchée en deux mots.

C'étoit, continue-t-on, *la folie de Caton : Avec l'humeur & les préjugés héréditaires dans sa famille, il déclama toute sa vie, combattit & mourut sans avoir rien fait d'utile pour sa Patrie.* Je ne sçais s'il n'a rien fait pour sa Patrie ; mais je sçais qu'il a beaucoup fait pour le genre humain, en lui donnant le spectacle & le modele de la vertu la plus pure & qui ait jamais existé : il a appris à ceux qui aiment sincerement le véritable honneur, à sçavoir résister aux vices de leur siècle & à détester cette horrible maxime des gens à la mode *qu'il faut faire comme les autres* ; maxime avec laquelle ils iroient loin sans doute, s'ils avoient le malheur de tomber dans quelque bande de Cartouchiens. Nos descendans apprendront un jour que dans

[illegible], ce sié-

ce siécle de sages & de Philosophes, le plus vertueux des hommes a été tourné en ridicule & traité de fou, pour n'avoir pas voulu souiller sa grande ame des crimes de ses contemporains, pour n'avoir pas voulu être un scélérat avec Cesar & les autres brigands de son tems.

On vient de voir comment nos Philosophes parlent de Caton. On va voir comment en parloient les anciens Philosophes. *Ecce spectaculum dignum ad quod respiciat, intentus operi suo, Deus. Ecce par Deo dignum, vir fortis cum malâ fortunâ compositus. Non video, inquam, quid habeat in terris Jupiter pulchrius, si convertere animum velit, quàm ut spectet Catonem, jam partibus non semel fractis, nihilominus inter ruinas publicas erectum.*

Voici ce qu'on nous dit ailleurs des premiers Romains. *J'admire les Brutus, les Decius, les Lucréce, les Virginius, les Scevola.* C'est quelque chose dans le siécle où nous sommes. *Mais j'admirerai encore plus un état puissant & bien gouverné.* Un état puissant, & bien gouverné! Et moi aussi, vraiment. *Où les Citoyens ne seront point condamnés à des vertus si cruelles.* J'entends; il est plus commode de vivre dans une constitution de choses où chacun soit dispensé d'être homme de bien. Mais si les Citoyens de

de cet état qu'on admire, se trouvoient réduits par quelque malheur ou à renoncer à la vertu, ou à pratiquer ces vertus cruelles, & qu'ils eussent la force de faire leur devoir, seroit-ce donc une raison de les admirer moins?

Prenons l'exemple qui révolte le plus notre siécle, & examinons la conduite de Brutus souverain Magistrat, faisant mourir ses enfans qui avoient conspiré contre l'Etat dans un moment critique où il ne faloit presque rien pour le renverser. Il est certain que, s'il leur eût fait grace, son collegue eût infailliblement sauvé tous les autres complices, & que la République étoit perdue. Qu'importe, me dira-t'on? Puisque cela est si indifférent, supposons donc qu'elle eût subsisté, & que Brutus ayant condamné à mort quelque malfaiteur, le coupable lui eût parlé ainsi: „Consul, pourquoi me „fais-tu mourir? Ai-je fait pis que de tra„hir ma patrie? & ne suis-je pas aussi ton „enfant? Je voudrois bien qu'on prît la peine de me dire ce que Brutus auroit pu répondre.

Brutus, me dira-t'on encore, devoit abdiquer le Consulat, plutôt que de faire périr ses enfans. Et moi je dis que tout Magistrat qui, dans une circonstance aussi périlleuse, abandonne le soin de la patrie

& ab-

& abdique la Magistrature, est un traître qui mérite la mort.

Il n'y a point de milieu ; il faloit que Brutus fût un infâme, ou que les têtes de Titus & de Tiberinus tombassent par son ordre sous la hache des Licteurs. Je ne dis pas pour cela que beaucoup des gens eussent choisi comme lui.

Quoiqu'on ne se décide pas ouvertement pour les derniers tems de Rome, on laisse pourtant assez entendre qu'on les préfére aux premiers ; & l'on a autant de peine à appercevoir de grands hommes à travers la simplicité de ceux-ci, que j'en ai moi-même à appercevoir d'honnêtes gens à travers la pompe des autres. On oppose Titus à Fabricius : mais on a omis cette différence, qu'au tems de Pyrrhus tous les Romains étoient des Fabricius, au lieu que sous le regne de Tite il n'y avoit que lui seul d'homme de bien.* J'oublierai, si l'on

* Si Titus n'eût été Empereur, nous n'aurions jamais entendu parler de lui ; car il eût continué de vivre comme les autres : & il ne devint homme de bien, que quand, cessant de recevoir l'exemple de son siécle, il lui fut permis d'en donner un meilleur. *Privatus atque etiam sub patre principe, ne odio quidem, nedum vituperatione publica caruit. At illi ea fama pro bono cessit, conversaque est in maximas laudes.*

si l'on veut, les actions héroïques des premiers Romains & les crimes des derniers : mais ce que ne je sçaurois oublier, c'est que la vertu étoit honorée des uns & méprisée des autres ; & que quand il y avoit des couronnes pour les vainqueurs des Jeux du Cirque, il n'y en avoit plus pour celui qui sauvoit la vie à un Citoyen. Qu'on ne croye pas, au reste, que ceci soit particulier à Rome. Il fut un tems où la République d'Athénes étoit assez riche pour dépenser des sommes immenses à ses spectacles, & pour payer très-chérement les Auteurs, les Comediens, & même les Spectateurs : ce même tems fut celui où il ne se trouva point d'argent pour défendre l'Etat contre les entreprises de Philippe.

On vient enfin aux peuples modernes ; & je n'ai garde de suivre les raisonnemens qu'on juge à propos de faire à ce sujet. Je remarquerai seulement que c'est un avantage peu honorable que celui qu'on se procure, non en réfutant les raisons de son adversaire, mais en l'empêchant de les dire.

Je ne suivrai pas non plus toutes les réflexions qu'on prend la peine de faire sur le luxe, sur la politesse, sur l'admirable éducation de nos enfans,* sur les meilleures methodes

* Il ne faut pas demander si les peres & les maîtres seront attentifs à écarter mes dan-

thodes pour étendre nos connoissances, sur l'utilité des Sciences & l'agrément des beaux Arts, & sur d'autres points dont plusieurs ne me regardent pas, dont quelques-uns se réfutent d'eux-mêmes; & dont les autres ont déja été réfutés. Je me contenterai de citer encore quelques morceaux pris au hazard, & qui me paroîtront avoir besoin d'éclaircissement. Il faut bien que je me borne à des paraphrases, dans l'impossibilité de suivre des raisonnemens dont je n'ai pu saisir le fil.

On prétend que les Nations ignorantes qui ont eu des idées de la gloire & de la vertu, sont des exceptions singulieres qui ne peuvent former aucun préjugé contre les sci-

gereux écrits des yeux de leurs enfans & de leurs éleves. En effet, quel affreux désordre, quelle indécence ne seroit-ce point, si ces enfans si bien élevés venoient à dédaigner tant de jolies choses, & à préférer tout de bon la vertu au sçavoir? Ceci me rappelle la réponse d'un précepteur Lacedémonien, à qui l'on demandoit par moquerie ce qu'il enseigneroit à son éleve. *Je lui apprendrai*, dit-il, *à aimer les choses honnêtes.* Si je rencontrois un tel homme parmi nous, je lui dirois à l'oreille, Gardez-vous bien de parler ainsi; car jamais vous n'aurez de disciples; mais dites que vous leur apprendrez à babiller agréablement, & je vous réponds de votre fortune.

ences. Fort bien; mais toutes les Nations sçavantes, avec leurs belles idées de gloire & de vertu, en ont toujours perdu l'amour & la pratique. Cela est sans exception: passons à la preuve. *Pour nous en convaincre, jettons les yeux sur l'immense continent de l'Afrique, où nul mortel n'est assez hardi pour pénétrer, ou assez heureux pour l'avoir tenté impunément.* Ainsi de ce que nous n'avons pu pénétrer dans le continent de l'Afrique, de ce nous ignorons ce qui s'y passe, on nous fait conclure, que les peuples en sont chargés de vices: c'est si nous avions trouvé le moyen d'y porter les nôtres, qu'il faudroit tirer cette conclusion. Si j'étois chef de quelqu'un des peuples de la Nigritie, je déclare que je ferois élever sur la frontiére du pays une potence où je ferois pendre sans rémission le premier Européen qui oseroit y pénétrer, & le premier Citoyen qui tenteroit d'en sortir.* *L'Amérique ne nous offre pas des spectacles moins honteux pour l'espéce humaine.* Sur tout

*On me demandera peut-être quel mal peut faire à l'état un Citoyen, qui en sort pour n'y plus rentrer? Il fait du mal aux autres par le mauvais exemple qu'il donne, il en fait à lui-même par les vices qu'il va chercher. De toutes maniéres c'est à la loi de le prévenir, & il vaut encore mieux qu'il soit pendu que méchant.

tout depuis que les Européens y sont. *Qui comptera tant peuples barbares ou sauvages dans l'ignorance pour un seul vertueux.* Soit; on en comptera du moins un; mais de peuple vertueux & cultivant les sciences, on n'en a jamais vu. *La terre abandonnée sans culture n'est point oisive; elle produit des poisons, elle nourrit des monstres.* Voilà ce qu'elle commence à faire dans les lieux où le goût des Arts frivoles a fait abandonner celui de l'agriculture. *Notre ame*, peut-on dire aussi, *n'est point oisive quand la vertu l'abandonne. Elle produit des fictions, des Romans, des Satyres, des Vers; elle nourrit des vices.*

Si des Barbares ont fait des conquêtes, c'est qu'ils étoient très-injustes. Qu'étions-nous donc, je vous prie, quand nous avons fait cette conquête de l'Amérique qu'on admire si fort? Mais le moyen que des gens qui ont du canon, des cartes marines & des boussoles, puissent commettre des injustices! Me dira-t-on que l'événement marque la valeur des Conquérans? Il marque seulement leur ruse & leur habileté; il marque qu'un homme adroit & subtil peut tenir de son industrie les succès qu'un brave homme n'attend que de sa valeur. Parlons sans partialité. Qui jugerons-nous le plus courageux, de l'odieux Cortez subjuguant le Mexique à force de poudre, de perfidie & de trahisons, ou de

l'infortuné Guatimozin étendu par d'honnêtes Européens sur des charbons ardens pour avoir ses trésors, tançant un de ses Officiers à qui le même traitement arrachoit quelques plaintes, & lui disant fièrement: Et moi, suis-je sur des roses?

Dire que les sciences sont nées de l'oisiveté, c'est abuser visiblement des termes; elles naissent du loisir, mais elles garantissent de l'oisiveté. Je n'entens point cette distinction de l'oisiveté & du loisir. Mais je sçais très-certainement que nul honnête homme ne peut jamais se vanter d'avoir du loisir, tant qu'il y aura du bien à faire, une Patrie à servir, des malheureux à soulager; & je défie qu'on me montre dans mes principes aucun sens honnête dont ce mot *loisir* puisse être susceptible. „Le Citoyen que „ ses besoins attachent à la charrue, n'est pas „ plus occupé que le Geomètre ou l'Anatomiste.„ Pas plus que l'enfant qui éleve un château de cartes, mais plus utilement. „Sous prétexte que le pain est nécessaire, „ faut-il que tout le monde se mette à la„ bourer la terre?„ Pourquoi non? Qu'ils paissent même, s'il le faut. J'aime encore mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs, que s'entredévorer dans les villes: Il est vrai que tels que je les demande, ils ressembleroient beaucoup à des bêtes; & que tels qu'ils sont, ils ressemblent beaucoup à des hommes.

„L'état

„ L'état d'ignorance est un état de crain„ te & de besoin. Tout est danger alors „ pour notre fragilité. La mort gronde „ sur nos têtes; elle est cachée dans l'her„ be que nous foulons aux pieds: Lorsqu'on „ craint tout & qu'on a besoin de tout, „ quelle disposition plus raisonnable que „ celle de vouloir tout connoître? „ Il ne faut que considérer les inquiétudes continuelles des Médecins & des Anatomistes sur leur vie & sur leur santé, pour sçavoir si les connoissances servent à nous rassûrer sur nos dangers. Comme elles nous en découvrent toujours beaucoup plus que de moyens de nous en garantir, ce n'est pas une merveille si elles ne font qu'augmenter nos allarmes & nous rendre pusillanimes. Les animaux vivent sur tout cela dans une sécurité profonde, & ne s'en trouvent pas plus mal. Une Génisse n'a pas besoin d'étudier la botanique pour apprendre à trier son foin, & le loup dévore sa proie sans songer à l'indigestion. Pour répondre à cela, osera-t'on prendre le parti de l'instinct contre la raison? C'est précisément ce que je demande.

„ Il semble, nous dit-on, qu'on ait trop „ de laboureurs, & qu'on craigne de man„ quer de Philosophes. Je demanderai „ à mon tour, si l'on craint que les profes„ sions lucratives ne manquent de sujets

„pour les exercer ? C'est bien mal con-
„noître l'empire de la cupidité. Tout nous
„jette dès notre enfance, dans les conditi-
„ons utiles... Et quels préjugés n'a-t'on
„pas à vaincre ; quel courage ne faut-
„il pas, pour oser n'être qu'un Descartes,
„un Newton, un Locke ?...

Leibnitz & Newton sont morts comblés de biens & d'honneurs, & ils en méritoient encore davantage. Dirons-nous que c'est par modération qu'ils ne se sont point élevés jusqu'à la charrue ? Je connois assez l'empire de la cupidité, pour sçavoir que tout nous porte aux *professions lucratives* ; voilà pourquoi je dis que tout nous éloigne des professions utiles. Un Hebert, un Lafrenaye, un Dulac, un Martin gagnent plus d'argent en un jour, que tous les laboureurs d'une Province ne sçauroient faire en un mois. Je pourrois proposer un problême assez singulier sur le passage qui m'occupe actuellement. Ce seroit, en ôtant les deux premieres lignes & le lisant isolé, de deviner s'il est tiré de mes écrits ou de ceux de mes adversaires.

„Les bons livres sont la seule défense
„des esprits foibles, c'est-à-dire des trois
„quarts des hommes, contre la contagion
„de l'exemple. Premierement, les Sçavans ne feront jamais autant de bons livres qu'ils donnent de mauvais exemples. Se-

condement, il y aura toûjours plus de mauvais livres que de bons. En troisiéme lieu, les meilleurs guides que les honnêtes gens puissent avoir, sont la raison & la conscience: *Paucis est opus litteris ad mentem bonam.* Quant à ceux qui ont l'esprit louche ou la conscience endurcie, la lecture ne peut jamais leur être bonne à rien. Enfin, pour quelque homme que ce soit, il n'y a de livres nécessaires que ceux de la Religion, les seuls que je n'ai jamais condamnés.

„ On prétend nous faire regretter l'é„ducation des Perses. „ Remarquez que c'est Platon qui prétend cela. J'avois crû me faire une sauvegarde de l'autorité de ce Philosophe; mais je vois que rien ne me peut garantir de l'animosité de mes adversaires: *Tros Rutulusve fuat*; ils aiment mieux se percer l'un l'autre, que de me donner le moindre quartier, & se font plus de mal qu'à moi.* „ Cette éducation „ étoit, dit-on, fondée sur des principes bar-

* Il me passe par la tête un nouveau projet de défense, & je ne réponds pas que je n'aie encore la foiblesse de l'exécuter quelque jour. Cette défense ne sera composée que de raisons tirées des Philosophes; d'où il s'ensuivra qu'ils ont tous été des bavards comme je le prétends, si l'on trouve leurs raisons mauvaises; ou que j'ai cause gagnée, si on les trouve bonnes.

„ bares ; parce qu'on donnoit un maître „ pour l'exercice de chaque vertu, quoi-„ que la vertu soit indivisible ; parce qu'il „ s'agit de l'inspirer, & non de l'enseig-„ ner ; d'en faire aimer la pratique, & „ non d'en démontrer la Théorie. „ Que de choses n'aurois-je point à répondre ? mais il ne faut pas faire au Lecteur l'injure de lui tout dire. Je me contenterai de ces deux remarques. La premiére, que celui qui veut élever un enfant, ne commence pas par lui dire qu'il faut pratiquer la vertu ; car il n'en seroit pas entendu : mais il lui enseigne premiérement à être vrai, & puis à être tempérant, & puis courageux, &c. & enfin il lui apprend que la collection des toutes ces choses s'appelle vertu. La seconde, que c'est nous qui nous contentons de démontrer la Théorie ; mais les Perses enseignoient la pratique.

Tous les reproches qu'on fait à la Philosophie attaquent l'esprit humain. J'en conviens. *Ou plutôt l'auteur de la nature, qui nous a faits tels que nous sommes.* S'il nous a faits Philosophes, à quoi bon nous donner tant de peine pour le devenir ? *Les Philosophes étoient des hommes ; ils se sont trompés ; doit-on s'en étonner ?* C'est quand ils ne se tromperont plus qu'il faudra s'en étonner. *Plaignons-les, profitons de leurs fau-*

tes,

tes, & corrigeons-nous. Oui, corrigeons-nous, & ne philosophons plus.... *Mille routes conduisent à l'erreur, une seule mène à la vérité?* Voilà précisément ce que je disois. *Faut-il être surpris qu'on se soit mépris si souvent sur celle-ci, & qu'elle ait été découverte si tard?* Ah! nous l'avons donc trouvée à la fin!

On nous oppose un jugement de Socrate, qui porta, non sur les Sçavans, mais sur les Sophistes, non sur les sciences, mais sur l'abus qu'on en peut faire. Que peut demander de plus celui qui soutient que toutes nos sciences ne sont qu'abus & tous nos Sçavans que de vrais Sophistes? *Socrate étoit chef d'une secte qui enseignoit à douter.* Je rabbatrois bien de ma vénération pour Socrate, si je croyois qu'il eût eu la sotte vanité de vouloir être chef de secte. *Et il censuroit avec justice l'orgueil de ceux qui prétendoient tout sçavoir.* C'est-à-dire l'orgueil de tous les Sçavans. *La vraie science est bien éloignée de cette affectation.* Il est vrai: Mais c'est de la notre que je parle. *Socrate est ici témoin contre lui-même.* Ceci me paroît difficile à entendre. *Le plus sçavant des Grecs ne rougissoit point de son ignorance.* Le plus sçavant des Grecs ne sçavoit rien, de son propre aveu; tirez la conclusion pour les autres. *Les sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices.* Nos sciences ont donc leurs sources dans

nos vices. *Elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil humain.* J'ai déja dit mon sentiment là-dessus. *Déclamation vaine, qui ne peut faire illusion qu'à des esprits prevenus.* Je ne sçais point répondre à céla.

En parlant des bornes du luxe, on prétend qu'il ne faut pas raisonner sur cette matiére du passé au présent. *Lorsque les hommes marchoient tout nuds, celui qui s'avisa le premier de porter des sabots, passa pour un voluptueux ; de siécle en siécle, on n'a cessé de crier à la corruption, sans comprendre ce qu'on vouloit dire.*

Il est vrai que jusqu'à ce tems, le luxe, quoique souvent en regne, avoit du moins été regardé dans tous les âges comme la source funeste d'une infinité de maux. Il étoit réservé à M. Melon de publier le premier cette doctrine empoisonnée, dont la nouveauté lui a acquis plus de sectateurs que la solidité de ses raisons. Je ne crains point de combattre seul dans mon siécle ces maximes odieuses qui ne tendent qu'à détruire & avilir la vertu, & à faire des riches & des misérables, c'est-à-dire toûjours des méchans.

On croit m'embarrasser beaucoup en me demandant à quel point il faut borner le luxe ? Mon sentiment est qu'il n'en faut point du tout. Tout est source de mal au-delà du nécessaire physique. La nature ne nous donne

ne que trop de besoins; & c'est au moins une très-haute imprudence de les multiplier sans nécessité, & de mettre ainsi son ame dans une plus grande dépendance. Ce n'est pas sans raison que Socrate, regardant l'étalage d'une boutique, se félicitoit de n'avoir à faire de rien de tout cela. Il y a cent à parier contre un, que le premier qui porta des sabots étoit un homme punissable, à moins qu'il n'eût mal aux pieds. Quant à nous, nous sommes trop obligés d'avoir des souliers, pour n'être pas dispensés d'avoir de la vertu.

J'ai déja dit ailleurs que je ne proposois point de bouleverser la société actuelle, de brûler les Bibliothéques & tous les livres, de détruire les Colléges & les Académies: & je dois ajoûter ici que je ne propose point non plus de réduire les hommes à se contenter du simple nécessaire. Je sens bien, qu'il ne faut pas former le chimérique projet d'en faire d'honnêtes gens: mais je me suis crû obligé de dire sans déguisement la vérité qu'on m'a demandée. J'ai vû le mal & tâché d'en trouver les causes: D'autres plus hardis ou plus insensés pourront chercher le reméde.

Je me lasse & je pose la plume pour ne la plus reprendre dans cette trop longue dispute. J'apprends qu'un très grand nombre d'Auteurs * se sont exercés à me refuter. Je suis

* Il n'y a pas jusqu'à de petites feuilles critiques faites pour l'amusement des jeunes gens, où l'on ne

suis très fâché de ne pouvoir répondre à tous ; mais je crois avoir montré, par ceux que j'ai choisis * pour cela, que ce n'est pas la crainte qui me retient à l'égard des autres.

J'ai tâché d'élever un monument qui ne dût point à l'Art sa force & sa solidité : la vérité seule, à qui je l'ai consacré, a droit de le rendre inébranlable : Et si je repousse encore une fois les coups qu'on lui porte, c'est plus pour m'honorer moi-même en la défendant, que pour lui prêter un secours dont elle n'a pas besoin.

Qu'il me soit permis de protester en finissant, que le seul amour de l'humanité & de la vertu m'a fait rompre le silence ; & que l'amertume de mes invectives contre les vices dont je suis le témoin, ne naît que de la douleur qu'ils m'inspirent, & du desir ardent que j'aurois de voir les hommes plus heureux, & sur-tout plus dignes de l'être.

m'ait fait l'honneur de se souvenir de moi. Je ne les ai point lues & ne les lirai point très-assurément ; mais rien ne m'empêche d'en faire le cas qu'elles méritent, & je ne doute point que tout cela ne soit fort plaisant.

* On m'assure que M. Gautier m'a fait l'honneur de me répliquer, quoique je ne lui eusse point répondu & que j'eusse même exposé mes raisons pour n'en rien faire. Apparemment que M. Gautier ne trouve pas ces raisons bonnes puisqu'il prend la peine de les réfuter. Je vois bien qu'il faut céder à M. Gautier ; & je conviens de très-bon cœur du tort que j'ai eu de ne lui pas répondre ; ainsi nous voilà d'accord. Mon regret est de ne pouvoir réparer ma faute. Car par malheur il n'est plus tems, & personne ne sçauroit de quoi je veux parler.

F I N.





